
LLI



THÉATRE COMPLET

DE

CHRISTIEN OSTROWSKI

TOME DEUXIÈME.

MARIE-MADELEINE, — LE SIÉGE DE VIENNE, —
L'AVARE, — AZAEL.

TROISIÈME ÉDITION.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE,
Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

1862.

THÉATRE COMPLET

DE

CHRISTIEN OSTROWSKI.

TOME II.

Paris. — Imprimerie de Ad. R. Lainé et J. Havard, rue Jacob, 56.

THÉATRE COMPLET

DE

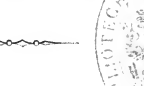
CHRISTIEN OSTROWSKI

TOME DEUXIÈME.

MARIE-MADELEINE, — LE SIÉGE DE VIENNE, —
L'AVARE, — AZAEL.

TROISIÈME ÉDITION.





PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE,
Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

1862.

MARIE-MADELEINE

OU

REMORDS ET REPENTIR

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS.

« Majora canamus. »

VIRGILE.

PERSONNAGES.

MARIE-MADELEINE.
MARTHE, sa sœur.
MARCELLE, esclave gauloise, nourrice de Madeleine.
COLOMBE DE NAÏM, nièce de Marcelle.
SALOMÉ, nièce d'Hérode-Antipas.
SIHORA LA SIBYLLE.
NATHANAËL, amant de Madeleine.
LUC, peintre d'Antioche.
JEAN, } apôtres.
JUDAS, }
CAÏPHE, prince des prêtres.
BARUCH, chef du sénat.
SIMON, trésorier d'Hérode.
KILDÉRIK, chevalier gaulois.
JOSEPH D'ARIMATHIE, docteur de la loi.
ÉMILIE, } leurs femmes.
SUZANNE, }
HIRAM, maître maçon.
ZACHARIE, son fils.
DANIEL, } ouvriers.
JONAS, }
BARRABAS LE BANDIT, portefaix.
PEUPLE, OUVRIERS, LÉVITES, LICTEURS, FAMILIERS DE MADELEINE.

La scène est à Jérusalem, an 33 de l'ère nouvelle.

AVANT-PROPOS.

Je désire être jugé, comme écrivain dramatique, sur ce dernier ouvrage. En choisissant le sujet de Madeleine repentante, ce type admirable de la femme déchue et réhabilitée par l'amour, j'ai voulu rattacher le théâtre à sa source, qui, dans les temps modernes de même que dans l'antiquité, ne fut autre que la foi religieuse ; j'ai voulu mettre en regard le remords personnifié dans Judas Ischariote, et le repentir apporté par Jean l'apôtre à la pécheresse de Magdale. Cette donnée, je le demande à tout homme de bon sens, n'est-elle pas sortie d'une inspiration chrétienne? ne peut-elle pas servir de thème à une œuvre d'art, puisée dans le berceau même de notre foi de charité? Je le crois, et beaucoup de personnes très-compétentes en matière de convenance religieuse sont de mon avis. Traiter avec respect un sujet religieux sous quelque forme que ce soit, n'est pas faillir à sa croyance. Beaucoup de chrétiens douteux, ou même de simples athées, crieront au scandale, à l'impiété; ils condamneront l'œuvre au bûcher avant même de l'avoir lue. Je les laisserai faire et dire sans m'en inquiéter le moins du monde.

Ce poëme était-il composé pour la représentation théâtrale? Oui, certes; je ne crains pas de l'avouer, aussi bien qu'*Esther*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Saint Genest*, et beaucoup d'autres de même nature. Les chefs-d'œuvre que je viens de citer, sans parler des habiles imitations de Voltaire, ne sont pas des outrages à la foi chrétienne et n'ont scandalisé personne, pas plus que les saintes de Raphaël ou les sibylles de Michel-Ange. Mais, il faut bien en convenir, nos théâtres soi-disant littéraires, — gouvernés, accaparés par les faiseurs à millions, — n'offrent plus

les éléments nécessaires à une exécution quelque peu adaptée au sujet que j'ai choisi. Je n'en excepte pas même le Théâtre-Français, qui depuis vingt ans s'évertue à démontrer que Racine et Molière étaient deux grands hommes... Hé, hé! il y aurait beaucoup à dire! Cependant, grâce aux heureuses circonstances dans lesquelles ce théâtre se trouve placé, tout le monde commence à être un peu de cet avis. L'Odéon ne compte pas; ce n'est pas un théâtre, c'est un gâteau de miel que l'on jette tous les trois ou quatre ans aux Cerbères apprivoisés de la presse indépendante. L'intrigue, la faveur ont, il est vrai, de tous temps, joué un grand rôle dans les choses du théâtre; mais le talent y avait aussi sa part, et même souvent la part du lion; aujourd'hui, ce troisième terme éliminé, prohibé, comprimé d'en bas et d'en haut, témoin le répertoire courant depuis un quart de siècle, il ne reste plus que les deux premiers, avec l'ardeur inassouvie d'un lucre obtenu quand même. Voilà pourquoi je me décide à faire comme Alfred de Musset, Alfred de Vigny, maître Hugo, et même l'heureux auteur de *Médée*, qui parfois imprimaient leurs œuvres sans attendre la représentation.

Pourquoi donc le théâtre contemporain, souillé par l'oubli le plus absolu de toute raison et de toute dignité, livré aux plus vils instincts de l'âme humaine, dégradé jusqu'au métier (et quel métier, juste ciel!), ne pourrait-il pas, comme Marie la pécheresse, se relever par un peu de repentir, et s'ennoblir par un peu de charité envers cette foule qu'il tend à dépraver encore pour prix du salaire douteux qu'il en reçoit?

Puissé-je, par ce drame tiré de l'Évangile, lui en avoir donné l'impulsion!

Paris, 1861.

MARIE-MADELEINE

OU

REMORDS ET REPENTIR

ACTE PREMIER

L'AMOUR.

Jérusalem. — Palais et jardins de Madeleine.

SCÈNE I.

MADELEINE, DANIEL, JONAS, FAMILIERS, puis MARCELLE.

MADELEINE.

Ouvrez vos ailes d'or, glorieux scarabées,
Étendards de Ruben, le fils des Machabées;
Fumant sur les trépieds, que le nard et l'encens
D'un arome subtil pénètrent tous les sens :
Des fleurs dans le portique et du vin aux amphores.
Parmi les chants joyeux et les harpes sonores,
Au signal convenu, je veux que le jardin
D'un jour éblouissant s'illumine soudain;

Que partout l'hymne éclate et la flamme étincelle,
Le festin dans une heure : allez!

(Les familiers s'éloignent ; Marcelle entre.)

C'est toi, Marcelle !...
Mon collier !...

MARCELLE.

Le voici.

MADELEINE.

Mon bracelet, mes fleurs...
Bien ; mon voile de Tyr... il cachera mes pleurs...

MARCELLE.

Des pleurs ! en recevant cette foule empressée
Qui bientôt...

MADELEINE.

Oui, c'est vrai... ma couronne est tressée...
J'ai promis d'être heureuse... on oublie en riant...
Demain, c'est l'inconnu... peut-être le néant !...

MARCELLE.

L'âme revient à Dieu... mais je veux que tu vives !...

MADELEINE.

Dans les bosquets voisins réunis les convives,
Avant de faire ouvrir le portail du palais...
Quels sont nos invités ?

MARCELLE, montrant des tablettes.

Les voici.

MADELEINE.

Nomme-les.

MARCELLE, lisant.

« Kildérik le Gaulois, venant de Massilie... »

MADELEINE.

C'est ton compatriote.

MARCELLE.

« Et sa femme Émilie... »

MADELEINE.

Oui, du sang de César!

MARCELLE.

« Luc, votre peintre... »

MADELEINE

Après.

Je lui dois cinq talents pour un de ses portraits.

MARCELLE.

« Baruch, chef du sénat, Joseph avec Suzanne... »

MADELEINE.

Deux docteurs de la loi chez une courtisane?

MARCELLE.

« Colombe de Naïm.. le publicain Simon... »

MADELEINE.

La folie et l'argent!... Deux moitiés d'un démon.

MARCELLE.

C'est ma nièce...

MADELEINE.

Poursuis.

MARCELLE.

« Caïphe... »

MADELEINE.

Ah! que je meure!...
Jamais la chaîne d'or entourant ma demeure
Ne s'ouvrira pour lui!... lui, pontife de Dieu!...
Pourquoi vient-il encor m'insulter en ce lieu?
C'est le témoin vivant d'un passé qui m'accable!...
Cet homme est le remords...

MARCELLE.

Sa haine est implacable...

MADELEINE.

Son amour l'est bien plus!... mais je ne le crains pas:
J'ai pour moi Salomé, la nièce d'Antipas,
Le tétrarque de Rome, à la main sûre et prompte...

MARCELLE.

Qui fit emprisonner son frère à Machéronte ;
Et lui-même épousa, plus tard, sa belle-sœur,
Meurtrière de Jean, nommé le Précurseur...

MADELEINE.

N'importe, il faut la voir; mais ce Caïphe, un fourbe,
Qui suit pour parvenir le chemin le plus courbe,
Parmi tous mes amants, je l'exècre le plus;
De ma fête aussi bien c'est le seul que j'exclus...
C'est la dernière... après...

MARCELLE, lisant.

« Jean et Judas, apôtres. »

MADELEINE.

Les apôtres chez moi!...

MARCELLE.

Ne sont-ils pas des nôtres?
Comme nous fils du peuple et proscrits comme nous,
Disciples du vrai Dieu!... je t'en prie à genoux!...

MADELEINE.

Qu'ils viennent donc mêler quelques saintes paroles
Aux accents de l'ivresse, aux entretiens frivoles;
Jean, c'est le repentir... Heureux trois fois le jour
Où le Dieu d'Israël m'a laissé ton amour;
Cet amour est le seul qui jamais ne varie...
C'est toi qui m'as donné le doux nom de Marie :
Tu connais mieux que moi tous les vœux de mon cœur,
Toi, ma seconde mère!...

MARCELLE, à part.

Achève, Dieu vainqueur,
Ce que j'ai commencé!...

MADELEINE.

Va voir, quelqu'un s'approche.

MARCELLE.

C'est Luc, le médecin, le peintre d'Antioche.

SCÈNE II.

MADELEINE, LUC, MARCELLE.

MADELEINE, *avec joie.*

Ah ! c'est vous, maître Luc... vous venez à propos
Pour ouvrir avec moi ce séjour de repos.

LUC.

Il est digne en tous points de celle qui l'habite ;
Mes yeux sont éblouis d'une splendeur subite,
Comme sous le portail du temple de Sion :
C'est un temple, en effet, moins la dévotion.

MADELEINE.

Oh! je sais, mon ami, que vous êtes sévère!
Vous me grondez sans cesse, et moi je persévère...
Suis-je bien aujourd'hui?... mais admirez d'abord
Ce tableau qui s'étend vers l'ouest et le nord ;
D'ici vous découvrez Sion, la ville sainte :
Du palais de David la glorieuse enceinte,
La maison du préteur, la tour Antonia,
Et le temple nouveau, sur le mont Moriah ;
Le Golgotha, ce lieu d'épreuve et de supplices ;
Plus loin, vers l'orient, ce jardin de délices,
Mon bosquet d'oliviers, où parfois, dans les airs,
Des anges du Seigneur on entend les concerts...

LUC.

J'admire et j'applaudis. Je voudrais, pour ma gloire,
Dans un pareil tableau retracer notre histoire.

MADELEINE.

Mon portrait .. oh! pardon ! je l'avais oublié...
Voici de l'or, prenez...

LUC.

Il est déjà payé.

MADELEINE.

Par qui?

LUC.

Par Salomé. Dans mon œuvre infidèle
J'ai peine à retrouver les grâces du modèle;
Je le sens, plus j'avance, et moins je réussis :
Comment puis-je expliquer ces regards indécis,
Votre sourire amer qui s'éteint dans les larmes,
Et ce voile invisible étendu sur vos charmes...
D'où vient ce changement qu'on ne peut concevoir?

MADELEINE.

Comme artiste ou docteur vous voulez le savoir?

LUC.

Comme peintre... un portrait doit refléter la vie.

MADELEINE.

Je veux donc, maître Luc, contenter votre envie.
Va, Marcelle!...

(Marcelle sort.)

Approchez, et prenez vos couleurs.
Il vous faut, n'est-ce pas, le secret de mes pleurs?
Eh bien! écoutez-moi.

LUC.

J'écoute avec mon âme.

MADELEINE, avec force.

Vous voyez devant vous la courtisane infâme,
La folle Madeleine, un surnom de mépris
Que m'a donné le monde, et que j'ai trop compris;
Celle qui hait la vie et rougit d'elle-même...
Celle qui va mourir ..

LUC, tressaillant.

Vous, mourir? quel blasphème!...
La tombe est, à vingt ans, plus loin que le berceau...

MADELEINE.

Ne m'interrompez pas; ramassez ce pinceau...
Le Psalmiste a chanté cette plage fleurie

Entre le mont Liban et la mer de Syrie,
Qu'on nomme Sarepta : là, mon père martyr,
Sirius, descendant des anciens rois de Tyr,
Et ma mère Eucharie, une gloire de Rhode,
Tombaient dans un massacre ordonné par Hérode.
Voyez sur ce collier le signe d'Astarté,
Symbole de la mort et de la liberté,
Sous mon nom de Myrrha, nom souillé par l'inceste...
Ce signe est mon espoir, oui, le seul qui me reste !...
A la suite d'Hérode, un monstre sans pitié
Des orphelins d'Aram enleva la moitié ;
L'autre moitié périt sur le sein de nos femmes...
Je vois encor ma mère, étreinte par les flammes,
Dans un cri d'agonie implorant le vainqueur ;
Toujours ce cri terrible a vibré dans mon cœur...
Nous étions deux jumeaux... le vent de l'incendie
Nous atteignait déjà... lorsqu'une main hardie
Nous saisit aux cheveux, nous jeta sur un char
Qui portait vers Sion le butin de César ;
Puis, le toit s'écroula sur sa base enflammée...
Ce brave était Ruben, l'un des chefs de l'armée.
Jérusalem reçut les fils de Sarepta ;
Depuis, mon frère et moi, Ruben nous adopta,
Nous enseigna la foi d'Israël, sa patrie,
Et nous donna les noms de Lazare et Marie.

LUC.

Comme ta sainte mère, ô divin Rédempteur,
Mon maître !...

MADELEINE, avec intérêt.

Vous parlez de ce jeune docteur
Fils d'un pauvre artisan, dont la race exilée
Remonte au roi David, Jésus de Galilée?...

LUC.

Oui... reine par le sang, reine par la beauté,
Le ciel a consacré sa double royauté

Par l'amour du travail qui répugne à tant d'autres...
Ses cheveux d'or fluide ont la couleur des vôtres;
Déliez ces anneaux : que ce voile écarté
Répande leur couronne en rayons de clarté...
Bien... j'écoute à présent.

MADELEINE.

Le guerrier patriote
Avait un fils bâtard du nom d'Ischariote,
Le frère aîné de Marthe, au cœur vil et pervers,
Et qui semblait pétri du limon des enfers.
Il avait un regard que jamais l'on n'oublie,
Où l'audace du crime et l'ardente folie
Confondaient leurs éclairs... Il me parla d'amour;
Moi, je le méprisais depuis le premier jour...
Ne pouvant me séduire, il menace, il éclate,
Et, chassé par son père, il s'enfuit chez Pilate.
Bientôt Ruben mourut, dans ce même palais,
Assassiné, la nuit, par un de ses valets;
Ce jour même, il devait, par un saint hyménée,
Près de Marthe, à la sienne unir ma destinée...
Oh! ne plus te revoir, mon Liban bien-aimé,
Mon paradis perdu que l'exil a fermé!
Malheur à l'orphelin, pauvre fleur éphémère,
A qui, près du berceau, Dieu reprend une mère!...

LUC.

Il vous reste un ami!... Vers ce temps, n'est-ce pas,
Lazare fut proscrit par Hérode-Antipas,
Avec Nathanaël, le fils de l'Ombre-Noire?

MADELEINE.

En effet, ce tyran d'odieuse mémoire,
Le bourreau de Lazare et de Nathanaël,
Étouffait dans le sang la race d'Israël.
Agrippa, son neveu, voulait venger son père,
Nathanaël, son peuple esclave de Tibère;
L'aigle d'or des Romains qu'Hérode avait placé

Sur le fronton du temple, à jamais terrassé,
Donnait aux conjurés le signal de la lutte;
Il devait écraser le tyran dans sa chute.
Lazare était leur chef. La veille de ce jour,
Le traître Ischariote envahit leur séjour;
Il désigne aux Romains Lazare et ses complices,
Dont les uns, les martyrs, meurent dans les supplices,
Les autres, les proscrits, brûlant de se venger,
N'ont trouvé qu'un tombeau sur le sol étranger...
Le désespoir au cœur, je m'enfuis à Magdale.
Depuis lors, j'habitai ce palais du scandale
Qui m'a donné son nom... la paresse et l'orgueil,
Avec leurs chaînes d'or, m'attendaient sur le seuil.
Vous connaissez Magdale aux antiques tourelles,
Aux rosiers tout fleuris de blanches tourterelles,
Au beau ciel incliné sur un lac vaste et pur,
Où, bien loin, du Liban on distingue l'azur...
Là, vingt jeunes oisifs, les festins, les louanges,
Ma beauté, don fatal qui perdit les archanges,
Du soleil d'Orient l'énervante langueur,
Tout fut charme et poison pour corrompre mon cœur...
A la chasse, Isaac, fils d'une Égyptienne,
Blessé, sauva ma vie au péril de la sienne,
De la faim d'une louve errante sur mes pas;
L'ingrat! pourquoi m'a-t-il arrachée au trépas!...
C'est lui, le seul auteur de ma chute profonde...
J'étais libre, à seize ans, et j'étais seule au monde!...
Infidèle, il partit... dans mon orgueil jaloux,
Je voulus me venger, me faire aimer de tous,
Et n'en aimer aucun... mon rêve solitaire
Suivait un idéal qui n'est pas de la terre,
Sans doute un souvenir du céleste jardin;
Je croyais le toucher... je découvrais soudain
Quelque vice du cœur... une lèpre vivante,
Et je me détournais d'horreur et d'épouvante!...

Alors vint le mépris des autres et de moi.
Depuis, l'âme éperdue et l'esprit plein d'effroi,
Je tombai, je roulai jusqu'au fond de l'abîme,
Me livrant tout entière à l'ivresse du crime ;
En quatre ans, j'épuisai la coupe du plaisir,
Lorsqu'un jour le dégoût est venu me saisir :
Pleurant cet idéal dont mon âme était pleine,
J'étais la courtisane enfin, la Madeleine !...

LUC.

A travers ces aveux, je vois l'amour divin
Vous conduisant vers lui !

MADELEINE.

Non, cher Luc... c'est en vain !...
On ne vit pas deux fois... tout s'éteint dans la tombe !...
Voulant un jour au temple offrir une colombe,
J'entrai dans le saint lieu... Caïphe était absent.
Les prêtres m'ont chassée en me reconnaissant;
Tous criaient: « Anathème à la prostituée !
Mort à la Tyrienne!... » Ah! s'ils m'avaient tuée!
Le peuple m'entraîna, des pierres dans les mains...
Ischariote était parmi ces inhumains...
Mais en sortant, je vis, dans cette foule immense,
Un homme au front paisible, aux yeux pleins de clémence;
C'était lui que Lazare appelait son ami...
Sous le même palmier souvent il a dormi...
Soudain, tout disparut... Croyant le reconnaître,
Sous ce regard divin je me sentis renaître...
Rien ne peut égaler la douceur de sa voix;
Et même en ce moment il est là : je le vois!
Ce regard me saisit d'une extase divine !...
D'un voile de cheveux je couvris ma poitrine,
Où déjà le remords venait s'appesantir...

LUC.

Le remords devant lui se nomme repentir;
Méritez son pardon par un effort suprême !...

MADELEINE.

Me pardonner, à moi?... mais le puis-je moi-même!...
Il est trop tard!... Tout crime entraîne un châtiment;
L'arrêt est prononcé... qu'importe le moment!
Cette sombre pâleur est un signe, et j'y compte;
La pudeur disparue, il me reste la honte!
Je serai libre, avant que mes charmes flétris
Ne me fassent pour tous un objet de mépris,
Avant de supporter la vieillesse de l'âme!...
Être lasse à vingt ans, c'est pis que d'être infâme;
C'est être sans courage... Eh bien, Luc, ai-je tort?
Je ne crois qu'à l'oubli, je n'aime que la mort!...
C'est pourquoi Madeleine au festin vous convie,
Et fera dignement ses adieux à la vie;
Je veux, sans espérance, et tout remords vaincu,
Mourir dans une orgie, ainsi que j'ai vécu!

LUC.

Eh bien! moi, je vous dis : Vivez pour l'espérance!...
Car celui dont la main guérit toute souffrance,
Qui rend l'ouïe aux sourds, aux vieillards la vigueur,
La vue aux yeux éteints, guérira votre cœur!...
Croyez à son amour!...

MADELEINE, montrant un écrin.

Cette perle recèle
Un remède plus prompt...

LUC.

Grand Dieu!...

MADELEINE.

Que veut Marcelle?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCELLE.

MARCELLE.

La nièce d'Antipas, la fière Salomé...

MADELEINE.

Seule?

MARCELLE.

Avec un seigneur qui ne s'est pas nommé.

MADELEINE.

Relève mes cheveux...

(à Luc.)

Vous connaissez mes fautes;
A présent, je me dois de sourire à mes hôtes.

MARCELLE.

Mais, tu me l'as promis... c'est la dernière fois?...

MADELEINE, se levant.

La dernière!... Qu'elle entre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SALOMÉ, NATHANAËL, SIMON.

SALOMÉ.

Enfin, je vous revois!...
Toujours belle!... Je viens la première à la fête,
Jouir de mon portrait... ressemblance parfaite!...
Ces cheveux d'or! ce front charmant! ces yeux si doux!
Rien n'y manque!... Et pourtant... il pâlit devant vous.

SIMON.

J'en donnerais...

SALOMÉ.

Combien?...

SIMON, après réflexion.

Mon Cyrus, roi des Perses.

SALOMÉ.

Le vieux Juif!... Croyez-vous que dix mille sesterces...

SIMON.

Cinq talents!... c'est beaucoup!...

SALOMÉ.

Vous êtes argentier,
Avare et publicain, les trois noms du métier.
Allons! ne tremblez pas... ce n'est pas de la fraude!...
Nous les trouverons bien dans la caisse d'Hérode.

SIMON.

Je n'ai plus un écu...

SALOMÉ.

Vous ferez des impôts.

SIMON.

Ils sont tout dépensés.

SALOMÉ.

Dépenser à propos,
C'est savoir s'enrichir. Vous prendrez dans ma bourse.

SIMON.

Mais...

SALOMÉ.

Je vous crois, Simon, un homme de ressource!...

SIMON.

Ruiné!

SALOMÉ.

Je le veux!...

(à Madeleine.)

Voici Nathanaël,
L'envoyé de César au peuple d'Israël.
Syrien par le sang, comme vous et Lazare,
Il revient tout exprès dans ce pays barbare,
A vos pieds, belle reine, incliner sa fierté.

NATHANAEL.

Belle comme l'amour, comme la liberté.

MADELEINE.

Vous l'aimez?... je vous plains.

NATHANAEL.

De toute ma puissance!...

SIMON à Madeleine, à part.

Homme illustre et très-riche.

NATHANAEL.

Orphelin sans naissance,
Lorsque notre patrie eut perdu tous ses droits,
L'obscur Nathanaël, d'ennemi de nos rois
Devint leur prisonnier; puis soldat de Tibère,
Puis Maximin, tribun.

SALOMÉ.

Pour moi, je délibère,
A quel prix chez Lazare on peut le retenir.

NATHANAEL.

Vous aurez plus de peine un jour à m'en bannir.

MADELEINE.

Il était votre ami?...

NATHANAEL.

Bien plus! mon frère d'armes!...

MADELEINE, lui tendant la main.

Je suis donc votre sœur!...

SALOMÉ.

Ce portrait plein de charmes
Ornera mon palais reconstruit par Simon,
Et qui doit effacer tout l'art de Salomon.
Rachel et Bethsabée y paraîtront moins belles!...
J'ai déjà vingt tableaux de Zeuxis et d'Apelles,
Des meubles de tigrine ou de grains de persil:
Des vases de Myron, pareils à celui-ci...
Mais voyez, cher tribun, le beau vase d'albâtre!...

NATHANAEL.

D'où vient-il?

MADELEINE.

De Corinthe.

SALOMÉ.

Et puis, dans mon théâtre,
Des groupes de Lysippe, et l'autel de l'Amour
Sculpté par Polyclète... aussi beau que le jour!
Je dois l'ouvrir demain, pour fêter l'amnistie
De Lazare et des siens... vous êtes avertie.

MARCELLE.

Vivant! et pardonné!...

MADELEINE, à part.

Dois-je m'en réjouir?...

SALOMÉ.

Vous le verrez chez moi... Je veux vous éblouir!
Voici la loi de grâce, en lettres d'or écrite
Par mon beau-père... Allez! j'ai bien peu de mérite...
Vos amis, maître Luc, y seront au complet,
Tous les Nazaréens; car le nouveau me plaît.
Pour combattre l'ennui, ce fantôme qui rôde
Sous le palais des rois, j'ai le cirque d'Hérode,
Dix beaux lions d'Égypte et la pièce d'adieux
De Philostrate: « *Auguste admis parmi les dieux.* »

LUC.

Eh quoi! tout l'appareil de votre idolâtrie,
Quand la peste et la faim désolent la patrie?
Quand le peuple gémit sous votre oppression,
Rome ajoute une insulte aux malheurs de Sion?...
Pour des maux simulés, des pleurs imaginaires!...

SALOMÉ.

Voilà des plébéiens les clameurs ordinaires!
Edom par Israël fut longtemps effacé;
L'aîné reprend ses droits, votre règne est passé!...
D'ailleurs, je tiens à voir ces apôtres d'un homme

Se disant fils de Dieu ; c'est Jésus qu'il se nomme...
Hérode veut aussi les admettre au combat.

SIMON.

Il m'a chassé du temple au saint jour du sabbat,
Pour avoir à Jonas vendu quelques oboles...

SALOMÉ.

Et vous sentez encor son fouet sur vos épaules!...
C'est un grand médecin ; mais il guérit pour rien,
Comme vous, maître Luc!... Oh ! je vous connais bien :
Vous êtes son disciple !

LUC.

Oui, Jésus est mon maître !...
Et vous-même aujourd'hui vous pourrez le connaître ;
Il vient de Nazareth fêter nos anciens jours,
La Pâque, en guérissant les infirmes, les sourds,
Aux chants d'un peuple entier, dont les larmes taries
Deviennent sous ses pas des couronnes fleuries.

SALOMÉ.

Est-il beau ?...

LUC.

Comme un dieu.

SALOMÉ.

Certes! je veux le voir.

SIMON.

Prenez garde à Caïphe, aux hommes du pouvoir :
Pour eux, c'est un rebelle...

SALOMÉ.

A l'époque où nous sommes,
Qu'importent les discours et les rêves des hommes,
Ces fantômes doués d'imagination !...
Qu'importe un dieu de plus dans Athène ou Sion :
Rome en a déjà tant !...

LUC.

Que tous, elle les nie.

NATHANAEL.

Pour vingt mille faux dieux, un homme de génie!...
En ce cas, le supplice est au bout du chemin :
Ceux qu'Israël acclame, il les tuera demain!...

SIMON.

Pilate a des agents dans cette foule étrange
Qui suit les douze élus comme un ruisseau de fange,
Ce ramas de pêcheurs, d'artisans furieux...
Le plus cher est un homme au front mystérieux,
Au sourire équivoque, au regard de vipère...
Il aurait par vengeance assassiné son père,
Et les enfants, dit-on, pleurent en le voyant...
Sa parole éloquente entraîne en effrayant;
Rien n'y peut résister : son orgueil en abuse...
Ce qu'il ne peut de force, il l'obtient par la ruse;
Il fait le mal sans but, sans profit, sans plaisir,
Par haine pour le bien; son intime désir
Est de briser Caïphe, un rival qu'il déteste :
Il n'estime que l'or et méprise le reste...

NATHANAEL.

Oh! mais cet homme est fou!...

SIMON.

Tous les méchants le sont;
Mais les plus dangereux savent bien ce qu'ils font...
Prêtre chassé du temple, à présent faux apôtre,
Il se nomme Judas.

MADELEINE.

Judas! j'ai cru qu'un autre...

SIMON.

Partout, comme un lépreux, on l'évite avec soin;
Et quand Judas paraît, le malheur n'est pas loin...
Sa malédiction pourrait tous nous atteindre!...

MADELEINE.

Il se repent peut-être... et d'ailleurs, qu'ai-je à craindre,
Moi, qui n'aime personne!...

NATHANAEL.

On dit que votre sœur,
Dont je connais l'esprit, l'obligeante douceur,
Souvent reçoit son maître...

MADELEINE.

Oui, Marthe est bien heureuse !...

SALOMÉ.

Pour vous en préserver, voici, belle amoureuse,
Un talisman certain : cette couronne d'or...
Prenez !... Vous, maître Luc, demain, à mon trésor,
Vous vous ferez payer ce chef-d'œuvre si rare;
Et quoiqu'ayant passé par les mains d'un avare,
L'or sera de bon poids...

SIMON.

Je le pèse en détail,
Pour payer vos talents...

(Marcelle entre.)

MADELEINE.

Fais ouvrir le portail.

SCÈNE V.

LES MÊMES, KILDÉRIK LE GAULOIS, JOSEPH D'ARIMATHIE, ÉMILIE et SUZANNE, LEURS FEMMES, BARUCH, CHEF DU SÉNAT, COLOMBE DE NAÏM, ÉCHANSONS et SERVANTES.

MADELEINE.

Salut à Kildérik ; à vous, belle Émilie;
Vous, Baruch, la sagesse escortant la folie,
Colombe de Naïm !

COLOMBE.

Comme il sait bien mentir !
Madeleine est mourante et veut se repentir...
Nous vivrons, n'est-ce pas ?...

MADELEINE, à Marcelle.

Des coupes et des roses ;
Hors le dieu du plaisir, oublions toutes choses...
Éclairez le jardin !...

(Elle frappe sur une cloche d'argent avec une aiguille d'or, prise dans ses cheveux. Le jardin s'illumine à jour. La table, servie des deux côtés, glisse sur le devant, entre deux rangées de lits couverts de fleurs.)

COLOMBE, posant au front de Baruch une couronne de pampres fleuris.

Bacchus ! protége-nous !...

MADELEINE, à Marcelle.

Ce vase auprès de moi.

NATHANAEL.

Je reste à vos genoux.

(Tous les convives prennent leurs places.)

BARUCH.

La vie est un éclair. Pendant huit ou dix lustres,
Le guerrier va cherchant des conquêtes illustres ;
L'avare aux doigts crochus amasse des trésors
Qu'il enfouit en terre avec ses coffres forts ;
Le savant, l'œil fixé sur les bibles poudreuses,
Assemble de vains mots et des formules creuses :
Puis un jour, Astaroth, le spectre sans regard,
Posant sa main osseuse au chevet du vieillard,
Emporte les lauriers, les trésors, les sentences,
Et les jette à la tombe, avec leurs existences !
Madeleine a dit vrai : hâtons-nous de saisir
Cette fleur d'un instant... la rose du plaisir.

(Il offre une rose à Madeleine.)

ÉMILIE.

Qu'est-ce que le plaisir, docteur plein d'éloquence ?

BARUCH, gravement.

C'est le principe...

SALOMÉ.

Un mot, avant la conséquence.
Promettons tous d'abord de parler sans détour;
Pas un pharisien, pas un homme de cour :
César dort à Caprée...

LUC.

Oui, mais Dieu vous écoute!

SALOMÉ.

Le plaisir alors, c'est?...

ÉMILIE.

La sagesse.

KILDÉRIK.

J'en doute.

BARUCH.

Vous, son mari?... c'est mal.

JOSEPH D'ARIMATHIE.

C'est le bien que l'on fait
Simplement, franchement, sans prévoir son effet.

BARUCH.

Il est essénien; je suis fils de Socrate.

COLOMBE.

Chauve et laid, comme lui!

BARUCH.

Laïs est une ingrate.

SIMON.

Antigone et Sadoc, deux gnostiques fameux,
Disent : C'est la richesse; et je pense comme eux,
Qu'une fois dans la tombe où nous allons descendre,
Rien ne reste après nous, sinon un peu de cendre!...

KILDÉRIK.

Il reste aussi la gloire.

BARUCH.

O Gaulois redouté!
Ton laurier ne vaut pas le sang qu'il a coûté!...
Noé, le vigneron, voilà mon patriarche,

L'aïeul du roi David qui dansa devant l'arche...
Aux vertus de Colombe!...

(Il lui jette une feuille.)

COLOMBE.

Ah! je dois le punir...
Le plaisir, c'est le lis qu'un soleil peut brunir;
Je cueille n'importe où cette plante fragile,
Sur un vase d'agate ou dans un pot d'argile...

SALOMÉ.

Vous, Luc?...

LUC, peignant.

C'est le travail.

SIMON.

Sa devise est un bœuf.

BARUCH.

La tienne est le Veau d'Or.

SIMON.

Soit! le mot n'est pas neuf.

BARUCH.

C'est comme toi... Ces vins sont plus vieux que l'Olympe...
D'où sont-ils?...

MADELEINE.

De Magdale.

COLOMBE, tendant sa coupe à Nathanaël.

Où la vigne qui grimpe
Les reçoit du soleil.

SIMON.

Cet astre est bienfaisant.

BARUCH.

Ce n'est plus comme toi.

MADELEINE.

Baruch est médisant.

SIMON.

Et pauvre comme Job.

BARUCH.

A quoi sert ta richesse,
Vieil avare?

SIMON, buvant.

Chacun pour soi: c'est ma sagesse!

COLOMBE, de même.

La mienne est: Dieu pour tous!

SIMON.

J'en ai mille témoins;
Je prête aux pauvres gens.

BARUCH.

Pas ton esprit, du moins.

COLOMBE, à Nathanaël.

Puisque tu ne bois pas, cite-nous une strophe
De quelque buveur d'eau, poëte ou philosophe :
Qu'est-ce que le plaisir?...

NATHANAEL, comme sortant d'une rêverie.

C'est l'ombre du bonheur.

MADELEINE.

Et le bonheur, alors?

NATHANAEL.

Un vain mot, sur l'honneur!
Enfant, je l'ai cherché dans les rêves étranges;
Dans l'amour, fleur éclose au sourire des anges,
Puis, dans la liberté : poisons délicieux!...
Nous avons le parfum, mais la fleur est aux cieux.

COLOMBE.

Du platonisme!... assez, bel étranger morose!...
Dans son sein, Madeleine, effeuille cette rose;
Montre-lui le bonheur dans le rayon mouvant
Qui jaillit de tes yeux... Luc l'a dit bien souvent :
Quel est du Créateur le plus parfait ouvrage?...
C'est la femme!...

SALOMÉ.

Est-ce vrai?...

LUC.

C'est vrai, comme un mirage.

COLOMBE.

N'est-il pas le dernier?... Moïse en fait l'aveu.

NATHANAEL.

La femme est, j'en conviens, le chef-d'œuvre de Dieu;
Mais l'artiste immortel, en créant le cœur d'Ève
Perfide comme l'onde et changeant comme un rêve,
Était las de son œuvre : or, le septième jour,
Avec son idéal d'innocence et d'amour,
Il n'a fait qu'une ébauche, une vaine apparence.

KILDÉRIK.

Un arc-en-ciel plutôt, symbole d'espérance,
Un reflet du soleil, fugitif, mais charmant.

BARUCH, regardant Madeleine.

Surtout s'il ne fond pas en pluie...

COLOMBE.

Eh mais, vraiment,
Voyez donc Madeleine; on dirait qu'elle pleure!...

BARUCH.

Eh bien! plus d'arc-en ciel... qu'ai-je dit tout à l'heure?...

MADELEINE.

Moi?... non, voyez... je ris... je veux rire toujours!

MARCELLE.

Ma fille!...

MADELEINE.

Laisse-moi!...

COLOMBE.

Sachez qu'un de ces jours
On voulut nous jeter des pierres...

KILDÉRIK.

Les infâmes!...
Ainsi donc, en Judée on lapide les femmes?...
Madeleine, venez dans la Gaule; chez nous
On leur jette les cœurs, en offrande, à genoux.

COLOMBE.

Mon père était Gaulois.

SALOMÉ.

L'amour n'est dieu qu'à Rome.

(Montrant Nathanaël.)

Pour en faire un tableau, tenez, voici notre homme.

NATHANAEL.

Ah! la grande cité sous le règne actuel!...
Tibère après César, c'est le tigre cruel
Succédant au lion, le vautour après l'aigle;
Le despotisme affreux, sans mesure et sans règle,
De Caprée à Baïa promenant son ennui...
Son ministre, Séjan, aussi pervers que lui,
Chaque jour à ses pieds, dans une immense orgie,
Jette d'un sénateur quelque tête rougie,
Pour servir de pâture aux jeux de ses valets;
J'en ai vu des monceaux au seuil de son palais!...
Il ne s'arrêtera que lorsque la dernière,
Sanglante, aura roulé dans la fatale ornière
Où bientôt ce licteur, qui le tient dans sa main,
Vengera sur César tout le sénat romain.

SALOMÉ.

Et le peuple?...

NATHANAEL.

Le peuple est vil, comme un esclave.
Vésuve encor fumant sous l'éclair de sa lave,
Il veut changer de maître; et bientôt, sur un char,
Il va proclamer dieu l'assassin de César.
Plus rien de vertueux dans une âme romaine!
L'antique liberté vient de fuir son domaine;
C'est pour tous les larrons l'antre de Romulus :
Si Rome existe encor, les Romains ne sont plus.
Donnez-leur seulement du pain et des spectacles,
Et pour les subjuguer vous n'aurez plus d'obstacles;
Ce n'est plus qu'un égout plein de corruption,

Le tombeau d'une forte et belle nation.
Tout est mort ou flétri, la race et les familles;
Les fils ne naissent plus : il ne vient que des filles,
Bien belles, mais sans cœur... les plus nobles instincts
Par la fièvre de l'or à jamais sont éteints...
D'un peuple assassiné quelque vaste hécatombe,
Le bronze d'un tyran qui s'élève ou qui tombe;
Un prisonnier sarmate étouffé dans le sang,
Aux acclamations d'un public rugissant;
Le bruit lointain du flot des barbares qui monte,
Les femmes sans pudeur et les hommes sans honte;
Les autels sans respect, la vertu dans les fers,
Partout le mot : « Jamais! » comme au seuil des enfers,
Des esclaves hideux, des bouffons, pas un homme!
Voilà, sous les Césars, la liberté de Rome.

ÉMILIE.

Ah! vous nous méprisez!...

NATHANAEL.

Fils d'un peuple étranger,
Tout proscrit que je suis, j'aurais tort de changer...

ÉMILIE.

C'est vrai, vous êtes Juif.

NATHANAEL.

Que le ciel m'en préserve!...
Si j'avais ce malheur, par Hercule ou Minerve,
Je me tuerais avant de le dire...

SIMON.

Pourquoi?...

NATHANAEL.

Le culte du Veau d'Or est abject, selon moi.

JOSEPH D'ARIMATHIE.

C'est le peuple de Dieu...

NATHANAEL.

Dieu, selon mon idée,
Aurait pu mieux choisir que chez vous, en Judée.

LUC.

Mon maître lui rendra la vie, en le sauvant.

NATHANAEL.

J'ai bien peur que les morts n'immolent le vivant.

MADELEINE, *montrant ses femmes.*

Leurs enfants, n'est-ce pas, ont eu grand tort de naître?

NATHANAEL.

Qu'importe!... je vous aime...

MADELEINE.

Avant de me connaître?

NATHANAEL.

Je vous ai vue au temple...

MADELEINE.

Où j'ai vu le Seigneur...

NATHANAEL.

Que ce nom soit pour nous un lien de bonheur...
Comme tout exilé, je n'ai plus de famille...

MADELEINE.

Comme moi!

NATHANAEL.

Si ce n'est ma nourrice, une fille
Des champs de Madian, près du mont de Nébo,
Où le ciel de Moïse a caché le tombeau;
Sihora, que le peuple appelle l'Ombre-Noire,
La folle du désert...

MADELEINE.

C'est toute mon histoire...

NATHANAEL.

Unissons nos regrets... laissez-moi, dès ce jour,
Nous faire une patrie à deux, dans mon amour;
Nos cœurs sont fiancés par la même souffrance :
Donnez à ma nuit sombre un rayon d'espérance...
Que par un doux regard mon ciel soit éclairci!...

MARCELLE, *au fond.*

Les apôtres!...

MADELEINE.

Prenez cette fleur!

NATHANAEL.

Oh! merci!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN, JUDAS, APÔTRES.
BARRABAS, au fond.

JEAN, sur le seuil.

Paix à cette maison; salut à Madeleine!

MADELEINE.

Soyez les bienvenus.

JEAN.

Salomé d'Abylène!
La nièce d'Antipas, l'oppresseur de la foi!...

SALOMÉ.

Oui, vous vous nommez Jean...

MADELEINE.

Madame, ils sont chez moi!...

SALOMÉ.

Je ne viens pas ici faire tomber les têtes;
Les troubler, si je puis... ce sont d'anciennes dettes :
Simon vous les paiera, si vous le méritez.

JUDAS, à Madeleine.

Vous m'avez oublié parmi vos invités...

BARUCH.

Maître Isaac, salut.

MADELEINE.

Que vois-je! Ischariote!...

JUDAS.

Judas de Gamala, le disciple et votre hôte.

MADELEINE.

Judas!...

JUDAS.

Qui ne doit plus vous quitter désormais;
Les morts seuls de l'exil ne reviennent jamais!

SALOMÉ.

Entre Colombe et nous votre place vous reste.

JEAN.

J'aime mieux celle-ci, comme la plus modeste;
Car le maître l'a dit: « J'abaisse l'orgueilleux,
Et j'élève le simple en lui montrant les cieux! »
Nous sommes fils du peuple. A la veille de Pâques,
J'apprêtais ma nacelle avec mon frère Jacques,
Pour pêcher en pleine eau, près de Génézareth;
Lorsqu'allant vers Sion, Jésus de Nazareth
Nous dit: « Venez à moi; vous pêcherez des hommes,
Et me suivrez tous deux. » Voilà pourquoi nous sommes
Partis de Bethsaïde, en plongeant nos filets
Devant l'humble chaumière ou les vastes palais,
Ramenant au pasteur la brebis égarée.

MADELEINE.

Pour vous, pour vos amis, la table est préparée;
Voici du pain, du vin...

JUDAS.

Nous n'y toucherons pas;
Donnez aux indigents les miettes du repas!
Hérode nous gouverne, et la misère est grande;
Je viens, au nom du peuple, accepter une offrande...
Quand la peste et la faim, ces deux fléaux de Dieu,
Sèment le désespoir et la mort en tout lieu,
Pour les fils orphelins devant vous j'intercède!

MADELEINE, offrant sa couronne.

Prenez! .. prenez pour eux tout ce que je possède!...

NATHANAEL.

Voici ma chaîne d'or.

BARUCH.

L'emblème des Romains.

LUC.

Le prix de mon tableau sera mis dans vos mains.

ÉMILIE et SUZANNE.

Nos anneaux d'alliance...

JUDAS.

Ah! c'est trop...

COLOMBE.

Au passage,
Puis-je au moins vous offrir la fleur de mon corsage?

BARUCH, jetant une pièce d'or.

Simon n'a rien donné.

ÉMILIE.

Que son cœur.

SALOMÉ.

C'est bien peu!

KILDÉRIK.

Un vieux bronze moisi...

SIMON.

Raillez! j'ai mon neveu.

COLOMBE.

Que n'ai-je un pareil oncle!

JUDAS, à Madeleine.

Allons! la pêche est bonne;
Pourtant, j'espérais mieux de vous qu'une couronne...
(A part.)
Cet or sent l'usurier... n'importe. Barrabas!

BARRABAS, s'avançant.

Présent!

JUDAS, lui remettant les bijoux.

Voici le pain des pauvres.

NATHANAEL.

N'est-ce pas

Un ancien serviteur, un soldat de Lazare?
Oui... je te reconnais...

BARRABAS.

Vous?... vraiment! c'est bizarre!...
Vous, un tribun!...

JUDAS.

Tais-toi.

(Malchus entre et remet un message à Barrabas.)

BARRABAS, le rendant à Judas.

De Caïphe.

JUDAS.

Voyons...

(Lisant, à part.)

« Lazare est de retour avec nos légions... »
Lazare, ici?...

MADELEINE.

Ce nom vous fait pâlir...

JUDAS.

Un frère!
Un vrai soldat! J'aspire à le voir, au contraire!...
J'aime à lui pardonner tout le mal qu'il m'a fait:
Le pardon est si doux...

(A part.)

S'il revient, en effet,
Ma fortune est à lui... tous les moments sont graves...

(A Barrabas, à part, en lui donnant une bourse.)

Tiens, frappe!...

(Barrabas sort avec Malchus.)

MADELEINE les observant, à part.

Ah! ce regard!

BARUCH.

Au retour de nos braves!...
Causons... Jean nous dira qu'est-ce que le bonheur.

JEAN.

C'est de suivre l'exemple et la loi du Seigneur.

NATHANAEL.

Et quels sont les devoirs que sa loi nous impose?...

JEAN.

« Tu chériras ton Dieu par dessus toute chose,
« Et ton prochain autant que toi-même. »

SIMON.

Est-ce tout?...

JEAN.

Oui.

SIMON.

Ces Nazaréens mettront le feu partout!...

NATHANAEL.

C'est bref, mais c'est sublime.

SIMON.

Impie!... osez-vous dire?...

JEAN.

Cette loi, je l'atteste et j'attends le martyre!...

BARUCH, regardant Judas.

Parmi les douze élus nous prendrons notre agent.

SIMON.

Et nous, les publicains, les prêtres de l'argent,
Qu'aurions-nous sans l'emprunt, le luxe et la famille!...
Car on verrait passer par le trou d'une aiguille
Un câble de chameau, disait leur maître un jour,
Plutôt qu'un mauvais riche au céleste séjour;
Sans nous, point de commerce, et l'impôt double ou triple!
Mais que ferai-je, moi?...

BARUCH.

Tu seras son disciple...

SIMON.

Docteur!

KILDÉRIK.

Ah! j'oubliais Tibère en sa prison;
Il m'envoie obtenir du Christ sa guérison :
De trois mages d'Égypte en vain il la réclame

JEAN.

Notre maître l'a dit : son domaine, c'est l'âme.

KILDÉRIK.

Je le reconnaîtrai pour dieu, s'il le guérit!

JEAN.

Il faut que sa clarté touche avant ton esprit.

KILDÉRIK.

C'est qu'alors vous doutez de sa vaine science!

JEAN.

Je plains ton fol orgueil et ton impatience.

KILDÉRIK.

Un pêcheur!

JEAN.

En effet! fils des rois d'Israël,
Il pêche et reconduit les âmes vers le ciel;
A la mer soulevée il commande en monarque...
Un jour, notre Seigneur monta sur une barque;
Et voici qu'un orage, éclatant sur les flots,
Couvrit le frêle esquif avec les matelots.
Lui, cependant, dormait. Un des nôtres s'approche,
L'éveille, en lui disant : « Seigneur, sur cette roche
La barque va sombrer! — Hommes de peu de foi,
Que craignez-vous? dit-il, vous êtes avec moi;
Jetez donc hardiment vos filets dans les ondes. »
La mer montait toujours, et ses vagues profondes
Allaient nous engloutir. Alors, lui, se levant,
D'un seul geste enchaîna la tempête et le vent;
Un grand calme se fit. Tous, nous nous reposâmes.
Ce pêcheur est l'élu du ciel, le roi des âmes!

SALOMÉ.

Je l'invite avec vous à ma fête... Échansons,
La nuit, à sa moitié, veut des fleurs, des chansons;
Israël peut chanter quand Tibère est malade...

JEAN.

Oui, tu dansais aussi, fille d'Hérodiade,
Quand le sang de Baptiste a jailli sous tes pas!

MADELEINE.

De grâce!...

SALOMÉ, lui tendant une harpe.

Un chant d'amour... on ne l'écoute pas!...

MADELEINE, se dépouillant de son voile.

Je dors, mais mon cœur bat du désir qui l'enflamme;
Oh! qu'il tarde à venir, l'adoré de mon âme!
Trois fois je l'ai rêvé
Pâle, couvert de sang... le cœur saisi de crainte,
J'ai déserté ma couche; et, dans la ville sainte,
Trois fois j'ai traversé le portique et l'enceinte,
Et ne l'ai point trouvé!...

Je demande aux gardiens avec un trouble extrême:
« Un rival aurait-il frappé celui que j'aime?... »
Nul ne répond d'abord;
Mais enfin, je le vois!... je l'appelle, il se livre
A mes transports; captif, je le force à me suivre
Sous mon toit bienheureux: car l'amour qui m'enivre
Est vainqueur de la mort!

(Kildérik lui présente sa couronne.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIHORA.

SIHORA, dans le fond.

La mort, c'est le néant!...

KILDÉRIK.

Sihora l'étrangère,
La folle aux cheveux blancs, couronnés de fougère...
Versez!... à l'Ombre-Noire!...

(Il lui tend une coupe.)

COLOMBE.

Un spectre! je m'enfuis!...

SIHORA.

Madeleine! rends-moi Nathanaël, mon fils!

SALOMÉ.

Est-il vrai? vous, le fils de cette infortunée?...

MADELEINE, se levant.

Mais qui donc êtes-vous?...

SIHORA.

Je suis ta destinée!...
Vois ces fleurs des tombeaux... la couronne des morts,
Comme toi, desséchée au souffle du remords:
La ronce aux dards de feu, la ciguë au front blême,
Le lierre qui grandit en rampant, ton emblème...
Dans trois jours tu sauras combien ce mot cruel
Contient de désespoir... l'exil perpétuel...
Dans trois ans tu mourras, solitaire et flétrie...
Malheur, malheur à toi!

BARUCH, s'éveillant.

Prophétesse ou furie,
Va-t'en!

SIHORA, s'avançant vers Nathanaël.

Reviens à nous... fuis de cette maison;
Vois-tu ces coupes d'or, d'où jaillit le poison,
L'amour de Madeleine!...

KILDÉRIK, se levant.

Ah! pour cette parole!...

NATHANAEL, de même.

Ma mère!...

MADELEINE.

Épargnez-la; vous voyez qu'elle est folle!

SIHORA, devant elle.

Folle!... et toi, malheureuse!... oui, tu me vengeras;
Ton amour est maudit!... qu'il meure dans tes bras!...

Que ces fleurs sur vos fronts unissent leur haleine!...
(Jetant la couronne à ses pieds.)
Tiens! voici ta couronne!... Au revoir, Madeleine,
Au pied du Golgotha!...
(Nathanaël reprend sa place, sur un signe de Salomé.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins SIHORA.

SALOMÉ.

Rallumez ces flambeaux...
Qu'un chant joyeux succède à l'effroi des tombeaux...

KILDÉRIK. (Il chante.)

Couronne ton front de pampre et de rose,
L'été n'a qu'un jour;
Aux baisers du ciel la terre est éclose :
Buvons à l'Amour!

Heureux qui s'endort, bercé par un songe,
Sur un sein vermeil;
L'amour seul est vrai, le reste est mensonge :
Buvons au Sommeil!

Le fils d'Aphrodite, Éros nous envie
Un joyeux transport;
Vivons pour aimer, si courte est la vie :
Buvons à la Mort!

L'époux de Rhéa, le Temps, notre père,
Aimait en créant;
Gaulois et Romains, buvons à Tibère :
Buvons au Néant!

SALOMÉ, à Madeleine.

Fort bien!... à votre tour.

COLOMBE, montrant Baruch.

Il dort, le vieux Silène!

MADELEINE, en laissant tomber sa harpe.

Malheur à moi !...

(Elle éclate en sanglots.)

JOSEPH D'ARIMATHIE.

Buvons aux pleurs de Madeleine !

TOUS.

Aux pleurs de Madeleine !...

JEAN.

Au premier repentir !...

COLOMBE.

Je proteste ! à ce vœu je ne puis consentir :
Elle dont la beauté rend les reines jalouses !
L'idole des époux ! la terreur des épouses !...
A l'âge de Marcelle, on fera ses adieux ;
Mais jusque-là...

MARCELLE.

Ma nièce !

(Elle sort.)

NATHANAEL.

A Mars, le roi des dieux !

JUDAS.

A Tibère, empereur !

ÉMILIE.

A Séjan, son ministre !

SIMON.

C'est Satan qu'il faut dire !

COLOMBE.

Il a le vin sinistre !

KILDÉRIK.

A votre liberté !

MADELEINE.

Moi, je bois à la mort !

COLOMBE.

Vois, Marcelle est sortie... Après l'ivresse, on dort !

MADELEINE, ouvrant l'écrin.

Ce poison est plus sûr... On dort mieux dans la tombe!..

COLOMBE.

Oui, la mort c'est l'oubli... J'accepte !...

MADELEINE, jetant une perle dans sa coupe.

A toi, Colombe!...

JEAN.

Malheureuse!... ton âme invoque le néant!...
Dieu n'a point de pardon pour ce crime effrayant,
Le suicide!... avant qu'il puisse te maudire,
Madeleine, entends bien ce que je vais te dire!...
Il enseignait la foule, au temple, au point du jour;
Les scribes, les docteurs, qui veillaient tout autour,
Amenèrent au maître, expliquant un mystère,
Une femme du peuple, une épouse adultère;
La coupable tremblait comme un jonc desséché.
« Maître, disaient les Juifs, cette femme a péché.
Or, la loi de Moïse, établie en Judée,
Ordonne qu'à l'instant elle soit lapidée :
Que nous conseillez-vous?... » Jésus, au même endroit
Se courbant, écrivait à terre avec le doigt;
Puis il dit à voix haute, en levant la paupière :
« Que celui d'entre vous dont la première pierre
Doit la frapper, soit juste et n'ait jamais failli! »
A ces mots, dans son cœur chacun a tressailli;
Tous voyaient les docteurs sortir et disparaître
De la foule attentive autour du divin maître :
De sorte que bientôt on ne vit au milieu
Que la fille du peuple et l'homme fils de Dieu.
Jésus, avec douceur, dit à l'infortunée :
« Quelqu'un parmi ces gens t'aurait-il condamnée ?
— Non, maître.—Un seul pécheur au ciel vaut cent élus;
Tes torts sont expiés : femme, ne pèche plus!... »

(A Nathanaël.)

Ayant remis sa faute à la pauvre adultère,

Il trouve un homme aveugle étendu sur la terre;
Prenant un peu de boue, il en touche ses yeux,
Et l'homme aveugle-né voit la clarté des cieux!...

MADELEINE, se levant.

Qu'entends-je? il est un Dieu d'amour et de lumière,
Qui rend au repentir l'innocence première,
La vue au triste aveugle, errant à l'abandon!...
Luc, allez, dites-lui que j'attends son pardon!...

(Luc sort avec Nathanaël.)

Il a sauvé la vie à la Juive adultère
Qui faillit une fois, dans l'ombre et le mystère;
Mais moi, moi, qui donnai le scandale en plein jour,
Moi, qui n'ai même pas pour excuse l'amour:
Peut-il sauver mon âme?...

JEAN.

Écoute sa parole!...
Il n'est point de douleur que sa voix ne console;
Fuis ce séjour honteux, ces hommes dissolus:
Tu seras pardonnée...

(La coupe tombe des mains de Madeleine.)

JUDAS, à part.

Elle ne mourra plus.

MADELEINE.

Qui m'y conduira?...

JEAN.

Moi.

MADELEINE, prenant son voile des mains de Colombe.

Donne!

MARCELLE, en entrant.

Votre sœur, Marthe...

MADELEINE, à ses convives.

Ma sœur!... Ah! laissez-nous; car, avant que je parte,
Je veux lui dire adieu...

SALOMÉ.

Vous nous l'avez promis;
A bientôt chez Simon?...

MADELEINE.

A bientôt, mes amis...

COLOMBE, éveillant Baruch.

Docteur !...

JUDAS.

Vous reverrai-je au moins, sans vous déplaire ?

MADELEINE.

Jamais !...

SCÈNE IX.

MADELEINE, MARTHE, MARCELLE.

MADELEINE.

Marthe ! ma sœur ! mon ange tutélaire !...
Chez Madeleine !... oh, viens !... brise-moi sous tes pas;
Je l'ai trop mérité... tu ne m'écoutes pas ?...
Ce sanglot éternel, captif au fond de l'âme,
Qu'il s'épanche à présent, plus libre que la flamme...
Ces chaînes, ces anneaux, que ma honte a payés,
Je les maudis, vois-tu... je les foule à mes pieds...
Grâce ! pardonne-moi !...

MARTHE, sanglotant.

Lazare !

MADELEINE.

Eh bien, Lazare ?...
A ce nom quel effroi de mon âme s'empare !...
Il revient aujourd'hui...

MARTHE.

Ton frère... infortuné...

MADELEINE.

Eh bien... mon frère... achève !...

MARTHE.

Est mort... assassiné !

MADELEINE.

Mon frère !...

MARTHE.

Oui, par le peuple, ameuté dans la rue,
Au seuil de ta maison...

MARCELLE.

Ciel !

MARTHE.

J'étais accourue
Au devant des amis qu'Antipas exila;
Nathanaël nomma ton frère... le voilà...
Je m'élance vers lui... quand soudain, dans la foule,
Je vois luire un poignard... il frappe... le sang coule...
Et Lazare expirant vient tomber dans mes bras...

MARCELLE.

Mon fils !

MADELEINE.

Qu'ai-je entendu?... Seigneur!... tu le rendras
A ma tendresse... Allons!... je veux sauver mon frère!...

MARTHE.

Vain espoir!... il attend sous le dais funéraire
Le baiser de l'adieu que tu vas lui donner...

(Nathanaël entre avec Luc et les familiers.)

MADELEINE, *égarée.*

Lazare, mort?...

NATHANAEL.

Oui, mort!

MADELEINE.

Mort sans me pardonner!...
Mort en me maudissant!... car il meurt par ma faute!...
Et ce sont mes amants, Caïphe, Ischariote,
Qui l'ont assassiné par la main d'un bandit!...
Non, c'est moi!... moi, sa sœur... Mon amour est maudit!
Luc, à vous ce palais; prenez cet or, vous dis-je...
Mais sauvez-nous tous deux !...

LUC.

Vous voulez un prodige!...

MADELEINE, suppliante.

Au nom du Rédempteur!...

LUC.

Lui seul est tout-puissant!

MADELEINE, avec désespoir.

Vous ne le pouvez pas? même au prix de mon sang,
Même au prix de mon âme!... O mon frère! mon frère!...
Ainsi donc à la mort je ne puis te soustraire?
C'est moi qui t'ai tué!... te flétrir, c'était peu!...
Malheureuse! et j'ai pu croire au pardon de Dieu!...
Non, non! plus de pardon pour moi, la pécheresse!
Que ne puis-je briser sous ma main vengeresse,
Avec ces ornements, mon cœur et ma raison!
Ah! ce fer!... il sera plus prompt que le poison!...

MARCELLE, lui arrachant le poignard.

Marie! au nom du ciel!...

MADELEINE.

Dis plutôt Madeleine!...
Ce nom si pur, je l'ai terni sous mon haleine!...
Je suis Myrrha l'esclave, à qui le sort cruel
N'a laissé qu'un espoir : l'exil perpétuel!
Va t'en!... non! je ne puis éluder l'anathème
Qui pèse sur ma race et frappe ceux que j'aime...
Le front sur ces rochers, je cesse de souffrir;
Pour fuir le déshonneur, il suffit de mourir!...

(Elle veut se jeter du balcon.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JEAN,

JEAN, sur le seuil.

Mourir, dans ce moment, quand le Seigneur t'appelle?

MADELEINE.

Qui m'a parlé?...

JEAN.

Moi, Jean, que ton âme rebelle
A jadis repoussé; moi, qui viens aujourd'hui,
Disciple du Sauveur, te conduire vers lui!

MADELEINE.

Peut-il rendre la vie à son frère, à Lazare?...

JEAN.

Oui, le Dieu tout-puissant par ma voix le déclare!
La mort ne sera pas plus forte que l'amour;
Des prodiges nouveaux l'attestent chaque jour,
Samarie en est pleine et Sion le répète:
Celui dont la parole enchaîne la tempête,
Commande à l'Océan de respecter ses bords,
Peut aussi de ton cœur apaiser les transports...

MADELEINE.

Rendez-lui tous mes biens!

JEAN.

Il veut l'âme en offrande!

MADELEINE.

Mais mon crime est si grand!...

JEAN.

Sa clémence est plus grande!...
Il n'est rien d'impossible au roi de l'univers...
« Je suis venu, dit-il, en ce monde pervers,
Pour les pauvres proscrits de la famille humaine,
Les troupeaux dispersés qu'au bercail je ramène,
Pour tous les orphelins dépouillés de leurs droits... »
C'est pour eux qu'il veut vivre, et mourir sur la croix!

MADELEINE.

Il mourra, dites-vous?...

JEAN.

Pour te donner la vie.

MADELEINE.

Je crois en lui... Partons!...
(Aux familiers.)
Vous qui m'avez servie,
Indulgents pour mes torts, fidèles à ma voix,
Frères, vous me voyez pour la dernière fois.
Madeleine n'est plus... c'est la pauvre Marie,
L'orpheline de Tyr, qui, mourante et flétrie,
Vous demande à genoux si vous lui pardonnez
Les peines, les tourments qu'elle vous a donnés!...
Ce domaine est à vous; Simon vendra les autres:
Vous remettrez le prix dans les mains des apôtres...
Luc, brûlez mon portrait... puissé-je anéantir
Les remords que j'éprouve au feu du repentir!...

MARCELLE.

Te dépouiller pour nous?...

MADELEINE.

Pour le Christ, je l'espère!...
Par lui, l'homme a le droit d'aimer Dieu comme un père,
J'ai foi dans sa clémence... Au revoir dans les cieux!...
Je garde en mon exil ce vase précieux...
Ce pain aux indigents; ces flambeaux d'or au temple :
J'ai donné le scandale, et veux donner l'exemple...

JEAN, leur imposant les mains.

Soyez libres!...

MADELEINE.

Soyez heureux!... Voici mon jour!

LUC.

Puisse-t-elle renaître, ô Christ! dans ton Amour!...
(Le jour se lève, Madeleine s'éloigne avec Jean.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

LA FOI.

Tombeaux des Machabées, à Jérusalem. — A droite, le caveau de Lazare, fermé par un portail. — Madleiene endormie; près d'elle, le vase de parfums. — Une autre porte au fond; au-dessus, une croix taillée à jour dans le rocher. — Dans le lointain, le désert.

SCÈNE I.

MADELEINE, JOSEPH D'ARIMATHIE, HIRAM, ZACHARIE SON FILS, DANIEL et JONAS, OUVRIERS.

JOSEPH D'ARIMATHIE.

Hâtez-vous, sage Hiram; maître Luc vous accorde
Une heure pour finir.

HIRAM, dressant une échelle et travaillant.

Le traçoir et la corde!...
Par le roi Salomon c'est l'usage établi,
Lazare, après trois jours, doit être enseveli
Sous la croix qui, dans Tyr, préside aux funérailles...
Tous les Asmonéens vont peupler ces murailles;
Depuis Éléazar, le tueur d'éléphants,
Jusqu'à lui, votre chef, qui mourut sans enfants:
Au temps où nous vivons, ce n'est plus un reproche!...
Cœur de roi, qu'il repose en roi, sous cette roche;
Vous étiez ses soldats, vous êtes mes maçons.
Vous avez fait serment de garder mes leçons;
Le grand art de bâtir est encore un mystère,
Je veux le propager avec vous sur la terre :
Et le fils de Ruben couché dans ce caveau,
L'ange du jugement l'ouvrira de nouveau!

JONAS.

Mais Lazare n'est point de sa race tombée !

DANIEL.

Par le courage au moins c'était un Machabée;
Adopté pour son fils, Lazare est Syrien :
L'autre est Ischariote, un bâtard, un vaurien,
Qui se nomme Isaac ou Judas...

ZACHARIE.

L'un des Douze?

DANIEL.

Il voulait Madeleine autrefois pour épouse;
Mais, chassé par Lazare, il s'est vengé sur lui !

JOSEPH D'ARIMATHIE.

Son maître doit venir l'éveiller aujourd'hui.

JONAS.

Lazare?

DANIEL.

Assurément.

JONAS.

Allons! quelle folie!
Un artisan, l'égal d'Élisée ou d'Élie?

ZACHARIE.

C'est l'ami des enfants; c'est le mien, et j'y crois...

DANIEL.

Tenez, pour l'attester, je me fais mettre en croix,
Noyer dans la mer Morte... En faut-il une preuve?
La fille de Jaïre et le fils de la veuve,
Sémida de Naïm! Un jour, le mois dernier,
N'a-t-il pas ranimé le fils d'un centenier,
Devant moi, qui l'ai vu, devant tous ses apôtres?...
Il fera bien pour lui ce qu'il fait pour tant d'autres,
Un fils du roi de Tyr, Sirius-ben-Salem!
Et même enfants, dit-on, près de Jérusalem,
Le voyant au pied gauche atteint d'une morsure,
Il fit boire au serpent le sang de la blessure;

Le serpent seul mourut, brûlé par le poison,
Et Lazare, en sautant, revint dans sa maison...

JONAS, haussant les épaules.

Pauvre Daniel!...

ZACHARIE.

Un prince, après cinq ans de guerre,
Tué par un bandit, comme un homme vulgaire!

JOSEPH D'ARIMATHIE.

L'homme ne choisit pas sa mort, dit le Seigneur.

TOUS.

C'est vrai, c'est vrai!...

DANIEL.

Du moins, il aura le bonheur
De ne pas voir son peuple esclave aux pieds d'Hérode,
Ce vil Iduméen couronné par la fraude;
De ne pas renier sa patrie et sa foi...

HIRAM.

Daniel! fais ton ouvrage; obéis, et tais-toi!

DANIEL.

Un roi n'est qu'un mortel; c'est Dieu que je révère!

HIRAM.

Prends garde, avec ton Dieu, de monter au Calvaire!

ZACHARIE.

Crucifier Jésus? lui, si bon et si doux!...

JOSEPH D'ARIMATHIE.

Enfant! n'a-t-il pas dit : « Venez à moi, vous tous
Qui souffrez ici-bas, car je suis l'espérance,
Et j'annonce aux captifs le jour de délivrance!... »

ZACHARIE.

C'est pour cela?...

JONAS.

Mais oui, Caïphe l'a promis!

DANIEL.

Caïphe? ah! celui-là n'est pas de mes amis.
Il m'a fait travailler, un jour de Pentecôte,

Dans son nouveau palais. C'est mal; à qui la faute?
Je prie en travaillant... et puis, il me rabat
La moitié du salaire, en raison du sabbat!
Je menace, il en rit; je me plains à Pilate,
Il me jette en prison : mais bientôt, je m'en flatte,
Comme Baruch me sait artiste intelligent,
Il me rendra justice.

JONAS.

As-tu beaucoup d'argent?

DANIEL.

J'ai celui que je gagne.

JONAS.

Et Caïphe a tes juges,
Maître sot! comme il a les soixante transfuges,
Le sénat juif!...

HIRAM.

Assez!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCELLE.

MARCELLE.

Silence, autour du mort!
N'éveillez pas sa sœur!

DANIEL.

Madeleine!...

MARCELLE.

Elle dort!
Depuis trois jours entiers, seule, auprès de sa couche...
Pas un cri de douleur n'est sorti de sa bouche!...

DANIEL.

C'est notre sœur à tous : n'est-ce pas votre avis?

ZACHARIE.

Elle a soigné ma mère...

HIRAM, montrant Zacharie.

Elle a guéri mon fils;
Cette blessure au front sous sa main s'est fermée.

JONAS.

Mon frère Job lui doit sa rançon de l'armée.

MARCELLE, les embrassant.

Tu les entends, mon Dieu ! J'aime les gens d'honneur !

DANIEL.

Chacun de nous mourrait pour elle avec bonheur ! ..

SCÈNE III.

Les mêmes, MARTHE.

MARTHE.

Frères ! soyez bénis par moi, sœur de Lazare !
A suivre notre deuil que chacun se prépare ;
Voici l'eau du Jourdain, la myrrhe et le flambeau :
Cet or vous appartient, l'offrande du tombeau.
Priez pour lui... que Dieu l'accueille dans sa gloire !...

DANIEL.

Oui, nos cœurs le suivront, comme un jour de victoire !

MARTHE.

Bien, Daniel !... laissez-moi seule avec ma douleur;
A bientôt !...

(Les ouvriers reçoivent leur salaire et s'éloignent avec Joseph d'Arimathie et Marcelle.)

La voilà, muette et sans couleur...
Comme un ange endormi devant le sanctuaire,
Elle a fermé les yeux près du lit mortuaire,
Et des sanglots amers s'échappent de son sein...
Marie !...

MADELEINE, s'éveillant.

Ah !... ce baiser de Judas l'assassin,
Judas le parricide !... il va trahir son maître !...

Pourtant, je le sais, moi : Lazare va renaître !...
Voici ma coupe vide... et là, mon frère... il dort !...
Silence !... car l'amour est vainqueur de la mort !...

MARTHE.

Reviens à toi, Marie !...

MADELEINE.

O ciel !... serais-je folle ?...
Non... ce n'est pas un rêve !... et j'entends sa parolé :
« Il dort, a dit le Christ ; mais ses yeux s'ouvriront,
Quand la croix du salut brillera sur son front ! »

MARTHE.

Comme elle doit souffrir... ma pauvre sœur, Marie !...

MADELEINE.

C'est toi, Marthe... pardon !... ma tête endolorie
Par ces trois jours d'angoisse... un sommeil plein d'effroi...
J'ai rencontré Lazare en sortant de chez moi ;
Joseph, Nathanaël suivaient ses frères d'armes...
Je me jetai sur lui, le couvris de mes larmes,
Puis j'entrai chez Simon... le Sauveur était là...
De loin, en le voyant, mon âme se troubla...
J'écoutais, j'aspirais sa parole divine...
Aux sanglots étouffés qui brisaient ma poitrine,
Le Christ me reconnut ; puis, faisant un effort :
« Seigneur, dis-je à ses pieds, Seigneur, Lazare est mort !
Vous présent, il vivrait !... » Dans une sainte extase
Il pleura... j'épanchai les parfums de ce vase ;
La salle en fut remplie... et je baignai ses pieds,
Avec ma chevelure et mon voile essuyés...
Soudain, je vis Judas ; ma surprise fut grande !
Souriant à son hôte, il blâma mon offrande :
« Ce voile et ces parfums coûtent trois cents deniers ;
Elle aurait dû les rendre aux pauvres prisonniers :
Si le maître savait ce que vaut cette femme... »
Jésus, d'un long regard interrogea son âme ;
Et puis, rompant le pain : « Écoutez-moi, Simon !

— Parlez, maître ! — Un de vous a le cœur d'un démon !...
Un seigneur, ajouta cette bouche éloquente,
Avait deux débiteurs, dont l'un devait cinquante,
L'autre cinq cents deniers ; l'un et l'autre indigent.
Comme au jour d'échéance ils étaient sans argent,
Le divin créancier, leur cédant les deux sommes,
Les renvoya chez eux. Lequel de ces deux hommes
L'aimera davantage ? — Et Simon répondit :
Celui qui devait plus. — Oui, vous avez bien dit ! »
Alors, en m'appelant d'une voix relevée :
« Tu peux aller en paix, car ta foi t'a sauvée !
Je te rendrai ton frère ; et, l'ayant ranimé,
Je te remettrai plus, pour avoir plus aimé !... »

MARTHE,

Tu crois donc qu'il viendra ?

MADELEINE.

Serais-je encore vivante
Si je n'y croyais pas ?... Ici, la nuit suivante,
Je l'ai vu dans un songe, éclatant de beauté ;
Il marchait dans sa gloire et dans sa royauté,
Mais portant à son front la couronne d'épines...
Une croix déchirait ses épaules divines...
Il montait au Calvaire entouré de soldats !...
Alors, je crus sentir le baiser de Judas ;
Et trois fois j'entendis, dans mon rêve lucide,
Ces mots pleins de terreur : « Judas le parricide !... »
Ce baiser me pénètre ; il est là : c'est du feu !...
S'éteindra-t-il jamais sous les larmes d'un Dieu ?

MARTHE.

O pauvre sœur ! ton front est brûlé par la fièvre...
Depuis trois jours le pain n'a pas touché ta lèvre...
Et le Christ ne vient pas !... il sème son jardin
Nommé Bethabara, tout auprès du Jourdain !...

MADELEINE.

Ah ! tu doutes de lui ?... si tu voyais mon âme !...

Hier encor j'étais la pécheresse infâme;
Je doutais aussi, moi... ses pleurs ont effacé,
Sur mon front criminel, la honte du passé...
Je ne me souviens plus de mon ignominie;
Je n'ai plus dans le cœur qu'une joie infinie :
Car il le sauvera... pour cet espoir divin,
Je donnerais mon sang!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NATHANAËL.

NATHANAEL.

Vous l'espérez en vain;
Le Christ ne viendra pas secourir votre frère,
Car lui-même à l'exil je n'ai pu le soustraire...

MADELEINE.

A l'exil, dites-vous?

NATHANAEL.

Hier, je fus instruit
Par Joseph, qu'on devait l'arrêter cette nuit;
Qu'un infâme transfuge, au lieu de le défendre,
Au conseil des soixante a juré de le vendre...

MADELEINE.

Son nom?

NATHANAEL.

C'est Isaac, l'affidé du sénat,
Le lévite banni pour un assassinat...

MADELEINE.

Oh! c'est Judas!...

NATHANAEL.

Poussé par une voix secrète,
Pour avertir le Christ, j'allai vers sa retraite,
Votre bois d'oliviers, nommé Gethsémané...
Je l'ai vu plein de gloire et déjà condamné...

Il enseignait le peuple; et je conçois l'empire
Qu'il exerce ici-bas sur tout ce qui respire :
Il m'apparut plus saint, sous ces grands arbres verts,
Que César, demi-dieu, trônant sur l'univers.
D'un homme doux et grave il avait l'apparence;
On ne saurait le voir avec indifférence,
Il faut ou le haïr, ou lui donner son cœur :
Et je suis tout à lui ! je crois à mon vainqueur !
La foule avec respect recueillait ses paroles,
Son langage imagé de simples paraboles;
Tous l'écoutaient ravis, consolés, triomphants !...
Mais du fond de son âme il chérit les enfants :
Et jusqu'à leur baiser quand sa tête s'incline,
Son beau front resplendit d'une clarté divine !...
Oui, c'est plus qu'un génie, un sublime orateur;
C'est le fils du ciel même, un Dieu libérateur!...

MADELEINE.

Il vivra, n'est-ce pas ?...

NATHANAEL.

Sur la terre où nous sommes,
Le supplice d'Abel c'est l'histoire des hommes;
Il veut mourir aussi!...Vers la chute du jour,
Je parvins jusqu'à lui, dans le même séjour;
Je lui parlai... saisi d'une grande amertume,
Il voulut être seul; et, selon sa coutume,
Pour lui servir de garde, éloigna ses amis.

MADELEINE.

Ils l'ont fait?...

NATHANAEL.

La nuit close, ils se sont endormis...
Dans une grotte obscure, au milieu de l'enceinte,
« Mon père, disait-il, que ta volonté sainte
Soit faite, et non la mienne! » Une sueur de sang
Répandait sa rougeur sur son front pâlissant;
Sans doute il pressentait l'horreur de son supplice...

Un ange en ce moment lui tendit un calice ;
Il le prit de ses mains, et l'envoyé de Dieu
Pleurait, en s'abritant sous ses ailes de feu...
Puis il dit à sa suite avec un doux reproche :
« Amis, réveillez-vous, car mon heure s'approche !... »
Malchus le centenier sous la grotte apparaît.
« Qui cherchez-vous? dit-il. — Jésus de Nazareth.
— C'est moi ; mais épargnez mes disciples que j'aime ! »
Et livré dans leurs mains par un noir stratagème,
Aux soldats de Caïphe il se rend prisonnier.

MADELEINE.

Et les Douze ?

NATHANAEL.

Ils ont fui... Jean resta le dernier.

MADELEINE.

Mais Baruch, Salomé...

NATHANAEL.

Je ne puis que les plaindre...
Tant que mon cœur battra, vous n'avez rien à craindre ;
Je vous aime... voici mon trésor le plus cher :
Mon anneau de soldat... Aujourd'hui comme hier,
Madeleine est pour moi la sœur d'un frère d'armes ;
Ce souvenir, payé de mon sang, de mes larmes,
Laissez-moi vous l'offrir avec un nom plus doux :
Acceptez cet anneau de la main d'un époux !...

MADELEINE.

Vous, seigneur, mon époux ?...

NATHANAEL.

Oui, moi, qui vous adore !...

MADELEINE.

Vous savez qui je suis, et vous m'aimez encore ?...

MARTHE.

Oh ! Marie !

MADELEINE.

Il est vrai, je n'ai plus, dès longtemps,
Le droit de m'offenser de l'aveu que j'entends;
Mais j'en rougis pour vous !... Cette offre généreuse
Dont toute autre à ma place eût été trop heureuse,
N'évoque, en ce tombeau, que des échos railleurs;
Demandez à ces morts, les plus grands, les meilleurs,
Que leur cœur se ranime et leur voix vous réponde !...
Déjà mon âme est morte à tout amour du monde !...
Mon amour, le voici... le dernier ici-bas...
Et je vous aimerais, vous ne le sauriez pas;
Mais du fond de ce cœur que la foi seule enflamme,
Je dis : Nathanaël, moi j'aime aussi votre âme !...

NATHANAEL.

Est-il vrai?...

MADELEINE.

Je vous aime, en celui dont je vois
En vous les traits divins... le même son de voix,
Le front, le doux regard... et presque le même âge !...
Par le corps, vous, mortel, vous êtes son image;
Ressemblez-lui par l'âme, imitez ses vertus...
Relevez, consolez tous les cœurs abattus;
Soyez des opprimés le conseil et l'exemple,
Consacrez votre vie, et faites-en le temple
De toutes les splendeurs : afin qu'en le suivant,
On reconnaisse en vous l'esprit du Dieu vivant...
Toutefois, s'il vous faut, dans cette voie austère,
Un guide, un compagnon de l'exil sur la terre,
C'est Marthe à qui le ciel destine cet emploi;
Portez-lui cet amour égaré jusqu'à moi...
Cette fleur de l'Éden, de son souffle encor pleine,
Se ternirait bien vite aux mains de Madeleine...
Qu'elle soit votre épouse honorée en tout lieu;
Je serai votre sœur et votre amie en Dieu !...

NATHANAEL.

Moi, disciple du Christ?... pour une œuvre aussi grande,
Je ne puis vous donner que mon cœur en offrande;
L'arracher au supplice, ou mourir avec lui...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEAN, LUC.

JEAN.

Ce souhait, tu pourras l'accomplir aujourd'hui,
Car son heure est venue...

MARTHE.

O ciel!

LUC.

Je viens d'apprendre
Que Caïphe à l'instant près de vous doit se rendre,
Avec le meurtrier de Lazare; et j'accours
Partager votre sort et vous porter secours.

MADELEINE.

Mais le Christ?...

LUC.

Au sénat sa perte est décidée.

MADELEINE.

Quel est son crime?...

JEAN.

Il veut arracher la Judée
Au joug de l'étranger, détrôner Antipas;
Il soulève le peuple et lui défend tout bas
De payer à César le tribut légitime.
« Cet homme, dit Caïphe en montrant sa victime,
Cet homme de désordre et de sédition,
Veut abattre en trois jours le temple de Sion,
Pour en construire un autre à la place où nous sommes,

Qui sera respecté par le temps et les hommes.
Tandis que nos aïeux, leurs pontifes présents,
Ont pour le relever mis quarante-six ans,
Trois jours lui suffiraient ? C'est un blasphème impie!...
La justice du ciel serait-elle assoupie ?
Des signes menaçants ont apparu dans l'air :
J'ai vu le bras d'Énoch agitant un éclair;
Sept coupes épanchant la peste et la famine;
Un aigle d'or, planant sur la sainte colline...
Qu'il meure, ou vous mourrez !... S'il échappe au trépas,
Tremblez ! César est juste! il ne pardonne pas ! »

MADELEINE.

Et Pilate a pu croire aux cris de son esclave?

LUC.

Refuser le tribut, pour Pilate, c'est grave;
Le blasphème à ses yeux n'est qu'un simple attentat,
Mais frustrer le trésor !... c'est un crime d'État!

NATHANAEL.

C'est juste... Allons guider le peuple à sa défense!

LUC.

Le peuple à son arrêt se résigne d'avance,
Et déjà, dans son âme, il l'a crucifié.

MADELEINE.

Quoi ! ce peuple perfide a-t-il donc oublié
Les bienfaits répandus chaque jour, à toute heure?
Les rameaux d'olivier semés sous sa demeure ?
Qu'hier tout Israël se courbait devant lui?...

LUC.

Voilà pourquoi sans doute il l'insulte aujourd'hui,
Comme le chien hargneux, la main qui rompt sa chaîne...
Son orgueil n'a sur lui plus de Dieu qui le gêne!
Désertant les autels que Moïse éleva,
N'a-t-il pas mille fois renié Jéhova,
Pour offrir son encens à Baal, son idole?
Premier-né du Seigneur, gardien de sa parole,

Au culte du néant le voilà descendu ;
Il a tout abjuré, tout flétri, tout vendu.
Je serais peu surpris si, frappé d'anathème,
Israël finissait par se vendre lui même
Au vainqueur étranger qui vient le dominer...

MARTHE.

Il a produit le Christ !

LUC.

Oui, pour l'assassiner!...
Mais Dieu réprouvera cette race inhumaine,
Comme les fils d'Édom chassés de son domaine ;
Pour adopter, après sa sentence d'exil,
Les oiseaux de Chaldée ou les pierres du Nil !

MARTHE.

Mais qui donc, en huit jours, a changé leur pensée ?

JEAN.

Huit jours, c'est tout un siècle!... Une pauvre insensée,
Qu'un soldat de Ruben jadis déshonora,
Après avoir tué ses enfants... Sihora,
Dont l'aveugle ignorance a fait une sibylle ;
Qu'on invoque parfois, car on la sait habile
A guérir les lépreux gisant sur les chemins...
Elle qui veut le monde esclave des Romains,
Et Sion retombé jusqu'à l'idolâtrie,
Pour venger Chanaan, son ancienne patrie !...
Le Rédempteur, pour elle, est un ambitieux
Appelant sur les Juifs tous les fléaux des cieux ;
Et ces cœurs qui doutaient de Dieu même, ont pu croire
A la folle de Tyr, Sihora, l'Ombre-Noire !
« Imitez, lui disais-je, Élie ou Samuël,
En foudroyant ce peuple idolâtre et cruel !
— Jean, s'écria le maître, annoncez à Tibère
Que je vais demander sa grâce à notre père;
Qu'aux mains de ses bourreaux son fils priera pour eux,
S'il daigne avoir pitié du crime des Hébreux... »

MARTHE.

Quel est ce bruit?

On entend des cris au dehors.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARCELLE.

MARCELLE, accourant.

La foule, acclamant le pontife,
Entoure le jardin.

MARTHE.

Déjà!

CRIS, au dehors.

Vive Caïphe!

NATHANAEL.

Hier : Vive le Christ!... place au maître nouveau!

MARTHE.

Il ne doit pas franchir le seuil de ce caveau;
Viens! la loi nous prescrit de fermer cette porte...

MADELEINE.

Quitter Lazare? oh, non! je serai plutôt morte!
Le Seigneur l'a promis : « Il ouvrira les yeux,
Quand la croix du salut brillera dans les cieux! »

JEAN.

Les voici!... Que sa main vous guide et vous soutienne!

MADELEINE.

Amis, j'ai du courage, et mon âme est chrétienne;
Je crois, j'espère en lui, car ma force est l'amour!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CAÏPHE, LÉVITES, parmi lesquels JUDAS déguisé, MALCHUS, DANIEL, JONAS, OUVRIERS et PEUPLE dans le fond.

CAIPHE, en entrant.

Arrêtez sur le seuil du funèbre séjour,
Lévites du Très-Haut. Selon nos lois antiques,
Au son des harpes d'or et des pieux cantiques,
Je viens faire à Lazare un adieu solennel,
Et sceller son tombeau du nom de l'Éternel;
Pour qu'il repose en paix dans ces demeures sombres,
Au sein de Jéhova!

(S'avançant vers le milieu.)

Salut, illustres ombres
Des rois asmonéens : Jean, Simon, Jonathas,
Frères d'Éléazar; et vous, noble Judas,
La gloire de Sion, les vainqueurs d'Épiphane!
Faut-il que votre sang, par un meurtre profane,
Soit tari pour jamais?... Quel que soit son auteur,
Je viens, comme grand-prêtre et sacrificateur,
Faire, au nom de César, justice entière et pleine.

LE PEUPLE.

Vive César!

CAIPHE, jetant de l'or.

Allez!... Vous ici, Madeleine?
Parée, un jour de deuil!...

MADELEINE.

Mon deuil est dans le cœur.

CAIPHE.

Nos prêtres, j'en conviens, avec trop de rigueur
Vous ont fermé le temple où, quittant les parures,
Nul ne doit pénétrer que l'âme et les mains pures;

Pourtant, ils ont agi de leur autorité :
Moi, présent au saint lieu, je l'aurais évité.

MARTHE.

Ah ! par ces mots cruels vous doublez leur offense !

CAIPHE.

Vous êtes généreuse et prenez sa défense,
Je vous approuve, ainsi que ces riches apprêts
Conduits par maître Luc, attestant vos regrets ;
Ils nous font mieux sentir une perte commune :
Dignes de son génie, et de votre fortune.

JEAN.

Que te fait leur fortune, à toi, l'homme de Dieu ?
Est-ce l'or de Ruben qui t'attire en ce lieu?

CAIPHE.

A qui parle cet homme?

JEAN.

Au tyran de Judée !

MARTHE.

Pardonnez-lui !...

CAIPHE.

Son nom?

JEAN.

Jean, fils de Zébédée !

CAIPHE.

Pontife d'Israël, j'ai pour suprême emploi
De faire respecter les autels et la loi.
Dieu veut pour ces maudits des rigueurs intraitables ;
Et Rome ouvre une enquête, au nom des Douze-Tables,
Sur la mort d'un héros, sur ce lâche attentat
Qui vous ravit un frère, une gloire à l'État.

MARTHE.

Nous sommes trop heureux, seigneur, de votre estime.

CAIPHE.

Amenez l'homicide auprès de la victime...
Malchus, gardez le seuil.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BARRABAS, entre deux lévites armés.

CAIPHE.

Votre nom?

BARRABÀS.

Barrabas,
Un des forts d'Israël, cité dans vingt combats;
D'abord soldat d'Hyrcan, puis de la garde urbaine,
Puis portefaix, bandit : toujours homme de peine.

CAIPHE.

Et toujours vagabond!

BARRABAS.

Le chien fuit son collier!...
Pour avoir entamé la peau d'un familier,
Ruben me renvoya, moi, son compatriote,
Comme il avait chassé son fils, l'Ischariote.

JUDAS, à part.

Silence!...

CAIPHE.

Avouez tout, montrez du repentir,
On vous pardonnera.

BARRABAS.

Je ne sais pas mentir.

CAIPHE.

Autrement, c'est la mort!

BARRABAS.

Jamais rien ne m'effraye.

CAIPHE.

Quel maître servez-vous?

BARRABAS.

Le maître qui me paye;
J'appartiens au tétrarque, à Pilate, à Simon,

Je crois que pour de l'or je serais au démon :
Mais, une fois payé, mon maître c'est moi-même.

CAIPHE.

Vous détestiez Lazare ?

BARRABAS.

Autant que je vous aime.

NATHANAEL.

Et vous l'avez tué ?

BARRABAS, le toisant.

C'est possible.

CAIPHE.

Et pourquoi ?

BARRABAS.

Il m'avait insulté... dent pour dent, c'est la loi.

CAIPHE.

Comment?

BARRABAS.

J'ai dit au peuple assemblé dans la plaine :
C'est l'ami de cet homme, amant de Madeleine;
Il m'a frappé trois fois, pâle, les yeux ardents...
Nathanaël a vu si le chien a des dents.

CAIPHE, le regardant avec attention.

Nathanaël?... D'où vient qu'il ressemble à la mère
De ce fils qu'autrefois...? Un rêve, une chimère...
(A Barrabas.)
En frappant votre chef, qu'avez-vous pris?

BARRABAS.

Moi? rien!
J'en voulais à son âme et non pas à son bien;
Je suis un peu bandit, c'est ma seule ressource,
Mais je laisse aux voleurs de fouiller dans la bourse :
Ils le font mieux que nous.

CAIPHE.

Comme vous, n'est-ce pas,
L'assassin de Ruben se nommait Barrabas?

BARRABAS.

C'était mon oncle.

JUDAS.

Assez!... Je réponds de cet homme;
Fidèle serviteur du tétrarque et de Rome,
Lui-même il a tué l'assassin du vieillard!...

CAIPHE.

Vous le jurez?

JUDAS.

J'ai vu la trace du poignard!

CAIPHE.

Isaac, je vous crois... Que Pilate en décide;
Voici la loi que Rome applique au parricide:
« Comme Lazare était l'égal, par ses exploits,
De Judas Machabée... »

BARRABAS.

Oh! je connais vos lois!
J'admire leur justice en vous voyant à l'œuvre!...
On met le patient avec une couleuvre,
Une panthère, un coq, dans une outre de cuir,
Puis on plonge le tout dans le Jourdain.

JUDAS, à part.

Où fuir?...

CAIPHE.

Restez!...

(A Barrabas.)

Vous avez dit votre arrêt!

BARRABAS.

Peu m'importe!
Au moins je me serai vengé, devant sa porte,
Sur un de ceux qui font la misère et la faim;
Un noble, un fils de prince, une sangsue enfin!

CAIPHE.

Pilate répondra d'office à vos attaques.

BARRABAS.

Vous n'avez pas le droit, l'avant-veille de Pâques,
De répandre le sang... toujours d'après la loi;
J'ai donc trois jours à vivre, et d'ici là...

JUDAS.

Tais-toi.

CAIPHE.

Au prétoire avec lui vous allez comparaître.

JUDAS.

J'ai brisé le disciple; il vous reste le maître.
(Il sort avec Barrabas.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins JUDAS et BARRABAS.

CAIPHE.

C'est donc un grand malheur, encor plus qu'un forfait;
La cause en est visible, aussi bien que l'effet:
Et nous attribuons le meurtre de Lazare
A son mépris du peuple, à cet orgueil bizarre
Qui le rendit rebelle au pouvoir d'Antipas...

MADELEINE.

Frappez ceux qu'il proscrit, mais ne les jugez pas!

MARTHE.

Oh! prends garde, ma sœur!

CAIPHE.

Laissez-lui son insulte!
Vos trésors serviraient à propager un culte
Inspiré par l'esprit de mensonge et d'erreur;
A livrer la Judée au fer de l'empereur,
Comme l'a fait jadis votre aïeul Antigone.
Il est mort dans l'exil. Or la loi nous ordonne
D'étouffer les complots par le fer et le feu;
De venger le pouvoir: tout pouvoir vient de Dieu!

MADELEINE.

Vous en êtes la preuve!

CAIPHE.

Ah! craignez ma colère!...
Si parmi les Hébreux ma pitié vous tolère,
Ne me rappelez pas l'état dont vous sortez!

MADELEINE, avec calme.

Vous rendez la justice, et vous vous emportez?

CAIPHE.

Pontife, à vos respects j'ai des droits légitimes!

MADELEINE.

Oui, vos mains ont rougi dans le sang des victimes!

CAIPHE.

Folle!... Je reconnais l'homme qui vous instruit,
A ses sages conseils, comme l'arbre à son fruit;
Il se dit fils de Dieu, comme ces faux messies
Mis à mort par Élie avec leurs prophéties,
Et sous le mont Carmel à jamais oubliés...
On n'en parlera plus dans un an.

MADELEINE.

Vous croyez?...

CAIPHE.

« Vous n'aurez pas d'autels étrangers, » dit Moïse;
Si nous les admettions dans la Terre promise,
Rome étendrait son bras sur les douze tribus,
Et Sion reprendrait l'ancien nom de Jébus...
Il se dit roi des Juifs dans la foule assemblée,
Lui, l'obscur apprenti d'un bourg de Galilée!
Il nous traite partout de sépulcres blanchis,
De fruits morts pleins de cendre; et ces vils affranchis,
Ces publicains impurs dont l'essaim le protége,
Et dont chaque festin voit grossir le cortége,
Entreront, avant nous, au royaume des cieux!
Oui, c'est le vrai coupable et le seul à nos yeux;
Orgueilleux courtisan du peuple qu'il déprave,

« Le maître, vous dit-il, n'est pas plus que l'esclave! »
Par le bruit du travail profanant le sabbat,
Il enseigne, il soulève, il menace, il combat;
C'est un fils de Baal, c'est l'ennemi de Rome!
Pour un peuple, il convient d'immoler un seul homme :
Ses actes l'ont jugé, ses pas sont arrêtés,
Et nous le traiterons comme il nous a traités.

MADELEINE.

Vous voulez le tuer, et vous osez le dire,
Vous qui devrez la vie à son divin martyre?...
Oui, c'est le fils de Dieu! Son esprit est en lui,
Car en vous pardonnant il le prouve aujourd'hui!
Oui, c'est le roi des Juifs, car c'est le roi du monde!
Vous l'accusez d'orgueil?... Que sa voix vous réponde:
« Aimant votre prochain, vous rendrez en tout lieu
Son tribut à César, et son hommage à Dieu! »
Vos sages n'ont-ils pas annoncé sa puissance?
Désigné Bethléem pour lieu de sa naissance?
Moïse a-t-il inscrit dans la sixième loi :
« Dieu déteste le sang répandu pour la foi? »

CAIPHE.

Nos saints législateurs, pouvez-vous les connaître?
Vous êtes courtisane!...

JEAN.

Et Caïphe est grand-prêtre!
Dieu dit: « Je briserai les tyrans sous mes pas!... »

MARTHE, à ses pieds.

Grâce!...

MADELEINE.

Debout, ma sœur!... Vous ne répondez pas?

CAIPHE.

Vous l'aimez... prenez garde!...

MADELEINE.

Oui, je l'aime! je l'aime
Pour la divinité dont ses traits sont l'emblème;

Pour toutes les vertus qu'il me fait pressentir,
En versant dans mon sein le feu du repentir;
Oui! mon sauveur, je l'aime, et mon Dieu, je l'adore!
Mon âme est toute à lui! Pour l'aimer plus encore,
De son éternité je voudrais me couvrir;
Son amour me fait vivre et j'espère en mourir!
Vous pouvez nous unir dans la même vengeance;
Je ne crains pas la mort, pas plus que l'indigence:
Vous pouvez m'immoler à votre orgueil jaloux,
Mais vous ne vaincrez pas l'horreur que j'ai pour vous!

CAIPHE.

Oui, l'amour est encor votre dieu, Madeleine!

MADELEINE.

Et le vôtre, Caïphe, est-ce l'or ou la haine?

NATHANAEL.

Seigneur, c'en est assez!

CAIPHE.

J'aurais dû le prévoir...
Il nous reste à remplir un suprême devoir,
En fermant de nos rois l'éternelle demeure.
Le troisième soleil s'éteindra dans une heure,
Et le cadavre est là!...

MARCELLE.

Seigneur, à vos genoux...

MADELEINE.

Vous n'y toucherez pas, car cette heure est à nous;
Sortez! car votre main, que le crime a flétrie,
Souillerait son linceul, comme notre patrie!...

CAIPHE.

Entourez ce tombeau, lévites d'Israël!

NATHANAEL.

Arrière!...

CAIPHE.

Vous osez?...

NATHANAEL, aux ouvriers.

Je suis Nathanaël,
Son frère... à moi, soldats!...

(Daniel et ses compagnons se rangent autour du tombeau.)

CAIPHE.

Vous aussi leur complice?...
Vous avez de leur maître abrégé le supplice;
Dans une heure, à la croix, j'attends cet imposteur!

JEAN.

Non! l'imposteur, c'est toi, l'infâme délateur,
Toi, l'agent d'un bourreau que la pourpre décore,
Toi, rampant à ses pieds, pour t'élever encore!
C'est par des hommes vils et pervers comme toi
Que Rome a fait plier l'univers sous sa loi;
Mais un monde nouveau va surgir dans la lutte,
Caïphe entraînera tout l'ancien dans sa chute :
Et la race de Sem, dispersée en tout lieu,
Suivra, sous le mépris, l'anathème de Dieu!...
Par toi Jérusalem, l'inflexible marâtre,
Sera trois fois livrée au vainqueur idolâtre;
Et devant cette croix, sur le tombeau romain,
Déicide apostat, tu mourras de ta main!

MADELEINE.

Jean, bien-aimé du Christ!...

CAIPHE, déchirant sa robe.

Sacrilége et blasphème!
Que ses prédictions retombent sur toi-même,
Nazaréenne impie!... Au nom du sanhédrin,
Moi, successeur d'Aaron, pontife souverain,
Je rends ton patrimoine au temple, et te condamne
Comme esclave étrangère et comme courtisane,
A l'exil éternel avant la fin du jour,
Pour mourir lapidée au moment du retour.

A fermer ce tombeau que Marthe se prépare !
(Aux lévites.)
Qu'on me donne de l'eau...

MADELEINE.

Lave tes mains, barbare !
Ton âme restera sordide !... Laisse-moi !...
(Caïphe sort avec Malchus ; les lévites, Jean et Luc le suivent.)

SCÈNE X.

MADELEINE, NATHANAËL, MARTHE, MARCELLE, JONAS, DANIEL, OUVRIERS.

MARTHE.

Tous perdus, sans espoir !

MADELEINE.

Non ! sauvés par la foi,
Par l'amour qui m'inspire !

NATHANAEL.

Oh ! cette secte immonde !
Ces vils pharisiens !... s'il peut tromper le monde,
Pourra-t-il tromper Dieu ?

JONAS.

Nous sommes dans sa main ;
La misère ou l'exil nous attend tous demain.

MADELEINE.

Répondez-leur pour moi, cendres des Machabées !
Vos palmes, ce tyran les a-t-il dérobées ?
Vous êtes leurs soldats ; et, dans tout cœur viril,
Le courage grandit à l'aspect du péril !

NATHANAEL.

Quand ses licteurs seraient les aigles de Pompée,

Leur cœur ne sera pas plus dur que mon épée.

DANIEL.

Nous sommes désarmés! Nos anciens, où sont-ils?

NATHANAEL.

Artisans, vous avez vos bras et vos outils;
Lazare était mon chef, moi, je serai le vôtre.

MADELEINE.

Cette ardeur de guerrier ne sied point à l'apôtre,
Le maître la réprouve; il vous disait hier:
« Qui frappe avec le fer périra par le fer. »
Ce n'est point par le sang et le meurtre sauvage
Qu'Israël des Romains brisera l'esclavage;
C'est par la charité, souveraine en tout lieu,
La sainte loi d'amour, dont la source est en Dieu!

NATHANAEL.

Vous laisser spolier par un acte arbitraire!...

MADELEINE.

Déposez cette épée aux pieds de votre frère!

NATHANAEL, la jetant.

Sainte flamme, éteins-toi!

MADELEINE.

Ne craignez rien, Daniel;
Tout Sion, dans trois jours, verra le fils du ciel
Remonter dans sa gloire!

(Daniel, Jonas et les ouvriers s'éloignent.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉMILIE, SUZANNE, KILDÉRIK, JOSEPH D'ARIMATHIE, BARUCH et COLOMBE.

MADELEINE.

Émilie et Suzanne!

COLOMBE, à ses pieds.

Vous daignez recevoir la pauvre courtisane?

MADELEINE.

Oh! Colombe, ma sœur!...

ÉMILIE.

Le maître a proclamé
Qu'il vous remettrait plus, pour avoir plus aimé;
Chacun doit l'imiter, sans être plus sévère
Que celui dont le sang va rougir le Calvaire...

MADELEINE.

Merci pour votre deuil; quand moi seule... oh! pardon!
Suzanne, ce manteau de pourpre de Sidon,
Prenez, je vous le donne en échange du vôtre...
Comment vont vos enfants?

JOSEPH D'ARIMATHIE.

Très-souffrants l'un et l'autre;
Ils veulent de nos bras s'envoler vers le ciel!...

MADELEINE.

Leurs noms?

JOSEPH D'ARIMATHIE.

Deux noms jumeaux: Marie et Raphaël.

MADELEINE.

Prenez pour eux ce voile; il a touché le maître:
Lui seul peut les guérir.

JOSEPH D'ARIMATHIE.

Ah! comment reconnaître...?

BARUCH.

Pardonnez-moi!

MADELEINE.

Seigneur Baruch, je vous remets
La coupe de Ruben.

BARUCH.

Je n'y bois plus jamais!

MADELEINE, donnant à Marcelle un coffret.

Ce coffret pour ta nièce; et pour toi, ma nourrice,

(Prenant des ciseaux.)
Tiens, voici mes cheveux...

MARCELLE.

O ciel! que je périsse
Avant de voir tomber cette couronne d'or
Que Dieu mit sur ton front! Grâce pour ce trésor,
Ces beaux cheveux tressés d'un rayon de lumière!
Marie... ah! tiens, plutôt, frappe-moi la première!
Songe qu'ils sont baignés des larmes du Sauveur!

MARTHE.

A ta servante accorde au moins cette faveur...

KILDÉRIK.

Ayez pitié...

MADELEINE, sanglotant.

Ma mère... adieu donc... sois bénie...
Ils seront mon linceul au champ de l'agonie!
Marthe, et vous, Maximin, au nom du Dieu martyr,
Je vous unis... vivez... je suis prête à partir...
Partagez toute joie, oubliez toute peine:
Vos enfants, nommez-les Lazare et Madeleine!

MARTHE.

Où vas-tu, chère sœur?

MADELEINE.

Au désert qui m'attend.

MARCELLE.

Ma fille!

MADELEINE.

Laissez-moi le veiller un instant.

COLOMBE.

Quoi! seule?

MADELEINE.

Je t'en prie!...

(Tous sortent, excepté Madeleine.)

SCÈNE XII.

MADELEINE seule, entr'ouvrant le caveau.

·O mon frère! mon frère!
Est-ce bien toi, couché dans ce lieu funéraire,
Le front morne, et les yeux fermés par le trépas?
C'est moi, ta pauvre sœur! Ne me connais-tu pas?
Ta mère nous donna la vie à la même heure,
Je t'aurais attendu dans la sombre demeure;
Et déjà, sur ton front si pâle, mais si beau,
Ce baiser de la mort, l'empreinte du tombeau!
Si je pouvais pour toi, cher Lazare, ici même,
M'éteindre sous tes pleurs, dans un adieu suprême,
Comme avec désespoir je te couvre des miens...
Seigneur! tu l'as promis, viens briser ces liens,
Déchire ce linceul dont l'aspect me désole;
Que j'entende sa voix, une seule parole,
Dût-il ouvrir les yeux, en me jetant ce nom
D'opprobre et de mépris: Madeleine!... Mais non,
La mort ne rend jamais... Ah! ce cœur immobile!
Ton amour est maudit! m'a crié la sibylle...
(Judas paraît dans le fond.)
Ciel! il a tressailli, ranimé par ma foi!
Pardonne-moi, mon Dieu, d'avoir douté de toi!

SCÈNE XIII.

MADELEINE, JUDAS.

JUDAS, à part.
Pour trente pièces d'or!... Il faut qu'elle me venge.

J'ai fait garder le seuil... Mon cœur bat... c'est étrange !
A présent ou jamais. Marie !

MADELEINE.

Ah ! cette voix !
C'est lui, notre ennemi !

JUDAS.

Votre frère autrefois.

MADELEINE, avec horreur.

Ischariote !

JUDAS.

Enfant ! je le suis pour vous seule ;
Ce nom, je l'ai reçu d'Ischara, mon aïeule,
Mère des sept martyrs qu'Épiphane immola ;
Pour le peuple, je suis Judas de Gamala :
Pour Caïphe, Isaac, sous ce manteau de laine,
Comme en deuil, vous, Myrrha, vous êtes Madeleine !

MADELEINE.

Arrière !...

JUDAS.

Un mot, de grâce... oublions le passé,
Par la mort de Lazare à jamais effacé ;
Sans vos mépris, les siens, je l'eusse aimé peut-être...
Je viens de chez Pilate, au nom de notre maître.
Jugé par le sénat, le préteur des Romains
Le renvoie au Calvaire en se lavant les mains ;
Barrabas est, dit-on, centenier du prétoire :
Il remplace Malchus, frappé dans l'auditoire
Par Pierre, qui depuis l'a trois fois renié.

MADELEINE.

Lui !... c'était peu de voir son corps crucifié ;
Mais voir briser son âme !...

JUDAS.

Oui, le chef des apôtres !
Son exemple pourrait effrayer tous les autres ;

Oui, tous, excepté moi… Je veux le secourir :
Suivez-moi chez Pilate, ou le Christ va mourir.

MADELEINE.

Vous suivre ? Ah ! je pressens quelque infâme surprise,
Digne de vous, Judas !

JUDAS.

Qui donc vous autorise
A douter de ma foi ? Mais j'absous votre erreur.
Pilate est l'affidé, l'ami de l'empereur ;
Il fut jadis le mien… Son épouse, Procule,
L'esprit tout en émoi d'un songe ridicule,
Nous offre un sauf-conduit à Rome, au jour naissant,
Sur un vaisseau chargé d'un message pressant.
Notre maître y joindra sa réponse à Tibère ;
Je le sauve avec vous, sans vous j'en désespère :
Venez, je vous attends.

MADELEINE.

Vous voulez le trahir,
Ce regard me l'a dit !

JUDAS.

J'ai droit de le haïr !

MADELEINE.

Vous ! son disciple ?

JUDAS.

Oui, moi ! Vous l'aimez, bien qu'il porte
Le nom de roi des Juifs.

MADELEINE.

Eh bien ! que vous importe ?

JUDAS.

Oh ! rien !… votre beauté, le sceptre, un nom royal…
Mais je veux vous parler en ennemi loyal,
Comme un frère à sa sœur. Je suis de cette race
Des rois asmonéens, dont vous voyez la trace
Partout vivante encor dans les murs de Sion.
Qui pouvait rendre une âme à cette nation ?

Est-ce un fils de David, dont l'enfance première
Du charpentier Joseph honora la chaumière?
Est-ce Hérode-Antipas, fils d'Esaü le chasseur,
Le geôlier de Philippe et l'époux de sa sœur?
Est-ce Lazare, enfin, l'exilé de Syrie,
Lui qui ne voulait plus de rois dans sa patrie?
C'est moi, fils de Ruben! Ce but ambitieux,
Impénétrable à tous et visible à mes yeux,
C'est un trône en Judée, et sur lequel je fonde
Entre César et nous, tout l'avenir du monde.
Fils d'un héros, je puis commander ses soldats;
Je suis un Machabée et m'appelle Judas!

MADELEINE.

Vous, roi! vous, couronné d'une gloire si haute!
Chez Caïphe, Isaac; chez nous, Ischariote:
Vous, traître des deux parts! La couleuvre du Nil
Glisse dans votre voix! Vous êtes lâche et vil!
Sous quelle abjection votre tête est courbée!...
Et vous portez le nom de Judas Machabée,
Vous, le fils d'une esclave!

JUDAS, s'éloignant.

Allons, c'est résolu;
J'aurais sauvé le Christ si vous l'aviez voulu!

MADELEINE.

Un mot... Quel intérêt vous porte à sa défense?

JUDAS, revenant.

Ah! vous me rappelez!... nos souvenirs d'enfance,
Ma haine pour Caïphe, autrefois mon rival,
Qui m'enchaîne, vainqueur, à son char triomphal;
Qui, témoin odieux d'un passé qui m'opprime,
Me condamne à le suivre en m'ordonnant le crime.
Je suis las de ces jours de délire et d'effroi,
De ces remords sanglants que je traîne après moi;
J'ai de l'or pour nous deux, et n'ai plus d'autre envie
Que d'être libre... Enfin, vous me devez la vie!

MADELEINE.

Prenez... Je vous suivrai ; mais jurez-moi d'abord,
La main sur ce tombeau, devant mon frère mort,
Que vous n'êtes pour rien dans ce crime.

JUDAS, avec effort.

Je jure...
Qu'un autre... Barrabas...

MADELEINE.

Arrêtez !... le parjure !
Il craignait que le sang ne jaillît de son sein ;
Car il a, sous mes yeux, payé son assassin !

JUDAS.

Qui, moi ?

MADELEINE.

Vous, fils ingrat, monstre au cœur de vipère ;
Vous avez bien payé la mort de votre père !

JUDAS.

Mensonge !

MADELEINE.

Ah ! vous tremblez ? car je puis jurer, moi !

JUDAS, se rassurant.

Jurer ? votre serment n'est pas digne de foi ;
Vous n'êtes qu'une femme étrangère et flétrie :
On ne peut vous entendre.

MADELEINE, tordant ses mains.

O désespoir !

JUDAS, à demi-voix.

Marie,
Acceptez-vous ma main ? je vous rends tous vos droits.

MADELEINE.

Jamais !

JUDAS.

Écoutez donc !

CRIS, au dehors.

A la croix ! à la croix !

MADELEINE.

Grand Dieu! vous me trompiez!

JUDAS, s'avançant vers elle.

Que mon sort se décide;

Mon amour ou l'exil...

MADELEINE, près du tombeau de Ruben.

Loin de moi, parricide!

(Le cortége paraît dans le lointain, précédé d'un hérant.)

LE HÉRAUT s'arrête et lit.

« Jésus, fils de Joseph, l'homme de Nazareth,
Se disant roi des Juifs, va subir son arrêt,
Et mourir sur la croix, par ordre de Pilate. »

JUDAS, vers le fond.

Le voyez vous, portant la tunique écarlate,
Des ronces pour couronne et pour sceptre un roseau?
Chaque pas, de son sang fait jaillir un ruisseau...

LE HÉRAUT, au dehors.

Place au prêteur!

JUDAS, entraînant Madeleine.

Allons, qu'à ses pieds je vous mène!

MADELEINE, avec un cri d'angoisse.

Mon frère, adieu!

(Judas la conduit vers le fond.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JEAN, NATHANAËL, DANIEL, MARTHE et MARCELLE.

JEAN, en entrant.

Judas, auprès de Madeleine!

Et la foudre du ciel ne vient pas t'écraser,
Toi qui viens de trahir le Christ par un baiser?
Et les rois tes aïeux, déchirant leurs suaires,
Ne t'ont pas arrêté devant leurs ossuaires?

NATHANAEL.

Voici ce qu'il t'écrit, Ischariote!

JUDAS.

A moi?...

« Mon fils, à tes remords ma pitié t'abandonne;
Ne t'ai-je pas aimé quand j'ai reçu ta foi?
Judas, l'ami te plaint, et le Dieu te pardonne... »

(Avec désespoir.)

Mon fils!

(Il laisse tomber le message à terre.)

DANIEL, lui jetant une corde.

Tiens, misérable!... enfouis ton trésor,
Et va te pendre après!

JUDAS, jetant une bourse.

Marie, à toi cet or!

JEAN.

Anathème sur toi, le disciple hypocrite,
Sur l'air qui t'environne et le seuil qui t'abrite;
Meurtrier de Ruben, de Lazare et du Christ,
Que ta vue épouvante et ton nom soit proscrit;
Que l'ange du remords à tes songes préside,
Judas, trois fois maudit, parjure et déicide!

JUDAS, portant la main à son front.

Ce glaive... cette croix... tout l'enfer sous mes pas!
Fuyons!... Dans le néant, Dieu ne m'atteindra pas!...

(Il saisit la corde et s'enfuit. — Le jour disparaît.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, moins JUDAS.

JEAN, à Daniel.

Rends-lui cet or; qu'il parte, et que nul ne l'arrête!
L'ange au glaive de flamme à le suivre s'apprête:

Il a marqué Judas du signe de Caïn,
Éternel, comme lui !

(Daniel sort.)

CRIS, au dehors.

Mort au Nazaréen !

MADELEINE.

Les entends-tu, ma sœur ?

JEAN.

Quelles brises funèbres
Étendent sur l'espace un linceul de ténèbres?
La terre a tressailli ! les morts, en se levant,
Viennent se prosterner aux pieds du Dieu vivant ;
Il marche avec la croix, le signe de clémence...
Est-ce un monde qui meurt ? un monde qui commence ?
Voyez sur Golgotha poindre un soleil plus beau :
La Foi !...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BARRABAS, GARDES, puis SIHORA.

BARRABAS.

L'heure est passée ; on ferme le tombeau :
Sortez !

MADELEINE, s'attachant au tombeau.

Non ! laissez-moi, vivante, avec Lazare !

NATHANAEL.

La mort nous unira !

SIHORA, dans le fond.

Le néant vous sépare !

BARRABAS.

Femme ou démon, va-t'en !

SIHORA, le repoussant.

Arrière !... me voilà,
Madeleine; je suis celle qui dévoila

Ton aveuir. Lazare attend ; tu vas le suivre !
Crois-tu qu'il est un Dieu pour le faire revivre ?
Fille de Loth, enfin, te voici dans nos mains ;
Ils sont là, tes trésors dérobés aux Romains !
Nue et sans fard, livrée aux prêtres de Judée,
Au seuil de ton caveau tu mourras lapidée !
Vous, les fils d'Abraham, vous suivrez notre sort :
Car Sion doit mourir quand le Christ sera mort,
Avec sa foi maudite et son règne éphémère !...

(A son fils.)

Viens !

NATHANAEL.

Vous la maudissez ! vous n'êtes pas ma mère !

(Le cortége s'approche ; la croix du portail s'illumine.)

SIHORA, s'élançant vers le fond.

Salut, roi d'Israël ! salut, Messie et Dieu !
César nouveau, salut !... Ah ! cette croix de feu !...

(Le caveau s'ouvre ; on voit le corps de Lazare étendu sur une table en marbre noir.)

VOIX INVISIBLES, dans le lointain.

Hosannah !
Gloire à toi, dans le ciel,
Paix à l'homme sur la terre !
Jésus de Nazareth, salut, roi d'Israël !
O Christ, Emmanuel,
Remonte vers ton Père !
Hosannah !

MADELEINE, à genoux.

Seigneur, je crois en vous ; que Lazare renaisse !
Ranimez d'un regard la fleur de sa jeunesse !
Un prodige ! un prodige ! et le monde à genoux
Bénira votre nom !... Pitié, pitié pour nous !...
C'est lui ! l'Homme courbé sous la croix... il arrive...
Seigneur, exaucez-moi ! que je meure et qu'il vive !

VOIX INVISIBLES, s'approchant.

Hosannah !
Chantez, sœurs immortelles !
Voici le roi des cieux,
Le vainqueur de la mort, vivant et glorieux !
Priez, âmes fidèles !
Lazare ouvre les yeux !
Hosannah !

SCÈNE XVII.

Les mêmes, CAÏPHE, Licteurs, JOSEPH D'ARIMATHIE, DANIEL, JONAS, Ouvriers.

MARTHE.

Caïphe !

CAIPHE.

Il est trop tard ; voici votre chemin !
Licteurs, qu'on obéisse au tétrarque romain :
La pécheresse à mort !

(Les licteurs s'avancent des deux côtés du tombeau ; Daniel et Jonas la défendent.)

JEAN.

Arrêtez !... une étoile
Descend sur ta victime... il écarte son voile...

CAIPHE, montrant le fond.

« Voilà l'Homme ! »

JEAN.

A genoux !

(Tous, excepté Caïphe, se prosternent.)

UNE VOIX, au dehors.

« Lazare, lève-toi ! »

(Lazare étend la main vers la croix du portail.)

MADELEINE, avec un cri de joie.

Mon frère!

JEAN.

Il est vivant et sauvé par ta Foi!

(On voit passer le cortége vers le Calvaire.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

L'ESPÉRANCE.

La grotte de l'Agonie, près de Gethsémané. — D'un côté, le désert de la mer Morte; de l'autre, dans le lointain, Jérusalem et le Golgotha. — Le point du jour.

SCÈNE I.

MADELEINE seule, se réveillant d'un sommeil pénible.

Seule, depuis sept ans... je m'étais assoupie,
Parmi les souvenirs d'un passé que j'expie;
Le Christ, Abel nouveau, par son père envoyé
Venait sauver le monde... il meurt crucifié!...
Par Jean, il m'ordonna de souffrir et de vivre :
J'obéis et j'attends que sa voix me délivre...
Encore un jour, un seul!... J'ai vu, quittant les cieux,
L'ange de l'espérance apparaître à mes yeux;
Il étend sur mon front une palme fleurie :
Je reconnais ma mère : « O ma fille, Marie,
Pardonne, me dit-elle, en me tendant les bras...
Sois bénie... oui, bientôt, tu me retrouveras!... »
Ses cheveux blancs, ses pleurs inondent mon visage;
Puis, elle se confond avec une autre image :

Un spectre, au regard fauve, éteint par le remord,
Me désigne à la foule avec un cri de mort :
« La voilà parmi vous!... frappez!... c'est Madeleine!...
Du sang!... » Tout disparaît... pourtant, mon âme est pleine
Des premiers pleurs de joie épanchés dans l'exil,
Car mon jour n'est pas loin... ce jour, quand viendra-t-il?...
N'est-il pas temps, mon Dieu, que ta justice abrége
Ce sommeil de douleur?... quand me réveillerai-je?...
Du fond de mon exil, je t'appelle en mourant,
Comme le cerf aspire après l'eau du torrent...
Grâce pour moi, Seigneur!...

(Sortant de la grotte.)

Voici l'aube vermeille,
Couvrant de pourpre et d'or la terre qui sommeille;
Et l'oiseau matinal, dans les bois, dans les airs,
Mêle au bruit du Cédron d'invisibles concerts...
Baignés de sa splendeur, Adonim, Béthanie,
Étalent à mes pieds leur beauté rajeunie...
Elle couronne au loin la croix du Golgotha...
De ce rocher le Christ près de Dieu remonta!...
Je l'ai vu la première au seuil de cette tombe;
Lazare l'a suivi... comme l'arbre qui tombe,
Quand par le feu du ciel son cœur est consumé...
Ce crâne était le tien... mon frère bien-aimé!...
Marthe, et lui, Maximin... exilés, morts peut-être!...
Leurs âmes dans un rêve auraient dû m'apparaître;
Ils vivent donc encor : mais où?... Sont-ils heureux?
Leurs enfants ont grandi... j'ai tant prié pour eux!...
Mes genoux sur ce marbre ont creusé leurs empreintes;
Des ronces dans ma chair j'ai senti les étreintes :
Les pleurs ont sillonné mon visage amaigri...
Et mon sang et mes pleurs n'ont pas encor tari?...
Rien ne vit plus en moi; l'âme seule est vivante...
Fantôme de moi-même et qu'un songe épouvante,
J'interroge mon cœur palpitant sous ma main;

A quand la délivrance?... Il me répond : Demain!
Seigneur, daigne affranchir notre sainte patrie;
Arrache ses enfants au joug qui l'a flétrie :
Ah! daigne ouvrir ses yeux!... Seigneur, j'espère en toi...
Que je meure martyre, en lui donnant la foi!...
(Se relevant.)
Le jour se lève... un aigle a traversé la nue...
Il s'enfuit vers Sion... Si j'étais reconnue,
Moi, chassée en exil où je n'ai pu mourir,
N'ayant que mes cheveux épars pour me couvrir...
Esclave, où j'étais reine... Ah! que mon cœur s'arrête
Avant de fuir encor cette calme retraite...
Ces souvenirs pieux, objets de ma ferveur,
Ce sol, où sont empreints tous les pas du Sauveur!...
(Elle rentre dans la grotte.)

SCÈNE II.

MADELEINE, JEAN.

JEAN.
Le bois des Oliviers!... son refuge, sans doute...
Mon cœur a suivi l'aigle au terme de ma route...
Est-ce bien Madeleine? est-ce une ombre à genoux?
(Approchant.)
Ma sœur, au nom du Christ, me reconnaissez-vous?...

MADELEINE.
C'est l'ange d'espérance apparu dans mon rêve!
Lui, le fils de Marie!... Ah! mon exil s'achève!...
Lui, mon libérateur si longtemps attendu!...

JEAN.
Depuis que l'Homme-Dieu sur la croix étendu
Nous a dit, consolant notre douleur amère :
« Femme, voici ton fils; frère, voici ta mère! »

Il nous a réunis tous trois dans son amour...
Je viens chercher sa fille!

MADELEINE.

Heureux trois fois le jour
Où le Christ me nomma sa servante fidèle,
Moi, l'humble pécheresse... Ah! que suis-je auprès d'elle,
Mère du Dieu martyr!...

JEAN.

Vous ne la verrez plus...
Elle vous tend les bras du séjour des élus!...

MADELEINE, avec angoisse.

Morte!... morte!...

JEAN.

Elle est née à la vie éternelle!
La mort n'a pas osé la toucher de son aile;
Vivante, dans les cieux elle a rejoint son fils:
Entre les immortels, qui, joyeux et ravis,
Lui tressaient en chantant sa couronne angélique...
Elle a béni ce voile...

MADELEINE, le recevant.

Oh! viens, sainte relique...
Ses pleurs!... J'entends sa voix qui m'appelle vers Dieu!

JEAN.

Devais-je vous revoir, vous, proscrite, en ce lieu?...

MADELEINE.

Vous savez qu'avec moi par Caïphe exilée,
La Vierge, d'Emmaüs, revint en Galilée,
Ce beau pays, deux fois berceau du genre humain,
Par Adam et le Christ... Connaissant le chemin,
Je devins sa compagne et lui vouai ma vie...
Dans Éphèse, plus tard, Suzanne l'a suivie...
Là, j'appris que Lazare était au lit de mort,
Qu'il voulait me bénir... Je résistai d'abord;
Mais du cri de mon âme à toute heure obsédée,
Par le port d'Ascalon je revins en Judée.

Lazare me nomma dans son dernier soupir;
Doucement, dans mes bras, je le vis s'assoupir...
Puis, craignant d'éprouver la pitié mensongère
Qui s'attache aux proscrits sur la terre étrangère,
J'ai dû cacher mon deuil au pied de ce rocher,
Devant ce lac de feu dont je n'ose approcher...
Là, règne le néant... sous des cieux sans étoiles,
Les esprits de l'abîme ont étendu leurs voiles :
Et le tertre de Loth dresse au loin ses sommets...
Tout homme avec horreur s'en éloigne à jamais!
Cette plage, où bientôt le désert va descendre,
Ne produit à présent que des fruits pleins de cendre,
Amers, comme cette onde aux livides reflets,
Qui de la Pentapole a couvert les palais...
C'est la mer Morte!... Ainsi, le céleste anathème
Descend du peuple hébreu sur la terre elle-même;
Jadis l'Éden du monde, où partout semble écrit :
« Stérile et réprouvé pour le meurtre du Christ! »

JEAN.

Seigneur! qu'il soit chrétien, ton pardon sera juste!...
Chargé de sa réponse à l'héritier d'Auguste,
Avec Luc, je suivis un aigle au vol ardent,
Qui nous guidait à Rome, au cœur de l'Occident!...
Trois ans après le Christ, j'ai vu l'affreux Tibère
Par Nævius-Macron tué dans son repaire;
Mais l'un meurt couronné de toutes les vertus,
L'autre, César sans âme, aux pieds d'un faux Brutus...
Frappant tous ses bourreaux d'un arrêt légitime,
Caligula promit de venger sa victime.
Leur affidé, Pilate, à Jupiter-Stator
Envoie avec Judas un vaisseau chargé d'or;
Le navire se brise en touchant sur le môle :
Pilate, en criminel est traîné dans la Gaule,
Et, trop vil pour mourir, l'homme de trahison
Va finir son message au fond d'une prison.

Le cruel Antipas et sa chaste compagne,
L'altière Hérodiade, exilés en Espagne;
Agrippa les remplace : et leur digne instrument
Caïphe, attend ce soir l'éternel châtiment!...
Ainsi, le déicide atteint tous ses complices;
Ainsi, la croix grandit au milieu des supplices,
Couvrant de ses rameaux, comme un cèdre géant,
Le passé, l'avenir, la vie et le néant!...
Étienne, qui ceignit la première auréole,
Pierre, crucifié devant le Capitole,
André, chez les Teutons qu'il n'a pu convertir,
Paul, notre exemple à tous, d'oppresseur fait martyr,
Ont baigné de leur sang la moisson qui s'élève;
J'ai vu Jacques, mon frère, expirer sous le glaive...
Mille autres l'ont suivi... je veux les imiter:
La mort fuit quand j'approche et paraît m'éviter...
Cette main mutilée, à leur culte fidèle,
Vous dira que jamais Jean n'a fui devant elle!...

MADELEINE.

Oh! laissez-moi couvrir de mes pleurs, à genoux,
Ces stigmates sacrés!...

JEAN.

Ma sœur!.. que faites-vous?...
N'avez-vous pas souffert le supplice de l'âme,
Le repentir, plus saint que le fer et la flamme!...
Vous avez triomphé, déjà loin de l'écueil
Que l'enfer met souvent sur ma route: l'orgueil!...
Fils du peuple, est-ce à moi de rajeunir le monde?
Je jette mes filets dans cette mer profonde,
Le cœur de l'homme... Heureux si le ciel, vers le soir,
Fait abonder ma pêche et bénit mon espoir!...
Seul, ma tâche m'effraye et sa grandeur me pèse!..,
Près de vous, consacrant les Églises d'Éphèse,
De Smyrne, de Pergame, avec Luc et Matthieu,
J'écrirai l'Évangile ou le Verbe de Dieu!...

Pathmos verra finir notre œuvre commencée;
Déjà la Vision frémit dans ma pensée,
La Solyme nouvelle apparaît devant moi :
C'est Rome, tout un monde affranchi par la foi!...
Déjà, las de son joug, du Niger à l'Euphrate,
Le Celte, le Gaulois, le Germain, le Sarmate,
Tous, de la délivrance ont conçu le dessein;
L'esprit de Dieu s'éveille et prend chair dans leur sein...
Notre appel touchera les plus secrètes fibres
Du cœur des opprimés : «Croyez, vous serez libres! »
Le Christ a pardonné sa mort à ses bourreaux;
Faites-en des martyrs, vous, la sœur d'un héros :
Moi, proscrit, renié par des frères esclaves,
Je suis homme et me venge... en rompant leurs entraves!...
Marthe avec Maximin, l'ancien Nathanaël,
Suivront nos pas : venez!

MADELEINE.

Marthe !... Qu'entends-je... ô ciel !...
Marthe, vivante ?...

JEAN.

Au pied d'une verte colline,
Où le cours du Cédron vers l'Orient s'incline,
Tantôt, je les ai vus moissonnant le blé mûr,
Cachant à tous les yeux leur bonheur calme et pur,
Entre deux beaux enfants qui jouaient dans la plaine,
Parmi les gerbes d'or... Lazare et Madeleine...

MADELEINE.

Voir ma sœur aujourd'hui... ses enfants, son époux...
Caïphe... oh! non, jamais!...

JEAN.

Ils viendront ici tous;
Votre âme à l'espérance auprès d'eux va revivre...
Restez!... Ils sauront bien vous forcer à les suivre...

MADELEINE.

Les presser sur mon cœur, et puis mourir après!...

JEAN.

A bientôt !...

MADELEINE, le reconduisant.

L'éclair brille au milieu des cyprès...
Je serai votre guide...

(Montant sur un rocher.)

Ah !... voici leur demeure !...
Ils sont là !...

JEAN.

Dans vos bras, Marie, avant une heure...

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE III.

JUDAS seul, couvert de haillons, un bâton de voyage à la main. — Éclairs d'orage.

Personne !... Il m'a semblé reconnaître une voix...
Sion ! ville maudite !... enfin, je te revois...
Le Golgotha, c'est là !... le tombeau de Lazare...
Mes trente sicles d'or ! Où sont-ils ?... Sort barbare !...
Je ne sais... j'étais fou quand je les enterrai...

(Il fouille la terre avec son bâton.)

Le champ du Sang, peut-être !... Ah ! je m'en souviendrai

(S'asseyant.)

Fatalité railleuse, étrange, inexplicable,
Qui m'a pris au berceau, qui m'enchaîne et m'accable,
Rameau brisé, jeté la nuit sur un torrent...
J'entends toujours le cri de mon père expirant :
« Tu feras peur à tous !... » Arrêt terrible et juste !
Je puis lutter encor, je suis jeune, robuste...
Un Dieu... je n'y crois plus. Mais ce cœur, qui l'a fait ?...
Qui ?... C'est Satan. La cause est digne de l'effet.
Le mal produit le mal, voilà tout le problème !...
Mais qui créa Satan ?... Ah ! mon front devient blême

Quand je cherche à sonder ce mystère profond,
Gouffre qui m'éblouit .. car l'enfer est au fond ! ..
Je m'appelle Isaac, Judas, Ischariote...
Trois noms, pour un bâtard !... Il faudra que j'en ôte
Au moins deux... La fortune est aux gens comme nous...
Voir Caïphe abattu, son maître à mes genoux,
Leurs trésors sous ma main !... Je viens, au nom de Claude,
Ajouter Samarie aux conquêtes d'Hérode,
Pour les biens de Ruben qu'il garde à mes dépens...

(Se levant avec effort.)

Cette corde m'étreint comme un nœud de serpents,
Je ne puis l'arracher !... Fuyons !... Où me soustraire
A cette voix : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? »
A ce spectre abhorré qui me suit en tout lieu
Pour me crier : « Judas, qu'as-tu fait de ton Dieu ? »
A pareil jour je l'ai vendu par jalousie,
Aux bourreaux de Tibère, aux tyrans de l'Asie;
Mais, puisqu'il est un Dieu, même sur cette croix
Il ne peut pas mourir... Qu'il descende... et je crois !...
Retourner en exil ?... Est-il un coin du monde
Où je puisse échapper à ce sang qui m'inonde,
A cette lèpre horrible, au dernier cri d'adieu
Du Christ mourant : « Judas, qu'as-tu fait de ton Dieu !... »
Contre son anathème en vain je me redresse...
Je suis déjà touché par la main vengeresse...
Il m'aimait comme un frère, et je le trahissais !
Je souffre, donc je suis ; c'est tout ce que je sais.
Être roi, quel beau rêve !... ironique ou sincère,
En voici le réveil : ces haillons... la misère !...
Mourir ? Son jugement survit même au trépas !...
Il faut vivre !... c'est bien !... je ne fléchirai pas !...
Tout-puissant, il me hait ; mortel, faisons de même :
Rendons-lui mort pour mort, blasphème pour blasphème !
Ne soyons pas, surtout, digne de son mépris,
Comme ces Juifs abjects, frappant leurs seins meurtris,

Se flagellant, pleurant, lorsque par aventure
Le sang d'un ver immonde a souillé leur pâture!. .

(Il veut sortir. — Heurtant le crâne de Lazare.)

Un crâne !... Esclave ou roi, tel un jour je serai...
Pauvre race d'Adam !... ce jour-là, je saurai
Si l'âme n'est qu'un rêve...

(Il jette le crâne. — L'éclair brise un arbre à ses côtés.)

Oui, le ciel peut m'abattre;
Mais je ne serai pas vaincu sans le combattre !...
Le remords... le remords!... Ah ! l'hôtesse du lieu...
Digne de son palais.

SCÈNE IV.

JUDAS, MADELEINE.

MADELEINE.

Ils vont venir, mon Dieu!...
J'ai cru voir Sihora, rôdant comme une louve
Autour de ces rochers... chaque nuit, je la trouve
L'œil en feu sur mes pas... Me haïr... et pourquoi?...
Pourquoi toujours ce cri : « Malheur, malheur à toi!... »
Elle doit bien souffrir... je la plains, et je l'aime...
Que vois-je ! un étranger!...

JUDAS, montrant la croix.

Si j'en crois cet emblème
De l'hospitalité, votre foi vous prescrit
De secourir un frère...

MADELEINE.

Entrez, au nom du Christ...
Voici le saint roseau... la couronne de ronce...

(Judas hésite.)

Cet homme me fait peur !...

JUDAS.

Peur? le mot sans réponse!
En effet, ce manteau... me voilà condamné!...
Il aurait mieux valu pour moi, n'être pas né...
Marche, marche toujours!...

MADELEINE, l'arrêtant.

Laissez fuir cet orage!...

JUDAS.

Non! la seule vertu de l'homme est le courage,
C'est la mienne... Adieu donc! Satan m'a tout repris;
Pas une pièce d'or, pour payer son mépris!...

MADELEINE.

Le délire, ô mon Dieu!... Je plains votre misère...
Prenez tout ce que j'ai!...

JUDAS.

Rien ne m'est nécessaire;
Je sors d'une prison et je viens faire un roi...
L'ange au glaive de feu court sans cesse après moi...
La mer n'éteindrait pas la soif qui me dévore...
Du sang, partout!...

(Il tombe accablé.)

MADELEINE.

Voici de l'eau, dans cette amphore;
Et voici du pain noir, le don des cœurs pieux:
Ah! daignez l'accepter!...

JUDAS, se ranimant.

Quel vase merveilleux!...
De l'albâtre et de l'or!... Merci... l'eau fait renaître...
Le nom de Madeleine!... et j'ai pu méconnaître
Ce crâne... ce jardin...

MADELEINE.

Où le Christ autrefois
Fut livré par Judas...

JUDAS.

Où suis-je!... oui, c'est sa voix,

Sa beauté, que le temps n'a pas décolorée!...
Ses traits, ses yeux charmants!... Toi, ma sœur adorée,
Marie, ange d'amour dont le ciel est jaloux!...
Vivante, en ce tombeau!...

MADELEINE.

Mais qui donc êtes-vous?...

JUDAS, écartant ses cheveux et découvrant son front.

Regarde!...

MADELEINE, avec terreur.

Ischariote!...

JUDAS, avec un rire étrange.

Oui, moi, sans une obole;
Moi, l'anathème au front, comme toi l'auréole :
Moi, demain tout-puissant! moi, riche!... en vérité,
Cet instant pour Judas vaut une éternité!...

MADELEINE.

Judas!... malheur à moi!... Comment? par quel prodige?
Oh! la mort à présent!...

JUDAS.

Non! tu vivras, te dis-je,
Ma compagne à jamais... sur mon âme et ma foi!...
Oh! ne meurt pas qui veut; je l'ai bien voulu, moi!...
Notre maître frappé d'un édit trop sévère,
A ce lien vengeur attachant mon calvaire,
J'ai cherché sous un orme un trépas vil, mais prompt;
L'orme, comme un roseau, s'est brisé sur mon front :
Et moi, je vis encore. — Après ma fuite, à Rome,
J'ai voulu me jeter, sans arme, à l'hippodrome,
Sous la dent des lions du Nil, souillés de sang;
Tous ont fui d'épouvante en me reconnaissant :
Et moi, je vis encore. — Ici même, j'appelle
Les éclairs sur ma tête; et leur flamme rebelle,
En frappant un cyprès que l'orage a ployé,
Est remontée aux cieux sans m'avoir foudroyé :
Et moi, je vis toujours! — Trop souvent poursuivie,

La mort m'a rejeté dans l'enfer de la vie...
Plus d'obstacle entre nous; dépouillant nos linceuls,
Morts pour le monde entier, nous vivrons pour nous seuls...
Nos destins sont changés, mais nos cœurs sont les mêmes:
Demain, j'aurai de l'or, et je veux que tu m'aimes !...

MADELEINE.

Oui, tu vendrais le ciel et Dieu même à Satan,
S'il pouvait te payer... Je n'ai plus rien : va-t'en !

JUDAS.

Tu me connais... tant mieux !... Ce souvenir m'honore !
Oui, j'aime ce métal radieux et sonore,
Image du soleil, toujours jeune et vivant,
Qui tarit comme l'eau dans la main d'un enfant...
Agrippa m'enrichit et sa sœur me patronne :
Eh ! que ne fait-on pas pour ceindre une couronne !...
C'est si beau d'être roi !... Demain, si tu voulais,
Pour toi, je changerais cette grotte en palais,
Cette haire d'esclave en robe souveraine !
Par le sang, la beauté, n'es-tu pas une reine ?...
Moi, des Asmonéens le dernier descendant,
Je t'érige en Judée un trône indépendant ;
Je relève en un jour nos deux races tombées :
Je te rends ce château, celui des Machabées...
Je rachète Magdale, et ce temple écarté
Où tu fus adorée à l'égal d'Astarté...
Viens... de fleurs, de joyaux ta maison sera pleine !
Judas ne peut mourir tant que vit Madeleine !...
A toi l'ancien empire et ces beaux jours passés,
Comme une chaîne d'or l'un à l'autre enlacés,
Quand vingt jeunes amants s'enivraient de tes charmes...
Chasseresse des cœurs, voici l'aurore ! aux armes !
Tu verras la Judée entière à tes genoux,
Comme moi, ton gardien, ton frère, ton époux !

MADELEINE.

Toi, mon frère?... Après Dieu, que Judas me décide

A déchoir jusqu'à lui, l'apôtre déicide !...
Moi, la sœur de Lazare !... Oh ! non, je ne suis plus
L'orpheline au cœur faible, aux vœux irrésolus,
Qui se sentait pâlir sous ton regard de flamme...
L'exil, la solitude, ont retrempé mon âme;
Je suis forte à présent... Quel que soit ton dessein,
Tu ne peux m'effrayer : car je vois dans ton sein
Comme une lèpre affreuse, un remords qui le ronge...

JUDAS.

Assez !...

MADELEINE.

Ton fol orgueil n'est que ruse et mensonge ;
Va, j'ai pitié de toi... comme l'ange maudit,
Tu te mens à toi-même !...

JUDAS, avec tristesse.

Assez !... qui te l'a dit ?...
Oui, le remords est là ! ton regard me devine...
J'ai beau fuir, sur mon front pèse la main divine...
L'éclair frappe le seuil que mes pas ont touché;
L'arbre qui m'a prêté son ombre, est desséché !...
Tout est vrai, tout est faux... vertu, crime ou démence;
Nous sommes tous les fils d'un fratricide immense,
Tous issus de Caïn, qui tua le bonheur :
Abel n'eut point d'enfants...

MADELEINE.

Pardonne-lui, Seigneur !...

JUDAS, suppliant.

Si tu m'avais aimé !... si mon âme jalouse
Avait pu s'épancher dans l'âme d'une épouse,
Le Christ vivrait encore, et Lazare, et ma foi ;
Ce qui nous a perdus, Madeleine, c'est toi !...
J'étais là, chez Simon, quand ravie en extase,
Tu répandais sur lui les parfums de ce vase ;
Et moi, moi, je riais... dans ce rire insensé
L'éternel désespoir a pour moi commencé !...

C'est toi qui dans ma race apportas l'anathème ;
Tu m'as ravi le cœur de mon père... et je t'aime !...
Au nom de cet amour immense, illimité,
Pour qui j'ai bravé Dieu, trahi l'humanité,
Pour qui je dois souffrir d'éternelles alarmes,
Vois... je pleure à présent .. moi qui cachais mes larmes
Lorsque ma mère est morte... Arrière, vain orgueil !
Non ! tu ne voudras pas qu'au delà du cercueil
L'un habite les cieux, l'autre, les noirs abîmes ;
Aimé de toi, je puis réparer tous mes crimes :
Et si Dieu de son sein nous bannit sans retour,
Laisse-moi te créer un ciel de mon amour !...

MADELEINE.

Prie alors... à genoux !...

JUDAS.

Plutôt prier la foudre !...
Non ! mon crime est trop grand pour qu'il puisse m'absoudre.

MADELEINE.

Prie, au nom de sa mère... un seul élan de foi...

JUDAS.

Non !...

MADELEINE.

Réprouvé, va-t'en ! je ne puis rien pour toi !

JUDAS.

Non !... prends garde, Marie... Oh! j'ai bien vu d'avance
Que tu me chasserais, moi, ton ami d'enfance !...
Et pourtant, autrefois, folle de tes appas,
Souvent tu t'es donnée à qui ne t'aimait pas,
Par dédain, par caprice... et moi, moi qui t'adore
Comme le jour, la vie... oh ! cent fois plus encore !...
Quoi, rien ? pas un regard !... Madeleine pour eux,
Pour moi seul, une sainte ?... Ils seraient trop heureux !

MADELEINE, sous la croix.

Sacrilége !... et pourtant, une mère mortelle

T'a porté dans ses flancs, fils ingrat !... Oui, c'est elle
Sur qui rejaillirait l'affront que je reçois !...

JUDAS.

Ma mère !...

MADELEINE, à part.

Il a frémi !...

(Haut.)

Si lâche que tu sois,
Pourrais-tu, devant elle, outrager une femme ?...
L'oserais-tu ? réponds !...

JUDAS.

Ma mère !!..

MADELEINE.

Crime infâme !...
Abuser de ta force et de mon abandon !...
Elle est morte, as-tu dit ?... demande lui pardon :
Va prier sur sa tombe... Ah ! tu pleures ?...

JUDAS, à genoux.

Ma mère !!!.
Comme Agar, son aïeule, une maîtresse amère
L'a chassée en esclave ; et moi, comme Ismaël,
J'ai dû venger sa mort... ô justice du ciel !...
Dans mes rêves souvent je la vois, je la touche,
Pâle, avec des sanglots s'inclinant sur ma couche,
Montrant le seuil fatal qu'elle a fui pour jamais...
Morte, sans un linceul... Tu sais si je l'aimais !...
Suis-moi ; pour nous commence un jour calme et prospère...
Viens !...

MADELEINE.

Du sang sur ta main !... meurtrier de ton père !...

JUDAS, se dressant.

Marie !

MADELEINE.

Anges de Dieu, venez me secourir !...

UNE VOIX, au dehors.

Marie!...

MADELEINE, s'élançant vers l'entrée.

A moi, ma sœur!

JUDAS, levant son poignard.

Marthe!... tu vas mourir,
Car je sens dans Judas renaître Ischariote...
Sœur de Lazare! à moi le crime, à toi la faute!...

MADELEINE.

Frappe!... Jean! Maximin!

JUDAS, jetant son poignard.

J'ai Caïphe et la loi;
Tiens, je te briserai comme ce vase!

(Il saisit le vase d'albâtre, le jette à terre et s'enfuit.)

MADELEINE, chancelant.

A moi!...
Je meurs!...

(Elle s'évanouit et tombe.)

SCÈNE V.

MADELEINE, MARTHE, JEAN, NATHANAËL, COLOMBE.

MARTHE.

Grand Dieu! Judas!

NATHANAEL.

A genoux sur la pierre...
Un songe douloureux soulève sa paupière!

COLOMBE.

Elle s'éveille...

MADELEINE, se ranimant peu à peu.

Où suis-je?... Oui, c'est Marthe!... Viens, viens!
Vous, mon frère... et Colombe... Hier... je me souviens,

Ce démon était là... ma force est épuisée...
Ah!... ce vase... avec lui, que ne m'a-t-il brisée...
Mon seul bien sur la terre... Il t'a vue accourir,
Il te dénoncera... fuis, laisse-moi mourir!...

MARTHE.

Se peut-il que ce monstre ait le sang de mon père!
Riche par notre absence, à la mort de Tibère,
Pour Pilate et Caïphe il nous a dépouillés...
Viens! quittons ces rochers que ses pas ont souillés...

MADELEINE.

Tes enfants, où sont-ils?...

COLOMBE, *montrant la plaine.*

Dans le champ de Marcelle,
Là... plus près...

MADELEINE, *se dressant.*

Ce sont eux!... Soutiens-moi... je chancelle...
Le sol fuit sous mes pas...

(Elle retombe à genoux.)

MARTHE.

Ma sœur, te voilà donc,
Seule, à peine vivante... et dans quel abandon!...
Toi que le Christ aima de l'amour le plus tendre,
Après sa sainte mère!... Elle doit nous attendre...
Ta part, c'est son amour... seul bien essentiel...
Et tu la garderas dans la gloire du ciel!...
La mienne est le devoir... la part humble et cachée,
Qui convient à mon âme, à la terre attachée...
Je t'admire!

MADELEINE.

Je t'aime... ô fille du Seigneur,
Tu croyais avant moi!... ta part, c'est le bonheur...
Car vous êtes heureux?...

NATHANAEL.

Heureux!... qui donc peut l'être,
Dans ce pays esclave... et sous un pareil maître!

Quand nos frères sont morts par le fer ou le feu !...
Caïphe a tous nos biens ; mais pour lui, c'était peu
D'avoir tué le Christ... chaque jour, sa colère
Soulève contre nous la haine populaire...
A cet homme de sang nul ne peut échapper,
Et le bras du bourreau se lasse à nous frapper...
Croyant que dans les cieux vous l'aviez précédée,
Marthe voulait mourir ici même, en Judée ;
Aussi, près du Cédron, un potier m'afferma,
Pour cent gerbes de blé, le champ d'Haceldama...

MADELEINE, à Marthe.

Il ne méprise plus le peuple ?

NATHANAEL.

Oh !. . nous en sommes !...
Nous vivons du travail, la loi de tous les hommes ;
Aidant les indigents, nos frères désormais :
L'amour peut se lasser, la charité, jamais !...
On dit que dans ce champ un trésor, fruit du crime,
Se trouve enseveli... qu'importe !... je n'estime
Que le pain que je gagne aux sueurs de mon front ;
Et mes trésors à moi chaque an refleuriront !...
Venez vivre avec nous, présider à nos fêtes,
Prendre part à nos soins, au bonheur que vous faites :
Nos enfants sont si beaux !

MADELEINE, comme en rêve.

Être heureuse un seul jour...
Sentir ce cœur brisé renaître à leur amour...
Voir le ciel dans leurs yeux refléter sa lumière !...

MARTHE, joignant les mains.

Marie, ô chère sœur, viens ! dans notre chaumière,
Tu les embrasseras !

MADELEINE, se soulevant avec effort.

Dieu ! mes genoux ployés
Me soutiennent à peine !... Il n'est plus temps... voyez...
Je suis comme ce lierre enlaçant ma demeure,

Qu'on ne peut séparer du rocher, sans qu'il meure!...
Avant que le soleil ait quitté l'horizon,
Vous rendrez, quand mon âme aura fui sa prison,
Mon corps à cette grotte?...

(Ils vont sortir.)

SIHORA, paraissant au fond.

Au bûcher!...

COLOMBE.

L'Ombre-Noire!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SIHORA, puis BARRABAS.

SIHORA.

Madeleine... c'est moi! rappelle ta mémoire!
Sept ans à pareil jour je t'ai prédit ton sort;
L'âme n'est qu'un mensonge et tout cesse à la mort :
Tu mourras lapidée! .. O vous, puissants Kabires,
Dieux jumeaux, qui régnez sur les sombres empires,
Fils d'Astarté, pardon... Fidèle à votre loi,
J'aurais dû la tuer!...

NATHANAEL.

Ma mère!...

SIHORA.

Ingrat, tais-toi!
Tu n'es qu'un renégat, son plus digne complice!...

(A Madeleine.)

Je te retrouve enfin, belle sous un cilice,
Comme autrefois sous l'or et la pourpre de Tyr!
Le front découronné, jouant le repentir,
Tu trahis à leurs yeux ta beauté demi-nue!...
Va, fille des enfers! je t'ai bien reconnue!...
Mais sur le feu sacré, j'avais fait le serment

De te faire périr avec lui, ton amant!...

(Vers le fond.)

Centenier! la voici, l'impure enchanteresse!...

BARRABAS, paraissant.

Marthe, Nathanaël! vous, ma noble maîtresse!...

SIHORA.

Frappe, c'est Madeleine!...

MADELEINE.

Oh! mon rêve... je meurs!...

BARRABAS.

Cesse de m'étourdir, folle, avec tes clameurs,
Ou va-t'en!... Oui, c'est moi, Barrabas, nom célèbre,
Le roi de la taverne à l'enseigne du Zèbre;
Oh! si vous connaissiez ce cénacle maudit,
Où l'on entre honnête homme et d'où l'on sort bandit...
Lieu charmant quelquefois!... Là, Judas et l'orgie,
Exaltaient de mes sens la fiévreuse énergie;
J'ai joué, j'ai perdu mon âme à ce bâtard...
J'ai voulu ma revanche, il m'a crié : trop tard...
J'ai frappé... que le sang retombe sur sa tête!...
Mais le jour où j'ai vu mourir ce saint prophète,
Quand du haut de la croix, ses bras longtemps ouverts
Semblaient de sa clémence étreindre l'univers,
Quelque chose d'humain vibra dans ma poitrine;
J'ai gémi... j'ai pleuré... devant vous je m'incline :
Je crois... je suis chrétien!...

MADELEINE.

Que tout soit oublié;
Je vous pardonne!

(Barrabas tombe à genoux.)

JEAN, le baptisant.

Au nom du Dieu crucifié,
Sois Mathias, apôtre.

SIHORA.

Encore une victoire!
Caïphe avec Judas vous couronne au prétoire!...

BARRABAS.

Ne craignez pas Caïphe et ses licteurs maudits!...
Je m'en charge à moi seul; et de plus, je vous dis
Que vous pouvez encor lui rendre sa partie!...
Ayez Luc, Salomé, Joseph d'Arimathie,
Leurs conseils d'Agrippa fléchiront la rigueur.

MARTHE.

Oui, Joseph, comme Luc, est un homme de cœur;
Mais voulant nous défendre, à sa perte il s'expose...

BARRABAS.

Deux hommes, c'est beaucoup, pour une bonne cause!
C'est souvent le triomphe!... Obtenez leur appui;
Moi, le long du Cédron, je vous mène aujourd'hui
Jusqu'aux monts d'Éphraïm: chemin sûr et commode...

JEAN, à Nathanaël.

Mathias a raison... Je cours auprès d'Hérode...
Rassemblez nos amis... moi, je tente un effort
Pour vous, pour vos enfants ..

MARTHE, montrant Madeleine.

Oh! pour elle d'abord...

NATHANAEL, à Barrabas.

Jusqu'à notre retour, frère, veillez sur elle!...

BARRABAS.

Allez en paix.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins JEAN et NATHANAËL.

SIHORA.

Va, traître, embrasser leur querelle!
Et sois brisé comme eux, pour les avoir suivis!...

MADELEINE.

Arrêtez!... je vois bien qu'il n'est pas votre fils...
Car vous le maudissez!...

SIHORA.

Et tu l'aimes encore!

MADELEINE.

Oh!... pardonne, ma sœur!...

SIHORA.

Né d'un sang que j'abhorre,
Il est...

MARTHE.

Vous hésitez?...

SIHORA, avec force.

Fils de Caïphe!...

COLOMBE.

O ciel!

MADELEINE.

Maximin?... Quel blasphème!...

SIHORA.

Oui, lui, Nathanaël!...
De l'amour au mépris te voilà descendue!...
Esclave de cet homme, à qui je fus vendue
Par son maître Antipas, le vainqueur syrien,
J'ai dû nourrir son fils à la place du mien,
Perdu, comme sa sœur, dans un jour de carnage...

MADELEINE.

Comme Lazare et moi!

SIHORA.

L'enfant avait son âge,
Ses traits, sa voix, son âme... il eut tout mon amour...
Je l'ai bien expié!... puis, on voulut un jour
Me ravir de mon ciel cette étoile vivante...
Du palais de Caïphe exiler la servante...
Ce fils, je l'ai volé... j'en avais bien le droit!
On m'a tué le mien!... Dans un passage étroit,

Sous le mont de Nébo j'abritai ma tendresse...
Que ne l'ai-je étouffé de ma main vengeresse!...
Il me croyait sa mère!... A son bras, faible encor,
J'apprenais à jouer dans la crinière d'or
Des lions de Zared... à frapper dans l'espace
L'aigle de l'Idumée ou le cygne qui passe...
Mais il rêvait la gloire, après la liberté!...
Il part, ne me laissant qu'un rocher déserté,
Le désespoir, la mort!... Depuis ce jour, la fièvre
A tué mon sommeil... l'eau tarit sous ma lèvre...
Rien ne vit dans mon sein, ni crainte, ni souhaits;
Je ne puis plus aimer, moi-même je me hais!...
Je ne l'ai plus revu... qu'aux pieds d'une autre femme!...
Oh! ces enfants cruels!... Ils emportent votre âme,
Le cœur, la vie entière... ils rêvent dans vos bras
Du ciel tout souriant... puis un jour... les ingrats,
Donnant l'âme et le ciel pour un baiser profane,
Vont acheter l'amour chez une courtisane!...
Comprends-tu, maintenant, le serment que je fis
De livrer à Caïphe, assassin de mon fils,
Le sien, Marthe, ta sœur, avec toi, Madeleine!...
Et que si vous pouviez échapper à ma haine,
Je me tuerais, vois-tu, sans regret, sans effroi...
Car ce fils... c'était lui! cette femme... c'est toi!...

MADELEINE.

Marthe n'est point ma sœur... Orpheline éplorée,
Comme vous, j'ai perdu ma patrie adorée...
Dans une ville en feu, son père m'adopta,
Captive avec Lazare...

SIHORA.

Où donc?

MADELEINE.

A Sarepta.

SIHORA.

Ruben n'est pas ton père!... Es-tu née en Syrie?...

MADELEINE.

Oui!...

SIHORA.

Votre mère, alors... se nommait Eucharie?

MADELEINE.

Comment le savez-vous?... parlez!... Oh! mon cœur bat!

SIHORA.

Attends... je me souviens!... Au milieu d'un combat,
Je vois un de vos chefs s'élancer de la foule...
Se jeter dans la flamme... et puis... le toit s'écroule...
(Avec un cri d'angoisse.)
Ah!... je n'ai plus d'enfants!...

MADELEINE.

Ce cri... Dieu tout-puissant!...
Le sien!... Vous souvient-il d'un signe qu'en naissant
L'orpheline a reçu .. d'un joyau de famille?...

SIHORA.

Oui, la croix d'Astarté...

MADELEINE, montrant son collier.

La voici!...

SIHORA.

Toi! ma fille!...
Ce collier sur ton sein!... toi, Madeleine? Oh, non!...
Je ne te connais pas!...

MADELEINE, suppliante.

Mais, Myrrha, c'est mon nom!...

SIHORA.

Toi! Myrrha!... Dis-tu vrai?... je rêve... je suis folle...
Regarde-moi!... Tes mains...
(Elle lui prend les deux mains et la regarde avec extase.)
Vers toi mon cœur s'envole!...

MADELEINE.

Ma mère!...

SIHORA, la recevant dans ses bras.

Ah! je te vois! mon enfant! mon seul bien!...

Myrrha!... les battements de ton cœur et du mien
Me disent que c'est toi!... c'est mon âme! c'est elle!
C'est mon sang!... Sois bénie, ô déesse immortelle!...
Vois, l'incendie éclate... un tison embrasé
Vient me frapper au front... S'il l'avait écrasé;
Mais non!... tout devient rêve... et mon intelligence
N'a plus qu'un seul instinct : désespoir et vengeance!...
Moi, haïr mes enfants?... Ce cœur mort pressentait
Une autre vie, un ciel... c'est ma voix qui mentait!
Et Lazare, mon fils... mère dénaturée,
Avec leurs assassins je m'étais conjurée...
Tiens!... pardonne, ou je meurs!...

MADELEINE.

Vivez!... bénissez-moi!...

SIHORA.

Par ton père martyr et ton frère... Pourquoi
Frissonnes-tu?... Fuyons, sous nos calmes ombrages,
Où du golfe d'Aram expirent les orages...
Pleins du chant des oiseaux, des rayons du ciel bleu;
Temples que la nature édifie à son Dieu!...
Les cèdres du Liban... le désert!... Viens!... des larmes?
Tu me suivras... Ta main!...

BARRABAS, venant du fond.

Partez!... je vois des armes...
Les faisceaux du prétoire!...

COLOMBE.

Oui, dans quelques instants
Nous serons entourés...

MARTHE.

Ma sœur, tu les entends!

MADELEINE, avec résolution.

Je reste!...

SIHORA.

Et moi, ta mère!... Ils viennent. . le fer brille...
Malheur!...

BARRABAS.

Voici Caïphe.

SIHORA, chancelant.

Ah !... j'ai tué ma fille !...
Myrrha... non, Madeleine !...

(Elle tombe anéantie, le regard immobile.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAÏPHE, JUDAS, MALCHUS, LICTEURS.

CAIPHE, aux licteurs.

Entourez ce rocher,
Licteurs, sans notre aveu qu'on ne puisse approcher.
(Apercevant Madeleine et Marthe.)
Bien, seigneur Isaac, le rapport est fidèle ;
Des amis d'Agrippa vous êtes le modèle :
Claude rend Samarie à votre bienfaiteur,
Et vous pouvez compter sur l'emploi de préteur.

BARRABAS.

C'est toi, Malchus le lâche, à l'oreille coupée ;
Toi, Judas le pendu... Jette donc cette épée...
Ta corde suffira pour trouver enfoui
Ton or, au champ du Sang...

JUDAS.

Haceldama ?...

BARRABAS.

Mais oui !...

JUDAS, avec un cri de joie terrible.

Je suis riche !...

CAIPHE.

Est-ce vous, Madeleine, en Judée ?
Malgré la loi de Dieu, par trois fois éludée,
Qui sous peine de mort proscrit tous les chrétiens !...

MADELEINE.

Moi ! c'est moi ! je me livre et je vous appartiens.

MARTHE.

Je suis Marthe, sa sœur.

CAIPHE.

Toujours même démence !...
Abjurez vos erreurs... invoquez ma clémence,
Vos biens vous sont rendus ; tout peut être oublié...

JUDAS.

Leurs biens !... ceux de mon père !...

CAIPHE, avec hauteur.

Ah !... vous êtes payé !...

BARRABAS.

Dix fois plus qu'il ne vaut.

CAIPHE.

Gardes ! qu'on les enchaîne !...

BARRABAS, ramassant un jeune arbre.

Le premier qui s'approche, avec ce tronc de chêne
Recevra le baptême...

JUDAS.

Ainsi, vous trahissez !...

BARRABAS.

Chacun son tour.

CAIPHE, d'une voix tonnante.

Au nom d'Hérode, obéissez
Aux ordres du préteur !...

BARRABAS, arrachant son collier.

Ton préteur, je le brave !
Tiens, rends ce collier d'or à Judas, ton esclave !...
(Il le jette à terre.)
Mon service est fini ; les sept ans révolus,
Je veux ma liberté... je ne vous connais plus.

CAIPHE.

A moi, licteurs !...

BARRABAS, se jetant entre eux et Madeleine.

Arrière !... ou par le roi-prophète...

JUDAS.

Frappez !...

(Les licteurs se jettent sur Barrabas qui renverse les premiers. Malchus le frappe à la tête.)

BARRABAS, chancelant.

Ah ! venge-moi, Seigneur !...

CAIPHE.

Justice est faite !...

COLOMBE, à Judas.

Ah ! misérable !

CAIPHE.

Ainsi leurs pareils sont traités !...
Qu'on les emmène...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, NATHANAËL, LUC, JOSEPH D'ARIMATHIE, DANIEL, JONAS.

JOSEPH D'ARIMATHIE, dans le fond.

Au nom du tétrarque, arrêtez !...

BARRABAS, mourant.

Daniel, Jonas, à moi !... Vous vivrez, je l'espère...

(Il expire aux pieds de Madeleine.)

MADELEINE, à Marthe.

Maximin ne doit pas reconnaître son père...
La honte le tuerait !...

CAIPHE.

Parlez !... que voulez-vous ?...

LUC.

Ravir cette victime à votre orgueil jaloux.
Je viens de chez Hérode, avec l'édit de grâce
Pour elle et pour les siens que sa justice embrasse.
« Rome est grande, a-t-il dit ; elle trouve odieux
Que le sang soit versé pour la cause des dieux :
L'étrangère vivra, si sa famille entière

D'Israël, ce soir même, a quitté la frontière ! »
Laissez la hache aux mains des licteurs, croyez-moi...
Et d'ailleurs, Madeleine échappe à votre loi,
Comme fille de Tyr, libre, par sa naissance,
De choisir un abri, loin de votre puissance.

CAIPHE.

Toujours entre elle et moi Suzanne ou Salomé !...
Le lieu de son refuge ?

JOSEPH D'ARIMATHIE.

Il ne l'a pas nommé.

CAIPHE.

Je veux donc faire grâce. Au lever des étoiles,
Dans le port d'Ascalon, une barque sans voiles
Livrera les proscrits à la merci des flots,
Loin du sol de Judée achevant leurs complots.
Aux apprêts du départ moi-même je préside...

NATHANAEL.

Vous ?

CAIPHE.

Moi !...

NATHANAEL.

Soyez maudit, pontife déicide !...

MADELEINE.

Qu'avez-vous fait, mon frère !... Au prix de votre exil
Je serais libre ?... Et vous, Luc, Joseph, se peut-il
Qu'un outrage pareil... Au prétoire !...

MARTHE.

Oh ! Marie !

MADELEINE.

Vous ne savez donc pas ce que vaut la patrie !...

MARTHE.

Je vois ta mère en pleurs, folle de désespoir !
Non ! tu vivras pour nous, c'est ton plus saint devoir ;
Pour tous ceux que proscrit leur vengeance inhumaine :
Pour sauver nos enfants !

COLOMBE.

Marcelle les amène
Avec Jean...

CAIPHE.

Lui, toujours !

SCÈNE X.

LES MÊMES, JEAN, LE PEUPLE, MARCELLE, LES ENFANTS.

MADELEINE, les recevant dans ses bras.

Tu le sais, Dieu puissant !...
J'aurais donné pour eux et ma vie et mon sang;
Et quand je les embrasse avec joie, avec crainte,
Je leur donne l'exil dans ma première étreinte !
Voilà donc ce qu'Hérode appelle pardonner !...
Par lui, de cette gloire, il me fait couronner !...
Bien, Caïphe... merci !... car déjà Dieu nous juge !...

CAIPHE.

Partez !...

MADELEINE.

Adieu, ma mère... et toi, dernier refuge...
Mon cœur se brise... enfants... venez, là... sous mes yeux...
Vous allez en exil .. et moi, je vais aux cieux !
Ce voile sur mon sein, je mourrai libre et calme !...

(Elle tombe, défaillante, en embrassant sa mère)

MARTHE.

Luc, sauvez notre sœur !...

LUC.

Voyez-vous cette palme
Qui rayonne à son front ?...

SIHORA, revenant à elle.

Madeleine !... en rêvant,
J'entendais ses adieux !... son cœur bat... mon enfant...

(Elle la soulève.)

Myrrha, morte !... et ce spectre à ses pieds immobile !...
Caïphe, son bourreau !...

CAIPHE.

Sa mère, la sibylle !...

SIHORA, découvrant son front.

Connais-tu cette empreinte ?

CAIPHE.

Eucharie !

SIHORA.

Oui, c'est moi!

La veuve tyrienne esclave de ton roi,
Qui t'ai pris, au berceau, l'espoir de ta famille...

CAIPHE.

Pitié !... rends-moi mon fils... je te rendrai ta fille !...

SIHORA.

Tu viens de les briser, grand-prêtre d'Israël !...
Et ton fils t'a maudit !...

CAIPHE, lui tendant les bras.

Grâce !... Nathanaël !...

(Nathanaël veut se tuer ; puis, jetant son poignard, il tombe à genoux entre ses deux enfants, aux pieds de Madeleine.— Caïphe sort avec sa suite.)

NATHANAEL.

Oh ! mes enfants... pardon !...

MADELEINE, se ranimant.

Marthe, voici ta mère...

Enfants, ne pleurez pas... Cette vie éphémère
Vaut-elle donc le ciel ? Me plaindre, quand je vais
Rejoindre nos martyrs, l'ange à qui je rêvais...
Et lui, mon Rédempteur !... Bientôt, votre nacelle
Vous conduit vers la Gaule, au pays de Marcelle,
Dont les sillons creusés par le fer des Romains,
Attendent la moisson que Dieu met dans vos mains...
La loi de charité...

(Avec extase.)

Je la vois... oui ! c'est elle !
La cité du Seigneur, la Solyme immortelle !...

C'est tout le genre humain, libre de son linceul,
Comme Lazare et moi... n'adorant que lui seul !...
Rome !... quel jour nouveau brille sur tes ruines ?
Trois Césars inclinant leurs fronts et leurs poitrines
Sous le Verbe éternel... Là, bien loin, vers le Nord,
Voyez... le Christ, fait peuple, est conduit à la mort ;
Mais, le troisième jour, naît de sa main féconde
La paix des nations, l'espérance du monde !...
Patrie !... à toi mon corps... mon âme au roi des rois !...
Son Fils, à pareille heure, expirait sur la croix...
Vivante, il me couronne, à la droite du Père...
Seigneur... je crois en vous... je vous aime... j'espère !...

(Elle meurt ; Sihora tombe à ses côtés.)

JEAN.

Anges, montez vers Dieu !...

(Il étend sur elles le voile de la Vierge.)

JUDAS.

Non... Madeleine !... Attends...

(Il saisit le fer de Nathanaël, et veut se frapper.)

JEAN, arrêtant son bras.

Marche ! et sois réprouvé jusqu'à la fin des temps !...
Ployé sous le mépris, rongé par la souffrance,
Vis, pour le désespoir... et moi, pour l'espérance !...

CHŒUR DES ANGES.

Hosannah !
Espérance éternelle,
Apparais à ses yeux !
Voici le Rédempteur, vivant et glorieux !
Marie, ouvre ton aile,
Et monte vers les cieux !
Hosannah !

(L'ange de l'Espérance apparaît sous un triple arc-en-ciel de lumière ; l'âme de Madeleine s'envole vers les cieux.)

FIN DE MARIE-MADELEINE.

JEAN III SOBIESKI

(DEUXIÈME PARTIE)

LE SIÉGE DE VIENNE

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS.

« Dignior imperio numne Austrius anne Polonus?
« Odrysias acies his fugat, ille fugit. »
ARMAND DE BÉTHUNE, évèque du Puy, 1683.

« Les grands noms ne se font qu'en Orient »
BONAPARTE, 1799.

PERSONNAGES.

JEAN III SOBIESKI, roi de Pologne.
YAKOUB SOBIESKI, son fils.
JÉROME LUBOMIRSKI, chevalier de Malte.
STANISLAS IABLONOWSKI, grand-hetman.
STÉPHAN POTOÇKI, écuyer du roi.
LE COMTE MALIGNY, envoyé de Louis XIV.
KARA-MUSTAPHA, grand-visir de l'armée ottomane.
SÉLIM-GHÉRAY, kan des Tatares.
ANCHAR, son lieutenant.
GIAFFER, kislar-aga (de la race noire).
MYRHA, sœur du sultan, fiancée au visir.
HAYDÉ, sa suivante.
MAÜRO, drogman (père de Myrha).
LÉOPOLD Ier, empereur.
LE PRINCE CHARLES DE LORRAINE, son beau-frère.
LE DUC DE CRÖY.
LE COMTE ROGER DE STAREMBERG, gouverneur de Vienne.
LE BARON COLLONITS, grand chancelier (évêque de Neustadt).
CHEFS POLONAIS, PRINCES ALLEMANDS, CAPTIFS, PEUPLE DE VIENNE, SÉRAIL DE MUSTAPHA, etc.

La scène est aux alentours de Vienne, assiégée par l'armée ottomane, en 1683.

PRÉFACE.

« Ahmed-Kiuperli ne vivait plus... Kara-Mustapha, son beau-frère et favori du grand-seigneur, avait hérité du sceau de l'empire... Il venait de recevoir la main d'une fille de Mohamed IV, au moment où l'ambassadeur polonais paraissait sur le territoire ottoman (1). »

Voilà, en quelques mots, le principal ressort du sujet, transporté presque sans altération dans le drame. Je n'ai pas eu besoin, pour exciter l'intérêt dans cet ouvrage, d'imaginer une action en dehors de l'histoire ; il a suffi, cette fois, de détacher quelques pages de cette épopée moderne, et de les traduire pour la scène le plus fidèlement qu'il est possible. C'est la dernière croisade du monde chrétien contre l'islamisme, et la seule qui ait réussi. « C'est depuis lors, dit encore M. de Salvandy, que les Turks ont cessé d'être pour l'Europe un objet d'épouvante... La chute de Candie, dont le monde tremblait encore, et celle des places fortes de la Hongrie supérieure, venaient menacer à la fois l'Italie par le nord et le midi. L'islamisme semblait s'avancer sur l'Europe, dans son progrès éternel, d'une façon fatale. L'invasion de Kara-Mustapha s'était offerte aux imaginations comme une suite de ce débordement destructeur et inévitable. Jean Sobieski survient, le torrent se brise à ses pieds. Ses victoires ont quelque chose d'héroïque et de miraculeux, de désin-

(1) *Histoire de Jean Sobieski*, par A.-N. de Salvandy; tom. II, liv. VIII.

téressé et d'utile au genre humain. Elles tranchent un débat qui tenait également fixés les regards d'Aureng-Zeb, poursuivant ses conquêtes à travers l'Asie, et ceux de Penn, dictant ses vertueuses lois au nouveau monde. Toutes les églises de l'univers chrétien célébraient les louanges de cet autre Machabée; les académies les consacraient par leurs dissertations savantes, les poëtes s'inspiraient, avec le goût peu sûr d'alors, à ce triomphe de Jean et de Jésus-Christ. *Il arriva de France un distique...* (Voyez l'épigraphe.) Un évêque eut ce courage; du reste, toute notre littérature fit silence. Il est digne de remarque qu'on n'y trouve tracé *nulle part* ce nom de Sobieski, partout écrit chez les poëtes *italiens, anglais* et *allemands...* de cette époque. C'est que l'adulation, toujours prête à charger les rois de ses bassesses, avait inventé parmi nous de se déclarer jalouse du héros de la Pologne, pour faire honneur à Louis XIV; et, il faut le dire, Louis XIV eut le tort de provoquer cet injurieux hommage... etc. »

D'après ce passage, mes lecteurs s'expliqueront eux-mêmes les motifs pour lesquels ce drame, tiré des annales de la Pologne indépendante, et reçu à l'Odéon depuis 1848 (comme *Françoise* et comme *Edvige*, jouées en 1849 et en 1850 au boulevard), n'a pas encore pu se faire jour sur une scène d'ordre à Paris. Il est venu se heurter contre un *veto* anonyme de certains poëtes tombés, de vrais barbouilleurs, enchantés de pouvoir exercer sur l'art dramatique en France une mission de haine et de représailles. Ces Turks officiels ont jugé que l'admission de Jean Sobieski au théâtre pourrait déplaire à la Prusse, à la Russie et à l'Autriche, avec lesquelles la France se trouve, à ce qu'il paraît, dans une étroite quoique secrète alliance. Évidemment, ils ont suivi en cela les traditions du grand siècle et du grand roi, qui ne payaient à la victoire elle-même de Jean Sobieski qu'une admiration très-limitée. On voit que rien n'a changé depuis; et, pour ma part, je n'ai plus le droit de m'en plaindre. Si Louis XIV défendait qu'on prononçât le nom de Jean Sobieski en sa présence, il semble tout naturel qu'on me défende aujourd'hui de le prononcer au théâtre. Les scènes littéraires de Turin, de Mi-

lan et de Naples n'ont pas eu les mêmes appréhensions ou les mêmes ménagements à garder ; et cette œuvre, bien que polonaise par le nom de son héros et par les sentiments qu'elle exprime, a fait le tour du nouveau royaume d'Italie, déjà assez affermi pour n'avoir pas à redouter le succès d'une tragédie.

« Dimanche dernier (20 octobre 1861), dit le *Monde illustré* de Turin, la compagnie dramatique lombarde, si habilement dirigée par le profes eur Alamanno Morelli, nous a donné, au théâtre Gerbino, le drame de *Jean Sobieski*, ou *le Siége de Vienne*. Cette pièce, bien que traduite en prose, et par conséquent dépouillée de la moitié de sa valeur, du langage harmonieux et concis dont l'auteur l'avait revêtue, a obtenu le succès le plus éclatant. Les deux rôles de Sélim, kan des Tatares, et de Myrha, l'esclave chrétienne, joués par le directeur-artiste et par Mlle Adélaïde Tessero, la nièce de Mme Ristori, ont soulevé d'unanimes applaudissements et ont valu à leurs interprètes un rappel à la chute du rideau. Le frère de la grande tragédienne, E. Ristori, a dignement rempli le personnage de Jean Sobieski. »

Ce succès obtenu sans ma participation, sans ma présence, par de vaillants artistes que je regrette de ne pas connaître et que je compte aller remercier personnellement de leur courage, est déjà un très-beau dédommagement de mon travail. Il fait le plus grand honneur à M. Alamanno Morelli surtout, qui, non content de le soutenir de son talent éprouvé, n'a reculé devant aucun des sacrifices que nécessitait une mise en scène dispendieuse et brillante. Cette épreuve difficile d'une traduction en prose d'un ouvrage littéraire me fait bien espérer du mérite scénique de mon poëme. Quelques critiques ont cependant relevé l'exaltation et l'âpreté du caractère de Sélim, le proscrit hongrois devenu musulman par vengeance contre l'Autriche, et forcé de servir un chef débauché qu'il méprise et qu'il déteste. Je les prie de se reporter deux siècles en arrière, à cette époque de transition, si récente et déjà si ancienne, où le feu des bûchers se rallumait encore au souffle des passions religieuses en Bohême, en Hongrie, en Italie, en Espagne et même en

France; dernière explosion d'un fanatisme incendiaire dont la Pologne, seule en Europe, n'a jamais voulu déshonorer son histoire. Le caractère de Sélim est, selon ma pensée, entièrement conforme aux mœurs et aux sentiments de cette sanglante période. Un poëte dramatique n'est pas solidaire des actions et des idées qu'il prête à chacun de ses personnages en particulier; il n'est responsable que de l'effet d'ensemble qui résulte de son œuvre, et cet effet, je puis le dire avec assurance, est tel qu'il devait ressortir du sujet que j'ai traité : le triomphe définitif de la civilisation chrétienne sur la barbarie orientale, du principe de nationalité sur la conquête. Voilà la seule réponse que je me permettrai de faire aux analyses, d'ailleurs très-judicieuses et très-bienveillantes, de mon drame en Italie.

Il rencontrerait sans doute, même à Paris, les loyales sympathies du public et de la presse. « La France, dit M. Charles Monselet dans un petit livre fort spirituel, n'a eu pour M. C. Ostrowski qu'une demi-hospitalité. Il a écrit des pièces de théâtre très-passionnées, qu'on ne joue pas ou qu'on jouera trop tard. — Que voulez-vous? *J'aime la Pologne!* »

Paris, 1862.

JEAN III SOBIESKI

(DEUXIÈME PARTIE)

LE SIÉGE DE VIENNE

ACTE PREMIER

LE CAMP TURK.

Devant la tente du visir, en face de Vienne. — Sur l'avant-scène, une croix de pierre; un cortége de prisonniers chrétiens gardés par des soldats tatares. — Soldats turks étendus à terre. — Dans le fond, la ville et le Danube. — Cinq heures du matin.

SCÈNE I.

ANCHAR, CHEF DES TATARES, YAKOUB SOBIESKI, STÉPHAN, CAPTIFS POLONAIS ET ALLEMANDS, MUEZZINS.

CHŒUR DES MUEZZINS, sur les hauteurs.

L'ombre s'enfuit, en déchirant ses voiles;
Fils du soleil,
Assis sur un trône d'étoiles,
Grand Mohamed, tu nous dévoiles
Ton front vermeil :
Tout l'univers te chante à son réveil !

CHŒUR DE SULTANES, dans la tente du visir.

Déjà l'aurore a couronné de roses
L'ange du jour;
Pour toi ses splendeurs sont écloses,
Belle Myrha! toi qui reposes
Dans ton séjour :
A toi, visir, la couronne d'amour!

ANCHAR.

Esclave, allons, debout!

STÉPHAN.

Ma poitrine s'enflamme...
Un peu d'eau, pour le ciel! si vous avez une âme!

ANCHAR.

Bois ton sang, vil giaour!...

(Il s'éloigne.)

YAKOUB, s'approchant de la croix sous laquelle Stéphan vient de tomber.

Un soldat polonais!
Ces traits... ce médaillon! oui, je te reconnais...
Mon cher Stéphan!

STÉPHAN, se dressant avec effort.

Je meurs, les yeux brûlés de larmes...
O mon maître! est-ce vous?

YAKOUB.

C'est moi, ton frère d'armes!

STÉPHAN.

Vous, prince, au camp païen!

YAKOUB.

Prisonnier, comme toi!

STÉPHAN.

J'avais là, sur mon cœur, un message du roi
Votre père... lisez.

YAKOUB.

« Au camp de Varsovie.
Cher Yakoub, souviens-toi que ta vie est ma vie;
Je remets mon royaume à la garde de Dieu,

Laissant tous ceux que j'aime à la Vierge bénie,
Patronne de Pologne et de Lithuanie.
Le quinze août, mil six cent quatre-vingt-trois. Adieu!
Le roi, Jean Sobieski. »

(Un coup de canon dans le lointain.)

ANCHAR, s'approchant.

Debout! voici l'aurore!

(Les prisonniers se lèvent. — On entend la diane.)

STÉPHAN.

Pitié! je veux mourir sous cette croix...

ANCHAR, le menaçant.

Encore?

YAKOUB.

Grâce, un enfant!

STÉPHAN, lui remettant un médaillon.

A vous ce lien de cheveux,
Souvenir de ma mère...

YAKOUB.

Oh! jamais!

STÉPHAN.

Je le veux...
Prenez!... Ce médaillon renferme un peu de cendre
Du tombeau paternel où j'espérais descendre...
Ces reliques, daignez les jeter sur mon front...
De cette terre un jour nos vengeurs surgiront...
Je rends mon âme à Dieu, ma dépouille flétrie
Au sol natal, à toi, Pologne, ô ma patrie!...

YAKOUB.

Je le jure!

STÉPHAN.

A présent, pour moi tout est fini...
Souviens-toi de ma sœur!...

YAKOUB.

Oui, frère!... sois béni!...

(Stéphan expire dans ses bras.)

Mort!...

ANCHAR.

Prince, éloignez-vous !... Emportez ce cadavre
Aux tentes des chrétiens !

CHŒUR.

Allah sourit, et le matin rayonne
A son réveil ;
La rose en ouvrant sa couronne,
Aux baisers du jour abandonne
Son sein vermeil :
Allah sourit, et voici le soleil !...

(Le cortége s'éloigne. — Le jour se lève ; on voit dans le lointain le Danube et la ville de Vienne, avec la brèche ouverte devant le palais impérial.)

SCÈNE II.

YAKOUB, *seul.*

O douleur qui me navre !...
Stéphan est libre... et moi... je veux l'être demain !...
Voilà donc ces vainqueurs du Slave et du Germain ;
Dignes fils du désert !... Sur ces tombes récentes,
Où jadis ondoyaient les moissons florissantes,
Le pillage, la mort, l'incendie en tout lieu,
Vienne en flammes, son peuple abandonné de Dieu !...
Et plus près, ce camp turk, fleuve d'or où s'étale
D'une sœur du sultan la pourpre orientale ;
Là, règne le plaisir, la démence, l'orgueil,
Et l'Occident vaincu, prosterné sur le seuil :
C'est tout notre avenir !... Telle sera l'Europe
Sous ce déluge humain qui déjà l'enveloppe ;
Le flot grandit toujours : le voilà !... Devant qui
Viendra-t-il se briser ? C'est toi, Jean Sobieski,
Toi, mon père et mon chef, dont la main fut choisie

Pour construire une digue au torrent de l'Asie;
Évoquer du tombeau Charlemagne et Baudouin,
En disant, comme Dieu : « Tu n'iras pas plus loin !... »
Captif, je ne dois plus partager sa victoire...
Mourir au champ d'honneur, c'est naître pour la gloire;
Mais vivre obscur, sans nom, sans amour, sans péril,
Entre deux désespoirs, l'esclavage ou l'exil:
Voilà mon sort!... Myrha, mon ange tutélaire,
Ta beauté de Sélim désarma la colère...
C'est elle!... avec Maüro, son drogman.

(Il veut s'éloigner.)

SCÈNE III.

YAKOUB, MYRHA, HAYDE, MAÜRO, dans le fond.

MYRHA, en costume grec moderne.

Le voici!...
Toujours triste!...

(S'approchant.)

Seigneur Yakoub!... C'est donc ainsi
Qu'un jeune prisonnier, dont le sort m'intéresse,
D'une sœur, d'une amie, insulte la tendresse?..
Après trois jours d'absence, est-ce trop d'un regard?

YAKOUB.

Oui, ta voix de Sélim fit tomber le poignard;
Mon sang, tu l'as tari; prisonnier sur parole,
Des tourments de l'exil ta pitié me console...
Comme un ange gardien, veillant à mon chevet,
Tu pris soin de mes jours que la fièvre achevait:
A toi la fleur que j'aime, éclose au bruit des armes...

MYRHA, la recevant.

La fleur du souvenir!... elle est pleine de larmes!
Ta blessure peut-être...

YAKOUB.

Un proscrit sait souffrir;
Mais j'en porte une au cœur que Dieu seul peut guérir.

MYRHA.

Dieu seul?... Oui, bien des fois, dans l'ardeur de la fièvre,
Un nom mystérieux s'échappait de ta lèvre;
Bien des fois je t'ai vu, comme dans cet instant,
Suivre au loin vers le Nord le nuage flottant...
Ce n'est pas ton pays! c'est une fiancée
A qui tu renvoyais quelque douce pensée...

YAKOUB.

Je songeais à ma mère.

MYRHA.

Elle attend ton retour?

YAKOUB.

Elle! ma mère... ô ciel! C'est mon premier amour,
Sans doute le dernier.

MYRHA.

Quel est son nom?

YAKOUB.

Marie.

MYRHA, avec joie.

Le mien aussi, le mien!... Myrha, dans ma patrie,
De la sainte Madone est le nom glorieux!
Écoute... en te parlant des Césars, mes aïeux,
Je sens mon cœur plus fort, ma pensée agrandie!...
Fils d'Athènes, mon père, un des chefs de Candie,
Vit tomber ce rempart des chrétiens du Levant;
Banni par Ibrahim, le visir triomphant,
Il parvint en Pologne : une main souveraine
Fut le prix de sa gloire... Un jour, aux champs d'Ukraine,
Où l'hetman Sobieski de héros devint roi,
Ma mère en esclavage entraînée avec moi,
Fut vendue au sultan; depuis ce jour funeste,

Cette croix de mon père est tout ce qui me reste :
Son destin, je l'ignore !...

MAÜRO.

Espère en Dieu, Myrha !
Noble fille d'Hélène, un jour, il te rendra
Ton père et ton pays !

MYRHA.

Mon pays doit renaître !...
Ma mère, dont les pleurs avaient touché son maître,
En me donnant un frère, un fils à son époux,
S'éteignit dans mes bras. Je la vois à genoux
Devant cet Osmanide, âme vaste et profonde,
Désarmant son orgueil prêt à frapper le monde !
Mais le noir Mustapha, compagnon de plaisir
De son fils Mohamed, fut élu grand-visir.
Dès lors, tout fut changé ; son audace vulgaire
Remplit tout l'Orient des clameurs de la guerre ;
Par lui, ma mère est morte : en me laissant à moi
Ce signe de clémence, emblème de sa foi,
Et ce stylet vengeur, symbole de la mienne !...
Je sens dans ma poitrine une âme athénienne !
J'aime la liberté ! nom si triste et si beau,
Comme on aime une mère étendue au tombeau...
Moi, sœur de Mohamed, tyran que je méprise !
Moi, femme du visir, quand Vienne sera prise ?
Vivre esclave ?... plutôt mourir en combattant ;
Plutôt rejoindre au ciel ma mère qui m'attend !

YAKOUB.

Oui, nos âmes sont sœurs... à ces marques certaines,
Je reconnais mon sang dans la fille d'Athènes !

MYRHA.

Veux-tu venger ma mère et sauver ton pays ?

YAKOUB.

Je suis ton frère... ordonne, à l'instant j'obéis.

MYRHA.

Eh bien... délivre-toi du maître qui l'opprime !

YAKOUB.

La liberté n'est point le salaire du crime.

MYRHA.

Veux-tu que ce poignard lui déchire le sein ?

YAKOUB.

Je suis soldat, te dis-je, et non pas assassin.
Quand je me jette au feu pour une cause juste,
Je sens mon cœur vaillant, mon bras ferme et robuste ;
Mais frapper l'ennemi dans l'ombre et sans danger,
Jamais !... je sais combattre, et non pas me venger.

MYRHA.

Qui donc nous sauvera?

YAKOUB, montrant la lettre de son père.

Si j'en crois ce message,
Sobieski du Danube a forcé le passage.
Les pas de ce grand homme ont ému l'univers ;
De l'Europe à genoux il doit rompre les fers,
La gloire de Ghocim est fidèle à son glaive ;
Et, l'Islam abattu, l'Orient se relève :
La Grèce, ayant repris son antique fierté,
De Sparte à Marathon s'ouvre à la liberté !...

MYRHA.

L'Orient libre... Yakoub, oh ! parle, parle encore !
Une splendeur divine à mes yeux vient d'éclore !
Tout ce que tu m'as dit, je le sens, je le vois ;
La patrie au tombeau se ranime à ta voix :
Dût ma mort expier cet aveu qui t'offense,
Je t'ai donné mon âme !...

CRIS, au dehors.

Allah !...

HAYDÉ, s'approchant.

Sélim s'avance !

MYRHA.

Sélim ! Dois-je subir ses regards détestés !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SÉLIM, SOLDATS dans le fond.

SÉLIM, impérieusement.

Chrétiens, retirez-vous !

MYRHA.

Yakoub, Maüro, restez !

SÉLIM.

Vous m'avez entendu...

MYRHA.

Sélim, qui t'autorise
A commander ici ?

SÉLIM.

Pardonne à ma surprise ;
Deux ennemis d'Allah ! tu parais l'oublier !

MYRHA.

Deux captifs comme nous...

(Aux soldats.)

Gardez ce chevalier;
Je veux l'entendre : et toi, Sélim, fais mieux paraître
Le respect que tu dois à la sœur de ton maître !

SÉLIM, à part.

Le respect !...

MYRHA.

Qui t'amène ?

SÉLIM.

Un firman du visir.
Des bois de Moravie où je comptais saisir
Léopold fugitif, et bientôt notre esclave,
Je viens prendre d'assaut Vienne, la cité slave.

Le soleil aujourd'hui dans le sang s'éteindra...
Tu vois si je sers bien le frère de Myrha.

MYRHA.

Tu le sers, toi, Sélim, digne chef de ta horde;
Toi, dont le nom veut dire : esclavage et discorde!
Toi, fils de Jean Zrini, le sauveur des Hongrois !...

SÉLIM.

Oui, je descends d'Arpad, le premier de nos rois;
Aujourd'hui, seul espoir d'une race opprimée,
J'ai nom Sélim-Ghéray, dernier kan de Krimée !
Le sort m'a désigné pour venger mon pays;
Adopté par l'Islam, à lui seul j'obéis :
Je cède sans murmure à la loi souveraine
De la fatalité qui me pousse et m'entraîne !...
Regarde ces remparts que domine un croissant;
Vois ce fleuve à tes pieds, rouge de notre sang :
Demande-lui combien ses grèves détrempées
Ont roulé d'ossements et de têtes coupées !...
Si dans les souterrains du palais des Habsbourgs,
Tous les morts se dressaient au bruit de nos tambours,
On verrait mes aïeux, tués par sa clémence,
Poursuivant Léopold d'une clameur immense;
Et ce cri d'anathème, en lui disant mon nom,
Couvrirait la bataille et le glas du canon !
Mais déjà l'Orient contre lui se soulève;
Tel qui frappe du glaive est tué par le glaive :
Quand le pouvoir devient tyrannique et pervers,
Le droit du peuple esclave est de rompre ses fers!
Par moi, Vienne est promise aux vengeances divines;
Et le torrent de flamme éteint sur ses ravines,
Le dernier des giaours fouillera sous ses pas
Pour découvrir sa trace, et n'y parviendra pas !

YAKOUB.

C'est donc pour assouvir cette soif de vengeance
Que tu flétris ton âme et ton intelligence?

Que du sombre héritier d'illustres empereurs,
Tu fais à tout un peuple expier les fureurs?
Ne crains-tu pas, Sélim, que Dieu ne se décide
A jeter sur ton front le sang du fratricide?
Que ne vas-tu prier Tököly-le-Magyar
D'invoquer pour arbitre entre vous et César,
Mon roi, Jean Sobieski!...

SÉLIM.

Sobieski pour arbitre
Entre César et nous? Dans quel but? à quel titre?...
Vois cet écrit signé de sa main!...

YAKOUB, lisant.

Se peut-il!
Huit cents arrêts de mort! une liste d'exil!...

SÉLIM.

Je viens de la saisir sur son char de victoire...
Voilà comme il pardonne, et voilà son histoire!
Connais-tu bien cet homme inflexible et cruel?
Sais-tu que la clémence est une fleur du ciel
Qui ne s'épanouit que dans le cœur des braves?
Lui, juste? lui, clément? lui, briser nos entraves?
Le premier de sa race, écuyer d'Ottocar,
Rodolphe, ayant volé la pourpre de César,
Du vieux roi de Bohême exigeait les hommages :
« Je ne te dois plus rien, je t'ai payé tes gages! »
Dit le Slave indigné. — Léopold en naissant
Fut ondoyé, m'a dit mon père, avec du sang;
Mais il verrait le ciel s'écrouler dans l'abîme,
Plutôt que de manquer une seule victime!...
Mon père! ô souvenir! nuit d'angoisse et d'horreur!
D'enfant, il l'a fait homme, et de prince, empereur;
En récompense, il l'a tué d'un coup de hache.
Son sang a rejailli sur la tête du lâche;
Le lendemain, ma mère est morte : et puis, ma sœur,
Folle de désespoir, fuyant le ravisseur,

A péri dans ce fleuve... Il a tué son âme!...
Quand pourrai-je à Stamboul escorter cet infâme;
Et vainqueur, des Sept-Tours franchissant le portail,
Voir sa tête clouée aux balcons du sérail!...

MYRHA.

Dieu ne permettra pas que ce vœu s'accomplisse.

SÉLIM.

Votre Dieu des tyrans fut toujours le complice!

YAKOUB.

Il nous reste un appui plus fort que ce rempart.

SÉLIM.

Léopold? vil esclave! as-tu vu son départ?

YAKOUB.

Et si je te disais le grand nom de mon père,
Tu tomberais, païen, la face contre terre!

SÉLIM.

Oui, quelque serf obscur, vagabond comme toi...
Tu n'es qu'un émissaire aux gages de ton roi!

YAKOUB, *saisissant une épée à terre.*

Sur mon âme, tu mens!...

SÉLIM, *à sa suite.*

A moi, soldats!... Meurs, traître!...

MYRHA.

Arrière tous, au nom du visir, votre maître!
Yakoub, rends-moi ce fer... Toi, Sélim, obéis!
Foulant aux pieds l'honneur, la foi de ton pays,
Tu frappes un captif!... Laisse-lui son outrage,
Frère, ce renégat ne vaut pas ton courage!

SÉLIM.

Ah! c'est trop m'insulter... Songes-y bien, Myrha,
Ce que n'a pu l'amour, la haine l'obtiendra;
Si même le destin contre nous se déclare,
J'aime comme un Hongrois: je hais comme un Tatare!
(A Yakoub.)
Va, rejoins ta tribu!... Mais, par le sang d'Arpad,

Giaours, vous entendrez, dans les cris du combat,
Le nom de Jean Zrini !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANCHAR.

ANCHAR, sortant de la tente du visir.

Kan Sélim !...

SÉLIM.

Qui m'appelle ?

MAÛRO.

Anchar, ton lieutenant.

ANCHAR, un écrit à la main.

De la cité rebelle,
Ce message secret, au visir des Germains,
Signé de Staremberg, est tombé dans nos mains.

SÉLIM, le passant à Maûro.

Quel est-il ?

MAÛRO, lisant.

« Pas un jour à perdre, » écrit le comte.

SÉLIM.

Le message est précis !

ANCHAR.

Et la réponse est prompte
Comme un glaive.

MAÛRO.

« A demain ! » Signé : moi, grand-visir.

SÉLIM.

Est-ce tout ?

ANCHAR.

Lis plus bas.

MAÛRO.

« Sélim pourra choisir
Un messager chrétien. »

SÉLIM.

Sa volonté soit faite...

Approche !...

YAKOUB.

Que veux-tu ?

SÉLIM.

Rends hommage au prophète
Qui te permet de fuir ma haine et mon mépris ;
Veux-tu la liberté ?

YAKOUB.

Qui, moi ? libre ? à quel prix ?...
Mourir avec honneur vaut mieux que vivre infâme...

SÉLIM.

Le démon de l'orgueil a soufflé sur ton âme ;
De ton sang polonais réprime la fierté...
Je te demande encor : veux-tu la liberté ?

YAKOUB.

Parle.

SÉLIM.

Rends ce message, avec cette réponse,
Au gouverneur de Vienne... à ce prix je renonce
A ta rançon.

MYRHA.

Adieu... Souviens-toi de Myrha...
Jusqu'aux murs de la ville Anchar te conduira...
Sois libre !...

YAKOUB, s'éloignant.

J'obéis.

MAÜRO, lui serrant la main.

A bientôt, je l'espère...
Annoncez aux Viennois, Sobieski, votre père !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins YAKOUP.

MYRHA, le suivant du regard.

Il part!... Et toi, Sélim, tu ne veux pas sa mort;
Il vivra, tu m'entends!... Rappelle-toi le sort
Des deux fils du visir, nés d'une Frangistane,
Amoureux de Fatmé, sa première sultane!
Le Bosphore a reçu trois cadavres sans nom;
Toi, son fils adoptif, prends bien garde : sinon,
Par Mohamed le Sage, Osman ou saint Étienne,
Pour la tête d'Yakoub, je fais tomber la tienne!...

SÉLIM.

Tant de haine, pour moi...

MYRHA.

Tu m'as comprise; adieu!
Tu ne dois me revoir, Sélim, que devant Dieu!
Sortons!

SCÈNE VII.

SÉLIM, ANCHAR.

SÉLIM.

Elle me chasse!

ANCHAR.

Oui, l'insulte à la bouche!

SÉLIM.

Quel est, pour ce captif, l'intérêt qui la touche?...
Le sais-tu?

ANCHAR.

Quoi! ton cœur ne te l'a-t-il pas dit?

SÉLIM.

Non !...

ANCHAR.

Il est son amant.

SÉLIM.

Cet esclave maudit ?

ANCHAR.

Fils du roi de Pologne !

SÉLIM.

Achève !...

ANCHAR.

En ton absence,
Le sort m'a révélé sa royale naissance ;
J'ai su que chaque soir ils ont un entretien,
Ici, sous cette croix...

SÉLIM, tirant son poignard.

Ah ! son sang ou le tien !

ANCHAR.

Voici le grand-visir...

SÉLIM.

Ce traître nous échappe !...

ANCHAR.

Non ! je pars avec lui... s'il veut fuir, je le frappe...

SÉLIM.

Vois-tu ce chiffre d'or, empreint sur ce poignard ?

ANCHAR.

« A Sélim-ben-Zrini, moi, l'émir montagnard. »

SÉLIM.

Il donne à ce qu'il touche une mort aussi sûre
Que l'aspic, de sa bave irritant la blessure !

ANCHAR.

Le poison de l'Upas est inflexible et prompt.

SÉLIM.

Une étrange douleur vous comprime le front ;

Puis, un rire insensé, des pleurs à la paupière,
Et puis, le cœur s'endort, mais d'un sommeil de pierre...

ANCHAR.

Je le sais.

SÉLIM.

Son firman, c'est toi qui le rendras...

ANCHAR.

J'entends... Et ce poignard?

SÉLIM.

Tu le rapporteras...

Va!...

(Anchar s'éloigne.)

SCÈNE VIII.

LE VISIR KARA-MUSTAPHA, SÉLIM, GIAFFER, SUITE.

LE VISIR.

Lève-toi, Sélim! devancé par la gloire,
Ton retour nous présage une prompte victoire;
Étranger parmi nous, je t'aime comme un fils,
Et d'un cœur bienveillant je reçois tes avis:
Ici, l'air est plus libre et l'espace est plus ample.

SÉLIM.

Visir de Mohamed, mon chef et mon exemple,
Tu sais que Léopold, son cachot déserté,
A sa fuite honteuse a dû la liberté.
Ce tyran des Hongrois, des Lombards et des Slaves,
Qui foulait à ses pieds vingt millions d'esclaves,
Je l'ai vu, lâchement accroupi sur un char,
Près de sa fière épouse, enceinte d'un César.
Vingt mille fugitifs remontaient le Danube;
Son geôlier Collonits, le moine au front d'incube,
Leur montrait le chemin... J'apparais devant eux:

Dès la première attaque, ô désastre honteux !
Ils me demandent grâce... et l'empereur de Rome
Comprit qu'un roi déchu vaut à peine un autre homme.
Je promets un trésor à qui l'aura saisi;
Mais tu veux un assaut : je suis prêt, me voici !...
Laissant fuir Léopold au fond des bois moraves,
Je t'amène à Neustadt vingt mille de ses braves;
C'est à toi d'ordonner leur échange ou la mort :
Marchons ! pour avoir Vienne, il suffit d'un effort !

LE VISIR.

J'appartiens à Myrha ; c'est le jour du prophète !

SÉLIM.

Je viens pour un assaut, et non pour une fête !

LE VISIR.

J'obéis au sultan ; mais tu dois m'obéir !

SÉLIM.

Te laisser perdre un jour, ce serait le trahir !

LE VISIR.

Réprime les élans d'un orgueil qui me blesse !

SÉLIM.

Écarte les témoins !

LE VISIR.

Giaffer ! qu'on nous laisse !...

SCÈNE IX.

LE VISIR, SÉLIM.

LE VISIR.

Nous sommes seuls.

SÉLIM.

Pardonne à la sincérité
D'un cœur sur toute chose aimant la vérité !
Trois mois sont écoulés, visir, qu'il t'en souvienne,

Depuis qu'Allah nous dit : « Je veux régner sur Vienne ! »
Ses remparts sont ouverts, sa défense est à bout ;
Et, comme au premier jour, Vienne est encor debout !...
Trois cent mille croyants, pleins d'ardeur et de haine,
N'attendent qu'un signal, et leur attente est vaine !
Il est temps d'en finir avec tous ces apprêts ;
La victoire d'abord, les triomphes après !
Plus d'un siecle avant toi, Soliman, le grand homme,
Méditait sous ces murs la conquête de Rome.
Il prépare un assaut ; Charles-Quint cependant,
Fils du soleil, se lève au fond de l'Occident :
Il marche, et Soliman, ebloui de sa gloire,
Recule, et sans combat lui cède la victoire !
Si tu tardes encor, crains de fuir comme lui ;
Ce qu'était Charles-Quint, Jean Trois l'est aujourd'hui :
C'est le lion du Nord, le simoun invincible ;
Par lui, dit le Vaillant, ta défaite est possible,
Et pour toi la défaite est un arrêt de mort !...

LE VISIR.

Mais tu rêves, Sélim ! Ce vieux lion du Nord,
Sous le poids de son âge et de sa renommée,
Ne songe même pas à conduire une armée !
La trêve de dix ans lui barre le chemin !

SÉLIM.

Demain la trêve expire, il arrive demain !...

LE VISIR.

Qu'il vienne ! en ce débat j'ai l'appui de la France.

SÉLIM.

Son appui ? j'ai pitié de ta folle assurance !
Jamais elle ne tend la main à l'oppresseur ;
La France défendra la Pologne, sa sœur !
Réveille-toi, visir, car le péril est grave ;
Sinon, malheur à toi !

LE VISIR.

Malheur à qui me brave !. .

Laissons dans ses forêts l'empereur fugitif;
Moi, je l'aime encor mieux exilé que captif:
Et dans Vienne aux abois j'ai des intelligences,
Qui bien mieux que ton bras serviront nos vengeances...

SÉLIM.

Comment?

LE VISIR.

Vois cet écrit; les Serbes, les Lombards,
Cette nuit, à prix d'or, m'ouvriront les remparts:
Oui, demain, sans combat, la couronne d'Autriche
Voit tomber dans nos mains son joyau le plus riche!...
C'est Paris qu'il me faut! c'est l'Espagne au ciel pur;
Rome, avec la fraîcheur des jardins de Tibur,
Son printemps éternel, qui me berce et m'enivre:
Au sommet de mes jours, je veux me sentir vivre,
Poser sur l'Italie un trône indépendant,
Dont la base géante étreigne l'Occident!
Fonder, nouveau calife, un empire célèbre
S'étendant de Mossoul jusqu'aux bouches de l'Èbre,
Où régnaient nos aïeux!... C'est dans un but pareil,
Médité longuement dans mes nuits sans sommeil,
Que vingt peuples obscurs, dont j'ai courbé la tête,
Enchaînés par l'effroi, marchent à la conquête
De ce vieil Occident, dont les princes jaloux
Ne sont plus les pasteurs des peuples, mais les loups.
A présent tu sais mieux où tend mon âme altière;
Vienne pour moi n'est rien: je veux l'Europe entière!
Et dans Rome ou Paris, libre enfin de mes fers,
Je prétends à mon tour dominer l'univers!
Il me faut un Zéïde, un cœur qui me soutienne,
Une âme ardente et vaste, enfin, comme la tienne!

SELIM.

Je suis fils d'un Zrini; qu'exiges-tu de moi?

LE VISIR.

Si tu sers mon amour, Sélim, tu seras roi!

SÉLIM, à part.

Son amour !

LE VISIR.

Oui, bientôt, ce sanglant diadème
Qui du front d'un Habsbourg tombe sous l'anathème
Aux pieds de Tököly, c'est toi qui l'obtiendras ;
J'en couronne ton front, mais il me faut ton bras !
Avec l'or des Césars le sultan nous seconde :
A lui Stamboul, à toi Belgrade, à moi le monde !...
Qu'en penses-tu, mon fils ?

SÉLIM.

Allah est tout-puissant !
Ce nom, j'en serai digne, et je t'offre mon sang !
L'esprit d'Ismaël même éclaire ta pensée !...

LE VISIR.

Que nous veut Giaffer ?

(On entend une symphonie dans la tente du visir.)

SCÈNE X.

Les mêmes, GIAFFER, HAYDE.

GIAFFER.

Myrha, ta fiancée,
Est prête à recevoir l'anneau de son époux.

LE VISIR.

Obéir à Myrha c'est mon soin le plus doux.
(Haydé s'éloigne. — A Sélim.)
Écris à ton héros, le vaillant roi des Slaves,
Que pour mille onces d'or je lui rends nos esclaves ;
L'amour de ses enfants, de sa patrie en deuil,
Doit parler dans son cœur plus haut que son orgueil :
S'il persiste à combattre, au péril de sa vie,
Qu'il s'apprête à nous voir un jour, dans Varsovie...

Ta main!... Quelques instants de prière et d'amour,
Et ce soir, chez Myrha, j'attendrai ton retour.

(Il sort avec Giaffer.)

SCÈNE XI.

SÉLIM, seul.

De l'or, quand il faut vaincre, et Myrha son épouse?
Jamais!... Où me conduit cette fureur jalouse!
Dans mes chaînes d'esclave en vain je me débats;
Je voudrais être libre, et je ne l'ose pas!...
Je pleure, moi, Sélim!... Tout un monde idolâtre
Sert le fils d'une juive... Il est là, ce mulâtre,
Cet amant d'Aïcha, la sultane au teint noir,
Rêvant gloire et richesse au fond de ce manoir!...
Je n'aurais tout donné, mon sang, ma foi, mon âme,
En échange des noms de transfuge et d'infâme,
Que pour lier ma honte à son char triomphal
Et jeter ce que j'aime aux bras de mon rival?
Moi, Jean Zrini, donner à Vienne un pareil maître!
Allons rejoindre Anchar; et cette nuit peut-être
Le brisant sous mes pas, j'aurai recommencé
Ma vengeance qui meurt aux mains d'un insensé!...
Quel est ce bruit?... J'entends vibrer sous ces murailles
Le chant des muezzins, le chœur des fiançailles!...
Frappons! d'un cri de mort ces chants seront suivis...
Il m'a serré la main!... Il m'a nommé son fils!...
Son fils!... Mieux vaut mourir. Meurs donc et désespère;
Je ne puis te venger... Pardonne-moi, mon père!...

CHŒUR DES MUEZZINS, dans la tente du fond.

Roses d'Allah, chantez vos airs de fête!
Saintes clartés,

Couronnez le front du prophète;
Versez vos parfums sur sa tête,
Jeunes beautés:
Roses d'Allah, filles du ciel, chantez!

(Le portail s'ouvre, Sélim s'élance vers le fond.)

UN MUEZZIN, sur le seuil.

Fils d'Islam, à genoux!...

(On entend le canon.)

SÉLIM.

Le canon l'applaudit!
Fils de Marie, à toi mon sang...

(Il tombe devant la croix sur l'avant-scène.)

Je suis maudit!...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

LES FIANÇAILLES.

Dans la tente du visir. — Draperie écarlate semée d'étoiles d'or. — Dans le fond, l'étendard du prophète, en soie verte semée d'étoiles d'argent.

SCÈNE I.

LE VISIR, assis sur un divan, auprès de lui MYRHA, voilée (costume oriental), HAYDÉ, DEVINS, ICOGLANS, LES FEMMES ESCLAVES DU SÉRAIL, MAÜRO, dans le fond.

CHŒUR DES ESCLAVES.

« Fleur du printemps, j'aime tes lèvres roses,
Ton sein vermeil;
Tu n'as qu'un jour dont tu disposes :
Femmes et fleurs à peine écloses,
N'ont qu'un soleil ! »
Ainsi l'oiseau chantait à son réveil.
La fleur répond : « Si ma beauté rayonne
A peine un jour,
Ce jour vaut mieux qu'un mois d'automne... »
— Cueillons la fleur dans sa couronne;
En ce séjour
Femmes et fleurs, nous vivons pour l'amour! (*)

(*) Les chœurs chantés peuvent être supprimés au théâtre, à l'e ception de celui-ci.

LE VISIR.

C'est le chant de Sâdi, le poëte des roses...
Prompte est leur destinée ! Hier à peine écloses,
Mortes avant ce soir !... Hâtons-nous d'en jouir...
La fleur de nos amours vient de s'épanouir...
Mais ton âme, en fuyant sur l'aile des génies,
Semble suivre un écho des saintes harmonies...

(Il découvre la face de Myrha.)

J'admire ta splendeur, ô perle du sérail !...
J'aime tes beaux cheveux, ta lèvre de corail,
Ta taille de sultane où tant de grâce abonde,
Qu'on croit voir un palmier sous les fruits de Golconde;
L'aurore a tes couleurs, la gazelle a tes yeux...
Je voudrais détacher les étoiles des cieux
Pour les mettre à tes pieds, les semer sur ta route...

MYRHA.

Visir, je suis esclave !

LE VISIR.

Ah ! sur mon âme !... Écoute ;
Je t'ai prise à Stamboul, sujette et sans appui :
Reine de l'Orient, mon idole aujourd'hui,
Tu n'as pas un caprice, un rêve, une folie,
Que pour toi je ne change en merveille accomplie...
Mon épouse demain, les rois que j'ai domptés
Vont servir, à genoux, tes moindres volontés;
J'attache à ton front pur, vivante poésie,
Le plus beau diamant des écrins de l'Asie...
Temple de soie et d'or, ton palais byzantin
Fait pâlir la mosquée aux coupoles d'étain :
A toi le luth sonore, à toi l'encens suave...
Que peux-tu souhaiter ?...

MYRHA.

Moi ? rien ! Je suis esclave !...

LE VISIR, lui remettant son anneau.

Demain, tu seras libre... à toi ce talisman;

Par l'anneau du prophète et du grand Soliman,
Dût Allah, comme impur, me frapper d'anathème,
A toi le monde entier : j'obéis, car je t'aime !...

MYRHA.

Va, je m'en souviendrai.

LE VISIR.

J'ai deux chefs; Mohamed,
Et le sultan, à qui tout Islam se soumet:
Eh bien, je donnerais, moi qui sers l'un et l'autre,
Le trône du sultan et le ciel de l'apôtre,
Pour un mot d'espérance, un sourire d'amour...

MYRHA.

L'espérance ?... une fleur, brisée avant le jour...
Je n'aime plus, depuis qu'on m'a tué ma mère !...

LE VISIR.

Toujours ce froid dédain, cette parole amère !...
Aurais-tu fait, dis-moi, quelque songe pareil
A ceux dont l'ange Éblis a troublé mon sommeil ?...
Qui peut m'en expliquer les menaces lointaines !

MYRHA.

Cet art est familier aux esclaves d'Athènes;
Parle ! je répondrai.

LE VISIR.

C'était comme aujourd'hui,
Soir de fête à Stamboul. Le soleil avait fui;
De la grande mosquée aux vagues du Bosphore,
Les nocturnes splendeurs luttaient avec l'aurore;
Sur un large croissant, le nom de Mohamed
Comme un nouveau soleil, dans l'azur s'enflammait:
Et ce nom, reflété sur la triple coupole,
Formait autour du temple une vaste auréole.
Comme un fleuve de feu, tout Stamboul était là,
Disant avec l'iman les louanges d'Allah.
Soudain, je vois Issa, le prophète au front calme;
Il s'avance, en levant vers le ciel une palme :

D'une douce clarté ses regards sont remplis.
Le peuple vient baiser sa tunique aux longs plis;
Il entre dans le temple, et la foule s'écrie
Prosternée à ses pieds : « Gloire au fils de Marie ! »
Alors, luit un éclair ; il embrase le ciel
Comme le glaive ardent de l'ange Gabriel;
Il brise le croissant, qui s'éteint dans les ondes
Avec un bruit pareil à la chute des mondes :
La terre a tressailli sous le souffle de Dieu,
La mer fuit, le vent gronde et Stamboul est en feu !
Quand je lève la tête, un aigle aux blanches ailes,
Phénix nouveau, semant des gerbes d'étincelles,
Sort du brasier immense ; et le jour renaissant
Éclaire une croix d'or où brillait le croissant ;
Seul, un temple est debout; et la foule s'écrie
Comme une voix du ciel : « Gloire au fils de Marie !... »
Songe plein d'épouvante ! oui, je crois voir encor
Cet aigle, ce bûcher, cette ardente croix d'or;
Ils sont là, devant moi !...

MYRHA.

Consulte les syllabes
Du nom de l'Éternel, ou les flèches arabes :
(Lisant.)
« Tout meurt, dit le prophète, Allah seul est puissant;
La fête des maudits s'éteindra dans le sang !... »

LE VISIR.

Laisse là le Koran ! je crains peu les présages;
Ce qui doit arriver arrive, ont dit les sages...
Nul ne peut se soustraire à la loi du destin ;
L'ange Azraël nous frappe au milieu d'un festin,
Le jour, dans un combat ; la nuit, dans une étreinte :
La mort n'est qu'un sommeil sans douleur et sans crainte !
Aimons-nous !... L'espérance est un mot décevant ;
La foi ? triste roseau qui cède au premier vent ;
La gloire ? vil jeton ; l'amitié ? mensongère...

Tout cela ne vaut pas cette feuille légère
Qui prête au narguilhé son encens vaporeux :
Et les grandes vertus sont des crimes heureux.
A moi ces vases d'or, et ce vin, doux mélange
Des parfums d'Yémen et des roses du Gange ;
Dis-nous un de ces airs d'Athiné, ton pays,
Qui berçaient ton enfance... Écoutons.

MYRHA.

J'obéis !...
Cette lyre a vibré sur le cœur de ma mère !
Et vous, enfants proscrits de Tyrtée et d'Homère,
Vous, mes sœurs, écoutez notre antique refrain !...

HAYDÉ, apportant la lyre.

Tu vas donner une âme à ces cordes d'airain !...

MYRHA.

As-tu vu nos captifs ?

HAYDÉ.

Oui ; parmi tous ces braves
Il n'en est pas un seul qui, rompant ses entraves,
Ne te donne avec joie et sa vie et son sang.

MYRHA.

C'est bien ! Qu'ils soient tous prêts demain, au jour naissant !
(Elle pose le pied sur un socle de bronze ; les cheveux épars, la lyre à la main, elle prélude. — Les enfants se groupent à ses côtés. — Récit.)

Patrie ! où sont les jours où, déesse féconde,
Aphrodite-Astarté
Des flots ioniens se levait sur le monde
Avec la liberté !...
Athènes ! lève-toi ! tes guerriers sont esclaves !
Au Parthénon, vois-tu ces rois germains et slaves,
Ces bourreaux, ces soldats ?
Lacédémone ! où sont les trois cents hommes libres ?
Où sont tes vrais enfants, le peuple aux fortes fibres,
Et ton Léonidas ?

Non, non! l'âme est vivante où le sang coule encore!
Ses yeux s'ouvrent; voyez
De quel éclat nouveau sa beauté se décore:
Ses bras sont déployés!
La Grèce se réveille! « Aux armes! vous dit-elle;
« Ma main va couronner d'une palme immortelle
« Vos drapeaux triomphants!
« Vous vengerez mes pleurs dans le sang des barbares;
« Et vainqueurs ou martyrs, debout, fiers Palicares!
« Vous êtes mes enfants! »

MAÛRO, voulant l'arrêter.

Myrha!...

LE VISIR.

Retire-toi!...c'est un chant d'Ionie;
J'aime de vos refrains la magique harmonie,
Comme j'aime le bruit qui se mêle, au printemps,
Aux senteurs des jardins du Bosphore... J'attends.

MYRHA.

« Aux armes! levez-vous aussi grands que vos pères!
« Montez sur vos vaisseaux!
« Léopards de Souli, sortez de vos repaires!
« Alcyons de Naxos!
« Que la soif de vengeance embrase vos poitrines;
« La foudre est dans vos mains, brûlez jusqu'aux racines
« L'arbre d'oppression!
« Unis, vous êtes forts! que la croix triomphante
« Annonce aux oppresseurs la liberté vivante,
« Et leur destruction! »

MAÛRO.

Seigneur, daigne accomplir la sainte prophétie!

LE VISIR.

A merveille!... Israël compte sur un messie,
Byzance de ta race espère un souverain;
J'y crois, car c'est écrit... Mais un joyeux refrain
Est mieux fait pour ta voix qu'une chanson rebelle...

La sultane Fatmé, comme toi jeune et belle,
A Stamboul, pour une heure, oublia son devoir;
Son sort, tu t'en souviens ! La nuit, sur le flot noir,
Glisse un esquif muet; le flot s'ouvre et l'abîme
Emporte, en se fermant, la coupable et son crime!

MYRHA, à part.

Parricide !...

LE VISIR.

Mais toi, tu m'aimes, je le sais;
Tu la suivrais demain, si tu me trahissais!...
Allons, roses d'Allah ! déployez ces longs voiles;
Reflétez, en dansant la ronde des étoiles,
Entre l'astre des nuits et le flambeau du jour,
Deux divines splendeurs : la jeunesse et l'amour!

(Une danse orientale.)

CHŒUR DES ESCLAVES.

Allah régnait dans le ciel solitaire,
Et sans désir;
Il fit l'homme, roi de la terre :
A toi l'amour, fleur du mystère,
O grand-visir!
A toi nos cœurs, talismans du plaisir!

LE VISIR, lui tendant une coupe.

A toi, Myrha...

SCÈNE II.

LES MÊMES, GIAFFER.

GIAFFER.

Seigneur!

LE VISIR

Giaffer, qui t'amène?

GIAFFER.

Sous les remparts maudits de la cité germaine,
Un giaour prisonnier, porteur de ton firman,
Vient de blesser à mort un aga musulman.

LE VISIR.

Un prisonnier?...

GIAFFER.

Sélim l'a chargé tout à l'heure
De ta réponse à Vienne.

MYRHA, posant la coupe en tremblant.

Yakoub, c'est lui!...

LE VISIR.

Demeure!...
Il a pu s'échapper?

GIAFFER.

Mes gardes l'ont saisi,
Ce poignard dans les mains.

MYRHA.

Ciel!

LE VISIR.

Qu'on l'amène ici!

SCÈNE III.

LES MÊMES, YAKOUB, enchaîné.

YAKOUB, apercevant Myrha.

Myrha!

MYRHA, se voilant.

Silence!...

LE VISIR.

Eh quoi! c'est cet enfant?

GIAFFER.

Lui-même.

LE VISIR, *désignant l'étendard.*

Esclave, incline-toi devant ce saint emblème !

YAKOUB.

Jamais je ne courbai mon front que devant Dieu.

LE VISIR.

Choisis ton châtiment : par le fer ou le feu...

YAKOUB.

Peu m'importe !...

LE VISIR.

Veux-tu, brisé par la torture,
Qu'aux lions du désert je te jette en pâture ?

MYRHA.

Oh ! prends garde !...

LE VISIR.

Ils ont faim de toi, mon beau Daniel !...

YAKOUB.

Mes jours, comme les tiens, sont inscrits dans le ciel,
Roi Balthazar !...

LE VISIR.

Ton nom ?

YAKOUB.

Yakoub, fils de Marie.

LE VISIR.

Ton âge ?

YAKOUB.

Dix-huit ans.

LE VISIR.

Approche : et ta patrie ?

YAKOUB.

J'appartiens à ce peuple où l'on ne tremble pas
D'offrir sa vie à Dieu pour un noble trépas !

LE VISIR, *à Myrha.*

Cet esclave a du cœur !

YAKOUB.

Ton orgueil que je brave
Jamais d'un Polonais ne fera ton esclave!...

LE VISIR.

Ce rêve... oui, c'était lui!... Sois libre, j'y consens;
Qu'on détache ses fers!... Plusieurs princes puissants
Ont déjà déserté la ligue ragusaine,
Apaffi, Kantemir, Ducas, Cantacuzène;
C'est la fleur des Roumans, l'élite des Hongrois.
Voici mes icoglans, les enfants de vos rois;
Leur sang, comme le tien, a la couleur des roses...
Veux-tu vivre avec nous, réunir nos deux causes?
A ce prix, je te laisse arbitre de ton sort,
Et je veux m'épargner le regret de ta mort:
Choisis.

YAKOUB.

Moi, te servir?... moi, vivre avec ces traîtres?
Moi, qui reçus avec le sang de mes ancêtres
L'amour de la patrie et de la liberté,
J'irais flétrir mon nom par cette lâcheté?
Mais tu n'espères pas qu'à ce point je m'égare!...
Tu peux la conseiller à Sélim le Tatare;
Moi, j'aime mieux la mort! Polonais et chrétien,
Tu verras si mon sang a la rougeur du tien!

LE VISIR.

A moi, gardes!

MYRHA, *se jetant à genoux.*

Seigneur!... Pitié!...

LE VISIR.

Pourquoi ces larmes?
Souviens-toi de Fatmé!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SÉLIM, UN GROUPE DE SOLDATS.

SÉLIM, *sur le seuil.*

Debout, visir, aux armes!

MYRHA.

Sélim!

LE VISIR.

Qui te rappelle, et d'où vient ton effroi?

SÉLIM.

Debout! Jean Sobieski lui-même est devant toi!

LE VISIR.

Sobieski près de nous? Comment? par quel prodige...

SÉLIM.

J'ai vu son avant-garde; il faut vaincre, te dis-je!

LE VISIR.

Tes captifs de Neustadt, cherchant à s'échapper?
La mine est déjà prête, et tu peux les frapper...

SÉLIM.

Non, non! qu'à l'instant même Azraël me foudroie!
Par ce saint étendard, courons à notre proie!...

LE VISIR.

Restez!

SÉLIM, *s'élançant vers le fond.*

Enfants d'Islam, à moi, jeune ou vieillard!
Que vois-je? Yakoub!

YAKOUB.

Lui-même, et voici ton poignard.

SÉLIM.

Anchar, tué?

GIAFFER.

Par moi ses paupières sont closes.

SÉLIM, saisissant le poignard.

Ah! je le vengerai !...

MYRHA, se jetant devant lui.

Venge-toi, si tu l'oses!...

LE VISIR.

Myrha !

MYRHA.

Tiens ta promesse : « A toi ce talisman ;
« Par l'anneau du prophète et du grand Soliman,
« Dût Allah, comme impur, me frapper d'anathème,
« A toi le monde entier, j'obéis, car je t'aime!... »

SÉLIM.

Rien n'engage un croyant pour un giaour sans foi!

MYRHA à Sélim, à part.

Sélim, un mot de plus, et je meurs avec toi !

SÉLIM.

Malheur ! tu l'aimes donc ?...

MYRHA.

Tout captif est mon frère !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANCHAR, apporté mourant par des soldats tatares.

SÉLIM.

C'est lui... Vengeance !...

ANCHAR, revenant à lui.

Où suis-je... et quel glas funéraire
Me réveille ?... Sélim... regarde... un feu subtil
Met l'enfer dans mon cœur...

LE VISIR.

L'assassin, quel est-il ?

ANCHAR, se dressant.

Yakoub !...

YAKOUB, montrant le poignard.

Tu mens, païen ! car tu dois reconnaître
Le poignard de Sélim, ton complice ou ton maître !
Avais-je ou non le droit d'arrêter son dessein ?
J'ai fait bonne justice, en frappant l'assassin.

LE VISIR, lui jetant une poignée de sequins.

A toi, cent pièces d'or !...

ANCHAR.

De l'or? ah ! tu me railles,
Visir! quand le poison déchire mes entrailles!...

LE VISIR, à Maûro.

Ce collier, pour sa vie!...

ANCHAR.

Arrière !... Je mourrai,
Comme meurt un croyant, sous l'étendard sacré...
(On le porte sous l'étendard.)
Mon sein brûle ; j'ai soif !...

LE VISIR.

Myrha, verse à ce brave
Un peu de vin de Chypre.
(Myrha remplit une coupe.)

ANCHAR.

Au bourreau, vile esclave !
Du vin !... vois-tu mon sang qui jaillit sous tes pas?
Tu mourras, comme moi, d'un horrible trépas !...
Puisse Allah te briser ainsi, chrétienne infâme !...
(Il brise la coupe.)
Visir, prends garde à toi !... ce démon... cette femme...
C'est ton mauvais génie !...
(Embrassant le drapeau, et se tordant à terre avec un rire d'agonie.)
Et toi, grand Mohamed !
Livre-nous ces remparts que l'Islam nous promet !...
A l'assaut !... le canon... j'entends des cris funèbres...
Malheur! la croix triomphe! Oui, là ! dans les ténèbres,

J'aperçois le vainqueur! Yakoub... il vient... c'est lui,
Ton père!...

(Il tombe aux pieds du visir.)

LE VISIR.

Achève!

GIAFFER.

Il meurt... l'ange Azraël a fui;
Son âme est dans les cieux...

LE VISIR.

Femmes, qu'on se retire!
Qu'on rende à ce croyant les honneurs du martyre!
Sortez!...

(On emporte Anchar. — Haydé sort avec les femmes.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMTE MALIGNY.

MALIGNY.

A toi, visir.

LE VISIR.

Une lettre! de qui?

MALIGNY.

Du roi Louis le Grand.

LE VISIR.

Donne! « Yakoub Sobieski,
Notre filleul, à Vienne envoyé par son père,
Est parmi vos captifs. » Jour d'Allah! jour prospère!...

MALIGNY à Yakoub, à part.

Prince! à vous cet écrit.

(Yaknub le prend et le met dans son sein.)

LE VISIR.

« S'il est encor vivant,
Je t'offre pour rançon de ce royal enfant,
Moi, Louis, son parrain, la moitié de l'Autriche. »

Pour un roi très-chrétien la rançon n'est pas riche;
Et je prétends le vaincre en générosité :
En échange d'Yakoub gardant cette cité,
Je veux une entrevue à Rome, aux bords du Tibre !...

MALIGNY.

Si la France le veut, l'Orient sera libre !...

LE VISIR.

La France est un peu loin; l'Orient sous ma loi.

MALIGNY.

L'univers est à Dieu... Que dirai-je à mon roi?

LE VISIR.

Ma réponse, lui-même il peut venir l'entendre.

MALIGNY.

Le vainqueur de Rocroy n'est pas homme à l'attendre!

LE VISIR.

Parle-moi de Paris... J'espère bien un jour,
Vainqueur du roi ton maître, y faire mon séjour.

MALIGNY.

Un chef de Sarrasins compte envahir la France!
Tes aïeux en ont eu l'orgueilleuse espérance;
Veux-tu les imiter?... sur les plaines de Tours,
On voit leurs ossements rongés par les vautours.
Tel sera le destin de ces troupeaux d'esclaves
Qui voudront à la France imposer leurs entraves;
Car ce sol généreux que Dieu nous a remis,
Donne asile aux vaincus, la mort aux ennemis!...
Livre-nous ton captif, mes offres sont sincères;
Sinon, tu nous verras parmi tes adversaires!

LE VISIR, brisant une fleur.

Porte à Louis le Grand ces trois feuilles de lis!

(Il les jette à terre.)

MALIGNY, en sortant.

Au revoir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins MALIGNY.

LE VISIR.

Par Allah! tous nos vœux sont remplis!
Gardez cet homme!... Yakoub, c'est toi qui le ramènes;
Mais tu vas nous montrer, dans les tentes germaines,
Ce fils du sang royal... Myrha veut son trépas.

YAKOUB.

Païen! fais-moi mourir, mais ne m'insulte pas!

LE VISIR.

Au festin des lions il manquait un convive...

MYRHA.

Non! arrêtez... je veux qu'il soit libre et qu'il vive!...

LE VISIR.

Prends ces flèches, devin; quel est l'arrêt du sort?

LE DEVIN.

Il a dit: « Fer pour fer, sang pour sang, mort pour mort! »

LE VISIR, se levant.

Mort à tous les giaours!...

MYRHA.

Frappe-moi donc, barbare!
Je suis chrétienne!...

LE VISIR.

Enfant, quel prestige t'égare!...
Toi, sœur de Mohamed?

MYRHA.

Moi, Myrha Lascaris,
Je n'ai pour ton sultan qu'horreur et que mépris,
Ce gendre d'Aïcha, la juive de Naplouse,
Marâtre sans pitié, dont la haine jalouse
Dans le sein de ma mère a versé le poison!
Qui, moi, de ce forfait je serais la rançon?

Moi, fille de l'Ukraine et du Péloponèse !...
Frappe ! j'attends la mort d'une âme polonaise,
Puisque pour être libre il suffit de mourir !...
Insensé, tu croyais que je pourrais souffrir
L'assassin de ma mère et vivre ta complice?...
Frappe !... Je veux aussi ma part de leur supplice !...

LE VISIR.

Que sa fureur me plaît ! Va, Sélim, venge-moi !

YAKOUB.

Mon sang te suffira ; c'est le sang de mon roi !

LE VISIR.

Toi, son fils?

YAKOUB.

Je le jure !...

LE VISIR.

Allah ! je te rends grâce !
Les voir tous dans ma main, lui, son peuple et sa race !. .
Fils d'un simple soldat, je pouvais t'échanger ;
Fils d'un héros, ta vie est pour nous un danger ...
A quel signe certain dois-je te reconnaître ?

YAKOUB.

A mon courage.

LE VISIR.

Yakoub a le cœur de son maître ;
Mais on voit parmi vous mille obscurs prétendants
Qui, tous, des Jaghellons se disent descendants...

YAKOUB.

Alors, à sa devise !...

(Il découvre un aigle blanc sur sa poitrine.)

LE VISIR.

Un aigle, qui se cache !

YAKOUB.

Tu mens ! car le voici radieux et sans tache...

(On entend au loin la marche de Sobieski.)

Entends-tu ces clairons ?

LE VISIR.

C'est l'orage!

YAKOUB.

Non pas!
C'est son cri de victoire appelant aux combats!
Sa grande aile, en frappant les parois de la tente,
La déchire!

(Un vent d'orage entr'ouvre la paroi du fond; on voit dans le lointain les sommets des montagnes.)

Vois-tu, par la brèche flottante,
Passer, à l'horizon, les soldats polonais?
Les géants de Chocim? Visir, tu les connais,
Ces hussards, flot d'airain que le soleil embrase!
Si le ciel, dit mon père, inclinait sur sa base,
Leurs lances suffiraient pour lui faire un appui!...
Ce drapeau rouge et blanc, c'est le nôtre! oui, c'est lui,
L'aigle des Boleslas qui, du haut de son aire,
Va tomber sur vos fronts, dans un coup de tonnerre!...

LE VISIR.

Fils du prophète, à Vienne!

TOUS.

A Vienne!

(Le visir s'avance vers l'étendard; un éclair vient le frapper et le brise.)

YAKOUB, le jetant à ses pieds.

Il est trop tard!
Tiens, tu seras brisé comme cet étendard!...
Ah! tu trembles, visir! je conçois tes alarmes...
Mon père! le voilà... Tout mon sang pour des armes!
En son nom je vous brave, et soutiens vos défis;
Mais vous le voyez tous, je dois être son fils!...

LE VISIR.

Je te crois... Musulmans! soyez prêts à combattre!
Écris!

(Il donne à Maûro un blanc-seing.)

« Au nom d'Osman et de Mohamed quatre,

A toi, Jean Sobieski! Si tu me tends la main,
Vingt mille prisonniers seront libres demain;
Réponds-moi par ton fils: ou nos foudres sont prêtes
En guise de boulets, à te rendre leurs têtes!
Moi, Kara-Mustapha, visir. »

MYRHA.

Dieu tout-puissant!

LE VISIR.

Cette fête, as-tu dit, s'éteindra dans le sang...

(A Gialfer.)

En signe de pardon, portez-lui cette épée!

(Il l'essaye et la brise.)

Une autre! celle-ci me paraît mieux trempée...
Ainsi je briserai tous vos rois assemblés;
Et demain nous dirons: « L'ordre est à Vienne! » Allez!..

YAKOUB.

Oui, l'ordre des tombeaux, la mort ou l'esclavage!...

LE VISIR.

Le bûcher domptera cette vertu sauvage!...
Rappelez Maligny!...

(Maligny est ramené par Maûro.)

Ce message à son roi;
Tu me réponds de lui!

YAKOUB.

Je te réponds de moi!

LE VISIR.

Partez! Avec Sélim je t'attends dans une heure!

MYRHA, à Maûro.

Les prisonniers!...

(Maûro sort; Yakoub, en passant près de Myrha, lui remet la lettre de Maligny.)

SCÈNE VIII.

LE VISIR, MYRHA.

LE VISIR.

Eh bien! tu ne veux pas qu'il meure,
Il vivra, j'accomplis tes intimes souhaits;
Tu défends, par pitié, ces chrétiens que je hais,
Je suspends ma victoire; et bientôt, je l'espère,
Au prix d'une rançon je les livre à ton père :
Maître du monde entier, je cède à ton amour,
Mais tu dois m'accorder une grâce à ton tour.
Au chant du ramadan, à la première étoile,
Tu prendras de Fatmé la couronne et le voile...

MYRHA.

Jamais!...

LE VISIR.

Si dans une heure Yakoub ne revient pas,
Le camp chrétien s'effondre en sautant sous leurs pas;
Et demain, si le roi tente des représailles,
J'ajoute à cet anneau, pour don de fiançailles,
La tête de son fils!

(Il sort.)

CHŒUR DE FEMMES, hors de la scène.

Dans ces jardins ta sultane sommeille,
Avec langueur;
Viens presser la grappe vermeille,
Bois le miel, présent de l'abeille,
Douce liqueur:
La rose au front, la beauté sur ton cœur!

SCÈNE IX.

MYRHA seule, lisant la lettre.

Suis ton destin maudit!...
Que vois-je? à nos projets le grand peuple applaudit!
La France!... Yakoub vivra, mon amour était juste!
Ce cœur m'avertissait de sa naissance auguste!
Qu'il était noble et fier quand, les bras déployés,
Du seul nom de son père il les a foudroyés!
Fils de Jean Sobieski! je l'aime, et je l'envie!...
Oui, je le sauverai! fut-ce au prix de la vie,
Fut-ce au prix de l'honneur... Éteins-toi, mon amour,
Comme la fleur déjà cueillie au point du jour,
Avant que le soleil, embaumant sa corolle,
N'aspire, amant heureux, son parfum qui s'envole!
Soyons digne de lui! C'est pour lui que je meurs,
Lui, qui ne m'aime pas!...

CHŒUR DES FEMMES.

Gloire à celui dont la sainte parole
Créa les cieux,
Du matin l'ardente auréole,
Les fleurs à la fraîche corolle,
Et vos doux yeux,
Roses d'Allah, aux chants délicieux!

MYRHA.

On vient... Assez de pleurs!...
(Les prisonniers entrent par la brèche du fond.)

SCÈNE X.

MYRHA, MAURO, LES PRISONNIERS.

MYRHA.

Amis, l'heure a sonné, notre vengeance est prête;
Nos frères de Paros, ceux de Chypre et de Crète,
N'attendent qu'un signal avec nous concerté,
Pour frapper les échos d'un chant de liberté...
La France nous soutient; jurez-vous de me suivre?

LES PRISONNIERS.

Nous le jurons!

MYRHA.

Captifs, que ce jour nous délivre!
Brûlons, avec leur camp, ces maîtres inhumains!

UN PRISONNIER.

Pour combattre, où trouver des glaives?

MYRHA.

Dans leurs mains!...

UN PRISONNIER.

Soyons unis pour vaincre!

MAÛRO.

Avec Dieu, je l'espère!

MYRHA.

Yakoub sera sauvé! Je vais dire à son père
Que la Grèce chrétienne implore son appui...

MAÛRO et LES PRISONNIERS.

Aux armes!...

(Il sortent.)

MYRHA.

Cet anneau me guidera vers lui!...

SCÈNE XI.

MYRHA, *seule.*

Tout mon cœur est saisi d'une indicible extase;
L'âme d'un peuple entier me pénètre et m'embrase!
Je me sens libre enfin!... Mustapha doit mourir;
Il faut qu'en même temps, prompt à nous secourir,
Tombant sur son armée où la terreur domine,
Le héros triomphant l'attaque et l'extermine!...
Dé ruire en un seul jour les complots des tyrans,
Venger mes aïeux morts, mes frères expirants,
Ma mère, mon pays, sauver tous ceux que j'aime,
Rendre Yakoub à son père; et puis, mourir moi-même!
Enfants des Piast, à moi! secondez mon dessein;
Et vous, fils de la gloire! étouffez dans mon sein
Les terreurs d'une esclave et l'amour d'une femme!
Liberté sainte! à toi mon cœur, à toi mon âme!
Athèues, mon berceau! rives de l'Ilissus,
A vous mon sang! à vous ces jours que je reçus...
Ils viennent!... je les vois, glissant le long des grèves!
Nos vengeurs, ce sont eux qui parlaient dans mes rêves!
Ils ont frappé la terre!... il en sort des soldats,
Dignes enfants d'Achille et de Léonidas!...
Un peuple de martyrs s'est armé de ses chaînes!
Il frappe ses bourreaux... gloire aux fils des Hellènes!
Tombe, orgueilleux visir, et tombe sous ma main!
Avant ce soir, la Grèce est libre! et moi, demain!...

(*Elle s'élance dans l'appartement du visir.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

LE CAMP DE CHARLES DE LORRAINE.

Colline boisée. — A droite, la chapelle de Saint-Léopold, avec un tableau de la Madone. — A gauche, une échappée sur la ville et les remparts. — Un pont sur le Danube. — Dans le lointain, le camp turk et la tente du visir.

SCÈNE I.

CHARLES DE LORRAINE, JÉROME LUBOMIRSKI.

CHARLES.

Il vient nous secourir, ce héros, ce grand homme,
Avec les envoyés de l'empire et de Rome ?

JÉRÔME.

Je l'ai vu devant Tuln, au passage du pont;
A votre écrit d'hier, par ma voix il répond :
« Allez à Charles-Cinq mander mon arrivée,
Vienne appelle, et j'accours. »

CHARLES.

Ainsi, Vienne est sauvée !
Montjoie et Saint-Denis ! Il ne pouvait charger
D'un plus heureux message un meilleur messager !

JÉRÔME.

Un éloge pareil de Charles de Lorraine,
Neveu de l'empereur !

15.

CHARLES.

Son épouse, la reine,
A permis son départ?

JÉRÔME.

La cour et le pays
Se prononçaient tantôt pour la France et Louis,
Tantôt pour Léopold, issu de Charlemagne;
Un jour, les deux légats de Rome et d'Allemagne,
Viennent tomber aux pieds du monarque incertain :
« Roi, sauvez l'empereur, dit le comte Valstein;
Sauvez la chrétienté, » dit le prélat d'Éphèse.
Le roi lève aussitôt la diète polonaise,
Il en fait une armée; il dit: « La gloire est là,
Sous les remparts de Vienne. » Il marche, et le voilà!
La reine sanglotait en lui donnant ses armes;
Sobieski demanda la cause de ses larmes:
« Je pleure, dit Marie, aux pieds du Dieu martyr,
Avec ce pauvre enfant, trop jeune pour partir! »

CHARLES.

Digne épouse d'un roi! son âme est bien française!
Quand doit-il arriver?

JÉRÔME.

Ce soir même, avec seize
Escadrons d'avant-garde.

CHARLES.

Oui! l'amour des combats
A mis des ailes d'aigle aux pieds de vos soldats!
Honneur à son génie! honneur à sa constance!
Vingt-six jours ont suffi pour franchir la distance
De Krakovie à Vienne, où le premier rapport
Fait sur son fils, doit être un message de mort!

JÉRÔME.

Il donnerait pour lui son royaume en offrande!
Plus forte est la vertu, plus la douleur est grande;

La Pologne a payé du meilleur de son sang
Le salut de la croix, la chute du croissant!

CHARLES.

C'est notre dette à tous... Mais le camp se réveille
A la droite du fleuve!

JÉRÔME.

Oui, sa voix est pareille
A des cris de triomphe!

CHARLES.

Encor?

MALIGNY, *en entrant.*

Voici le roi
De Pologne!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN SOBIESKI, MALIGNY, PRINCES ALLEMANDS.

JEAN.

Salut au fils de Godefroy!

CHARLES.

Salut à Sobieski! Ce nom trois fois sublime
Rend mon cœur plus joyeux que l'aspect de Solyme,
Godefroy, mon aïeul...

JEAN.

Duc Charles, bon espoir!
L'hetman Iablonowski n'arrive que ce soir,
Moi, je viens ce matin préparer la victoire;
Vous ne m'en voulez pas?

CHARLES.

Jadis, rivaux de gloire,
Ce que Louis m'a pris, Sobieski me le rend;
Je suis fier de servir sous un maître si grand.

JÉRÔME.

Le comte Maligny.

JEAN.

L'ambassadeur de France !
Vous avoir parmi nous, c'est mieux qu'une espérance ;
C'est déjà la victoire !

MALIGNY.

On le sait à Paris,
Vous êtes son amant.

JEAN.

Alors, ses deux maris
Sont Turenne et Condé.

MALIGNY.

Maris d'une infidèle
Qui les trompe...

JEAN.

Et moi donc !

MALIGNY, lui donnant un diplôme.

Pour vous assurer d'elle,
Mon roi vous fait offrir l'ordre du Saint-Esprit.

JEAN.

Ah ! c'est l'ordre de vaincre ! et noblement écrit !
Je répondrai demain dans Vienne, je l'espère.
Yakoub n'est pas encor sous les yeux de son père ?
Je ne l'ai point trouvé parmi ces chevaliers
Qui déjà m'ont tendu leurs bras hospitaliers !
Est-il souffrant ? blessé ? Jérôme... prince Charle !...
Vous ne répondez pas ?... C'est ton roi qui te parle...
Dis-lui que je l'attends... Déshonoré ? grand Dieu !
Mais non, il est mon fils ! il est mort ! en quel lieu ?
Comment ?

JÉRÔME.

Punissez-moi d'un crime irréparable ;
Votre fils est captif.

JEAN.

Lui, captif? Misérable !...
Jérôme ! sais-tu bien ce que pèse mon bras ?
Je t'ai donné mon fils, et tu m'en répondras !

JÉRÔME

Sire !

JEAN.

Oh ! pardonne moi ! Le métier de la guerre
N'éteint pas dans une âme héroïque ou vulgaire
Ce tendre instinct du cœur que tout homme ressent,
Pour un fils bien-aimé, pour l'espoir de son sang !...
Tu l'aimais aussi, toi !... destinée implacable !...

CHARLES.

Sortons !

JEAN.

Restez, messieurs ; la douleur qui m'accable
Ne doit pas ralentir le zèle du soldat !
Songeons à la victoire ! au salut de l'État !
Parle-moi de sa mort ; je le veux !... je t'en prie...
Est-il digne de nous ? digne de sa patrie ?

JÉRÔME.

Au combat de Presbourg, sa bannière à la main,
Vers le camp de Neustadt nous frayant un chemin,
Il est tombé, blessé, sous les flèches tatares...

JEAN.

A la poitrine ?...

CHARLES.

Oui, sire...

JEAN.

Oh ! merci !... Les barbares !
Ils le tueront !... Mourir si jeune !... Et moi vivant !...
Et je n'étais point là pour sauver mon enfant !...
Que dirai-je à la reine !...

JÉRÔME.

Un jour, votre victoire,

La paix, une rançon, le rendra plein de gloire;
Tous nos chefs sont témoins qu'il a bien combattu...
Yakoub est prisonnier.

JEAN.

C'est faux! le connais-tu?
Je te dis qu'il est mort plutôt que d'être esclave!
Charles, vous m'assurez qu'il s'est conduit en brave?
J'y crois!... Tant de courage! un avenir si beau!
Et plus rien à présent; rien! pas même un tombeau!...

CHARLES.

Songez à votre gloire!...

JEAN.

Orgueilleuse chimère!

JÉRÔME.

A son frère Alexandre!

JEAN.

Et toi, songe à sa mère!...
Ah! c'est du sang qu'il faut!... sa mort n'a rien changé!
Je veux pleurer mon fils quand je l'aurai vengé!
Soyons calme à présent. Demain, sous ces murailles,
Je veux lui préparer d'illustres funérailles!
A bientôt, messeigneurs. Comte Jérôme, allez,
Tous les chefs au conseil! Et vous, prince, parlez,
Quel est l'état de Vienne?

SCÈNE III.

JEAN SOBIESKI, CHARLES DE LORRAINE.

CHARLES.

Un message sinistre
Du tuteur de l'infant, aujourd'hui son ministre,
Vous dira sa détresse... un pieux caloyer,
Drogman des ennemis, vient de me l'envoyer.

JEAN.

C'est ?...

CHARLES.

« Pas un jour à perdre. »

JEAN.

Oui, son feu doit s'éteindre. .
Et moi, je lui réponds : « Pas de revers à craindre. »
Après !...

CHARLES.

« La faim , la peste, ont dépeuplé nos rangs
Bien mieux que la mitraille ; et, fléaux bien plus grands,
Le Serbe, l'Esclavon, troupe abjecte et servile,
Vont livrer, cette nuit, les portes de la ville :
La mine sous Neustadt a creusé son chemin,
Enfin, Vienne aux abois, n'a plus de lendemain. »

JEAN.

Et l'armée?

CHARLES.

Oh ! l'armée est dans un état pire
Que la place ! Voici tout l'espoir de l'empire !
Vingt mille combattants frappés par la terreur,
Depuis l'exil honteux du nomade empereur.
Il serait plus aisé de faire croître un chêne
Aux pieds de cette brèche où l'effroi les enchaîne,
Sur les sables du Nil, sur les flots écumants,
Que de rendre l'audace à ces cœurs allemands !

JEAN.

Et Mustapha ?

CHARLES.

Voyez ce camp d'or et de soie
Dont la splendeur païenne à vos pieds se déploie ;
Préférant au pillage une bonne rançon,
Ce juif compte saisir Vienne, par trahison ;
La foudre éteinte échappe à sa main désarmée :
Tel est l'état du camp, de Vienne et de l'armée.

JEAN.

J'aurai peu de mérite à les vaincre. C'est bien.
Léopold revenu, je ne réponds de rien ;
Leur ligne est trop ouverte : attaquons droit au centre!
Le sanglier vivant sera pris dans son antre !

CHARLES.

Vous croyez ?

JEAN.

Je soutiens, moi, que nous le vaincrons.
Ce chef qui, protégé par trois cents escadrons,
Nous laisse sans obstacle arriver jusqu'à Vienne,
Et poster notre armée à deux pas de la sienne,
Ce Xerxès en démence est un homme battu;
Cet homme est mal campé : Lorraine, qu'en dis-tu?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JÉROME, COLLONITS.

COLLONITS.

C'est le roi Sobieski ?

JÉRÔME.

Lui-même.

COLLONITS.

Un mot, de grâce ;
Je croyais qu'il portait sur l'or de sa cuirasse
Le grand aigle royal !

JÉRÔME.

Son armure est d'airain,
Le cœur d'aigle est dessous.

COLLONITS, *un écrit à la main.*

Auguste souverain...

JEAN.

Lisez.

COLLONITS.

De l'empereur. « Instruit de la présence
Du roi Jean Sobieski près de notre neveu,
Daignons lui conférer notre entière puissance
Sur les chefs et soldats réunis en ce lieu.
Au nom des empereurs de Rome et de Byzance,
Nous, Léopold premier, par la grâce de Dieu. »

JÉRÔME.

Ou de Satan.

JEAN.

Ce soir on attend une éclipse?

COLLONITS.

Oui, saint Jean l'a prédit dans son Apocalypse.

JEAN.

Dites à l'empereur que demain le soleil,
Devant Vienne, au camp turk, saluera son réveil.
Faites entrer les chefs.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE MALIGNY, PRINCES ALLEMANDS, CONSEIL.

CHARLES.

L'empire et les provinces
Sire, sont devant vous.

JEAN, *aux généraux.*

Approchez. Rois et princes,
Salut! Jamais depuis les croisés, vos aïeux,
Un camp n'a rassemblé tant de noms glorieux.
L'empereur a remis sa cause à mon épée,
Son attente avec vous ne sera pas trompée;
Ayant mis le Danube entre l'Europe et moi,
J'ai fait serment de vaincre ou de mourir en roi:
Demain, au point du jour, soyez prêts à combattre.

UN PRINCE ALLEMAND.

Deux cent quarante mille opposés à vingt-quatre !
Dix Turks contre un chrétien ! Attendons les renforts!

JEAN.

Après avoir vaincu, nous compterons les morts.

UN AUTRE PRINCE ALLEMAND.

Nos gens de lassitude expirent dans la plaine!

JEAN.

Demain, en combattant, nous reprendrons haleine.

LE PREMIER.

La brèche impériale est prête à s'écrouler!

JEAN.

Avec les corps païens nous irons la combler.

LE SECOND.

Mais toute place est prise après deux mois de siége!

JEAN.

Un jour suffit pour vaincre, et que Dieu nous protége!

LE PREMIER.

Mais je...

JEAN.

Vous m'obsédez!... J'arrive de trop loin,
Et je reste avec vous, ou sans vous, au besoin!
Que des feux allumés parmi ces vieux mélèzes
Annoncent aux Viennois les aigles polonaises;
Que l'espoir du salut renaisse dans vos cœurs :
Par ce signe,

(Montrant la croix de la chapelle.)

je dis que vous serez vainqueurs!

COLLONITS.

Ah! Sire!

JEAN.

J'ai laissé mon sceptre à Varsovie;
Le nom de votre chef est le seul que j'envie,

Et comme à l'empereur, compagnons, à genoux,
Jurez-moi d'obéir sur cette épée !

LES PRINCES ALLEMANDS, *s'inclinant.*

Oui, tous!

JEAN.

Dieu reçut nos serments !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DUC DE CROY.

DE CRÖY.

Sire, je vous annonce
L'envoyé du visir.

JEAN.

Il aura ma réponse
Devant tous, en ce lieu qu'à dessein j'ai choisi...

COLLONITS, *embarrassé.*

Mais, sire...

JEAN.

Je le veux ; qu'il vienne !

DE CRÖY.

Le voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SÉLIM, GIAFFER, SUITE.

(*Sélim porte un bandeau sur les yeux; un officier le détache.*)

SÉLIM.

Je rends grâce au destin qui permet que je serre
La main de Sobieski, notre digne adversaire.
On te croit invincible au fond de l'Orient;
Et les peuples d'Islam t'ont nommé : « le Vaillant ! »

JEAN.

C'est bien; que me veux-tu?

SÉLIM.

C'est à toi que je parle...

(Montrant Collonits.)

Cet homme ici?

JEAN.

Restez!... Voici l'archiduc Charle,
Jean de Saxe, et Waldeck; tu vois donc, sauf erreur,
Tous les chefs de l'empire.

SÉLIM.

Excepté l'empereur...

JEAN.

Qu'importe! allons au fait; et voilà nos arbitres.

SÉLIM.

Au nom du grand-visir...

JEAN.

Épargne-moi les titres.

SÉLIM.

Moi, Sélim kan Ghéray, messager de pardon,
Je t'offre des deux mains ce glaive ou ce cordon;
C'est la guerre ou la paix. Si tu touches ce glaive,
De Chocim pour dix ans je prolonge la trêve,
Qui rend le saint sépulcre à la foi des Romains;
Et de plus, je m'engage à livrer dans vos mains
Vingt mille enfants d'Issa, prisonniers dans nos tentes,
Contre mille onces d'or. Ils mourront, si tu tentes
De vider, par le fer, ce suprême débat;
J'ai dit.

JEAN.

Moi, transiger, la veille du combat!
D'un triomphe sans doute! et Sélim a pu croire
Qu'à ce juif à prix d'or je vendrais tant de gloire?
Mais tu n'y penses pas!... Moi, vainqueur de Chocim!
Dois-je signer la paix?

LES PRINCES.

Non ! non !

JEAN.

Eh bien, Sélim !
Vois-tu cet aigle blanc qui plane dans l'espace?
Vous fuirez devant lui, comme un torrent qui passe !

SÉLIM.

Vois-tu ce flot vivant qui bouillonne à tes pieds?
Vous y périrez tous, je le jure...

JEAN.

Essayez !

SÉLIM.

Par prudence, crois-moi, livre-nous le passage ;
C'est beau d'être vaillant, mais plus beau d'être sage :
Nous sommes dix contre un.

JEAN.

C'est trop peu !...j'ai promis !
Qui sert la liberté ne craint pas d'ennemis !..

SÉLIM.

La liberté ! je l'aime... et pourtant, ce me semble,
Autriche et liberté s'accordent mal ensemble !
Ces deux noms, réunis pour la première fois,
Se détruisent l'un l'autre et mentent par ta voix !
Dis fanatisme, orgueil, mensonge, ingratitude,
Voilà toute l'Autriche et sa vieille habitude !...
Ah ! tu viens les sauver, ces Germains belliqueux?
Tu trahis ta patrie, et te perds avec eux !
Songe au grand Wallenstein, avant de t'y résoudre ;
Les lauriers du héros n'éteindront pas la foudre !...
Ce n'est pas au Levant ; là, bien loin, vers le Nord,
Je vois poindre sur vous l'étoile de la mort !
C'est Moskou, dont les tzars, vos esclaves naguère,
Sèment dans vos conseils la révolte et la guerre ;
Vos fiefs de Brandebourg, ces despotes rampants,
Leurs valets de bourreaux, nourris à vos dépens ;

C'est Léopold enfin, qui, voulant davantage,
Médite, avec cet homme, un projet de partage...
N'est-ce pas, Collonits? Quant à nous, le destin
Nous offre en Italie un plus riche butin
Que la Pologne entière entraînée à ta suite;
Vienne a persécuté, Vienne sera détruite:
Reçois ce sauf-conduit avec moins de fierté,
Car tu sers l'esclavage, et non la liberté!

JEAN, le déchirant.

Je ne sers que Dieu seul!... Entre nous, point de trêve,
Tant qu'un seul Polonais pourra tenir le glaive!...
Sélim, porte au visir tes conseils insultants;
Je ne traite avec lui qu'au palais des sultans!
L'échange des captifs, c'est mon droit, et j'y compte;
Vous craignez le combat, je ne crains que la honte!

SÉLIM.

La honte, vous l'aurez!... Un orgueil tout mondain
Commande à ta vertu ce superbe dédain!...
Pour tous les fils de roi l'Autriche a des infantes;
L'or des Césars conduit vos aigles triomphantes!
C'est que Louis le Grand, ce rival détesté,
T'écrit: A Son Altesse, et non: Sa Majesté!
Suis-je bien informé?

JÉRÔME.

Tu mens!

SÉLIM.

Quel est cet homme?

JÉRÔME.

Je suis Lubomirski; toi, Sélim, je te nomme
Zrini le renégat; l'un ou l'autre, à ton choix.

TOUS.

Zrini!...

SÉLIM, tirant son cimeterre.

Tu l'auras dit pour la dernière fois!

JÉRÔME.

Avant ta mort!

DE CRÖY.

Un traître!...

JEAN.

Arrêtez!... Vos épées
A vaincre au champ d'honneur seront mieux occupées;
Il est notre hôte... Allez, qu'on me laisse avec lui:
Sortez tous!

SCÈNE VIII.

JEAN SOBIESKI, SÉLIM.

JEAN.

Kan Sélim!

SÉLIM.

C'est mon titre aujourd'hui!

JEAN.

Va! j'ai connu ton père! A la cour de Versailles,
Comme ont fait nos aïeux au jour des fiançailles,
Sur une pièce d'or, dont voici la moitié,
Nous avons échangé des serments d'amitié;
Devais-je voir le fils du premier des rois slaves,
Un Zrini, revêtu du caftan des esclaves!...

SÉLIM.

Fils de la liberté, tu sers bien un tyran!

JEAN.

Fils d'un martyr chrétien, tu rends gloire au Koran!

SÉLIM.

Ce martyr, je le venge; à bon droit, je l'espère!

JEAN.

Qui n'aime point son Dieu, peut-il aimer son père?

SÉLIM.

Dieu veut que tout forfait soit puni par le sang!

JEAN.

La justice est son droit, car il est tout-puissant !

SÉLIM.

La vengeance est le mien!

JEAN.

Connais-tu l'Évangile?

SÉLIM, avec désespoir.

Connais-tu l'esclavage?

JEAN.

Ame fausse et fragile!
Lorsque tout l'Occident, les peuples et les rois,
A ce cri : « Dieu le veut ! » se rangent sous la croix ;
Lorsqu'un nouveau déluge, affluant vers l'Europe,
Du vieux monde romain va briser l'enveloppe,
Fallait-il qu'un Zrini, pour jamais lui léguât
Ce nom trois fois maudit, Sélim le renégat!...
Ombres du grand Corvin et de Jean Huniade,
Vous, dont la vie entière était une croisade
Pour la cause du Christ et de la liberté,
Voyez, c'est votre fils! mais il a déserté;
Reniant votre nom, souillé d'apostasie,
Il a vendu son âme aux tyrans de l'Asie !
Lève-toi du cercueil, saint martyr! Jean Zrini,
Viens briser ton blason que ce lâche a terni!
Quand de vingt nations l'aveuir se décide,
Lève-toi, viens maudire un enfant parricide !

SÉLIM, la main à son épée.

Par le sang de mon père, assez, te dis-je! assez!
Si tu pouvais compter tous les pleurs amassés
Dans ce cœur plein de fiel, brisé par le martyre,
Tu m'absoudrais toi-même, au lieu de me maudire !
Pitié!... chaque lambeau de ce sol frémissant
Laisse au pied qui le foule une empreinte de sang !
C'est mon pays natal!... Vois ce palais qui tombe;
Dans ces cachots profonds, muets comme la tombe,

Oui, c'est là que mon père est mort assassiné!
Mon père! il me bénit de son bras enchaîné;
Venge-moi, me dit-il, et sa tête sans tache
Qu'épargnaient les combats, a roulé sous la hache!
Et pour quel crime, ô ciel! cet excès de rigueur?
C'est qu'il rendait hommage à Dieu, selon son cœur;
C'est qu'il croyait qu'un homme est frère d'un autre homme
Dans la foi de Byzance, et dans celle de Rome!
Apprends tout... Je maudis le jour qui m'a jeté
Sous le pied d'un visir... Souvent sa lâcheté
M'indigne, me fait honte; alors, je me rappelle
Ma sœur, morte en esclave, et mon père en rebelle...
Ils demandent justice, ils sont là... j'ai juré
De te venger, mon père : et je te vengerai!...

JEAN.

Ce serment fratricide a donc plus de puissance
Que celui du baptême, au jour de ta naissance?...
Il n'appartient qu'à Dieu de pouvoir te changer;
Venge ton père : et moi, j'ai mon fils à venger.

(Yakoub et Maligny dans le fond.)

SÉLIM.

Regarde!

JEAN.

Yakoub!...

YAKOUB.

Mon père!...

(Sélim sort avec Maligny.)

SCÈNE IX.

JEAN SOBIESKI, YAKOUB.

JEAN.

O destin! je te brave!
C'est toi, vivant et libre!

« Réponds-moi par ton fils : ou nos foudres sont prêtes
« En guise de boulets, à te rendre leurs têtes... »
Cœur barbare... Et c'est toi... Non, reste dans mes bras...
Que me conseilles-tu ?...

YAKOUB.

De vaincre !

JEAN.

Tu vivras !...
Je saurai te garder au prix d'une victoire !

YAKOUB, se relevant.

Suis-je donc votre fils pour flétrir votre gloire ?

JEAN.

Ma gloire t'appartient, mais tes jours sont à moi !

YAKOUB.

Ils sont à Dieu d'abord, à mon peuple, à mon roi.

JEAN.

Tout l'espoir de ma vie éteint dans une tombe !

YAKOUB.

C'est à vous de venger ma mort, si je succombe.

JEAN.

Dois-je te retrouver et te perdre en un jour ?

YAKOUB.

Vingt mille prisonniers attendent mon retour.

JEAN.

Si tu reviens, tu meurs... Yakoub ! que vas-tu faire ?...

YAKOUB.

Et vous, l'ayant promis, que feriez-vous, mon père ?

JEAN.

Moi ?

YAKOUB.

Vous !

JEAN, avec entraînement.

Je reviendrais !

YAKOUB.

Oh ! je le savais bien !
Vivez pour votre honneur, je mourrai pour le mien.

JEAN.

Comment ?

YAKOUB.

Par le bûcher

JEAN.

Grand Dieu !

YAKOUB.

C'est le martyre ;
Fils de Marie, un jour cette croix qui m'attire,
D'une gloire immortelle environne mes fers :
Il est beau de mourir en sauvant l'univers.

JEAN.

Mon fils !

YAKOUB.

Pourquoi ces pleurs ! est-ce à vous de me plaindre ?
Hormis la liberté, tout pouvoir doit s'éteindre ;
Pour tout cœur vraiment noble un trône a peu de prix.
Un jour, si j'étais roi, l'abandon, le mépris,
Expiant les bienfaits de son règne prospère,
Feraient rougir le fils de la gloire du père ;
Et peut-être l'exil, plus cruel que la mort...
Non ! je veux mourir jeune et mourir sans remord,
Avec toute ma force ; ayant, si je succombe,
Tous les trésors de l'âme à donner à la tombe :
Triomphant, vous verrez la Pologne à genoux,
Pleurer le digne fils d'un héros tel que vous...
Partons !... j'entends la voix de Dieu qui me rappelle !..

(L'heure sonne dans le lointain.)

JEAN.

Mourir, à dix-huit ans, quand la vie est si belle !
Faut-il nous séparer, quand ce cœur abattu
N'ose même applaudir à ta haute vertu !

Si tu meurs, à qui donc laisserai-je ma gloire ?
Avec toi, je sens fuir le prix de ma victoire...
Ton père cependant sera digne de toi !...
Approchez tous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLES DE LORRAINE, JÉROME, MALIGNY, DE CRÖY, PRINCES ALLEMANDS.

JÉRÔME, *se jetant dans les bras d'Yakoub.*

Yakoub !

JEAN.

Premier fils de ton roi,
Orgueil de son pays, qui serait roi lui-même
Si toujours la vertu donnait un diadème !
Je ne puis le sauver que par mon déshonneur ;
Mon fils a préféré la gloire à mon bonheur,
Et mon fils va mourir. Vous, Lorraine et Jérôme,
Sitôt que paraîtront les aigles du royaume,
Que trois coups de canon nous en donnent l'avis...
Frère, console-toi ; je vengerai mon fils.

JÉRÔME.

Quoi, c'est vous...

YAKOUB.

Plus un mot ! vois sa douleur amère !...

CHARLES, *à ses pieds.*

Grâce, au nom du pays !

JÉRÔME, *de même.*

Grâce, au nom de sa mère !

JEAN, *avec autorité.*

Levez-vous !... Appelez Sélim.

JERÔME.

Viens, renégat !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SÉLIM, GIAFFER, SUITE.

JEAN.

Va dire à Mustapha qu'il s'apprête au combat,
Demain, au jour levant.

SÉLIM.

Vous êtes téméraires!

JEAN.

Prends ces mille onces d'or, la rançon de nos frères...
Cette épée à ton maître... il en aura besoin;
De tout autre message épargne-toi le soin:
Va-t'en!

SÉLIM.

Mais lui, ton fils?

JEAN.

Mon fils... tu vas le suivre...
Je te bénis... c'est toi qui devais me survivre...
Va sauver nos captifs... Le combat n'aura lieu
Qu'au point du jour, demain; sur mon honneur... Adieu!

(Yakoub s'arrache de ses bras, et s'éloigne avec Sélim et Giaffer.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SÉLIM-ZRINI.

Même décor.

SCÈNE I.

JEAN SOBIESKI *seul, assis près d'une table chargée de cartes et de plans.*

Demain... ce mot cruel torture ma pensée !...
Comme l'arc vibre encor quand la flèche est lancée,
Ainsi le désespoir, en changeant de chemin,
Arrive au même but; mon fils meurt... et demain
Ma promesse est remplie... O funeste entreprise !
Honneur, loi sans pitié qui m'enchaîne et me brise !...
J'ai compté sur l'appui d'un César... j'avais tort;
Et je n'attends plus rien des hommes ni du sort :
J'attends tout de moi seul ! oui, tout ! et de ce glaive...
Mais quel doute inconnu dans mon âme s'élève ?
Si mon fils meurt en vain ? si malgré son trépas
La défaite... ô mon Dieu ! Tu ne souffriras pas
Qu'un père ait immolé son fils, son bien suprême,
Sans pouvoir le venger... Ce doute est un blasphème !...

Et pourtant, je n'ai pu que choisir mes remords!
Devais-je, pour sa vie, offrir vingt mille morts?
Que dirait la Pologne, et que diraient leurs mères!
Oui, mais la sienne!... Amour, bonheur, folles chimères!...
Oh! j'étais plus heureux soldat que souverain!
Pourquoi cette couronne à mon casque d'airain?
De sa vaine splendeur mon âme est détrompée,
Et le sceptre à ma main pèse plus qu'une épée...
N'étais-je pas son père avant d'être élu roi?...
Depuis qu'ils m'ont donné ce titre et cet emploi,
Jour par jour, sur ce glaive arrêtant ses conquêtes,
J'arrachai des lambeaux du monstre aux mille têtes;
Et quand le fer se rompt, quand ma force est à bout,
Le cadavre s'agite... il rampe : il est debout!...
Déroulant ses anneaux sur Vienne sans défense,
Vers Rome, au Vatican, le voilà qui s'avance!
Moins puissant par l'acier que par l'or corrupteur
Sur le monde il vomit son venin destructeur...
Les Français sauront-ils sur le Rhin, sur la Loire,
O Martel! Charlemagne! évoquer votre gloire?...
Vaincre ou mourir vaincu; dans un suprême effort,
Voir s'unir les chrétiens de l'Ouest et du Nord;
Ravir au fils d'Islam que demain je foudroie,
La Grèce, sa première et sa plus noble proie;
Aux cris de l'aigle blanc qui lui jette mon nom,
Réveiller les échos de l'ancien Parthénon;
Arracher le tombeau du Dieu qui s'est fait homme
Aux gardiens étrangers : délivrer Vienne et Rome,
Le sort en est jeté, Dieu le veut, j'obéis!...

(Se levant.)

Non, tu ne mourras pas sans gloire, ô mon pays!
Si les rois conjurés, jaloux d'un peuple libre,
De l'antique univers détruisant l'équilibre,
A la croix du supplice attachaient tes deux bras;
Si tes propres enfants te disaient: Tu mourras!

Par moi, Jean Sobieski, par ce jour qui s'envole,
Ton nom sera couvert d'une telle auréole
Que sa splendeur, après cent générations,
Luira sur ton sépulcre, ô Christ des nations ;
Que ce nom deviendra symbole de victoire,
D'honneur, de liberté : qu'au jour expiatoire,
Tes bourreaux prosternés croiront tous voir sortir
Du sein des morts, le Dieu vivant, le Dieu martyr !...
Pas de signal... mon fils !...

(Il tombe sur son siége le front dans les deux mains.)

SCÈNE II.

JEAN SOBIESKI, JÉROME.

JÉRÔME.

Une esclave infidèle
Vous demande audience.

JEAN.

A moi !... non... Que veut-elle ?

JÉRÔME.

Elle apporte un écrit du camp turk.

JEAN.

Laisse-nous.

SCÈNE III.

JEAN SOBIESKI, MYRHA.

MYRHA, jetant le voile qui la couvre.

Le voilà !... Permets-moi d'embrasser tes genoux,
Toi que la Grèce attend, comme la race humaine
Attendait le Sauveur du monde...

JEAN.

Qui t'amène ?

MYRHA.

Je viens au nom d'Yakoub.

JEAN.

De mon fils? parlons bas!...
Tu l'as sauvé?

MYRHA.

Je l'aime!...

JEAN, se dressant.

Il revient, n'est-ce pas?...
Je dois le voir encore?

MYRHA.

Oui, bientôt, je l'espère!
« Va, ma sœur, me dit-il, va consoler mon père;
Au prix de mon supplice, il vivra triomphant:
Qu'il retrouve dans toi le cœur de son enfant! »

JEAN.

Ton nom?

MYRHA.

Du grand-visir j'étais la fiancée;
Vois cet anneau...

JEAN, lisant.

Myrha!

MYRHA.

Forte de ma pensée,
Je promis à Sélim ma vie et mon amour,
S'il rejoint ton armée avant la fin du jour.
Il porte avec Yakoub la rançon de nos braves;
Mais tous en combattant veulent fuir leurs entraves:
Pour payer leur échange ils ont trop de fierté,
Car on n'achète pas l'honneur, la liberté!
Alors, Maüro s'écrie: « A moi, fils des Hellènes! »
L'hymne de nos aïeux retentit par les plaines;
Moi, je viens pour Yakoub implorer ton appui:
Tous préfèrent mourir qu'être libres sans lui!

JEAN.

Mon épée!... ah! malheur!... le signal!

MYRHA.

Qui t'arrête'
Ton bras peut-il faiblir quand le bûcher s'apprête?...
Hâte-toi, chaque instant décide de son sort;
Ordonne le combat: sinon, Yakoub est mort!

JEAN.

Ce n'est donc rien, mon Dieu, qu'une victoire immense;
Et voilà que pour moi la lutte recommence?
Qui donnera du cœur à ces princes germains?
La frayeur a brisé les glaives dans leurs mains!
Qui donc les conduira?

MYRHA.

Toi!

JEAN.

Non! c'est impossible;
Un lâche ne meurt pas, la peur est invincible!...
Mon fils! ô désespoir!...

MYRHA.

Prends ce fer et sois prompt;
D'où vient cette pâleur indigne sur ton front?
Es-tu bien Sobieski? Me serais-je trompée!
Et pourtant, sous ta main, je vois luire une épée!

JEAN, *d'une voix brisée.*

Pourquoi suis-je leur chef?... c'était trop d'être roi...
S'il en était un seul qui pût vaincre après moi,
Libre, avec quel transport j'irais, la tête nue,
Brisant les rangs païens dont cette arme est connue,
Dire aux bras de mon fils que j'ai su retrouver:
« Tiens, me voici... je t'aime, et je viens le prouver! »
Mais non, je ne puis pas! Quand peut-être il expire,
L'honneur veut que je vive... il faut sauver l'empire!...
Anathème, anathème au serment que je fis
Tantôt, sur mon honneur; il m'a coûté mon fils!...

MYRHA.

Ton honneur! n'est-ce pas cette voix qui te crie
Plus haut que le serment, plus haut que la patrie,
Qu'il faut sauver ton fils s'il est encor vivant?
Mais un père avant tout doit chérir son enfant!...
Nous répandrons pour lui tout le sang de nos veines;
Ou, si pour t'émouvoir nos prières sont vaines,
Si ton âme est fermée aux larmes de Myrha,
Songe aux pleurs de sa mère! Elle te maudira
D'avoir tué son fils!

JEAN.

Tais-toi!

MYRHA.

Je ne puis croire
Qu'au prix d'un parricide on achète la gloire!
Qu'un homme, un père, un roi, pour sauver un tyran,
Le livre sans défense au glaive du Koran!
Le voilà suspendu sur sa tête; s'il tombe,
Le passé, l'avenir, tout s'éteint sur sa tombe:
On croira que, du crime escomptant les profits,
Pour les faveurs d'un maître, il a vendu son fils!...
Que te dirai-je enfin? sa mère, pauvre femme,
Eût trouvé des accents plus dignes de ton âme;
Mais moi, pour te toucher, je n'ai rien que mes pleurs;
Si tu viens, il vivra: si tu restes, je meurs!

(Elle veut se frapper.)

JEAN, lui arrachant le poignard.

Dieu!.. rends-moi...Tu comprends mon angoisse profonde,
Toi qui donnas ton fils pour le salut du monde!

MYRHA se relevant, avec amertume.

Voilà donc ce grand roi, ce héros triomphant!
Il a peur de combattre! Il trahit son enfant!
Qu'est-ce donc que la gloire?... Est-ce que cette armure
D'un cœur d'acier comme elle étouffe le murmure?
Ce cœur est-il déjà glacé comme un cercueil?...

Adieu! je te maudis! que l'ange de l'orgueil
Te déchire le sein de son dard de vipère!...
Tu gémis? pourquoi donc, si tu n'es pas son père?...
Un roi n'a pas d'enfants, pas plus que le bourreau!

JEAN.

Tu mens! tu mens!

MYRHA.

Adieu!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAÜRO, une épée à la main.

MAÜRO.

Myrha!

MYRHA.

C'est toi, Maüro!

MAÜRO.

Le visir, averti de notre intelligence,
A fait miner le camp; son atroce vengeance
Veut ouvrir sous nos pas un brasier dévorant.
Yakoub seul des vainqueurs fait plier le torrent;
Sans doute il tombera sous leurs mains téméraires,
Mais dans un chant de gloire, au milieu de ses frères...

CHANT DES HELLÈNES, dans le lointain.

Debout, fils des Hellènes!
Jusqu'à quand serons-nous,
Sur les monts, sur les plaines,
Dans les fers, à genoux?
Marchons, fils des Hellènes!
Aux armes! levons-nous!

MYRHA.

Ces chants de liberté, ne les entends-tu pas?
Eh bien! c'est donc à moi de venger son trépas;

En frappant le visir, et me frappant moi-même,
Cette main, ce poignard, lui diront que je l'aime...
Viens, Maüro!

JEAN.

Non! restez!... Inspire-moi, grand Dieu!..
Sous le poids du serment qui m'enchaîne en ce lieu,
Voir mon fils au bûcher; sa dernière parole
M'appelle: « A moi, mon père! » et c'est moi qui l'immole!
Je ne puis rien pour lui! l'honneur du nom royal
Me défend de le suivre!... Un signal! un signal!...

MYRHA.

Mais ton fils, entends-tu, va périr dans les flammes,
En maudissant son père!

(Le chant cesse de se faire entendre.)

JEAN.

Arrêtez!... les infâmes!...
Ce silence... plus rien!... Lorraine, à moi! Je pars.

MYRHA.

Enfin!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARLES DE LORRAINE, JÉROME, DE CRÖY, COLLONITS, LE PEUPLE DE VIENNE.

CHARLES.

Sire! les Turks sont aux pieds des remparts.
Les Tatares d'Azof, jetant l'arc et la flèche,
Avec des cris de mort s'élancent vers la brèche;
L'incendie est partout: la cité des Germains,
Dans une heure au plus tard va passer dans leurs mains.

JEAN.

Ainsi de mon serment le destin me relève;
Je vais mourir en roi, la main scellée au glaive:
Merci, visir, merci!

(Le jour baisse un peu.)

COLLONITS, accourant avec le peuple.

Fuyons!

JEAN.

Vous m'insultez!..

COLLONITS.

La bataille est perdue...

(On entend un coup de canon à droite.)

JEAN.

Est gagnée!... écoutez!

C'est le signal!

MYRHA, suppliante.

Seigneur! n'auras-tu que des larmes,

Quand le sang coule à flots?

(Un second coup de canon.)

JEAN.

Non! plus de pleurs! Aux armes!

(Un troisième coup de canon. — Avec un cri de joie.)

Victoire!... Ce sont eux, mes braves Polonais!...
Vrai Dieu, j'ai bien souffert; mais enfin, je renais!
Viens, Lorraine!... vois-tu rouler cette avalanche?
C'est lui, mon Stanislas, l'honneur de l'aigle blanche!...
A moi, mes chers enfants! courez, mon fils est là!
On peut donc vivre un siècle en un jour!... Les voilà!...

(Le jour s'éteint par degrés.)

Mais d'où vient ce silence... et quelle nuit soudaine
Enveloppe l'espace?...

COLLONITS.

Ah! ma mort est certaine!

JEAN, tirant sa montre.

A trois heures, le jour a perdu sa clarté?
Voyez! sur le soleil, dans sa course arrêté,
On dirait que la mort étend ses larges voiles,
Et son ombre grandit de la terre aux étoiles!...

COLLONITS, se frappant la poitrine.

Épargnez moi, Seigneur!

JÉRÔME.

J'y songe ! à pareil jour,
Kopernik d'une éclipse a prédit le retour?
Calmez-vous!

COLLONITS.

Je respire.

CHARLES.

Oui, cette ombre mouvante,
Entre Vienne et les Turks déchaînant l'épouvante,
Permet au grand-hetman de nous joindre...

JEAN.

A genoux !
Par ce signe, le ciel se déclare pour nous!...
(Au seuil de la chapelle.)
O toi ! qui, déchirant l'obscurité première,
D'un seul mot fis jaillir l'océan de lumière,
Fais luire à tous les yeux le soleil de ta foi,
Afin que l'univers t'adore, comme moi!...
(Sélim paraît dans le fond, couvert du manteau d'Yakoub, et suivi d'un soldat tatare.)

SÉLIM.

Que trois lignes d'attaque à l'instant soient formées !
Va!
(Le Tatare s'éloigne.)

MAŨRO.

Reçois sa prière, ô toi, Dieu des armées!...
(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

MYRHA, SÉLIM, dans le fond.

MYRHA.

Prions aussi, pour lui... L'éclair brille... essayons...
J'ai peur... Est-ce le jour promis aux nations,

Où les morts, se dressant devant Dieu qui les juge,
Au champ de Josaphat chercheront un refuge?

(La scène s'obscurcit entièrement.)

SÉLIM, au fond.

Myrha!...

MYRHA.

Sur cet autel, une femme... un enfant...
O ma mère... on dirait que ce Christ est vivant!
Il me tend ses deux bras!

(A genoux.)

Sainte vierge Marie,
Étoile du matin, ma patronne chérie,
Protége-nous!

SÉLIM, s'approchant.

Myrha!...

MYRHA.

Mais, d'où vient mon effroi?
Des pas dans l'ombre!... Yakoub, ici?

SÉLIM, paraissant à la lueur d'un éclair.

Myrha, c'est moi!...

MYRHA.

Sélim!...

SÉLIM.

Oui, son vainqueur!... Sous cette nuit subite
Qui de l'astre du jour vient d'éteindre l'orbite,
Grâce au manteau d'Yakoub je parviens jusqu'à toi;
Viens! je mets le Danube entre nous et son roi!...

MYRHA.

Jamais!

SÉLIM.

Oses-tu bien te jouer de ma haine?
Regarde, et souviens-toi qu'un serment nous enchaîne:

(Lisant.)

« Je promets à Sélim ma vie et mon amour,

S'il rejoint notre armée avant la fin du jour. »
Signé, Myrha.

MYRHA.

Tu mens!...

SÉLIM, l'entraînant.

Écoute! il faut me suivre!
Ou bien à l'instant même Yakoub cesse de vivre!...
Au premier coup de feu tiré par un des tiens,
La mine engloutira tout le camp des chrétiens...

MYRHA, s'emparant de son poignard.

Va-t'en, va-t'en! te dis-je! ou par cette Madone,
Je me perce le cœur!

(Elle s'échappe de ses bras et s'attache à l'autel.)

SÉLIM.

Ah! je frémis!... Pardonne!...
Si tu meurs, je mourrai!... Fils du peuple magyar,
D'un martyr égorgé sous les pieds de César,
Je t'ai vue à Stamboul, quand, le cœur plein de larmes,
Pour ma patrie en deuil je mendiais des armes...
Je t'ai vue, assistant tes frères malheureux,
Et détournant le bras déjà levé sur eux...
Tu m'apparus alors si touchante, si belle,
Que pour toi j'oubliai le serment qui m'appelle;
Et devant ta beauté dont je fus ébloui,
Patrie, honneur, devoir, tout s'est évanoui...
Myrha! si tu savais quel monde de pensées,
Que d'aspirations brûlantes, insensées,
Se pressent dans mon âme! Oublié du Seigneur,
Je n'eus pas dans la vie un seul jour de bonheur;
La vie? un rêve étrange! une ironie amère!
Quel crime ai-je commis dans le sein de ma mère?
Qu'ai-je donc fait à Dieu pour naître et pour souffrir,
Seul toujours, ne pouvant ni vivre, ni mourir?...
Proscrit dès le berceau, courbé sous l'anathème,
Je hais le monde entier qui m'exile, et je t'aime!

MYRHA.

Je te plains !... car le bras de la fatalité
Nous divise en ce monde, et dans l'éternité !
Moi Myrha Lascaris, toi Sélim le barbare,
L'honneur, le cri du sang, l'amour, tout nous sépare !...
C'est toi qui m'as vendue !... As-tu donc oublié
Que tu dois ta puissance au prix qu'on t'a payé ?
Toi, le chef de bandits à toute loi contraires !
L'ennemi de mon Dieu ! l'assassin de mes frères !
J'aimerais mieux, Sélim, je t'en donne ma foi,
Mourir, libre, avec eux, que régner avec toi !...

SÉLIM.

Du mépris ?...

MYRHA.

Je te plains... c'est à Dieu de t'absoudre !

SÉLIM.

Ton Dieu, je n'y crois pas, et je brave sa foudre !
Je t'aime ! Que m'importe Élohim ou le Christ,
Moïse ou Mohamed ?... Chef d'un peuple proscrit,
Je ne crois qu'au destin qui jamais ne varie,
Et je n'ai plus de Dieu, n'ayant plus de patrie !...
Mais s'ils avaient au ciel un soutien de leurs droits,
Les peuples seraient-ils écrasés par les rois ?
Au pied de ses autels courbant ma tête altière,
J'ai demandé son nom à la nature entière ;
Partout je n'ai trouvé que crimes et douleurs,
Le vice couronné, la vertu dans les pleurs,
Des esclaves plus vils que les maîtres eux-mêmes !
Et s'il existe un Dieu, s'il entend mes blasphèmes,
Qu'il frappe ! il a maudit ce monde en le créant,
Et l'œuvre de sa haine appartient au néant !

MYRHA.

Oh ! comme il sait haïr !...

SÉLIM.

Oui, la mienne m'honore,

Car je hais nos tyrans... je t'aime plus encore!...
Ma haine est le simoun qui gronde au Sahara;
Le chant de l'oasis, c'est l'amour de Myrha!...
Pardonne! Un mot d'espoir! que mon sort se décide!
Pour toi, je sauve Yakoub! J'oublie un parricide;
L'opprobre de ma sœur vengé par son trépas,
Tout, pour ce mot divin: Myrha ne te hait pas!...
Le repentir naîtra dans mon âme ravie,
Rends-moi le ciel! rends-moi l'espérance, la vie!

MYRHA.

Je reconnais Sélim! Va, tu me fais horreur!
Tu trahis Mohamed pour sauver l'empereur?
Va! tant de perfidie à mes yeux te dégrade;
Vos chefs, l'arrêt vengeur les attend à Belgrade!
J'aime Yakoub, oui, je l'aime, autant que je te hais:
Va-t'en! je puis mourir, mais te suivre, jamais!

SÉLIM.

Eh bien! malheur à lui!... J'entends le bruit des armes...
La mine va s'ouvrir... tout son sang pour mes larmes!...
Pas un cri de terreur échappé de ton sein?...
Si je reste, il est mort!...

MYRHA.

Fratricide! assassin!...

(Un coup de feu; puis une explosion terrible se fait entendre.)

SÉLIM.

Je suis vengé... Pour lui que Dieu fasse un prodige!

MYRHA à genoux, voulant se frapper.

Seigneur, pardonne-moi!

SÉLIM, lui arrachant le poignard.

Tu me suivras, te dis-je!
Viens!...

(Myrha tombe prosternée sur les marches de l'autel. — Yakoub paraît dans le fond, tenant dans ses mains le drapeau du visir.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, YAKOUB.

(Le jour revient par degrés.)

YAKOUB.

L'effroi m'a sauvé des mains de ces bandits...
Dieu!... Sélim avec elle!...

MYRHA, se jetant dans ses bras.

Yakoub!...

SÉLIM, tirant son cimeterre.

Soyez maudits!

YAKOUB.

Je suis libre!... A nous deux!

SÉLIM, se jetant sur lui.

Meurs!...

(Son fer se brise.)

YAKOUB.

Ta rage est trompée!
Poursuivons, si tu veux; mais prends une autre épée:
Ou rends-toi!

SÉLIM.

Non, jamais!

YAKOUB.

Le malheur te rend fier!
Te voilà mon captif, comme j'étais hier;
Seulement, je te traite avec plus d'indulgence:
Mon Dieu, c'est le pardon.

SÉLIM, voulant le poignarder.

Le mien, c'est la vengeance!...

(Le poignard glisse sur la poitrine d'Yakoub; Myrha reçoit le coup sur le bras.)

YAKOUB, le perçant de son épée.

Tiens, misérable!

SÉLIM, chancelant.

Enfer!... sous ta main sans vigueur,
Le glaive ne sait pas pénétrer jusqu'au cœur...
Je ne mourrai pas seul!... Regarde cette empreinte!

MYRHA.

Qu'importe! il est sauvé!...

SÉLIM.

Qu'il t'épouse sans crainte!
A présent, je te laisse aux bras de mon rival,
Fiancée à la mort.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GIAFFER, UN GROUPE DE TATARES.

GIAFFER.

Kan Sélim! à cheval!

SÉLIM.

Giaffer!

GIAFFER.

Qui t'arrête auprès d'une infidèle?

SÉLIM.

Vois-tu ce sang...

GIAFFER.

Blessé!... ta blessure est mortelle!

SÉLIM.

Par ce giaour!...

GIAFFER.

Vengeance!...

(Combat.)

YAKOUB, tombant sur un genou.

Ah! je suis désarmé!

SÉLIM.

Enlevez cette esclave!

MYRHA.

A moi, mon bien-aimé!

SÉLIM.

Tu m'appartiens!

(Il l'emporte dans ses bras.)

UNE VOIX au dehors, du côté opposé.

Yakoub!

YAKOUB.

C'est la voix de mon père!

Ils l'entraînent!

GIAFFER.

Partons!

(Ils s'éloignent. — On entend plusieurs coups de feu.)

SCÈNE IX.

YAKOUB, JEAN SOBIESKI, puis MAÜRO et SOLDATS.

JEAN.

Sans atteinte, j'espère!...
Toi mort, j'allais mourir, je vivrai si tu vis;
Je puis vaincre à présent, j'ai retrouvé mon fils!...

MAÜRO, déployant le drapeau.

Gloire à vous, gloire à Dieu!

JEAN.

L'enseigne du prophète...
Embrasse-moi! Je suis jaloux de ta conquête;
Présage bienheureux!... Prince Yakoub, à genoux,

(Il le frappe trois fois de son épée, et lui donne l'accolade.)

Je te fais chevalier.

YAKOUB, montrant la plaine.

Mon père, vengez-nous!

MAÜRO.

Ma fille!...

JEAN.

On nous l'enlève !... Oh ! par les saints apôtres,
Le Turk ne l'aura pas.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JÉROME.

JÉRÔME, respirant à peine.

Sire, voici les nôtres !...

JEAN.

Salut au cavalier ! salut à l'aigle-roi !
Que l'armée et les chefs paraissent devant moi !

JÉRÔME.

Un instant...

JEAN.

Qu'est-ce à dire ?...

JÉRÔME, lui présentant un étrier d'or.

Admirez ce trophée !...

JEAN.

Quelque joyau tombé de l'écrin d'une fée ?...
L'étrier du visir !

JÉRÔME.

Repris aux musulmans
Sur son cheval hongrois couvert de diamants ;
Je ne le vendrais pas au prix d'un diadème...
Il est à vous.

JEAN.

Pourquoi ?

JÉRÔME.

Parce que je vous aime !

JEAN.

J'accepte !...

(Le remettant à un écuyer.)

Ce présent à la reine... dis-lui

Qu'un visir prisonnier doit le suivre aujourd'hui.
(L'écuyer sort. — Prenant le drapeau.)
Talenti, cette enseigne au pape Innocent onze;
En échange, il nous faut de la poudre et du bronze :
S'il nous aide à franchir les sommets du Balkan,
Je l'en remercîrai moi-même, au Vatican.
(On entend l'air national polonais, et des cris de joie au dehors.)

SCÈNE XI.

Les mêmes, CHARLES DE LORRAINE, ROGER DE STAREMBERG, DE CRÖY, les prisonniers Hellènes, les princes Allemands, les chefs Polonais, le Grand-hetman IABLONOWSKI, l'armée.

LES PRISONNIERS HELLÈNES, en arrivant.

Debout, fils des Hellènes!
Jusqu'à quand serons-nous
Sur les monts, sur les plaines,
Dans les fers, à genoux?
Marchons, fils des Hellènes!
Aux armes! levons-nous!

MAÜRO.

Voici mes Albanais.

STAREMBERG.

Sire, je vous amène
Les derniers défenseurs de la ville germaine;
Tous les autres sont morts.

JEAN.

En vrais héros, dit-on!
Nous leur ferons cortége à Vienne, ou chez Pluton.
(A ses soldats.)
Polonais! je vous offre une bataille en règle!
En avant! L'infidèle aura peur de notre aigle!

Mais nous saurons l'atteindre en marchant comme vous;
Rois, princes et soldats, voici l'ordre pour tous:
Droit au camp du visir! que chacun se souvienne
Qu'à tout prix, par la brèche, il faut entrer à Vienne!
Qui m'aime me suivra pour l'honneur et la foi;
Tuez-moi, si je fuis : si je meurs, vengez-moi!
Tous en ligne, à vos rangs!... Quel est ce bruit? silence!

(On entend les cloches des tours de Saint-Étienne.)

CHARLES.

L'airain religieux dans les airs se balance;
De l'office du soir voici l'heure et le lieu!

JEAN.

Soldats! courbons nos fronts sous le Verbe de Dieu!
Découvre-toi, soleil!... ô jour de gloire immense!
La naissance d'Yakoub... mon règne qui commence...
Et Chocim... dans le ciel tout cela fut écrit!

(L'armée se met à genoux en se découvrant.)

MAÜRO, sur le seuil de la chapelle.

Au nom du Père, au nom du Fils, du Saint-Esprit!
Soldats, je vous bénis! Que le zèle sublime
Des anciens chevaliers sous les murs de Solyme
Vous inspire aujourd'hui!... Prions Dieu que sa main
Nous donne la victoire ou le martyre... Amen.

L'ARMÉE, chantant à genoux.

Reine des cieux, sainte Marie,
Protége-nous,
Peuple-soldat, qui chante et prie
A tes genoux!
Vierge à la couronne fleurie,
Au front si doux,
Défends, soutiens notre patrie;
Sois avec nous!

Toi qui veillais sur la chaumière
De nos aïeux;

Porte à ton Fils notre prière,
Nos chants pieux :
Vierge d'amour, que ta lumière
Brille à nos yeux,
Et nous vaincrons sous ta bannière,
Reine des cieux !
(Un jour éblouissant illumine la scène.)

JEAN.

Debout ; voici le jour ! que César se souvienne
Que nous l'avons sauvé : marchons !

LE GRAND-HETMAN.

A Vienne !

L'ARMÉE.

A Vienne !

JEAN, s'élançant à cheval.

Le temps, c'est la victoire !... aigles blancs et germains,
Partez !... A toi mon fils, Jérôme !...
(Il sort. — On entend une canonnade.)

MAÜRO, à genoux.

Ils sont aux mains !

SCÈNE XII.

LA BATAILLE (*).

LES MÊMES, puis SÉLIM, MYRHA, LES DEUX ARMÉES.

Les remparts se couvrent de soldats et des habitants de la ville. — Yaknub et Jérôme poursuivent les spahis et les rejettent dans le fleuve. — Maligny fait avancer deux canons.

MALIGNY, désignant la tente du visir.

Pointez au croissant d'or... ma montre à qui le touche !
(Le coup part, le croissant se brise et disparait.)

(*) Cette scène peut être supprimée pour les théâtres de second ordre.

LE SERVANT.

C'est fait!

MALIGNY, lui donnant sa montre.

Rompez le pont!

LE SERVANT, en chargeant sa pièce.

Plus de bourre à cartouche!

MALIGNY.

Bourrez avec mes gants, ma perruque... eh! voilà
Des journaux français... Feu!...

LE SERVANT.

Le pont s'écroule...

LES SPAHIS, en tombant dans le fleuve.

Allah!...

(Giaffer et les Tatares de Sélim arrivent en désordre, poussés par le grand-hetman et les hussards du roi, pesamment armés, des ailes d'aigle aux épaules. — Les uns traversent le Danube à la nage, les autres périssent dans les flots. — Sélim arrive le dernier, portant Myrha en croupe. — Il va se jeter dans le fleuve; Yakoub abat son cheval d'un coup de pistolet. — Jérôme veut s'élancer sur lui.)

YAKOUB, arrêtant Jérôme d'un geste.

Votre épée!...

SÉLIM, la brisant.

Oui, prenez... du sang jusqu'à la garde!
De Crôy! va voir mourir ton fils, à l'avant-garde!...

(Il la jette à ses pieds.)

MYRHA, accourant.

Yakoub! ô mon sauveur!...

YAKOUB, la recevant dans ses bras.

Que de joie en un jour!
A moi la liberté, la gloire et ton amour!

(Dans ce moment, le roi paraît poursuivant les janissaires, commandés par les pachas de Bude et de Silistrie. — Arrêtés par le fleuve, les janissaires jettent leurs armes et se rendent prisonniers.)

L'ARMÉE, avec un cri de triomphe.

Victoire!...

JEAN.

Que ce cri parvienne jusqu'au Tibre :
Victoire à l'aigle blanche !...

(Embrassant Staremberg.)

A présent, Vienne est libre !

STAREMBERG.

Sire, vous êtes grand...

JEAN, se découvrant.

Soldats, cessez le feu ;
Respect aux prisonniers, nos frères devant Dieu !...

(Les deux pachas tombent à ses pieds.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

MYRHA — MARIE.

Devant la tente du visir, comme au 1er acte. — Aux premiers plans, les drapeaux de l'Empire et des États. — Sentinelles dans le fond.

SCÈNE I.

L'EMPEREUR LÉOPOLD, DE CRÖY, COLLONITS, OFFICIERS DE LA COUR, puis STAREMBERG.

UN OFFICIER.

Le comte Staremberg.

LÉOPOLD, à l'officier.

Suspendez l'audience !...
Vous répondez bien tard à notre impatience ;
Gloire au sauveur de Vienne !...

STAREMBERG.

Un titre, en vérité,
Que le roi de Pologne a bien mieux mérité !
J'ai servi Wallenstein ; son exemple naguère
A formé ma jeunesse aux travaux de la guerre ;
Par Guillaume d'Orange en Flandre secondé,
J'ai failli, dans Senef, battre le grand Condé,
Mais le roi Sobieski, dans le siècle où nous sommes,
Est notre maître à tous, le plus brave des hommes.

COLLONITS.

Mon maître et souverain, c'est l'empereur, d'abord.

STAREMBERG.

Sire, je suis soldat.

LÉOPOLD, avec humeur.

Faites-nous le rapport
De votre délivrance !

COLLONITS.

Il est fort en tactique
Et même en stratégie ; oui ! mais en politique !

STAREMBERG.

Depuis que votre char a franchi le portail
Du palais de Schœnbrunn...

LÉOPOLD.

Passons sur ce détail.

STAREMBERG.

Quel récit peut atteindre à l'image encor fraîche
De ces deux mois d'angoisse, où debout sur la brèche,
La peste avec la faim appelaient nos vainqueurs,
Et tout espoir de vaincre avait fui de nos cœurs !
Lorsqu'un jour, le clairon, du haut de Saint-Étienne,
Signale à l'occident la bannière chrétienne ;
Et ce cri de bonheur se propage en tout lieu :
« C'est lui, Jean Sobieski, l'homme envoyé de Dieu ! »
Descendant des hauteurs comme un torrent de lave,
Il marche et rend la vie au cœur de Vienne esclave ;
Le canon du château se rallume : et longtemps
Le sort muet chancelle entre les combattants.
Des lanciers de Jérôme une forêt mouvante
A la gauche des Turks vient jeter l'épouvante ;
Le grand-hetman le suit comme un bélier d'airain,
Les spahis écrasés lui cèdent le terrain :
Jean Sobieski paraît ! Son regard les foudroie,
Il vole aux Sarrasins comme l'aigle à sa proie,
Et, le geste irrité, le regard provoquant,
Il franchit d'un seul trait les trois lignes du camp.
Le visir fait sortir le drapeau du prophète ;

Il le jette à Sélim. Honteux de leur défaite,
Les spahis fugitifs reviennent au combat,
Entourent le drapeau, mais un boulet l'abat;
Tous reculent d'horreur, et, signe plus funeste,
Le soleil a pâli sous la voûte céleste :
« Voyez, lui dit Sélim, ce qui se passe aux cieux ! »
Tremblant, désespéré, n'osant lever les yeux,
Le visir prend son glaive et s'élance avec rage,
Suivi du chef tatare; inutile courage!
Jean Sobieski triomphe! A sa voix, le jour luit;
Un nuage sanglant le précède et le suit,
Un long cri de terreur sort, de cette fumée,
Comme un râle mortel jeté par une armée :
Et puis, tout est muet... Le soleil moins ardent
Comme un globe rougi s'incline à l'occident,
Et descend radieux sur les monts qu'il enflamme...
Sélim tombe à genoux, vaincu, la mort dans l'âme;
Ce flot qui menaçait le monde, hier encor,
Venait de se briser sur le bouclier d'or
D'un héros dont nos fils béniront la mémoire :
Vingt siècles passeront sans éteindre sa gloire!

COLLONITS, avec aménité.

Et celle de César aussi...

DE CROY.

Mais, en fuyant,
Ce flot jette à nos pieds les trésors d'Orient;
Les chaînes que pour nous l'Asie avait forgées,
Des milliers d'orphelins, des femmes égorgées,
Des berceaux que le fleuve entraînait dans son cours :
Mon fils mort dans mes bras... Si, du fond de leurs cours,
Les rois vainqueurs du monde osaient compter nos larmes,
Ils rougiraient de vaincre et régner par nos armes!

LÉOPOLD, sèchement.

Duc, il vous reste un fils.

COLLONITS.

Sur la tour du château,
J'ai vu le grand Rodolphe, avec sceptre et manteau,
Priant pour votre armée...

LÉOPOLD.

Ah! vraiment?

COLLONITS.

Je l'atteste!..

LÉOPOLD.

Cardinal, je vous crois.

COLLONITS, se couvrant.

Merci!... bonté céleste!

LÉOPOLD.

Et le visir?...

COLLONITS.

On dit qu'il s'est donné la mort.

LÉOPOLD.

Paix à son âme!

COLLONITS.

Un Turk!...

LÉOPOLD.

Oui, mon père... j'ai tort.
Où donc est Sobieski?

COLLONITS.

Dans la ville sauvée,
Avec l'archiduc Charle...

LÉOPOLD.

Avant notre arrivée?

COLLONITS.

Le peuple à Saint-Étienne avec eux s'est rendu,
Chantant le *Te Deum*...

LÉOPOLD.

Sans m'avoir attendu?
Vous-même avez permis ce scandale?...

COLLONITS.

Non, sire...
Mais il faut bien vouloir ce qu'un peuple désire...
Il s'est fort bien passé de ma permission!

LÉOPOLD.

C'est donc une révolte! une sédition!
Il faut la réprimer.

COLLONITS.

Oui, sire!

LÉOPOLD.

Sur ma vie,
Ce superbe vassal se croit à Varsovie!
Pour le maintien de l'ordre il n'était pas besoin
De son secours!

COLLONITS.

Non, sire!

LÉOPOLD.

Aussi, nous aurons soin
De l'éloigner.

COLLONITS.

Oui, sire!

LÉOPOLD.

On dit qu'il nous délivre?
Il n'a rien fait.

COLLONITS.

Non, sire!

STAREMBERG, s'approchant.

Au moment de poursuivre
Le païen fugitif, ce vassal révolté
Demande une entrevue à votre Majesté.

LÉOPOLD.

A moi?

DE CRÖY.

Vous ne pouvez refuser cette grâce...

LÉOPOLD, à Collonits.

Qu'en pensez-vous?

COLLONITS.

Ce prince est le seul de sa race!

STAREMBERG.

Vous l'avez dit, le seul.

COLLONITS.

Mais l'empereur romain
A nul autre que Dieu ne peut céder la main!

DE CRÖY.

Le roi vient en son nom.

COLLONITS

Mais il est des usages,
Des principes de cour, consacrés par les âges!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES DE LORRAINE.

CHARLES, venant du fond.

Qu'ai-je entendu! Le jour d'un semblable bienfait,
Outrager qui nous sert? Monseigneur, en effet,
On croirait l'infidèle au delà du Bosphore,
A cent milles de Vienne! et Vienne brûle encore!
Sire, défiez-vous de ministres pareils,
Car vous perdez le trône en suivant leurs conseils!
Faut-il tant de bassesse autour d'une victoire?...
Si vous ne voulez pas que la voix de l'histoire,
De Léopold premier flétrissant la hauteur,
Dise qu'il a rougi devant son bienfaiteur;
Si vous craignez qu'un jour, à son règne sans tache,
Un stigmate infamant pour jamais ne s'attache,
Sire, vous m'entendrez : l'entrevue aura lieu,
Ici même, à l'instant, devant tous, devant Dieu!

LÉOPOLD.

Comment dois-je accueillir un prince électif?

CHARLES.

Sire,
A bras ouverts, en roi, puisqu'il sauve l'empire!

COLLONITS.

Avec l'aide du ciel...

LÉOPOLD.

Monseigneur, c'est assez;
Nous venons de payer vos services passés,
Et nous vous dispensons de nous en rendre encore...

(A Charles.)

Cousin, cette franchise à nos yeux vous honore:
Nous recevrons le roi.

(Charles fait un signe à un officier qui sort.).

COLLONITS.

Ce sera déroger
A tous les précédents!

LÉOPOLD, à Staremberg.

Pour vous, comte Roger,
En exaltant toujours les mérites des autres,
Modeste et généreux, vous oubliez les vôtres;
J'adopte vos enfants et vous fais chevalier
De la Toison-d'Or.

STAREMBERG, fléchissant le genou.

Sire...

LÉOPOLD, l'embrassant.

A vous donc ce collier...

CRIS DU PEUPLE, au dehors.

Vive Jean Trois!...

LÉOPOLD.

Déjà!...

COLLONITS.

Tout Vienne l'accompagne!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEAN SOBIESKI, YAKOUB, JÉROME, IABLONOWSKI, MALIGNY, MAÜRO, CHEFS POLONAIS, PRINCES ALLEMANDS, LES MAGISTRATS ET BOURGEOIS DE VIENNE, hommes et femmes, portant des rameaux fleuris et couverts de festons qu'ils agitent au-dessus de la tête de Sobieski et des soldats, vêtus à la turque.

JEAN, au peuple.

Hommage à Léopold, empereur d'Allemagne !...

(Quelques moments de silence.)

Sire, avant de chasser les Turks du sol magyar,
Je viens rendre à César ce qui fut à César :
Ses drapeaux reconquis, son peuple ivre de joie,
Avec ces orphelins que Vienne vous envoie...

JÉRÔME.

Eh quoi ! pas un salut, même aux grands magistrats ?

MALIGNY.

En Autriche un bienfait sert toujours des ingrats !...

(Nouveau silence.)

JEAN.

C'est un prince muet.

(Il porte la main à sa moustache ; Léopold, croyant qu'il va le saluer, ôte son chapeau et le remet avec colère.)

STAREMBERG.

Sire, je vous envie,
Vous aime et vous bénis ; car je vous dois la vie,
Et bien plus, mon honneur ! car vous seul, après Dieu,
Sauvez la chrétienté réunie en ce lieu !
Si le sceptre du monde appartient au plus digne,
Vous êtes le grand roi que sa main nous désigne ..

JEAN, le relevant.

Comte, Dieu seul est grand, soyez-en convaincu ;
Je suis venu, j'ai vu... mais l'Europe a vaincu.

COLLONITS.

Sur les fils d'Amalec la Judée est conquise ;
Gloire à vous, Josué! gloire au nouveau Moïse,
Le pape Innocent onze!...

JEAN.

A lui seul tout l'honneur !...
Le pape Innocent onze aura joie et bonheur
De vous voir rétabli dans votre saint office.

(A Léopold.)

Vous ne me devez rien pour ce léger service,
Sire ; mon grand-hetman, si vous le souhaitez,
Vous rendra le butin. Viens, Jérôme!...

(Mouvement. Léopold fait un signe.)

STAREMBERG.

Arrêtez!...

LÉOPOLD, avec amertume.

Pour payer dignement une gloire si grande,
Nous voulons au service égaler notre offrande;
La Hongrie est en proie aux vassaux triomphants.
Allez y rétablir l'ordre, pour vos enfants.

JEAN.

Sire, je n'ai rien fait, tant qu'il me reste à faire;
De vingt rois plus fameux, en cela je diffère.
J'ai deux fils, et pourtant, même après mon trépas,
La couronne d'Étienne, ils ne la ceindront pas;
J'aime mieux à leurs fronts la couronne de ronce!...
César et Godefroy m'ont dicté ma réponse;
D'ailleurs, l'ordre en Autriche une fois rétabli,
La Hongrie appartient à son chef, Tököly.

LÉOPOLD.

Staremberg ! vous voyez!... Eh bien, si Votre Altesse
Nous refuse, son fils voudra, par politesse,
Accepter l'amitié de l'empereur romain.
Pour mieux la cimenter, nous lui gardons la main
De notre archiduchesse infante, Éléonore.

JEAN.

C'est à lui de répondre.

YAKOUB.

Un pareil choix m'honore;
Mais je croirais trahir mon peuple, en l'acceptant.

LÉOPOLD.

Viens, Collonits... sortons.

(Après quelques moments d'hésitation, il se dispose à sortir; Sélim paraît devant lui.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SÉLIM.

SÉLIM, s'appuyant sur un tronçon d'épée.

Non pas, sire, un instant!
Un seul!... Si Dieu forma les rois à son image,
Il ressemble à Satan... Je viens te rendre hommage.

LÉOPOLD.

Que nous veut cet esclave?

SÉLIM.

Esclave!... oui, tu l'as dit,
Je suis né ton vassal.

DE CRÖY.

C'est Sélim le maudit,
L'assassin de mon fils!

SÉLIM.

Un beau nom, je l'espère;
Plus noble que le tien, meurtrier de mon père!

LÉOPOLD.

A moi! gardes, frappez!

SÉLIM.

Il n'en est plus besoin;
Voyez!...

(Découvrant sa poitrine.)

Un Sobieski s'est chargé de ce soin!

Je ne suis plus Sélim ; c'est la mort qui vous parle...
César, je te salue : et toi, le prince Charle !...

LÉOPOLD.

Que voulez-vous?

SÉLIM.

Je viens implorer ta merci
Pour le peuple d'Arpad sous ta hache éclairci;
Tiens, ma faux s'est brisée à frapper sur ta race...
Moi, la mort, je pardonne : imite-moi, fais grâce,
Au nom de tes enfants...

LÉOPOLD.

Jamais!

SÉLIM.

Jamais, dis-tu?
C'est un mot bien cruel... digne de ta vertu!
Prends garde, je le veux... Non ! je pleure et je prie...

(Il tire de son sein un écrit, couvert d'un drapeau déchiré.)

Au nom de ces trois mots : « Dieu, liberté, patrie, »
Inscrits sur ce haillon par le ban Tököly,
Révoque ce décret dont l'enfer eût pâli...
Tu l'as vaincu, c'est bien assez pour ta vengeance;
Que te faut-il de plus? Eh quoi! pas d'indulgence?
Eh bien, justice alors; la justice de Dieu!...
Vois ce champ de bataille et cette ville en feu :
Ce deuil du fils de Cröy qui noircit dans l'espace...
Découvre-toi, César! car c'est la mort qui passe!...

(Un cortége funèbre passe dans le fond.)

LÉOPOLD.

Qu'on l'entraîne!...

SELIM, d'une voix terrible.

Je suis Zrini!... faites un pas,
Il meurt sous ce poignard!...

(D'une main il presse le poignard sur la poitrine de Léopold, de l'autre il saisit ses deux mains.)

Tu ne sortiras pas!
C'est Zrini qui te presse entre ses bras robustes,

Sur son cœur déchiré par tes mains très-augustes...
Rends-moi ma sœur, infâme!... ah! tu trembles d'horreur?

LÉOPOLD, *tombant sur un siége.*

Grâce!... grâce!...

SÉLIM.

Allemands! voyez votre empereur,
Plus lâche que Néron! plus cruel que Tibère!
Sur sa main, regardez!... il a tué mon père!...
Oui, Zrini fut son maître, il fut son bienfaiteur;
Notre juge, c'est lui: voici l'accusateur,
Et voilà le bourreau, ce spectre au collier rouge!
Tous trois l'ont saintement égorgé dans leur bouge!...
Et depuis cette nuit, leurs mains, en s'unissant,
Laissent l'une sur l'autre une trace de sang...

JEAN.

Tais-toi, Sélim, sois homme!

SÉLIM.

Il l'a dit, point de trêve!...
Des supplices, des fers, des massacres, quel rêve!...
Écoute bien, César, quel sera son réveil,
Pour les fils malheureux nés d'un monstre pareil;
C'est un rire infernal poursuivant ta mémoire,
Vos noms couverts d'opprobre, exécrés par l'histoire!...
Oui, sire, il est un Dieu... Tout cela je l'ai fait,
Pour venger ma patrie et mourir satisfait;
Pour te maudire en face, et que ton front placide
Brûle une éternité sous ce nom : Parricide!...
Moi, te tuer? non pas!... Vis, despote honteux,
Vis, sanglant héritier du noir Philippe deux
Qui voua sa famille aux célestes vengeances;
Pour les crimes des rois Rome a des indulgences,
Moi, j'incruste à ton front la marque de Satan:
Le lion ne veut pas d'un corps mort... Tiens, va-t'en!...

(Il le délivre.)

JEAN.

Sire, ouvrez une fois votre âme à la clémence!
Qu'un meilleur avenir pour vos peuples commence;
Dans un malheur si grand le crime disparaît:
Écrivez le pardon, au-dessous de l'arrêt!...

LÉOPOLD.

Votre Altesse Royale aurait tort de prétendre
Que je veuille, chez moi, sous mes yeux, voir s'étendre
Cet esprit d'hérésie et de rébellion,
Dont ce chef de bandits fut l'heureux champion...

SÉLIM.

Frappe donc, je suis prêt.

LÉOPOLD.

Collonits, je désire
Qu'il meure en bon chrétien.

JEAN.

Votre dernier mot, sire?

LÉOPOLD.

Prévôt du Saint-Office, il est à vous.

SÉLIM.

Prenez!
Vous n'aurez pas mon âme!...

(Léopold sort avec ses gardes. — Le peuple s'écoule lentement. — On place des sentinelles au fond.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins LÉOPOLD, COLLONITS, STAREMBERG, ET LA COUR.

SÉLIM.

Enfin, vous comprenez
Ce que vaut un César! Sa justice est bien prompte!
Tu cherchais la victoire, et tu trouves la honte!...
Jamais le Polonais n'eut pour frère un Germain;
Mais tu n'es pas au bout! tu sauras mieux demain

Ce qu'il doit t'en coûter pour ce trait de génie :
A moi le coup de hache, à toi l'ignominie !

UN PRINCE ALLEMAND.

Avez-vous remarqué comme la Toison-d'Or
S'étalait avec pompe au cou de son Mentor ?

UN DEUXIÈME PRINCE.

Et comme, à ses côtés, notre Éminence en herbe
Avait l'air triomphant, la parole superbe ?

SÉLIM.

Pour vous, pas un débris ! pas un os du festin !

LE PREMIER.

Abandonnons César à son heureux destin !

SÉLIM.

Léopold vous doit tant, qu'il vous paye en outrages !

LE SECOND.

Pour des rois mieux pourvus réservons nos courages !

TOUS.

Partons !...

(Mouvement.)

JEAN.

Sur vos serments, sur mes droits contestés,
Sur notre honneur à tous, moi je vous dis : Restez !
Il vous faut des rubans ? des croix ? cœurs sans vergogne !
Moi, demain, par Stamboul, je retourne en Pologne !...

(Murmures.)

Silence !... à moi, Jérôme ! arrêtez les fuyards !...
Ah ! les mauvais soldats font toujours des pillards !...
Vous me suivrez, Lorraine ?

CHARLES.

Oui, jusqu'au bout du monde.

DE CRÖY.

Et moi, de même !

TOUS.

Et nous, de même !

SÉLIM.

Allah confonde
Cet enchanteur... Sa voix rend la vie aux cœurs morts.

JEAN.

Ainsi, tous me suivront?

LES ALLEMANDS.

Tous!

JEAN.

A Byzance alors!...

TOUS, en sortant.

A Byzance!...

SCÈNE VI.

SOBIESKI, YAKOUB, MYRHA, MAÜRO, CHARLES.

JEAN, à Yakoub et Myrha.

Approchez.

MAÜRO.

Myrha, fille chérie,
Au nom du Dieu vivant, je t'appelle Marie!
Mon fils, aime-la bien... voici ton défenseur,
Je suis ton père!

MYRHA.

Vous?

YAKOUB.

Ma compagne! ma sœur!

MAÜRO, tirant un médaillon de son sein.

Vois ce portrait!

MYRHA.

Ma mère!...

(Elle se jette dans ses bras.)

MAÜRO.

Anges, que Dieu m'envoie,
Vivez longtemps... soyez mon orgueil et ma joie!...

20.

Réunis par vos mains, Seigneur, bénissez-nous;
Tout mon peuple avec moi s'incline à vos genoux!

(Il tombe à genoux entre Yakoub et Myrha.)

JEAN.

De l'Orient chrétien j'ai posé la limite;
Notre ennemi commun, ce n'est plus l'Islamite,
C'est le Russe... A Belgrade, Yakoub, au point du jour:
Hâtez-vous d'être heureux!

(Il se retire et travaille dans la tente du visir avec Charles et Maüro. — Nuit complète; on voit le champ de bataille jonché d'armes et de faisceaux, éclairés aux rayons de la lune; plus loin, le Danube; à l'horizon, Vienne incendiée et brûlant encore sur quelques points.)

SCÈNE VII.

YAKOUB, MYRHA, puis SÉLIM.

YAKOUB.

Heureux, par notre amour!
Tu m'aimes, n'est-ce pas?

MYRHA.

Que ce cœur te réponde!...
Quelle félicité n'ai-je pas en ce monde,
Puisque je suis à toi, ta compagne à jamais!
Avant de t'avoir vu, je crois que je t'aimais...
A toi ma vie entière!... A présent, je veux vivre...

YAKOUB.

Qu'as-tu donc?

MYRHA.

Je ne sais... ce bonheur qui m'enivre,
Si j'allais en mourir...

YAKOUB.

Ange adoré! pourquoi
Ce sourire et ces pleurs?... Regarde autour de toi;
L'œil plonge en liberté dans l'infini sans voiles...

Vois-tu, sur cette croix, sa couronne d'étoiles?
N'est-ce pas que vos nuits, sous le ciel d'Orient,
N'ont pas plus de splendeurs?... L'espace est si brillant,
L'air si pur, si limpide, après un soir d'automne,
Que je vois notre mère, aux pieds de la Madone!...

MYRHA.

Quand ma mère expirait, cette aurore, ces fleurs,
C'était comme à présent, un sourire et des pleurs!

YAKOUB.

Oh! par pitié!

MYRHA, frissonnant.

Vois-tu, devant la croix de marbre,
Cette blancheur qui passe?

YAKOUB, la conduisant du côté opposé.

Assieds-toi sous cet arbre...
Hier, sous cette croix qui m'ouvrait ses deux bras,
Sans toi, j'allais mourir...

MYRHA.

Si je meurs, tu vivras?

YAKOUB.

Marie, au nom du ciel...

MYRHA.

J'étais folle, pardonne!
Je t'aime! à ces terreurs souvent je m'abandonne...
Un frisson me saisit, je veux fuir, mais en vain!
Mon beau rêve d'amour me semble trop divin,
Il me faudra du temps... voilà pourquoi je pleure!...
Mes yeux, longtemps captifs, que le soleil effleure,
Ne peuvent soutenir sa vivante clarté;
Je n'ose respirer l'air de la liberté!...
Je le sens, nos amours ne sont qu'une chimère...
Je ne verrai jamais le pays de ma mère!...
Tiens, rends-lui cette fleur... Yakoub, sois généreux:
Celle d'hier... tu sais!... Je t'aime!...

(Elle l'enlace de ses bras.)

SÉLIM, chancelant,

Ils sont heureux...
Et moi!... dois-je mourir à genoux, devant elle?
(Il veut frapper, et jette son poignard.)

YAKOUB.

On a parlé... Grand Dieu! cette pâleur mortelle...

MYRHA, l'attirant vers elle.

Je veux... la vie... attends... qu'un suprême transport...
(Elle rit convulsivement.)

YAKOUB.

Ah! ce rire effrayant!... Sélim!

SÉLIM, paraissant.

Non! c'est la mort
Qui se dresse entre vous et réclame sa proie!
Ah! tu n'as pas prévu ce coup qui te foudroie!
Connais-tu bien Sélim, jeune homme? as-tu pensé
Qu'il te laisserait vivre avec elle, insensé!...

YAKOUB.

Marie!

MYRHA.

Yakoub!

SÉLIM, à ses genoux.

Myrha!... n'est-ce pas bien infâme
De mourir jeune et belle, et sans livrer ton âme?
Pauvre fleur d'Orient, brisée avant le jour
Sous le pied du destin... comme moi par l'amour...
Pourtant... cet élixir épanché sur ta lèvre,
Une goutte, une seule... éteindra cette fièvre;
Tu vivras après moi... pour un mot de pardon,
Un seul regard!...

MYRHA, mourante.

Yakoub, je t'aime!

SÉLIM, brisant la fiole à ses pieds.

Eh bien, meurs donc!...

YAKOUB.

Marie !

SÉLIM, déchirant l'appareil de sa blessure.

Infant ou roi, salut et bonne chance!
Elle ne t'aimait pas... Tiens!... voici ma vengeance!...

(Il lui donne la lettre de Myrha.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SOBIESKI, CHARLES, MAÜRO.

YAKOUB.

Mon père !

JEAN.

Qu'ai-je vu!... Que s'est-il donc passé?
Sa poitrine est en feu, son front pâle et glacé!
Ah! ce poignard! Sélim!

SÉLIM.

Oui, sa trempe est fidèle!
Tous les anges des cieux descendraient autour d'elle,
Sans pouvoir la sauver! Ce dard que m'a donné
L'émir de la montagne, était empoisonné!
Qu'en dis-tu, Sobieski?... Ton silence est étrange!
Allemands! c'est ainsi que le Slave se venge!...

MAÜRO, posant la main sur le cœur de Myrha.

Morte !...

SÉLIM.

Sélim n'est plus... et je meurs Jean Zrini!
Danube, à toi mon corps; mon âme à l'infini!...
Peuples, brisez partout vos sanglantes idoles...

(Il se jette dans le fleuve.)

JEAN.

Grand Dieu!... toi seul entends ses dernières paroles

YAKOUB.

Je te suivrai, Marie... à toi!

(Il veut se jeter sur son épée.)

JEAN, l'arrêtant.

Non, tu vivras!
Au nom de la Pologne, Yakoub, viens dans mes bras!
Mon fils doit préférer, pour grandir sa victoire,
La gloire à son amour, la patrie à sa gloire!

(Les drapeaux s'inclinent sur Myrha.)

FIN DU SIÉGE DE VIENNE.

L'AVARE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, amoureux de Marianne
ANSELME, père de Valère et de Marianne.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amoureux de Marianne.
VALÈRE, fils d'Anselme, amant d'Élise.
UN COMMISSAIRE.
MAÎTRE SIMON, courtier.
MAÎTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
LA FLÈCHE, valet de Cléante.
BRINDAVOINE, } valets d'Harpagon.
LAMERLUCHE, } valets d'Harpagon.
ÉLISE, fille d'Harpagon.
MARIANNE, fille d'Anselme.
FROSINE, femme d'intrigues.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon (personnage muet).

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

PRÉFACE.

« Io sono un cert' uomo, che quando
« altre persone non voghono fare a mio
« modo, io fo a modo loro.

« Apostolo Zeno. »

Du temps de l'*Avare*, on daignait à peine écouter une comédie en prose ; de nos jours, c'est tout le contraire. Voici ce que nous lisons dans la *Vie de Molière* par Grimarest :

«..... Cependant, il ne saisissait pas toujours le public d'abord ; il l'éprouva dans son *Avare*. La prose dérouta les spectateurs. « Comment ! disait M. le duc de ***, Molière est-il fou, et « nous prend-il pour des benêts, de nous faire essuyer cinq actes « en prose? et a-t-on jamais vu plus d'extravagance? Le moyen « d'être diverti par de la prose!.. » Ah! monsieur le duc! si vous reveniez voir notre pauvre théâtre d'aujourd'hui, comme vous vous trouveriez surpris, dépaysé, scandalisé! comme vous seriez révolté des tendances ultra-réalistes du répertoire moderne!

« Mais Molière, ajoute le biographe, fut bien vengé de ce public injuste et ignorant, quelques années après ; il donna son *Avare* pour la seconde fois, le 9 septembre 1688 : on y courut en foule, et il fut joué presque toute l'année, etc. » Tant il est vrai qu'un chef-d'œuvre finit toujours par être un chef-d'œuvre, en vers, en prose, dans tel pays et sous telle forme que ce soit. Mais le vers est, selon moi, l'ornement le plus naturel de la

comédie ; il rend la pensée plus solide, plus brillante ; il la cristallise en quelque sorte, en lui donnant l'éclat d'une pierre fine. Souvent d'une phrase vulgaire, mais vraie, il fait un excellent proverbe, un dicton facile à retenir et qui devient monnaie courante à l'usage de tous. C'est ce que pensaient déjà, très-probablement, Aristophane, Plaute, Térence, Caldéron, Shakspeare, etc. ; c'est aussi l'avis de Jules Janin, l'enfant gâté de ces grands hommes (1). La prose de MM. tels et tels, nos grands faiseurs d'à présent, n'est pas, certes, de nature à changer ma conviction fondée sur de pareils exemples.

Molière lui-même avait le dessein de transcrire en vers l'*Avare* et le *Festin de Pierre* ; le temps seul lui a manqué pour compléter ce travail : les *Études* de Cailhava et le *Discours sur l'Encyclopédie* de Voltaire ne laissent aucun doute à ce sujet. On a peine à s'expliquer comment l'auteur du *Misanthrope* a trouvé les loisirs nécessaires pour achever trente chefs-d'œuvre, entre ses fonctions de directeur, d'acteur, de répétiteur (comme dans l'*Impromptu de Versailles*), de véritable Maître-Jacques de son théâtre ; sans compter celles de valet de chambre du roi et de mari d'une coquette. Dix existences auraient à peine suffi à cette tâche immense, où la sienne s'est enfin brisée de fatigue, d'épuisement, presque de désespoir ; comme celles du divin Raphaël, de Mozart, de Byron, de Donizetti... et de bien d'autres encore.

En versifiant l'*Avare*, je n'ai fait que ce qu'il aurait fait lui-même, s'il avait assez vécu pour accomplir son œuvre ; ce que Thomas Corneille a fait pour le *Festin de Pierre*, sur la recommandation formelle de son auteur. Mais n'ayant pas la prétention d'être le frère d'un grand homme, je me suis bien gardé d'*adoucir* certaines expressions, de modifier ou de retrancher quelques passages. J'ai littéralement extrait de la prose de Molière plus de trois cents vers, sans y changer une seule syllabe ; dans les intervalles, j'ai cherché à reproduire le plus exactement

(1) Voyez le *Journal des Débats*, 11 juillet 1853, Reprise de *Don Juan*; et *Cours de littérature*.



possible, son style, sa manière, et jusqu'aux singularités de son dialogue. Si j'ai réussi, je le dois à l'étude approfondie du premier des poëtes français ; dans tous les cas, c'est un hommage de plus que j'ai voulu rendre à son génie.

Ce travail a été entrepris en vue d'un théâtre sans subvention. Pourquoi l'immortel répertoire du grand siècle serait-il à jamais relégué sur les deux scènes vouées au genre littéraire ; et pourquoi le public des boulevards, le plus nombreux, serait-il déshérité de ces impérissables modèles, qu'il aime pourtant et qu'il sait applaudir, toutes les fois qu'on veut bien lui en donner l'occasion ?

Le génie et le soleil devraient appartenir à tous.

C. O.

MOLIÈRE.

Nommer Molière, n'est-ce pas nommer la raison incarnée? n'est-ce pas désigner le bon sens du peuple personnifié par le génie ? Aucun homme n'a réuni au même degré les plus nobles éléments de l'humanité ; aucun n'est entré plus profondément dans les moindres détails de la science sociale, et ne l'a mieux mise à la portée des plus simples intelligences, par la force et l'élévation de la sienne. Ses immortelles comédies forment un code où tous les devoirs se trouvent indiqués. La sagesse de l'épouse, la modestie de la jeune fille, la bonté paternelle, la tolérance pour les défauts d'autrui, la haine vigoureuse du vice, tous ces préceptes sacrés sont inscrits en lettres d'or dans son théâtre, véritable évangile de la nature. De cette source ne coulent que des flots purs ; il suffira d'en suivre un instant le cours avec nous, pour voir s'y refléter, comme un ciel sans tache dans une onde limpide, une âme honnête, un esprit sérieux et tendant vers le bien.

Molière, par un soin particulier de la Providence, naquit dans une classe inférieure de la société ; il eut de bonne heure sous les yeux le spectacle des inégalités sociales ; il fut frappé de l'insolence des grands, de l'égoïsme des privilégiés, et de la mi-

sère des petits. Il eut à franchir tous les obstacles qui ne manquent pas de s'accumuler devant un plébéien lorsque, se sentant doué d'un esprit supérieur, il prétend prendre dans le monde le rang auquel il a droit. Il put apprécier les diverses conditions, observer les différents caractères, étudier l'humanité dans son ensemble, en parcourant les sinuosités de la route où son instinct le guidait. Molière, fils d'un tapissier, Molière, né dans une obscure maison bourgeoise, arrivant à se produire à la cour, à dîner à la table de Louis XIV, le roi gentilhomme par excellence, offre un de ces rares phénomènes sur lesquels il importe de ramener sans cesse l'attention des hommes.

Jean-Baptiste Poquelin vit le jour le 15 janvier 1622. Nous venons de dire quelle était la profession de son père ; on cite bien quelques-uns de ses ancêtres qui furent *juges* et *consuls* de la ville de Paris : cependant la véritable famille de Molière n'était pas celle-là. Il était le descendant légitime de Plaute et de Térence, les anciens comiques latins, qu'il étudia au collége de Clermont, où il commença son instruction en dépit des Poquelin, ses aïeux, son père ayant obtenu pour lui la survivance de l'office de valet de chambre-tapissier du roi. Arrivé à l'âge de quatorze ans, le jeune Poquelin sentit s'éveiller en lui une autre vocation. Son grand-père maternel l'avait conduit assez fréquemment aux représentations de l'hôtel de Bourgogne ; il avait vu Bellerose, Gautier-Garguille, Gros-Guillaume ; il avait subi cette invincible influence que la comédie exerce sur certaines âmes ; l'aune du marchand que son père lui avait mise à la main, commença à lui paraître un peu lourde ; une plume lui convenait mieux : le théâtre lui sembla préférable au magasin.

Au collége, il se trouva sur les mêmes bancs qu'Armand de Bourbon, prince de Conti, qu'il eut plus tard pour protecteur ; Bernier, qui devint un voyageur célèbre, et le paresseux Chapelle, qui se transforma depuis en aimable épicurien, furent aussi ses condisciples. On cite encore Cyrano de Bergerac, fameux plus tard par ses duels, ses comédies échevelées et ses aventureuses expériences. Quel dut être l'ennui de Molière, lorsqu'après avoir terminé son cours de philosophie, il lui fallut suivre le roi Louis XIII, à Narbonne, en remplacement de son

père ! Ce voyage pourtant ne lui fut pas inutile ; il fit connaissance avec la cour, qu'il devait peindre sous des couleurs si hardies et si vraies. A son retour, il se livra à l'étude du droit, mais le goût du théâtre ne tarda pas à l'enlever à Barthole et à Cujas. Il rassembla une troupe de comédiens bourgeois, qui osa se faire nommer *l'illustre théâtre*, et échangea son nom de Poquelin contre celui de Molière, immortalisé par lui. Les Poquelin se crurent déshonorés à jamais ! Ce fut pour ne pas leur déplaire, pour ménager leur orgueil de comptoir, qu'il crut devoir s'affubler de ce nom de Molière sans lequel celui des Poquelin n'existerait plus.

Que d'efforts ne fit-on pas pour le détourner de la carrière qu'il se déterminait à parcourir ! Suivant son étoile, et se laissant mettre au ban de sa famille, il partit avec sa troupe pour la province, et pendant quatre ou cinq années, fit son apprentissage de comédien et d'auteur. De retour à Paris, il se vit accueillir avec bonté par le prince de Conti ; il joua la comédie à l'hôtel de son ancien condisciple. Il repartit encore pour la province ; il retrouva à Montpellier le prince de Conti qui présidait les États : mais il refusa la place de secrétaire que le prince lui offrit. Molière, outre l'instinct de son génie qui le pressait de refuser une place au-dessous de lui, n'aurait pas voulu abandonner ses camarades, que sa retraite eût livrés à la misère. Ces généreux sentiments, il les manifesta toute sa vie ; et cette bonté d'âme devint même une des causes de sa mort. Molière porta partout avec lui le sentiment du devoir ; il fut honnête homme dans sa conduite comme dans ses œuvres.

Ce fut le 24 octobre 1658 que Molière débuta devant le roi à Paris, et qu'il conquit la faveur d'y établir sa troupe, sous le titre de *troupe de Monsieur*. On lui permit de jouer alternativement avec les comédiens italiens sur le théâtre du Petit-Bourbon. C'est à partir de ce moment que commence cette série de chefs-d'œuvre qui l'ont rendu l'impérissable honneur du théâtre français. Il s'était essayé en province par le *Dépit amoureux* et l'*Étourdi*, pièces d'intrigues où l'on reconnaît aussitôt l'homme dont le regard est déjà descendu profondément dans les replis du cœur humain. L'amour n'a presque plus rien à

apprendre à Molière ; il en connaît les grâces et les dédains, les fuites et les retours ; mais sa critique est encore incertaine, sa morale hésite. Le théâtre de son temps, livré aux imitations espagnoles ou italiennes, dépourvu de principes arrêtés, se bornant à nouer et à dénoner des intrigues compliquées, a réagi sur lui ; il n'est pas encore sur son terrain.

Peu de temps suffit à Molière pour entrer dans le cœur même de son sujet, pour dégager le sentiment français de ces éléments hétérogènes qui constituaient l'art du théâtre. Il tomba justement sur les précieuses ridicules ; il s'en prit tout d'abord au mauvais goût du siècle, que les Voiture et les Cotin, héros de l'hôtel de Rambouillet, tendaient à pervertir de plus en plus. Le naturel était enfoui sous de prétendus ornements de langage ; rien ne se disait selon les lois communes : ce n'étaient qu'énigmes et jeux de mots, tournures de phrases singulières ou forcées, condamnation des mots les plus innocents, sous prétexte de grossièreté ou d'indécence. La franchise de la nation se perdait ; aucune dame n'aurait voulu parler de manière à se faire comprendre : fi donc ! c'était bon pour le peuple qui aime à aller en toutes choses droit à son but. Heureusement Molière était du peuple ; ces prétentions le choquèrent : il en fit justice dans la personne de Cathos et celle de Madelon.

Il fallait d'abord s'entendre et rétablir les règles de la grammaire et de la langue; après avoir ridiculisé le faux goût, Molière entra dans la voie de la bonne comédie. Comme satire de mœurs, il donna dans *Sganarelle* une leçon aux maris tourmentés de l'idée d'un mal imaginaire, et capables d'attirer sur eux, par une sotte jalousie, la disgrâce qu'ils redoutent. Il continua dans l'*École des Maris* à leur montrer quels doivent être les véritables rapports des deux sexes entre eux ; il se moqua de la vieillesse rigoureuse, exigeante, voulant forcer la tendresse lorsqu'elle n'a plus droit qu'au respect ; dans l'*École des Femmes*, il développa plus fortement cette thèse, et prétendit fonder le mariage sur une base éternellement solide, la jeunesse et l'amour. Il prouva enfin que les verrous et les grilles ne peuvent rien sur les cœurs, et qu'il faut les convenances et les sympathies naturelles, pour que le bonheur résulte d'une union

bien assortie. Il fit constamment la guerre aux mariages d'argent.

Molière se maria en 1662; il eut le tort de ne pas mettre en pratique sa philosophie; il épousa une jeune actrice de sa troupe, Armande Béjart, qu'il avait vue naître et grandir, et dont l'âge n'était pas conforme au sien: il se laissa emporter par une passion qui fit le tourment de sa vie. Armande Béjart, coquette et jolie, lui fit éprouver tous les tourments qu'il avait déjà dépeints, et qu'il devait retracer plus vivement encore, après les avoir soufferts. Molière eut alors à se défendre contre les ennemis, nous ne dirons pas les rivaux, que son génie lui avait suscités. Les hostilités commencèrent de tous côtés; on osa attaquer jusqu'à la pureté de son caractère : on l'accusa (la calomnie ne respecte rien), on l'accusa d'avoir épousé sa fille! Pour venger Molière de ces infamies, Louis XIV tint son premier enfant sur les fonts de baptême, et l'invita à dîner avec lui. Ce fut une noble conduite de la part de ce roi; et si le peuple lui a conservé le nom de Grand, c'est que Louis XIV a justifié ce titre par plus d'un acte empreint de cette élévation d'âme.

Molière eut bien vite fait justice des poëtes médiocres, dont sa gloire éblouissait les yeux; il les confondit dans la *Critique de l'École des Femmes* et dans l'*Impromptu de Versailles*. Il entreprit alors de mettre sur la scène un des plus étonnants caractères que l'imagination des hommes ait créés, celui de don Juan. Il emprunta à un poëte espagnol, Tirso de Molina, ce héros de libertinage et d'incrédulité. Un poëme fantastique ne l'effraya pas; il fit marcher sur notre scène la statue de pierre du Commandeur. Molière, en adoptant ce sujet, savait bien qu'il en corrigerait le côté merveilleux par la puissance de sa haute raison. Nulle pièce, en effet, ne renferme des traits plus profonds. La vertu et le vice s'y trouvent en présence, dans la personne du père de don Juan, et dans celle de ce fils hypocrite et méchant. Quelle vigueur de pinceau! quelle touche solide! comme le poëte est maître de son art! comme tous ses personnages sont vivants! Remarquez ce valet plein d'expérience, qui obéit à son maître, mais en le blâmant secrètement, et lui faisant même de la morale d'une façon détournée; c'est dans sa bouche que

Molière a placé les maximes les plus saines et les critiques les plus vives de la conduite de don Juan. Encore un hommage rendu au bon sens naturel. Don Juan, l'épouseur de toutes les femmes, le fourbe du grand monde; don Juan, athée en amour comme en religion, est entraîné sous l'étreinte du Commandeur, dans le gouffre que ses passions ont creusé, et à l'approbation de son valet, qui ne regrette que ses gages.

Mais nous sommes sur la route des chefs-d'œuvre; après s'être moqué des médecins, dont le costume et le langage étaient encore ridicules de son temps, il fit le *Misanthrope*. L'âme de Molière, comme toutes les âmes nobles et généreuses, s'était ulcérée au contact du monde; il avait été forcé de subir les insultes des grands seigneurs, d'essuyer les inimitiés des méchants poëtes; la vie intérieure ne lui avait pas apporté le bonheur sur lequel il avait compté. De cette souffrance, de cette disposition d'esprit et de cœur, il créa le personnage d'Alceste; ce fut là sa vengeance: vengeance sublime! Non, ce ne sont pas les froids raisonnements de Philinte, ni ses accommodements continuels avec les défauts des autres, que Molière préconise ici; il a une idée plus haute, il s'élève au-dessus de l'intérêt personnel. Tous ces lâches tempéraments sont plutôt stigmatisés qu'approuvés par lui. En vain les boutades du *Misanthrope* excitent-elles le rire que la comédie exige impérieusement; on prend le parti d'Alceste, on est pénétré pour lui des plus vives affections, on sent que la raison est au fond de ses colères: et personne, au contraire, n'approuve les calculs de Philinte. Admirable peinture où se révèlent les souffrances intérieures d'un homme de bien! Il n'est pas étonnant que M. de Montausier, qui était un des plus estimables caractères de cette époque, et, que Molière, à ce que l'on prétendait, avait voulu représenter, ait envoyé, après la pièce, chercher l'auteur pour le remercier.

Tartuffe parut, et les faux dévots démasqués jetèrent les hauts cris; ce fut un coup hardi. Sous le manteau de la religion se sont abrités de tout temps des esprits pervers, avides de toutes les jouissances qu'ils n'osent conquérir ouvertement, se moquant de la crédulité des femmes, dangereux pour les familles comme pour les États qu'ils ont gouvernés. Sous le nom de jésuites, on

les voit se glisser partout, soit qu'ils entrent en rampant dans l'humble demeure du bourgeois ou dans le palais des rois; mais bientôt la tête du reptile se lève, et le poison a déjà pénétré au sein du bienfaiteur, avant qu'on ait pu se garantir de sa morsure : tels sont les hommes que Molière a pour jamais flétris du nom de Tartuffes ! Il a sondé plus avant les entrailles de la société dans cette pièce qu'en aucune autre. L'imposture est un des vices les plus odieux de la civilisation. A côté de cette sanglante satire, Molière a tracé les plus heureux modèles de grâce, de sagesse, de pudeur qui soient tombés de sa plume. La charmante Marianne, aux amours si purs, la prudente et ferme Elmire, montrent la femme telle qu'elle doit être, comme fille et comme épouse. Combien Orgon, désabusé, a lieu de se féliciter de posséder une telle famille !

Quel esprit pourrait constamment rester à cette hauteur! Molière se reposa par quelques joyeuses fantaisies; *M. de Pourceaugnac* égaya le public; *Amphitryon*, comédie à la façon antique, lui permit aussi de prendre quelques-unes de ces licences qui ne tirent pas à conséquence pour les mœurs : c'est un de ses ouvrages les plus amusants. Il traça encore le tableau si plaisant de *George Dandin;* il se moqua de la sottise des gens qui, par une vanité mal placée et que rien ne justifie, veulent se hausser au-dessus de leur condition, et attirent sur leurs têtes des disgrâces et des mépris. Plus tard, dans le *Bourgeois gentilhomme*, il continua cette leçon si bien commencée. Molière a montré, par sa propre existence, comment, fils de ses œuvres, on entre dans l'intimité des grands et des rois; comment, en conservant la dignité de sa personne, on sort de la sphère où l'on est né, on prend dans le monde la place réservée à la volonté, au talent: mais il a fustigé avec raison les prétentions maladroites, les imitations grotesques et imbéciles, que La Fontaine persiflait de son côté, en racontant dans ses fables aussi sensées, aussi impérissables que les comédies de Molière, l'histoire de la grenouille morte, vous le savez, pour avoir voulu s'égaler au bœuf. On ne plaint pas George Dandin, qui a eu la folie de s'allier à la famille des Sottenville; et l'on répète avec lui : « Tu l'as voulu, George Dandin ! »

L'*Avare* vint combattre un vice odieux, qui porte le trouble dans les familles, qui fait que le père et les enfants vivent en mésintelligence, et que ces derniers souhaitent la mort de leurs parents. Les pères avares enfantent les fils prodigues. Molière reproduit de main de maître tous ces graves désordres; il fait passer sous les yeux l'intérieur déplorable de la maison de l'avare. Quelle continuelle appréhension! quelles luttes! quelles ruses! quelle guerre intestine! comme tous les sentiments se trouvent pervertis! Qui a causé cela? l'argent! un vil et honteux métal mis à la place du cœur! Plusieurs traductions en vers ont été faites de cette admirable comédie; mais celle de M. Christien Ostrowski étreint de plus près la pensée de l'auteur: elle a, sur toutes les autres, l'avantage de la fidélité. On sait que la prose de Molière est souvent semée de vers très-faciles à rétablir; M. Ostrowski en a retrouvé plus de trois cents dans l'*Avare;* il les a remis sur pieds, en les accompagnant de vers très-bien faits et de l'école de Molière. Son travail n'est point une imitation; c'est un calque complet et précis de l'original. Dans cette audacieuse tentative, qui devait avoir pour sa justification le succès, l'auteur polonais a lutté avec le génie du maître; et nous pouvons le dire sans arrière-pensée, il n'a pas été vaincu.

Nous avons parlé tout à l'heure du *Bourgeois gentilhomme;* c'est là que Molière a fait triompher surtout l'esprit populaire dont il était si bien doué; quelle éloquente simplicité il a donnée à madame Jourdain! Comme cette femme d'humble éducation, mais toute imprégnée de ce bon sens qui court les rues, et entre dans la maison des petits plus souvent que dans le palais des grands, se montre supérieure à tout ce qui l'entoure! Elle sait dire leur fait aux friponnes et aux intrigantes, et elle rappellerait son mari à la raison si la sienne n'était trop emportée. Quelles servantes aussi que toutes ces servantes de Molière! Nicole, la servante de bon conseil, prouve le cas que le poëte faisait du simple jugement, ce don si précieux; on reconnaît bien, à ce caractère, le grand homme qui consultait sur ses ouvrages sa vieille Laforest.

Molière, qui avait débuté dans la bonne comédie par les *Pré-*

cieuses ridicules, termina la série de ses ouvrages satiriques par les *Femmes savantes;* il y attaqua de nouveau ce jargon amphigourique qui avait envahi la société. Les premiers coups n'avaient pas suffisamment porté. Il fallut les redoubler. Une femme supérieure, madame de Sévigné, par une grâce particulière, faisait seule exception au milieu de ce monde *espagnolisé*, comme disait, de son temps, la satire Ménippée. Dans la comtesse d'*Escarbagnas*, il lança quelques traits un peu vifs, et peut-être moins dignes de lui, contre certaines académiciennes de salon, qui prétendaient refondre la langue à leur usage; mais ce fut surtout dans les *Femmes savantes* qu'il les accabla de tout le poids de sa verve comique. L'esprit supérieur de Cléante, la franchise toute charmante qui distingue Henriette, s'élèvent victorieusement contre ce style énigmatique et alambiqué dont les gens, soi-disant du bel air, continuaient de se servir. Jamais son dialogue, si vif et si précis, n'avait mieux servi d'enveloppe à la vérité.

Cependant la vie de Molière, déjà si remplie de chefs-d'œuvre, est bien près de finir; il compose le *Malade imaginaire*, mais la gaieté de Molière est devenue inquiète; on sent qu'il est malade lui-même, et non pas un malade imaginaire, que son rire est forcé, que sa poitrine a souffert: pour toute boisson, il ne fait plus usage que de lait, il cherche un peu d'air pur, un peu de repos dans sa maison d'Auteuil. La maladie fait des progrès tous les jours. Il veut cacher le mal qui le tue, et fait rire encore les hommes, art qu'il sait être si difficile; mais il n'a plus la même vivacité: cette comédie, où les infirmités humaines sont étalées avec une si énergique réalité, froisse un peu le cœur, elle tourne presque au drame. Ce cri de la fille d'Argan, lorsqu'elle croit que son père n'est plus, fait éprouver un frisson douloureux. Molière joue avec la mort; la mort ne tardera pas à se venger.

Ce fut à la quatrième représentation de cette comédie qu'il fut pris d'une convulsion subite, en jouant lui-même le rôle d'Argan. Ramené du théâtre, il expira, comme on sait, entre les bras de deux sœurs de charité, que sa bienfaisance avait logées chez lui. Le 17 février 1673, il quitta la vie, à l'âge de cinquante-un ans. Nous avons dit que son humanité devint une des causes de sa mort. On assure que le comédien Baron et quelques autres ac-

teurs de sa troupe, voyant l'état où il se trouvait, l'engageaient à ne pas jouer; mais il leur répondit par ces belles paroles : « Il y a là cinquante ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre; que feront-ils si je ne joue pas? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant absolument. » Il ne le pouvait plus; il mourut à la tâche sur la scène, comme le capitaine au champ d'honneur.

Rappellerons-nous ici que le fanatisme d'un archevêque s'opposa à ce que Molière fût enterré dans la sépulture commune? Les tartuffes que le poete avait honnis, voulurent se venger lâchement sur ses dépouilles, n'ayant pu altérer sa noble vie; ils ameutèrent contre lui une foule ignorante. Cependant son génie imposa silence encore une fois au démon du fanatisme; Louis XIV donna ordre qu'on ensevelît les restes de l'auteur de *Tartuffe* au cimetière Saint-Joseph. Sa femme se remaria peu après avec un comédien obscur, nommé Guérin.

Molière manqua à l'Académie; elle chercha à réparer ce tort en rendant des honneurs posthumes à son buste en marbre, qu'elle fit placer dans son enceinte; son éloge fut mis au concours. Les ossements présumés de ce grand homme, exhumés en 1792, furent déposés, en 1799, aux Petits-Augustins; en 1817, on les transporta au cimetière du Père-Lachaise, avec ceux de La Fontaine : mais il fallait à Molière, enfant de Paris, un monument élevé par la ville de Paris. Il fallait à son génie populaire un édifice populaire, symbole ingénieux de sa philosophie saine et pure, où la foule va puiser à toute heure des enseignements. On a donc arrêté qu'il lui serait érigé une fontaine où elle pût à la fois désaltérer son âme et son corps, de même que les anciens représentaient Homère sous les traits d'un dieu, laissant jaillir sept fleuves de sa bouche; et que cette fontaine porterait au frontispice ce nom désormais éternel : MOLIÈRE.

HIPPOLYTE LUCAS.

L'AVARE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une salle garnie de siéges et d'une table du côté droit.

SCÈNE I.

ELISE, VALÈRE.

VALÈRE.

Hé quoi ! charmante Élise, au bonheur qui nous lie,
Devez-vous opposer votre mélancolie ?
Après tous les serments, tous les gages d'amour
Que de votre bonté je reçois chaque jour,
Je vous vois soupirer au milieu de ma joie ;
D'un si prompt changement que faut-il que je croie ?
Auriez-vous le regret de m'avoir fait heureux,
Et vous repentez-vous du succès de mes feux ?

ÉLISE.

Non, Valère, jamais vous n'aurez à vous plaindre
De ce fidèle amour qui ne doit plus s'éteindre ;
Je ne regrette pas ce que je fais pour vous,
Je m'y sens entraîner par un pouvoir trop doux.
Mais, à vous dire vrai, le succès m'embarrasse ;

Pour nos feux, malgré moi, je crains quelque disgrâce,
Je crains de vous aimer plus que je ne devrais.

VALÈRE.

Eh! que pouvez-vous craindre et quels sont vos regrets?

ÉLISE.

Cent choses à la fois! l'emportement d'un père,
Les censures du monde, et plus que tout, Valère,
D'un cœur trop enflammé le changement soudain;
Cette froideur cruelle et même ce dédain
Dont je vois, trop souvent, votre sexe volage
Payer de notre amour l'innocent témoignage.

VALÈRE.

Ah! vous me faites tort, Élise, en vérité,
Si vous jugez ainsi de ma sincérité!
Soupçonnez-moi de tout plutôt que de parjure!
Non, je vous aime trop pour cela, je vous jure;
Que dis-je? la mort seule éteindra nos amours!

ÉLISE.

Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours;
C'est par leurs actions que diffèrent les hommes.

VALÈRE.

Puisque nos actions font voir ce que nous sommes,
Attendez-les au moins à juger de mon cœur,
Et ne m'accablez pas d'une injuste rigueur;
Ne m'assassinez point, en tenant ce langage,
Par les sensibles coups d'un soupçon qui m'outrage;
Laissez-moi vous prouver, par mes soins les plus doux,
L'honnêteté des feux que je ressens pour vous.

ÉLISE.

Qu'avec facilité le cœur croit ce qu'il aime!
J'éprouve, à vous entendre, une douceur extrême.
Oui, Valère, je tiens vos aveux sans détour;
Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour.
Mon chagrin se réserve à la crainte du blâme
Qu'on pourra me donner.

VALÈRE.

Et pourquoi donc, madame?

ÉLISE.

Je n'aurais rien à craindre et bénirais mon choix,
Si chacun vous voyait des yeux dont je vous vois;
Et mon cœur prévenu trouve en votre personne
De quoi justifier tout l'amour qu'il vous donne;
Ce cœur, pour son appui contre les vains discours,
De la reconnaissance emprunte le secours.
Je n'oublîrai jamais quel péril fut le vôtre,
Le jour qui nous offrit aux regards l'un de l'autre;
Cet élan qui vous fit, généreux étranger,
Exposer votre vie au plus grave danger,
Pour dérober la mienne à la fureur des ondes.
Puis, signes évidents des tendresses profondes,
Les gages assidus de cet ardent amour
Que vous fîtes dès lors éclater chaque jour;
Que n'ont pas rebuté le temps ni les obstacles,
Dont la douce magie enfante des miracles;
Qui vous fait négliger et patrie et parents
Parmi des envieux ou des indifférents:
Et qui, pour m'obtenir d'un père despotique,
Vous fit solliciter l'emploi de domestique.
Tout cela fait sans doute un merveilleux effet
Pour absoudre, à mes yeux, votre amour satisfait;
Mais ce n'est pas assez d'être absous par les nôtres,
Pour le justifier de même à tous les autres:
Voilà pourquoi je crains...

VALÈRE.

D'après ce que j'entends,
Ce n'est que par mon seul amour que je prétends,
Élise, auprès de vous, mériter quelque chose.
Quant aux scrupules vains que l'honneur vous oppose,
Votre père, Harpagon, ne prend que trop de soin
De vous justifier, s'il en était besoin.

Son excès d'avarice et la manière austère
Dont ce vieillard bourru, déplaisant, volontaire,
Vit avec ses enfants, deux êtres si charmants,
Pourraient autoriser de plus durs traitements.
Pardonnez-moi, de grâce, aimable et chère Élise,
D'en parler devant vous avec cette franchise ;
Vous savez qu'en prenant ce sujet d'entretien
On n'en peut, après tout, dire beaucoup de bien ;
Mais enfin, si je puis, ainsi que je l'espère,
Retrouver quelque jour mes parents et mon père,
Vos beaux yeux n'auront pas de peine à le toucher,
Au bout de l'univers dussé-je le chercher !

ÉLISE.

Ne bougez, je vous prie, et songez, cher Valère,
A vous bien mettre au moins dans l'esprit de mon père.

VALÈRE.

Vous voyez que j'y songe et comme je m'y prends,
Pour masquer ma conduite à ses yeux pénétrants.
Vous savez quels détours, quel adroit artifice
J'ai dû mettre en usage, en prenant son service,
Pour tâcher d'acquérir ses sentiments secrets.
Déjà, dans son esprit, j'ai fait d'heureux progrès ;
Car, pour gagner les gens, il n'est meilleure voie
Que d'user avec eux du moyen que j'emploie ;
Feindre de partager leurs inclinations,
Encenser leurs défauts, flatter leurs passions,
Applaudir ce qu'ils font, narguer la médisance,
Sans jamais avoir peur d'outrer la complaisance :
Voilà par quel prestige on leur fait accepter
Tous les contes en l'air qu'il vous plaît d'inventer.
La sincérité nuit au pays où nous sommes ;
Et quand, pour son malheur, on a besoin des hommes,
Si ce n'est qu'en flattant que l'on est écouté,
La faute est à celui qui veut être flatté.

ÉLISE.

Mais que ne tâchez-vous à nous gagner Cléante,
Si nos secrets étaient trahis par la servante?

VALÈRE.

On ne peut ménager l'un et l'autre, ma foi;
Or, le père et le fils sont tous deux, selon moi,
Si contraires d'esprit, et de corps, ce me semble,
Qu'il serait dangereux de s'y fier ensemble.
Mais vous, de votre part, par des aveux discrets,
Tâchez à le jeter dans tous nos intérêts.
Je me retire.. il vient!.. Surtout, de la prudence!

ÉLISE.

Comment le préparer à cette confidence?

(Valère sort.)

SCÈNE II.

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE.

Je suis ravi de vous trouver seule, ma sœur;
Je brûlais de vous voir, de vous ouvrir mon cœur.

ÉLISE.

Me voilà prête à vous servir de confidente;
Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE.

Élise!

ÉLISE.

Eh bien! Cléante?

CLÉANTE.

Cent choses dans un mot: J'aime!

ÉLISE.

O ciel! vous aimez?

CLÉANTE.

Oui, j'aime! et vous voyez tous mes sens enflammés!

Mais avant que d'aller plus loin dans cette affaire,
Je sais que je dépends des volontés d'un père;
Que nous ne devons point engager notre amour,
Sans l'agrément de ceux dont nous tenons le jour;
Qu'il nous faut plutôt croire à leur vieille prudence,
Qu'aux aveugles conseils de notre indépendance :
Et que l'enivrement de nos jeunes transports
Trop souvent nous entraîne au comble des remords !
Je vous dis tout cela dans l'ardeur qui m'inspire,
Pour vous mieux épargner la peine de le dire;
Car enfin, mon amour ne veut rien écouter,
Et je viens vous prier de ne pas l'irriter !

ÉLISE.

Vous êtes-vous, mon frère, engagé sur parole?

CLÉANTE.

Non, mais je veux ce soir épouser mon idole;
Elle a pris sur mon âme un pouvoir absolu,
Ne m'en détournez pas, j'y suis bien résolu!

ÉLISE.

Suis-je à ce point, mon frère, une personne étrange?

CLÉANTE.

Non, mais vous n'aimez pas; vous ignorez, pauvre ange,
Le pouvoir que l'amour a sur un noble cœur,
Et de votre sagesse on connaît la rigueur!

ÉLISE.

Hélas! ne parlons point encor de ma sagesse;
On en manque une fois au moins dans sa jeunesse;
Et si je vous ouvrais ma pensée, entre nous,
Je serais à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE.

Plût au ciel que votre âme eût, ainsi que la nôtre...

ÉLISE.

Finissons une affaire avant d'entamer l'autre;
Et me dites quel est l'objet d'un si beau feu.

CLÉANTE.

Une jeune personne, habitant depuis peu
En ces quartiers; chez qui tant d'attraits se déploient,
Qu'elle inspire l'amour à tous ceux qui la voient.
La nature, ma sœur, n'a jamais rien formé
De plus doux, plus charmant, plus digne d'être aimé;
Du jour que je la vis, sa beauté qui m'enflamme
M'a saisi, transporté jusques au fond de l'âme.
Marianne est son nom; elle vit sous les yeux
D'une mère un peu vieille, étrangère en ces lieux,
Presque toujours malade, et qui montre à sa fille
Un amour!... Marianne est toute sa famille!
Elle la sert, la soigne avec une amitié
Qui m'a touché le cœur d'une tendre pitié!
Elle se prend d'un air le plus charmant du monde
Aux choses qu'elle fait; et tant de grâce abonde
En tous ses mouvements, tant d'aimable douceur,
Tant d'attraits, de bonté, que vous-même... ah! ma sœur,
Si vous pouviez la voir!...

ÉLISE.

J'en vois beaucoup, sans doute,
Et je prends intérêt aux choses que j'écoute;
Mais pour la bien connaître et savoir ce qu'elle est,
Votre amour me suffit: Marianne me plaît!

CLÉANTE.

J'ai découvert, sous main, que nos deux protégées
Des faveurs du destin étaient fort négligées.
Leur discrète conduite aisément m'a fait voir
Le mince revenu qu'elles peuvent avoir.
Figurez-vous, ma sœur, le plaisir de connaître,
De servir ce qu'on aime avec tout son bien-être;
De tendre adroitement quelques petits secours
A celle dont dépend le bonheur de nos jours:
Concevez quel chagrin ce doit être, au contraire,
De voir qu'à tout propos l'avarice d'un père

M'empêche de goûter ce plaisir enchanteur,
Et de faire à ses yeux éclater mon ardeur.

ÉLISE.

Je conçois ce chagrin ; et cette humeur si noire...

CLÉANTE.

Ma sœur, il est plus grand qu'on ne saurait le croire !
Car enfin, peut-on voir un destin plus jaloux
Que ces folles rigueurs qu'on exerce sur nous;
Que cette épargne étrange et cette sécheresse
Où l'on nous fait languir au sein de la richesse!
Eh ! que nous servira d'avoir un peu de bien,
Si dans notre bel âge il ne profite à rien;
S'il ne doit nous échoir qu'au terme de la vie,
Alors que d'en jouir nous n'aurons plus d'envie !
Si, voulant satisfaire aux plus justes penchants,
Nous devons acheter le secours des marchands,
Et recourir sans cesse à leurs mains charitables
Pour le droit de porter des habits présentables !
J'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder
Ce qu'en dira mon père et pour me seconder;
Mais si, l'ayant appris, je l'y trouve contraire,
A ses indignités je saurai me soustraire :
Et je suis résolu d'aller en d'autres lieux,
Confier nos destins à la grâce des cieux.
Pour hâter ce dessein, et que rien ne l'empêche,
Je fais chercher partout de l'argent par la Flèche
(C'est mon valet de pied); et si rien, chère sœur,
De ce père obstiné n'adoucit la rigueur,
Si votre âme est toujours forte, comme la mienne,
Nous le quitterons là, tous deux, quoi qu'il advienne :
Et la fuite, à l'instant, saura nous affranchir
De son joug odieux, que rien n'a pu fléchir.

ÉLISE.

Il est vrai qu'il nous rend la vie assez amère,

Qu'il nous donne sujet de pleurer notre mère,
Et que...

CLÉANTE.

J'entends sa voix ! éloignons-nous un peu,
Pour en causer à l'aise et cacher notre jeu.
Nous reviendrons après, et nous joindrons nos forces
Pour jeter à son cœur les dernières amorces.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE III.

LA FLÈCHE, HARPAGON.

(Harpagon entre en tenant la Flèche par le collet, et le pousse rudement sur la scène.)

HARPAGON.

Hors d'ici, tout à l'heure, et cherche un autre emploi !
Allons, que l'on détale à l'instant de chez moi !
Maître juré filou ! vrai gibier de potence !

LA FLÈCHE, à part.

Je n'ai jamais rien vu de si méchant ; je pense
Que, sauf correction, il a le diable au corps.

HARPAGON.

Quoi, traître !

LA FLÈCHE.

Qu'ai-je fait, pour me mettre dehors ?

HARPAGON.

Tu m'as fait que je veux que tu sortes !

LA FLÈCHE.

Quel homme !

Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON.

Sors vite, ou je t'assomme ;
C'est bien à toi, pendard, à demander raison !

LA FLÈCHE.

Mais j'attends votre fils, mon maître, à la maison.

HARPAGON.

Attends-le dans la rue et non à cette place,
Planté comme un piquet, à voir ce qui se passe
Et faire ton profit de tout. Qu'ai-je besoin
D'un espion, d'un traître, et dont l'unique soin
Est de fourrer partout son museau qui m'obsède,
De dévorer des yeux tout ce que je possède;
Dont les regards maudits ne cessent de rouler
De tous côtés, pour voir s'il n'est rien à voler.

LA FLÈCHE.

Comment diantre, monsieur, voulez-vous qu'on vous vole?
Êtes-vous donc volable ? Et quelle faribole !
Lorsque vous renfermez toutes choses sans bruit,
Et faites sentinelle à l'entour, jour et nuit!

HARPAGON.

Je prétends renfermer tout ce que bon me semble,
Et faire sentinelle à loisir.

(A part.)

Mais je tremble
Qu'il n'ait vu mon trésor.

(Haut.)

N'aurais-tu pas tâché
D'inventer que chez moi j'ai de l'argent caché?

LA FLÈCHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non pas!

(Bas.)

J'enrage!

(Haut.)

Je ne dis pas cela! de l'argent! quel outrage!
Je te demande si, malicieusement,
Tu n'as pas fait courir que j'en ai.

LA FLÈCHE.

Non, vraiment!

Que nous importe à nous qu'un maître ait quelque somme,
Ou qu'il ne soit qu'un gueux, si pour nous c'est tout comme!

HARPAGON, levant la main pour donner un soufflet à la Flèche.

Tu fais le raisonneur! Sors, encore une fois!
Ou je t'en frotterai les oreilles, sournois!

LA FLÈCHE.

Et mes gages, monsieur?

HARPAGON.

Puisque je te renvoie!...

LA FLÈCHE.

C'est juste... eh bien, je sors.

HARPAGON.

Attends! que je te voie.
Tourne un peu... c'est assez! Ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE.

Que vous emporterais-je?

HARPAGON, le poussant.

Au diantre le vaurien!

LA FLÈCHE.

Tels maîtres, tels valets; leurs vertus sont les nôtres.

HARPAGON.

Çà, montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE.

Les voilà!

HARPAGON.

Bien! les autres?

LA FLÈCHE.

Les autres?

HARPAGON.

Oui!

LA FLÈCHE, retournant ses mains.

Voilà!

HARPAGON, montrant le haut de chausses de la Flèche.

N'as-tu rien mis dedans?

LA FLÈCHE.

Voyez partout.

HARPAGON.

Ces grands hauts de chausses pendants
Sont propres à céler les choses qu'on dérobe;
Tu vas me déposer toute ma garderobe!

LA FLÈCHE.

Toute?

HARPAGON.

Oui, toute.

LA FLÈCHE, à part.

Ah! qu'un homme est souvent fou, ma foi;
Et que j'aurais de joie à le voler!

HARPAGON.

Euh?

LA FLÈCHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parlais de voler? mauvais drôle!

LA FLÈCHE.

Je dis, fouillez-moi bien, pour voir si je vous vole.

HARPAGON, le dépouillant peu à peu.

C'est ce que je ferai.

LA FLÈCHE.

Fourrez partout vos yeux!

HARPAGON.

Plait-il?

LA FLÈCHE.

La peste soit des avaricieux!

HARPAGON.

Comment?

LA FLÈCHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Que dis-tu d'avarice
Ou d'avaricieux ?

LA FLÈCHE.

Je dis que c'est un vice.

HARPAGON.

Après ?

LA FLÈCHE.

La peste soit de ce vice odieux !

HARPAGON.

De qui veux-tu parler ?

LA FLÈCHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Qui sont-ils ?

LA FLÈCHE.

Des vilains et des ladres.

HARPAGON.

Sottises !

LA FLÈCHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

HARPAGON.

Je veux que tu me dises
A qui tu parles !

LA FLÈCHE, jetant son chapeau à terre.

Moi ? je parle à mon chapeau.

HARPAGON, le ramassant.

Et moi, je pourrais bien le brosser sur ta peau !

LA FLÈCHE.

Voulez-vous m'empêcher, monsieur, de les maudire ?

HARPAGON.

Non ; mais je te défends de jaser et d'en rire !

LA FLÈCHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Ah ! je te rosserai

Si tu parles !

LA FLÈCHE.

Alors, ce que je dis est vrai.

HARPAGON.

Encore ?

LA FLÈCHE.

Qui se sent le nez morveux se mouche !

HARPAGON.

Te tairas-tu !

LA FLÈCHE.

Pardieu ! vous me fermez la bouche.

HARPAGON.

Ah !

LA FLÈCHE, montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.

J'oublie une poche... Êtes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Rends-moi, sans te fouiller, le vol que tu m'as fait.

LA FLÈCHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE.

Vous inventez des fables ;

Je n'ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Va-t-en à tous les diables !

LA FLÈCHE.

Adieu, monsieur.

(A part, en s'en allant.)

Enfin, me voilà renvoyé !

HARPAGON.

Je le mets sur ton âme, au moins...

SCÈNE IV.

HARPAGON, seul.

Congédié !
Ce chien de boiteux-là, qui volait son salaire,
Eut toujours le talent de me mettre en colère.
Certes, il faut avoir un soin bien diligent
Quand on garde chez soi quelque somme d'argent;
Et bien heureux celui qui, certain de sa rente,
Ne conserve au logis que la somme courante;
Qui n'a point à chercher dans toute sa maison
Une cache à l'abri de quelque trahison;
Pour moi, les coffres-forts, si bien que l'on y veille,
Pour garder les écus n'ont jamais fait merveille :
Je les tiens justement une amorce à voleurs,
Et c'est droit au trésor que s'attaquent les leurs.

SCÈNE V.

HARPAGON, ÉLISE et CLÉANTE, parlant ensemble restant au fond du théâtre.

HARPAGON, se croyant seul.

Cependant, je ne sais si je suis excusable
D'avoir, dans mon jardin, enfoui sous le sable
Dix mille écus en or qu'on me rendit hier;
Il ne faudrait pas trop en tout cas m'y fier!
Dix mille écus en or, chez soi, c'est une somme
Assez...

(Apercevant Élise et Cléante.)

O ciel ! quelqu'un ! Je ne suis qu'un pauvre homme !
En raisonnant tout seul, j'aurai parlé tout haut,

Et me serai trahi moi-même, comme un sot.

(A Cléante et Élise.)

Qu'est-ce ?

CLÉANTE.

Mon père, rien !

HARPAGON.

Depuis quand, par malheure

Es-tu là ?

ÉLISE.

Nous venons d'arriver tout à l'heure.

HARPAGON.

Vous avez entendu ?

CLÉANTE.

Quoi, mon père ?

HARPAGON.

Là !...

ÉLISE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que je disais ?

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait !

ÉLISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

N'importe ! je disais que l'argent qu'on dépense
Dans ce temps difficile est plus cher qu'on ne pense ;
Et qu'il est bien heureux, ajoutais-je, à part moi,
Celui qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE.

Nous craignions d'approcher de peur de vous surprendre.

HARPAGON.

Au fait, je ne suis pas fâché de vous l'apprendre,

Afin que vous soyez pleinement convaincus
Que je ne possédai jamais dix mille écus.

CLÉANTE.

Je vous crois.

HARPAGON.

Ce serait une excellente affaire !

ÉLISE.

Sans doute.

HARPAGON.

J'en aurais bon besoin.

CLÉANTE.

Vous, mon père ?

HARPAGON.

Je ne me plaindrais pas toujours, comme je fais,
Que l'argent est fort rare et les temps fort mauvais.

CLÉANTE.

Mon Dieu ! vous n'avez pas tant besoin de vous plaindre
Et l'on sait, entre nous, pour vous parler sans feindre
Que vous avez du bien.

HARPAGON.

Comment ? que j'ai du bien !
Ils en ont tous menti ! Sachez qu'il n'en est rien ;
Et ce sont des coquins qui disent le contraire.

ÉLISE.

Ne vous emportez point ! Ménagez-le, mon frère.

HARPAGON.

Ils me trahissent tous ! et vous aussi, mon fils,
Vous vous mettez d'accord avec mes ennemis !

CLÉANTE.

Est-ce donc être votre ennemi que de dire
Que vous avez...

HARPAGON.

Silence ! ou je vais te maudire !
Vos dépenses sans frein et de pareils discours,
Fils imprudent, seront cause qu'un de ces jours

On viendra m'égorger chez moi, sur vos paroles,
En pensant que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépense est-ce que l'on vous fait?

HARPAGON.

Vous l'osez demander! quelle? Est-il, en effet,
Rien de plus scandaleux que ce luxe inutile
Que vous et votre sœur promenez par la ville?
Je la grondais hier; mais vous, c'est encor pis.
Voilà qui crie au ciel vengeance! Oui, vous, mon fils,
A vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête,
On aurait de quoi faire une rente complète.
Je vous l'ai dit vingt fois; vos façons de marquis
Dissipent tout l'avoir que mes soins ont acquis:
Vous tranchez grandement du seigneur, tête folle!
Et, pour aller ainsi, traître, il faut qu'on me vole!

CLÉANTE.

Et comment vous voler?

HARPAGON.

Mon Dieu! que sais-je, moi?
Où prenez-vous l'état que vous portez?

CLÉANTE.

Ma foi,
C'est que je joue; et quand le bonheur m'accompagne,
Je mets sur moi tout l'or et l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait! Si vous êtes heureux au jeu,
Vous devez, pour plus tard, en réserver un peu;
Et mettre à bon profit l'argent que Dieu vous prête,
Afin de le trouver au jour de la retraite.
Je voudrais bien savoir à quoi servent ces nœuds
Dont vous voilà lardé des talons aux cheveux?
Mais a-t-on jamais vu payer une perruque,
Quand de ses propres crins on peut couvrir sa nuque,

Et qui ne coûtent rien ? Pardieu ! jeune insensé,
Je gage qu'au total, vous avez dépensé
Vingt pistoles au moins ; et par an, vingt pistoles
Donnent dix-huit tournois, huit deniers, six oboles,
Et rien qu'au denier douze.

CLÉANTE.

Eh ! vous avez raison !

HARPAGON.

Parlons d'une autre affaire après cette oraison.
(Apercevant Élise et Cléante qui se font des signes.)
Quels sont ces gestes-là ? Je crois qu'ils se font signe
De me voler ma bourse.

ÉLISE.

Allons, je me résigne...
Nous marchandons lequel, de mon frère ou de moi,
Parlera le premier...

CLÉANTE, bas à Élise.

Commence donc !

ÉLISE, bas à Cléante.

Tais-toi.
(Haut.)
Et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Vous parler à tous deux, justement, je désire.

CLÉANTE.

J'avais, d'un mariage, à vous parler ici.

HARPAGON.

Et je veux vous parler de mariage aussi.

ÉLISE.

Ah ! mon père !

HARPAGON.

Ce cri me paraît un peu louche.
Est-ce la chose ou bien le mot qui t'effarouche ?

CLÉANTE.

C'est selon ! Tous les deux nous font peur à la fois,
Si notre cœur n'est point conforme à votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Eh ! qu'avez-vous à craindre?
Vous n'aurez l'un ni l'autre aucun lieu de vous plaindre
De ce que je prétends faire ; et, pour commencer
Par un bout, avez-vous, dites-moi, vu passer
Une jeune beauté du nom de Marianne,
Qui loge près d'ici ?

CLÉANTE, *à part.*

C'est elle ! Dieu me damne !

HARPAGON.

Plaît-il ? vous l'avez-vue ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON, *à Élise.*

Et vous?

ÉLISE.

Oui.

HARPAGON.

Comment la trouvez-vous ?

CLÉANTE.

Un lis épanoui.

HARPAGON.

Sa physionomie ?

CLÉANTE.

Est tout honnête.

HARPAGON.

Écoute ;

Son air et sa manière?

CLÉANTE.

Admirables, sans doute !

HARPAGON.

Croyez-vous qu'une fille aussi riche d'appas
Mérite qu'on y songe?

CLÉANTE.

Oui, certes!

HARPAGON.

N'est-ce pas?
Ce serait un parti de tous points souhaitable.

CLÉANTE.

Très-souhaitable!

HARPAGON.

Et puis, quelle taille adorable!

CLÉANTE.

Assurément!

HARPAGON.

Je crains une difficulté:
C'est de n'y point trouver tout le bien souhaité.

CLÉANTE.

Ah! mon père, le bien aisément s'abandonne,
Lorsqu'il est question d'une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi. La dot avant tout doit frapper;
Plus tard, sur autre chose on peut se rattraper.

CLÉANTE.

Cela s'entend!

HARPAGON.

Enfin, je suis vraiment bien aise;
Que, par ses qualités, Marianne vous plaise,
Car je veux l'épouser.

CLÉANTE.

L'épouser!

HARPAGON.

Du moment
Que j'y trouve à toucher quelque chose...

CLÉANTE.

Euh!

HARPAGON.

Comment?

CLÉANTE.

Vous êtes résolu...

HARPAGON.

D'épouser Marianne.

CLÉANTE.

Qui? vous, vous?

HARPAGON.

Oui! moi, moi! Quelle sotte chicane?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouissement...

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez donc promptement
Boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire,
Et venez me parler tout à l'heure...

CLÉANTE, en sortant.

Oui, mon père.

SCÈNE VI.

ÉLISE, HARPAGON.

HARPAGON.

Ces damoiseaux flouets n'ont pas plus de vigueur
Que des poules. Vraiment, ils me font mal au cœur.
J'ai résolu l'affaire et j'en ferai l'épreuve.
Pour mon fils, je lui donne une certaine veuve
De ma main; et pour toi, je t'offre pour époux
Le bon seigneur Anselme.

ÉLISE.

Anselme, dites-vous?

HARPAGON.

Oui, c'est un homme mûr, rangé, prudent et sage;
C'est une affaire d'or, qu'on saisit au passage:
Un homme... un homme enfin, de cinquante ans au plus,
Dont on vante les biens, sans parler des vertus.

ÉLISE, *faisant la révérence.*

Je ne veux point, mon père, entrer dans sa famille,
S'il vous plaît.

HARPAGON, *contrefaisant Élise.*

Et je veux vous marier, ma fille,
S'il vous plaît.

ÉLISE, *faisant encore la révérence.*

Je refuse et je suis, s'il vous plait,
Sa très-humble servante.

HARPAGON, *contrefaisant Élise.*

Et moi, votre valet;
Mais vous l'épouserez, et dès ce soir encore.

ÉLISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir. Voyez-vous la pécore?

ÉLISE, *faisant la révérence.*

Moi, je vous dis que non.

HARPAGON, *contrefaisant Élise.*

Moi, je vous dis que si.

ÉLISE.

On ne peut m'y forcer, mon père, Dieu-merci!

HARPAGON.

Cela sera!

ÉLISE.

Non!

HARPAGON.

Si!

ÉLISE.

Non, vraiment!

HARPAGON.

Si, vous dis-je!

ÉLISE.

Mon cœur me le défend.

HARPAGON.

Mon intérêt l'exige!

ÉLISE.

Je me tuerai plutôt que de vivre en ses bras!

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras.
Une fille parler de la sorte à son père?

ÉLISE.

Alors, épousez-le, puisqu'il fait votre affaire!

HARPAGON.

Gageons que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE.

D'aucun homme sensé vous n'obtiendrez la voix.

HARPAGON.

C'est ce que nous allons savoir.

SCÈNE VII.

VALÈRE, ÉLISE, HARPAGON.

HARPAGON, apercevant de loin Valère.

Voilà Valère.
C'est lui qui jugera, si cela peut te plaire.

ÉLISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Viens, Valère, et nous dis, sans émoi,
Qui des deux a raison, de ma fille ou de moi.

VALÈRE.

C'est vous, monsieur.

HARPAGON.

Sais-tu ce que je lui propose?

VALÈRE.

Non, monsieur; du débat quelle que soit la cause,
Vous ne sauriez avoir tort dans votre maison :
Et partant, je conclus que vous avez raison.

HARPAGON.

Je lui veux, dès ce soir, faire épouser un homme
Aussi riche que sage, aussi sûr qu'économe;
Et voyez la coquine! elle me rit au nez!
Que dis-tu de cela?

VALÈRE.

Vraiment?... vous m'étonnez!

HARPAGON.

Eh bien?

VALÈRE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON.

Tu l'approuves peut-être?

VALÈRE.

Je dis que, dans le fond, sans vouloir en connaître
Tous les motifs, je suis de votre sentiment;
Mais n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON.

Comment?
Anselme est un parti vraiment considérable;
Un gentilhomme aisé, modeste et raisonnable,
Et dont aucun enfant reconnu n'est sorti.
Saurait-elle trouver rien de mieux assorti?

VALÈRE.

C'est juste. On doit se rendre à de pareilles causes.
Mais n'est-ce point un peu précipiter les choses?
Elle dirait, qu'au moins il faudrait quelque temps
Pour voir si leurs humeurs sont d'accord, et...

HARPAGON.

J'entends;
Mais on n'a jamais vu deux rencontres pareilles!
C'est une occasion qu'il faut prendre aux oreilles,
Puisqu'enfin il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Diantre! alors je ne dis plus un mot.
Qu'il soit donc son époux, si la place est vacante;
Et c'est une raison tout à fait convaincante!

HARPAGON.

Considère surtout quelle épargne pour moi!

VALÈRE.

J'en conviens. Il est vrai, qu'en engageant sa foi,
Votre fille dirait que le soin de sa gloire
L'oblige à réfléchir plus qu'on ne peut le croire;
Qu'il y va pour son cœur, dans ce pas dangereux,
D'être, sa vie entière, heureux ou malheureux:
Qu'un lien sur lequel tout l'avenir se fonde...

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Que voulez-vous, monsieur, qu'on vous réponde?
On pourrait objecter, qu'en telle occasion,
Il faut avoir égard à l'inclination;
D'autant que cette grande inégalité d'âge
A des revers fâcheux expose un bon ménage...

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Ah! je n'ai pas de réplique à cela;
Qui diantre peut aller contre ces raisons-là?

Ce n'est pas que l'on trouve un bon nombre de pères,
Qui soignent leurs enfants bien mieux que leurs affaires;
Et recherchent surtout cette conformité
Qui maintient le bonheur et la tranquillité:
Et que...

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

C'est vrai! cette raison me touche.
Sans dot! ah! je me rends! sans dot ferme la bouche
A tout!

HARPAGON, à part, écoutant du côté du jardin.

Ouais! j'entends aboyer quelque chien;
N'est-ce pas par hasard qu'on en veut à mon bien?
(A Valère et Élise.)
Ne bougez pas, j'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ÉLISE, VALÈRE.

ÉLISE.

Vous moquez-vous, Valère,
De lui parler ainsi?

VALÈRE.

Je connais votre père;
C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux
A bout. Heurter de front ses désirs envieux,
Est le moyen de tout gâter. Il faut s'y prendre
En biaisant; pour moi, réussir c'est attendre.
Il est certains esprits, que la sincérité
Fait cabrer, sottement, contre la vérité;
Que par la patience il faut savoir réduire,
Et qu'on mène, en tournant, où l'on veut les conduire.

Pour vous, faites semblant de consentir à tout ;
Et, si vous m'en croyez, nous en viendrons à bout.

ÉLISE.

Mais toute cette affaire, il faudrait l'interrompre...

VALÈRE.

Sans doute, on cherchera des biais pour la rompre.

ÉLISE.

Mais comment? dès ce soir le contrat est scellé !

VALÈRE.

Feindre une maladie, obtenir un délai.

ÉLISE.

Mais si les médecins reconnaissent la feinte ?

VALÈRE.

Vous moquez-vous ? Allez, n'ayez aucune crainte ;
Vous feindrez avec eux le mal qui vous plaira,
Chacun d'eux, autrement, vous le définira.

SCÈNE IX.

ÉLISE, VALÈRE, HARPAGON.

HARPAGON, à part, dans le fond du théâtre.

Ce n'est rien, Dieu merci !

VALÈRE, sans voir Harpagon.

Pour tout dire, la fuite
Nous peut mettre à couvert, au moins de sa poursuite ;
Et si votre constance...

(Apercevant Harpagon, et haussant la voix.)

Une fille, en effet,
Ne doit point regarder comme un époux est fait ;
Quand la grande raison de *sans dot* s'y rencontre,
Elle doit être prête à tout ce qu'on lui montre.

HARPAGON, s'approchant.

Bon ! voilà bien parler.

VALÈRE.

Ah ! mon maître, pardon,
Si je parle à madame avec cet abandon ;
A ma témérité si j'allonge les rênes...

HARPAGON.

Comment ! j'en suis bien aise ; et je veux que tu prennes
Dès à présent sur elle un pouvoir absolu,
Je te prête celui qui m'était dévolu.
(A Élise qui sort.)
Oui, vous avez beau fuir ; quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Il faut s'y conformer sans la moindre grimace :
Je lui cède les droits de la paternité.

VALÈRE, à Élise.

Résistez, maintenant, à mon autorité.

SCÈNE X.

VALÈRE, HARPAGON.

HARPAGON.

Elle t'obéira.

VALÈRE.

Monsieur, je vais la suivre,
Lui donner des leçons, pour qu'elle apprenne à vivre !

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes !

VALÈRE.

Il faut tenir
La bride haute aux gens.

HARPAGON.

Je dois en convenir ;
Il faut...

VALÈRE.

Soyez sans peur ; la chose m'est facile !

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville,
Et reviens tout à l'heure.

VALÈRE, adressant la parole à Élise, et s'en allant du côté par où elle est sortie.

Oui, l'or est précieux
Plus que tout ici-bas; rendez grâces aux cieux
De vous avoir donné ce brave homme de père :
Il sait comme on doit vivre et connaît son affaire.
Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot,
Regarder plus avant serait digne d'un sot;
Et *sans dot* nous tient lieu de beauté, de jeunesse,
De naissance, d'honneur, de vertu, de sagesse,
Même de probité... *sans dot* remplace tout!

(A Harpagon, en s'en allant.)

Comptez sur moi, monsieur, nous en viendrons à bout.

HARPAGON, seul.

Ah! le brave garçon! voyez comme il s'emporte!
Heureux qui peut avoir un valet de la sorte!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE.

Ah ! traître, arrive donc ! où vas-tu te cacher?
Ne t'avais-je pas dit...

LA FLÈCHE.

Monsieur, sans vous fâcher,
Je m'étais bien rendu céans pour vous attendre ;
Mais monsieur Harpagon, dont l'humeur n'est pas tendre
M'a chassé dans la rue et m'a presque battu.

CLÉANTE.

Comment va notre emprunt ? car, la Flèche, vois-tu,
Je viens de découvrir un rival.

LA FLÈCHE.

Qui ?

CLÉANTE.

Mon père !

LA FLÈCHE.

Votre père, amoureux ?

CLÉANTE.

Ce qui me désespère,

C'est d'avoir pu trahir la douleur et l'effroi
Dont cette découverte était pleine pour moi.

LA FLÈCHE.

Lui, se mêler d'aimer ! se moque-t-il du monde ?
De quoi s'avise-t-il ? croit-il qu'on lui réponde,
Et l'amour est-il fait pour des gens comme lui ?

CLÉANTE.

Pour mes péchés, sans doute, il en tient aujourd'hui !

LA FLÈCHE.

Mais par quelle raison faites-vous un mystère
De votre amour ?

CLÉANTE.

Je crains son mauvais caractère,
D'en parler à mon père il sera toujours temps,
Et veux me conserver à de meilleurs instants...
Qu'a répondu le juif ?

LA FLÈCHE.

Ma foi, c'est pitoyable,
Quand il faut par la queue aller tirer le diable ;
Et lorsqu'on est réduit, pour vivre quelque peu,
A passer par les mains de ces fesse-mathieu.

CLÉANTE.

Ainsi tout est rompu ?

LA FLÈCHE.

Que monsieur me pardonne ;
Notre maître Simon, le courtier qu'on nous donne,
Homme agissant, fidèle, a fait rage pour nous,
Et dit que votre air seul le prévient envers vous.

CLÉANTE.

J'aurai donc les cinq mille écus que je demande ?

LA FLÈCHE.

A des conditions méritant qu'on le pende,
Mais qu'il faut accepter, si l'emprunt est urgent.

CLÉANTE.

T'a-t-il montré celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLÈCHE.

Ah ! vraiment, non ; cela ne va pas de la sorte.
Nous le montrer ? oui-da ! maître Simon apporte
Encore plus de soin de se cacher que vous,
Et ce sont des secrets trop graves pour les fous.
On ne veut nous montrer l'homme utile qui prête,
Que dans une maison empruntée et discrète,
Pour être instruit par vous des biens de vos parents,
Qui de notre marché sont les justes garants ;
Mais, dès qu'il apprendra le nom de votre père,
Le reste ira tout seul...

CLÉANTE.

Et surtout que ma mère
Étant morte, ses biens ne peuvent m'être ôtés.

LA FLÈCHE, tirant un papier de sa poche.

Voici quelques détails que lui-même a dictés
A notre entremetteur, avant que de rien faire :

(Lisant.)

« Admis que le prêteur trouve ses sûretés,
« Et que l'emprunteur soit majeur, qu'il ait un père
« Dont le bien soit solide, ample et net, on fera
« Bonne obligation par-devant un notaire
« (Trouver le plus honnête homme qu'il se pourra),
« Et que, pour cet effet, le prêteur choisira,
« Ayant plus que tout autre intérêt à l'affaire. »

CLÉANTE.

C'est juste.

LA FLÈCHE.

« Le prêteur, pour ne se point charger
« D'aucun scrupule vain, ne prétend engager
« Son argent qu'au denier dix-huit. »

CLÉANTE.

Quel honnête homme !

LA FLÈCHE.

« Comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme

« Dont il est question, et que, pour l'emprunteur,
« Lui-même, il est contraint de l'emprunter d'un autre,
« Il conviendra payer à ce second prêteur
« Un intérêt de cinq, sans préjudice au nôtre;
« Attendu que ce n'est qu'afin de l'obliger
« Qu'à cet emprunt légal on prétend s'engager. »

CLÉANTE.

Comment diable! quel juif! C'est plus qu'au denier quatre!

LA FLÈCHE.

C'est bien ce que j'ai dit, on n'en veut rien rabattre.

CLÉANTE.

Quel arabe est-ce là? m'écorcher tout vivant!

LA FLÈCHE.

Puisque c'est son métier! Songez-y bien avant,
C'est à prendre ou laisser. Je vous ouvre la voie;
Vous verrez là-dessus.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voie?
J'ai tant besoin d'argent que je consens à tout.
Encore quelque chose?

LA FLÈCHE.

Écoutez jusqu'au bout :
« Des quinze mille francs qu'on inscrit sur les livres,
« On ne compte en argent que douze mille livres;
« Et pour les mille écus restants, notre emprunteur
« Prendra nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire,
« Lesquels, de bonne foi, sont mis par le prêteur,
« Au plus modique prix... »

CLÉANTE.

Quel est donc ce grimoire?

LA FLÈCHE.

Voulez-vous m'écouter, monsieur? « Premièrement:
« Un lit de quatre pieds, tours de point de Hongrie,
« Sur drap couleur d'olive appliqués proprement.
« La courte-pointe idem; six chaises, draperie

« Doublée en taffetas chatoyant, rouge et bleu,
« Le tout en bon état. »

CLÉANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu!

LA FLÈCHE.

« Pavillon en coutil d'Aumale, rose sèche,
« Avec franges de soie et mollet... »

CLÉANTE.

Mais, la Flèche,
Que veut-il que j'en fasse ?

LA FLÈCHE.

Attendez! j'ai passé :
« Un tapis des amours de Gombaud et Macé.
« Plus un fauteuil à bras en rosier véritable ;
« Un vase du Japon... » Le reste est effacé.

CLÉANTE.

Est-ce tout?

LA FLÈCHE.

Un seul mot : « Plus, une grande table
« En bois de noyer dur, se tirant par deux bouts,
« Douze piliers tournés, et garnie en dessous
« De six bons escabeaux. »

CLÉANTE.

Ah! qu'il s'en aille au diable!

LA FLÈCHE.

Donnez-vous patience : « Enfin, trois gros mousquets,
« Et fourchettes idem, plus, un fourneau de brique
« Avec récipient, très-propre à la fabrique
« De l'essence de rose, ou de l'huile à quinquets. »

CLÉANTE.

J'enrage!

LA FLÈCHE.

Doucement : « Plus un luth de Bologne
« Garni de toutes ses cordes ou peu s'en faut;
« Archet de crin choisi, manche en cou de cigogne,

« Crevé par le milieu, du reste sans défaut.
« Trou-madame et damier avec un jeu de l'oie,
« Renouvelé des Grecs »... Moyen que l'on emploie
Lorsque l'on n'a que faire avant d'être endormi :
« Une peau de lézard de trois pieds et demi,
« Pleine de foin tout neuf, exhalant odeur d'ambre,
« Agréable à suspendre au plancher d'une chambre.
« Le tout mentionné, valant loyalement
« Quatre mille cinq cents livres ; et qu'on rabaisse
« A la valeur de mille écus, à trois francs pièce,
« Par la discrétion dudit prêteur. »

CLÉANTE.

Vraiment?
Que la peste l'étouffe, avec son prêt du diable,
Et sa discrétion ! Quelle usure incroyable !
Et n'est-il pas content, le bourreau, d'exiger
Un si gros intérêt, sans vouloir m'obliger
A prendre tous les vieux rogatons qu'il ramasse ?
Et pour trois mille francs ! Que veut-il que j'en fasse ?
Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela !
Cependant il faut bien que je passe par là ;
J'accepte aveuglément les chaînes qu'il me forge :
Il me tient, le vieux juif, un poignard sur la gorge !

LA FLÈCHE.

N'en déplaise à monsieur, je le vois cheminer
Comme faisait Panurge, allant se ruiner,
Prenant argent d'avance et, selon le proverbe,
Payant cher, vendant mal, mangeant ses blés en herbe.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse ? Et puis les jeunes gens
N'ont pas tous, comme moi, des pères exigeants
Qui les forcent, pour vivre, à donner dans l'intrigue.
Toujours un père avare eut un enfant prodigue ;
Et l'on s'étonne après qu'on souhaite leur mort !

LA FLÈCHE.

Il faut bien l'avouer, le vôtre est un butor.
Je n'ai pas, Dieu merci, les goûts patibulaires;
Et l'on sait toutefois que parmi mes confrères,
Qui d'adroits procédés se démêlent un peu,
Je tire habilement mon épingle du jeu;
Vous savez, entre nous, que je mène avec zèle
Maint petit tour galant qui sent un peu l'échelle;
Mais, à vous dire vrai, toutes ses actions
Donnent à le voler tant de tentations,
Que je croirais commettre une œuvre méritoire
En le volant un peu.

CLÉANTE.

Donne donc ce mémoire!

SCÈNE II.

MAITRE SIMON, HARPAGON, CLÉANTE ET LA FLÈCHE, au fond.

MAITRE SIMON.

Oui, monsieur, ce jeune homme a bien besoin d'argent;
Je le crois empêtré dans un cas très-urgent,
Nous le ferons passer par le trou d'une aiguille.

HARPAGON.

Mais savez-vous le nom, les biens et la famille
Du jeune homme pour qui vous venez m'emprunter?
N'avons-nous avec lui rien à péricliter?

MAITRE SIMON.

Non, je ne puis pas bien à fond vous en instruire;
Chez moi, par aventure, on a dû le conduire:
Mais vous serez de tout par lui-même éclairci,
Et vous me saurez gré de mes soins, Dieu merci!
On m'a bien assuré que sa famille est riche,
Que sa mère est défunte et son père très-chiche;

Et qu'il s'obligera, comme on fait quelquefois,
A le porter en terre avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose, huit mois! La charité chrétienne,
Maître Simon, oblige, en tant que l'on y tienne,
A secourir les gens, dans le cas que voici,
Lorsque cela se peut.

LA FLÈCHE, bas à Cléante, reconnaissant maître Simon.

Que veut dire ceci?
Notre maître Simon, qui parle à votre père!

CLÉANTE.

Lui, trahir qui je suis? Serais-tu leur compère?

MAITRE SIMON, à la Flèche.

Vous êtes bien pressés! et qui donc vous a dit
Que c'était chez monsieur que je prends à crédit?
(A Harpagon.)
Mais le mal toutefois est moins grand qu'il ne semble,
Et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.
Monsieur est l'emprunteur dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, maître Simon?

CLÉANTE.

Ah! le juif endiablé!

HARPAGON, à Cléante.

Comment, pendard! c'est toi dont l'esprit s'abandonne
A de pareils excès? âme double et friponne!
(La Flèche s'enfuit.)

CLÉANTE.

Comment, mon père, vous! c'est vous qui vous portez
A ces actes honteux et ces extrémités?
(Maître Simon s'enfuit.)

SCÈNE III.

CLÉANTE, HARPAGON.

HARPAGON.

Vouloir te ruiner par des emprunts semblables!

CLÉANTE.

Vouloir vous enrichir d'usures si coupables!

HARPAGON.

Oses-tu bien, après, paraître devant moi?

CLÉANTE.

Osez-vous bien, après, vous moquer de la loi?

HARPAGON.

Et tu ne rougis pas du bien pris dans mes poches,
Pour te précipiter dans ces folles débauches?
De dissiper ainsi l'avoir, jeune insensé,
Aux sueurs de mon front lentement amassé?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de vous livrer encore
A ce commerce indigne, et qui nous déshonore?
D'immoler votre vie, avant d'avoir vécu,
Au désir d'entasser l'or, écu sur écu;
De renchérir, en fait de pratiques infâmes,
Sur tous les usuriers, vrais bourreaux de nos âmes?

HARPAGON.

Ah, pendard! ah, coquin! ôte-toi de mes yeux!

CLÉANTE.

Quel est plus criminel, plus vil, plus odieux,
De celui qui vous paye un argent nécessaire
Ou qui vole un argent dont il ne sait que faire?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je!

(Cléante sort.)

SCÈNE IV.

HARPAGON, seul.

Ouf! ce m'est un avis
D'avoir plus que jamais l'œil ouvert sur mon fils.

SCÈNE V.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur...

HARPAGON.

(A part.)

Attendez-moi ; car il faut que je jette
Un coup d'œil vigilant sur ma chère cassette.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

FROSINE, LA FLÈCHE.

LA FLÈCHE, sans voir Frosine.

L'aventure est fort drôle. Il faut qu'il ait ailleurs
Un magasin d'habits volés chez les tailleurs,
Car je n'ai rien trouvé de ce maudit mémoire.

FROSINE.

C'est ce pauvre la Flèche! Eh! bonjour! quelle histoire!
D'où vient cette rencontre?

LA FLÈCHE.

Oui, c'est moi, Dieu merci!
Bonjour, Frosine. Et toi, que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais partout... m'entremettre d'affaires,

Me rendre utile aux fils à la barbe des pères ;
Et profiter, du mieux qu'il est en mon pouvoir,
Des talents qu'il leur faut et que je puis avoir.
Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse;
Et qu'aux gens comme moi, Dieu, pour toute richesse,
N'a donné que l'intrigue et l'esprit vif et prompt.

LA FLÈCHE.

As-tu quelque négoce avec notre patron?

FROSINE.

Oui, je traite pour lui quelque petite affaire,
Dont j'espère tirer un honnête salaire.

LA FLÈCHE.

Un salaire? de lui! Bien fine tu seras,
Frosine, si jamais un sol en tireras ;
Je te préviens céans que l'argent est fort rare.

FROSINE.

Certains soins délicats touchent même un avare.

LA FLÈCHE.

Je suis votre valet et te baise les mains.
Le seigneur Harpagon est, de tous les humains,
L'humain le moins humain; dans la ville où nous sommes,
Le plus dur et le plus serré de tous les hommes.
Il n'est point de service et de soins délicats
Qui poussent ce vieux ladre à montrer ses ducats.
Nul ne peut délier les cordons de sa bourse ;
L'amitié, les grands mots coulent comme de source,
Mais de l'or? point d'affaire : et vous lui parlez grec
Si vous en demandez. Il n'est rien de plus sec
Que les bonnes faveurs de ce méchant avare ;
Et le mot de *donner* lui paraît si barbare
Que, lorsqu'il vous rencontre, en ville ou dans la cour,
Il ne *donne* jamais, il *prête le bonjour*.

FROSINE.

Mon Dieu! mon cher, je sais l'art de traire les hommes,
Avare ou dissipé, d'en tirer quelques sommes,

De m'ouvrir leur tendresse en chatouillant les cœurs,
Et d'un sort indigent corriger les rigueurs.

LA FLÈCHE.

C'est bagatelle ici. Tu ne saurais, Frosine,
Du côté de l'argent corriger sa lésine.
Il est turc là-dessus, c'est moi qui t'en réponds;
Mais d'une turquerie à damner les fripons:
Et l'on pourrait crever de besoin, sur la paille,
Qu'il n'en branlerait pas plus que cette muraille.
En un mot, ce vieux cancre aime l'argent, vois-tu,
Plus que condition, qu'honneur et que vertu;
L'aspect d'un demandeur lui donne la colique,
Le fait gesticuler comme un épileptique:
C'est le frapper au cœur par son endroit mortel...
Il vient... je te verrai ce soir, à ton hôtel.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FROSINE, HARPAGON.

HARPAGON, à part.
(Haut.)

Oui, tout va comme il faut. Hé bien? qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah! mon Dieu! quel teint frais! quelle excellente mine!
Que vous vous portez bien!

HARPAGON.

Qui, moi? presque un vieillard!

FROSINE.

Jamais je ne vous vis si frais et si gaillard!

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Vous n'avez été, de votre vie,
Si jeune ; et je connais, sans vous porter envie,
Des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Soixante bien comptés !

FROSINE.

Soixante ans ? Entre nous
Qu'est-ce que soixante ans ? mais c'est la fleur de l'âge !
Heureux d'avoir passé la jeunesse volage,
Vous entrez maintenant dans la belle saison.

HARPAGON.

Il est vrai, je suis vert, plus vert que de raison ;
Oui, mais vingt ans de moins feraient bien mon affaire.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? vingt ans ! vous n'en avez que faire
Vous êtes d'une pâte à vivre un siècle entier.

HARPAGON.

Tu crois ?

FROSINE.

Assurément ! Je connais mon métier.
Tenez-vous un peu ; là ! Mais voyez quel bon signe
Entre vos deux yeux !

HARPAGON.

Vrai ?

FROSINE.

Regardez cette ligne
De longue vie !

HARPAGON.

Eh bien ?

FROSINE.

Si j'en crois les devins,
Je vous donnais cent ans, vous passerez six-vingts.

HARPAGON.

Se peut-il ?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je;
Et vous mettrez en terre, et même sans prodige,
Enfants et les enfants de vos enfants!

HARPAGON.

Tant mieux!
Comment va notre affaire?

FROSINE.

Êtes-vous curieux?
Et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne
A bout, pour peu du moins que le choix me convienne?
J'ai pour le mariage un merveilleux talent;
J'ai pour toute beauté quelque prince galant,
Et pourrais marier, si j'avais sa pratique,
Le Grand-Turc en personne avec la république
De Venise.

HARPAGON.

A merveille!

FROSINE.

En cette affaire-ci,
J'aurai moins d'embarras et de soins, Dieu merci!
Sa mère sait déjà quel amour vous pénètre
D'avoir vu Marianne, assise à sa fenêtre.

HARPAGON.

Quelle fut sa réponse?

FROSINE.

Elle vous fait savoir
Puisque vous souhaitiez que sa fille, ce soir,
Assistât elle-même au contrât de la vôtre,
Que je pourrais ici les montrer l'une à l'autre.

HARPAGON.

C'est qu'il faut que je donne un souper conjugal
A mon gendre, et je veux qu'elle soit du régal.

FROSINE.

C'est trop juste. Elle doit, si j'ai bonne mémoire,

Aller, après dîner, faire un tour à la foire,
Pour venir au souper...

HARPAGON.

Hé bien ! je les prendrai
Dans mon carrosse neuf, que je leur prêterai.

FROSINE.

Peste !

HARPAGON.

As-tu consulté la mère de famille
Touchant le bien qu'on peut espérer de sa fille ?
As-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu ?
Qu'elle fît un effort, quelques efforts, morbleu !
Car je n'épouserai l'objet qu'on me propose,
Que si je suis bien sûr de toucher quelque chose.

FROSINE.

Je vous la garantis ; et je tiens le pari
Que cette jeune fille apporte à son mari
En tout bien, tout honneur, cinq mille écus de rente.

HARPAGON.

Cinq mille écus de rente ?

FROSINE.

Oui. Sa digne parente
L'a nourrie, élevée, avec un soin touchant,
Dans une grande épargne et de bouche et d'argent.
C'est une fille apprise à vivre de salades,
De fromage, de lait, comme font les malades ;
A qui, par conséquent, il ne faudra jamais
Ni table bien servie et pliant sous les mets,
Ni ces orges mondés, ni ces délicatesses
Qu'il faudrait acheter pour vos jeunes comtesses :
Et cela ne va pas, au dire des témoins,
Sans monter tous les ans à mille écus, au moins.
De plus, la propreté fait toute sa parure ;
Elle ne goûte point, fille modeste et pure,
Les superbes habits, ni les riches bijoux,

Les meubles somptueux, ce fléau des époux :
Et cet article-là, sans y compter les livres,
Les chansons, les romans, vaut quatre mille livres.
De plus, le jeu lui cause une horreur, un ennui !
Ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ;
J'en sais de nos quartiers dont le trente et quarante
Soustrait, bon an mal an, vingt mille francs de rente.
N'en prenons que le quart. Cinq mille francs au jeu,
Quatre mille en habits et bijoux, c'est bien peu ;
Cela fait au total, par an, neuf mille livres :
Avec deux mille écus que je mets pour les vivres,
Et ne voilà-t-il pas, sans ses autres bontés,
Vos quinze mille francs de rente, bien comptés ?

HARPAGON.

Ma foi ! ce compte-là n'est pas mal, pour un conte !

FROSINE.

Si fait ! N'est-ce donc pas quelque chose qui compte,
Que d'apporter l'appoint de la sobriété,
Le fonds d'un grand amour pour la simplicité
Et la haine du jeu, pour dot, en mariage ?

HARPAGON.

C'est une raillerie et je veux davantage.
Je n'irai point donner, malgré tous ses appas,
Quittance de valeurs que je ne reçois pas ;
Il faut qu'absolument je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu ! vous toucherez assez ! On vous propose
D'épouser seulement, et vous n'y perdrez rien ;
Dans un certain pays elle a beaucoup de bien :
Et, si vous l'épousez, vous en serez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela, Frosine, et tout connaître !
Une chose me donne à penser toutefois.
Marianne est encor très-jeune, tu conçois ;
Souvent les jeunes gens n'aiment que leurs semblables,

Et j'ai peur que, malgré mes qualités aimables,
Un homme d'âge mûr ne soit pas de son goût,
Et ne fasse un mari comme on en voit partout.

FROSINE.

Vous la connaissez mal et lui faites injure!
C'est un goût singulier que le sien, je vous jure;
Elle hait à la mort tous les jeunes galants
Et n'aime que les vieux, avec des cheveux blancs.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Elle. Je voudrais que vous l'eussiez ouïe
Vous en parler; pour moi, j'en ai l'âme éblouie!
Elle ne peut souffrir le langage et l'aspect
D'un jeune homme; et se sent tout amour et respect
Pour un noble vieillard, à la barbe féconde.
Les plus vieux à son gré sont les plus beaux du monde;
Surtout, gardez-vous bien, monsieur, de rajeunir,
Si, de son propre aveu, vous voulez l'obtenir:
Elle veut que l'on soit au moins sexagénaire!
L'autre jour, devant moi, devant sa vieille mère,
Elle rompit tout net un contrat bien précis,
Sur ce que son futur avait cinquante-six;
Et de plus, qu'au moment de signer les articles,
Le nez de ce jeune homme était veuf de besicles!

HARPAGON.

Sur cela?

FROSINE.

Ceux qui n'ont que cinquante-six ans
Ne lui paraissent pas tout à fait suffisants;
Elle est pour les grands nez qui portent des lunettes.

HARPAGON, mettant ses lunettes.

Certes, cela rendra nos affaires plus nettes.

FROSINE.

Et cela va plus loin que vous ne le pensez!

Dans sa chambre on lui voit des tableaux commencés;
Que pensez-vous qu'ils soient? Adonis ou Céphale?
Apollon ou Pâris? Hercule aux pieds d'Omphale?
Non : mais de beaux portraits de Jupiter-Stator,
De Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor,
Et du bon père Anchise enlevé par Énée!

HARPAGON.

Oh! la charmante fille et l'heureux hyménée!
Je suis ravi de la savoir de cette humeur.
Moi, si j'avais été femme, sur mon honneur,
J'aurais fui ces gaillards si méchants et si rogues!

FROSINE.

Je le crois bien. Pardieu! voilà de belles drogues
Que tous ces beaux morveux, ces porteurs d'oripeaux,
Pour nous donner envie à tâter de leurs peaux!

HARPAGON.

Moi, je ne comprends pas quelle amorce secrète
Vous les fait adorer, quand ils content fleurette.

FROSINE.

Qui? moi! tous ces blondins, je n'en fais pas cela!
Et peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'est bien ce que je dis; avec leur ton de poule
Laitée, et leurs trois brins de barbe qui se moule
En poil de chat : cheveux par le fer tiraillés,
Hauts-de-chausses tombants, estomacs débraillés!...

FROSINE.

Les voilà bien bâtis, près de votre personne!
C'est un homme cela, dont la taille foisonne;
Et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu,
Pour donner de l'amour à la même vertu.

HARPAGON.

Tu me trouves donc bien?

FROSINE.

Plus qu'à ravir... à peindre!

Tournez-vous donc un peu; vous n'avez rien à craindre.
Avancez quelques pas. Il ne se peut pas mieux;
C'est un corps sans défaut, et cela saute aux yeux.

HARPAGON, toussant.

Je suis sain, Dieu merci, très-sain; sauf le catarrhe,
Qui me coûte beaucoup d'argent.

FROSINE, à part.

Vilain avare!

(Haut.)

Je vous trouve charmant même avec votre toux,
On a grâce infinie à tousser comme vous.

HARPAGON.

Mais, dis-moi : Marianne a bien dû reconnaître
Que j'aimais à la voir assise à sa fenêtre?

FROSINE.

Non, mais souvent de vous je lui parle en secret;
Et de vos qualités j'ai fait un tel portrait,
J'ai tant, de votre hymen, fait sonner l'avantage
Qu'elle ne saurait pas l'ajourner davantage.

HARPAGON.

Tu peux tout espérer d'un cœur comme le mien.

FROSINE.

J'aurais à vous prier, monsieur, de presque rien.
Je suis en train de perdre une petite affaire;
C'est un ancien loyer qu'il me faut satisfaire,
Et quelque peu d'argent pour les frais du procès
Pourra, si vous voulez, m'assurer le succès.

(Harpagon prend son air sérieux.)

Vous ne sauriez penser combien elle est jalouse
Du bonheur de s'entendre appeler votre épouse!
Ah! que vous lui plairez! que ce col si bien fait
Fera sur son esprit un admirable effet!
Cette grègue surtout, sans rubans ni paillettes,
Attachée au pourpoint avec des aiguillettes!

C'est qu'elle deviendra folle de vous, vraiment;
Un homme aiguilleté, c'est un ragoût charmant!

HARPAGON.

Certes, tu me ravis par cette confidence.

FROSINE.

Oui, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence
Grande; et quelque secours, même le plus léger,
(Harpagon reprend son air sérieux.)
En cette occasion pourrait me soulager.
Ah! si vous l'eussiez vue, enchantée et ravie
A m'entendre parler du bonheur de sa vie!
(Harpagon reprend son air gai.)
Dans ses yeux éclataient la joie et le plaisir;
Enfin, ce mariage est son plus cher désir.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, je l'avoue;
Et je veux te donner un baiser sur la joue.

FROSINE.

Accordez-moi plutôt ce tout petit secours,
(Harpagon reprend son air sérieux.)
Et je vous bénirai tout le long de mes jours.

HARPAGON.

Adieu, je vais, Frosine, achever mes dépêches.

FROSINE.

Prêtez-nous cet argent; nous serons moins revêches.

HARPAGON.

Maître Jacques tiendra mon carrosse tout prêt.

FROSINE.

De toute autre que moi, ce serait indiscret...

HARPAGON.

Et j'aurai soin aussi qu'on soupe de bonne heure;
Votre belle santé s'en trouvera meilleure.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grâce qu'il me faut...

HARPAGON, feignant qu'on l'appelle.

Voilà que l'on m'appelle. Adieu, jusqu'à tantôt!

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE VIII.

FROSINE, seule.

Que la fièvre te serre avec ton maître Jacques!
Le ladre est resté ferme à toutes mes attaques.
A ce chien de vilain il ne faut plus penser;
Mais j'ai l'autre côté pour me récompenser.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, tenant un balai, MAÎTRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

(Tous, excepté Harpagon, sont dans le fond, et s'approchent à mesure qu'il leur adresse la parole.)

HARPAGON.

Allons, venez çà tous; que je vous distribue
Mes ordres pour tantôt, et vous passe en revue.
Dame Claude, approchez, commençons par un bout.
Je vous commets au soin de nettoyer partout;
Bon, les armes en main! la brosse est présentable!
Ne grattez pas trop fort les meubles ni la table,
De peur de les user par trop de frottement;
Le sage a fort bien dit: Hâtez-vous lentement!
De plus, je vous prépose à l'ordre des bouteilles;
Les jeunes en avant: respectez les plus vieilles!...
Et si vous m'en cassez quelqu'une, par hasard,
Je vous la rabattrai sur vos gages plus tard!

MAÎTRE JACQUES, à part.

Châtiment politique!

HARPAGON, à Dame Claude.

Allez!

(Dame Claude sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins DAME CLAUDE.

HARPAGON.

Vous, Lamerluche,
Vous aussi, Brindavoine, ayez l'eau dans la cruche !
Vous verserez le vin avec ménagement,
Lorsque l'on aura soif; et non pas follement,
Comme certains laquais, qui vous pressent l'éponge
Sans que vous y songiez : attendez qu'on y songe !...
Et vous ressouvenez d'ouvrir au porteur d'eau.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Vin pur monte à la tête et fait mal au cerveau !

HARPAGON.

Allez !

LAMERLUCHE.

Quitterons-nous, monsieur, nos siquenilles ?

HARPAGON.

Plus tard ! et gardez bien de les mettre en guenilles.

BRINDAVOINE.

Vous savez bien, monsieur, que mon meilleur pourpoint
Sur tout le côté droit, d'huile de lampe est oint.

LAMERLUCHE.

Et moi, que j'ai, monsieur, un grand trou, révérence
Parler, sur le derrière et qu'on me voit...

HARPAGON.

Silence !
Vous rangerez cela contre un mur, en servant,
Et présentez toujours au monde le devant ;
(A Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint pour cacher la tache d'huile.)
Et vous, tenez toujours ainsi votre coiffure
Lorsque vous servirez, pour cacher la peinture.

(Lamerluche et Brindavoine sortent.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins LAMERLUCHE et BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Çà, ma fille, approchez! Vous aurez l'œil ouvert
Sur ce qui restera, jusqu'au dernier couvert.
Que rien ne soit gâté. Cela sied bien aux filles
D'apprendre à faire un jour des mères de familles.
Cependant, qu'on s'apprête à très-bien recevoir
Ma maîtresse, qui doit nous visiter ce soir
Et vous mène à la foire avec la dame Claude.
M'entendez-vous, ma fille?

ÉLISE.

Oui, mon père.

HARPAGON, la contrefaisant.

Oui, nigaude!

(Élise sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins ÉLISE.

HARPAGON, à Cléante.

Vous, mon fils le muguet, à qui, c'est mon défaut,
J'ai déjà pardonné l'histoire de tantôt,
Vous ne lui comptez pas faire mauvais visage?

CLÉANTE.

Mauvais visage? moi?

HARPAGON.

Mon Dieu! tel est l'usage
Des fils d'un premier lit, quand l'auteur de leurs jours
S'apprête à convoler en secondes amours.
Nous savons de quels yeux leur haine opiniâtre
S'obstine à regarder la meilleure marâtre.

Mais si vous souhaitez que je perde aujourd'hui
Le souvenir de vos fredaines, faites-lui
Bon visage, soyez prévenant et sensible;
Montrez-lui du respect, au moins, si c'est possible!

CLÉANTE.

A vous dire le vrai, je ne vous promets pas
De voir avec plaisir, malgré tous ses appas,
Que je sois son beau-fils; mais je puis vous promettre
Quant à ce dernier point, d'obéir à la lettre:
De la bien recevoir.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE.

Vous serez satisfait, j'y mettrai tous mes soins.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

(Cléante sort.)

SCÈNE V.

HARPAGON, MAÎTRE JACQUES, VALÈRE.

HARPAGON.

Bon garçon, un peu braque.
Çà, Valère, à nous deux; vous aussi, maître Jacque;
Approchez: je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES.

Est-ce au cocher, monsieur, ou bien au cuisinier
Que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES.

Mais, à qui d'abord?

HARPAGON.

A notre
Cuisinier.

MAÎTRE JACQUES.

Attendez, s'il vous plaît.

(Il ôte sa casaque de cocher et paraît en cuisinier.)

Me voilà !

HARPAGON.

Quelle cérémonie, et que diantre est cela ?

MAÎTRE JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler et je suis tout oreille.

HARPAGON.

Nous donnons à souper ce soir.

MAÎTRE JACQUES.

Grande merveille !

Mais, répétez plus haut ; je crains de me tromper...

HARPAGON.

Maître Jacques! ce soir nous donnons à souper !

MAÎTRE JACQUES.

Ah !...

HARPAGON.

Dis-moi, peux-tu faire une chère passable ?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable!

A-t-on jamais ouï rien de plus affligeant?
De l'argent! de l'argent! et toujours de l'argent!
C'est le cri familier de cette valetaille!
Leur épée au chevet, leur coursier de bataille!
De l'argent!

VALÈRE.

C'est parler comme un impertinent!
Voilà bien, sur mon âme, un prodige étonnant
De faire bonne chère en nous vidant la bourse!
Les sots n'ont que l'argent pour unique ressource ;
Mais pour agir en homme habile, intelligent,
Parlez-moi bonne chère avec très-peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES.

Peu d'argent, bonne chère ?

VALÈRE.

Oui.

MAÎTRE JACQUES.

Courez à l'office,
Et vous m'obligerez de prendre le service
De tourne-broche ou bien de premier marmiton,
Pour montrer ce secret, monsieur le factoton !

HARPAGON.

Taisez-vous ! Que faut-il pour nous tirer d'affaire ?

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur votre intendant vous fera bonne chère
Pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ouais ! Tu ne répondras pas !
Je veux...

MAÎTRE JACQUES.

Combien de gens serez-vous au repas ?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix ; mais ne fais de dépense
Que pour huit seulement. Qui prend pour huit, je pense,
A bien assez pour dix.

VALÈRE.

Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES.

Très-bien !
Il faudra vous servir, pour qu'il n'en reste rien,
Quatre potages gras, cinq assiettes d'entrées...

HARPAGON.

Peste !

VALÈRE.

Voyons un peu.

MAÎTRE JACQUES.

Potage de purées,
De perdrix aux choux verts, de bisque et de canards...

HARPAGON.

Ah! traître...

MAÎTRE JACQUES.

Un riz de veau, jambon aux épinards,
Tourte de pigeonneaux, boudin blanc et morille...

HARPAGON.

Mais que diable! voilà pour traiter une ville
Tout entière!

VALÈRE.

Attendez.

MAÎTRE JACQUES.

Rôt dans un grand bassin
En pyramide, orné de faisans...

HARPAGON.

Assassin!

MAÎTRE JACQUES.

Deux longes de chevreuil et de veau de rivière;
Trois poulardes du Mans, dix pigeons de volière,
Douze perdreaux truffés, six lapereaux...

HARPAGON, mettant la main sur la bouche de maître Jacques.

Vaurien!

MAÎTRE JACQUES.

Trente ortolans...

HARPAGON, même jeu.

Assez! tu manges tout mon bien! (*)

VALÈRE, à maître Jacques.

Maître Jacque, aujourd'hui, veut-il faire ripaille
Et crever tout le monde à force de mangeaille?
Allez-vous-en, un peu, consulter, en sortant,

(*) Ce menu est littéralement extrait de l'édition de l'*Avare* de 1682.

L'almanach de santé, sur ce point important;
Demandez aux docteurs, s'il est rien sur la terre
De plus pernicieux qu'une trop bonne chère!

HARPAGON.

Il a, ma foi! raison; tu suivras ses conseils.

VALÈRE.

Apprenez, maître Jacque, et vous et vos pareils,
Que c'est un guet-apens pour les bouches friandes
Qu'un dîner somptueux trop rempli de viandes;
Qu'il faut, pour se montrer ami de l'invité,
Qu'un repas soit brillant par la frugalité;
Pour mieux l'habituer, par son exemple, à suivre
Ce dire d'un ancien: « Qu'il faut manger pour vivre,
Non vivre pour manger... »

HARPAGON.

Ah! c'est vraiment bien dit!
Permets que pour ce mot je t'embrasse à crédit.
Je n'ai rien entendu de plus beau dans ma vie!
« Que l'on vit pour manger... » Eh! non, je me défie
De ma mémoire. Allons, que je dise à mon tour...

VALÈRE.

« Qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour
Manger. »

HARPAGON.

C'est merveilleux!
(A Valère.)
Quel est donc le grand homme
Qui fit cette sentence?

VALÈRE.

Il se nomme...

HARPAGON.

Il se nomme?

VALÈRE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Tu m'écriras cela. Je fais, dans ce salon,
Graver en lettres d'or... je veux dire de cuivre :
« Faut vivre pour manger, et non manger pour vivre ! »

VALÈRE.

Souvenez-vous au moins de ne pas vous tromper.

HARPAGON.

Je n'y manquerai pas. Et pour notre souper...

VALÈRE.

Laissez-moi tout régler, car je me sens en veine.

HARPAGON.

Fais donc.

MAÎTRE JACQUES.

Tant mieux, morbleu ! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacque, il faut faire approcher
Mon carrossé.

MAÎTRE JACQUES.

Attendez ! c'est le tour du cocher !
(Il remet sa casaque.)

HARPAGON, à Valère.

Il faudra de ces mets dont on ne mange guères ;
Qui bourrent tout d'abord : de ces choses vulgaires,
Quelque pâté bien lourd, bien garni de marrons,
Un haricot bien gras...

VALÈRE.

Oui, nous y pourvoirons.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Vous dites ?

HARPAGON.

Qu'il faudra nettoyer mon carrosse,
Tenir mes chevaux prêts pour conduire la noce.

MAÎTRE JACQUES.

Qui? vos chevaux, monsieur ? je ne puis vous cacher
Qu'ils ne sont pas du tout en état de marcher.

Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière,
Les bêtes n'en ont point. Hélas! l'année entière
Vous leur faites subir de si rudes travaux
Et des jeûnes si longs, que ces pauvres chevaux
Ne sont plus à présent que des spectres maussades,
Des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades!
Ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES.

Ils font ce qu'ils mangent, morbleu!

HARPAGON.

Qui dort, dîne!

MAÎTRE JACQUES.

C'est faux! qui dîne mal, dort peu;
Quand j'ai dîné, j'ai soif: qui boit bien, dort de même!
Car j'ai, pour mes chevaux, une tendresse extrême;
Cela me fend le cœur de les voir dépérir,
Et je maigris moi-même en les voyant maigrir.
Pour eux, quand ils ont faim, tant leur état me touche,
Je m'ôte tous les jours les choses de la bouche;
Et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur
Que de voir son prochain crever au pied du mur.

HARPAGON.

Le travail n'est pas grand, d'aller jusqu'à la foire!

MAÎTRE JACQUES.

Jamais! Vous auriez beau me donner un pourboire!
Non, monsieur! je serais un rustre, un vrai goujat,
En leur donnant du fouet dans un pareil état!
Comment voulez-vous donc qu'ils traînent la voiture?
Ils ne se traînent plus eux-mêmes, je vous jure!

VALÈRE.

Notre voisin Picard s'oblige à cet emploi.

MAÎTRE JACQUES.

Soit! qu'ils meurent aux mains d'un autre homme que moi.

27

VALÈRE.

L'esprit de maître Jacque est parfois trop sincère.

MAÎTRE JACQUES.

Et monsieur l'intendant fait bien le nécessaire !

HARPAGON.

Paix !

MAÎTRE JACQUES.

Je ne puis souffrir les flatteurs ; et je vois
Que ses perpétuels contrôles sur le bois,
Sur le pain et le vin, le sel et la chandelle,
Sont pour vous mieux gratter et faire le fidèle.
J'enrage de bon cœur et je suis en courroux,
D'entendre tous les jours ce qui se dit de vous ;
Car enfin je me sens, en dépit que j'en aie,
Pour vous de l'amitié, c'est la vérité vraie :
Et vous êtes, monsieur, pour tout dire en deux mots,
Ce que j'aime le plus, après mes animaux.

HARPAGON.

J'en suis flatté. Pourtant, je voudrais bien connaître
Ce que l'on dit de moi ?

MAÎTRE JACQUES.

Si j'étais sûr, mon maître,
De ne vous fâcher point...

HARPAGON.

En aucune façon ;
Et tu peux délier ta langue, mon garçon.

MAÎTRE JACQUES.

Pardonnez-moi ; j'ai peur de vous mettre en colère.

HARPAGON.

Du tout ! tu me feras grand plaisir, au contraire !
J'aimerais bien savoir comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES.

Puisque vous y tenez, je vous dirai, ma foi,
Qu'on vous traite partout de barbon ridicule,
Qui n'a d'autre souci que d'enfler son pécule ;

Que chacun, au dehors, nous jette à ce sujet,
Mille brocarts plaisants dont vous êtes l'objet;
Qu'on n'est pas plus ravi que de vous prendre aux chausses
Pour vous accommoder, monsieur, à toutes sauces.
L'un dit que vous tenez des almanachs constants,
Où vous faites doubler vigile et quatre-temps,
Afin de profiter du carême et des jeûnes
Où vous nous obligez sans cesse, vieux et jeunes.
L'autre : quand un valet doit quitter la maison,
Que vers le nouvel an vous lui cherchez raison,
Afin de l'empêcher de sortir les mains pleines,
Ou pour vous dispenser de donner des étrennes.
Celui-là : qu'une fois, mais ce n'est qu'un fagot,
Pour vous avoir mangé le reste d'un gigot,
Vous fîtes assigner le chat de la voisine.
Celui-ci : qu'une nuit, poussé par la lésine,
On vous prit dérobant l'avoine à vos chevaux;
Et que votre cocher, en jurant de gros mots,
Le valet d'avant moi, vous asséna dans l'ombre
De grands coups de bâton, dont nul ne sut le nombre.
Voulez-vous que je dise ? On ne saurait aller
Nulle part que de même on n'entende parler.
Vous êtes la risée et la fable du monde;
Et je n'en vois aucun, que le ciel me confonde !
Qui, pour vous désigner, ne vous traite en tout lieu,
D'avare, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, battant maître Jacques.

Impudent! triple sot! tiens! voilà ton pourboire!

MAÎTRE JACQUES.

Ne l'avais-je pas dit? Vous n'y vouliez pas croire;
Quand j'étais sûr, monsieur, de vous mettre en courroux!

HARPAGON.

Apprenez à parler, ou sinon, taisez-vous!

(Harpagon sort.)

SCÈNE VI.

VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

VALÈRE, riant.

Ah! ah! mon pauvre ami! je vois avec surprise
Que l'on paye assez mal votre accès de franchise!

MAÎTRE JACQUES.

Morbleu! monsieur l'intrus, qui faites l'important,
Vous rirez de vos coups, s'il vous en donne autant,
Et je prie ardemment le ciel qu'il vous en donne;
Mais mon dos, sauf respect, ne regarde personne.

VALÈRE.

Ah! monsieur maître Jacque, allons, remettez-vous;
Et ne vous fâchez pas, de grâce.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Il file doux.
Je veux, pour l'effrayer, faire le diable à quatre,
Et s'il est assez sot pour me craindre, le battre
Quelque peu.

(Haut.)

Savez-vous bien, monsieur le rieur,
Que je ne ris pas, moi? Le savez-vous, monsieur?
Que si vous m'irritez, si ma tête s'emporte,
Je vous ferai, monsieur, rire d'une autre sorte?

(Il pousse Valère jusqu'au bout du théâtre en le menaçant.)

VALÈRE.

De grâce!

MAÎTRE JACQUES.

Impertinent!

VALÈRE.

Hé, doucement!

MAÎTRE JACQUES.

Comment?
Il ne me plaît pas, moi, de parler doucement!

VALÈRE.

Ah ! monsieur maître Jacque !

MAÎTRE JACQUES.

Il n'est pas pour un double
De monsieur maître Jacque !

(A part.)

Allons, ferme ! il se trouble !
Si je prends un bâton, je...

VALÈRE.

Comment, un bâton ?

(Il fait reculer maître Jacques à son tour.)

MAÎTRE JACQUES.

Hé ! je n'en parle pas.

VALÈRE, à part.

Il a changé de ton.

(Haut.)

Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme
A vous rosser vous-même, et que je vous assomme ?

MAÎTRE JACQUES.

Mais, je n'en doute point.

VALÈRE.

Osez-vous bien nier
Que vous n'êtes qu'un grand faquin de cuisinier ?

MAÎTRE JACQUES.

Je le sais bien.

VALÈRE.

Et qui de nous deux est le maître ?

MAÎTRE JACQUES.

C'est vous, monsieur.

VALÈRE.

Tantôt vous allez me connaître !

MAÎTRE JACQUES.

Je vous connais déjà.

VALÈRE.

Vous voulez me rosser,
Dites-vous ?

MAÎTRE JACQUES.

En raillant, rien que pour nous gausser.

VALÈRE.

Et moi je ne prends point de goût à votre gausse ;

(Donnant des coups de bâton à maître Jacques.)

Vous êtes un mauvais railleur, un gâte-sauce.

MAÎTRE JACQUES.

Un gâte-sauce! moi !

(Valère sort.)

SCÈNE VII.

MAÎTRE JACQUES, seul.

Foin de la vérité !
C'est un métier de chien que la sincérité ;
J'en ai le dos brisé! Battre un poltron, le lâche !
Passe encor pour mon maître, et tant pis s'il se fâche ;
Mais lui, lui !... Rira bien qui rira le dernier.

(Il se promène en gesticulant.)

SCÈNE VIII.

FROSINE, MARIANNE, MAÎTRE JACQUES.

FROSINE.

Le maître est-il céans, monsieur le cuisinier ?

MAÎTRE JACQUES.

Il n'est que trop céans !

FROSINE.

Dites-lui que sa femme
L'attend dans ce salon.

MAÎTRE JACQUES, en sortant.

Gâte-sauce... l'infâme !

SCÈNE IX.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Ah! que je suis, Frosine, en un étrange état!
Et dans ce rendez-vous que je crains un éclat!

FROSINE.

Quel est donc le malheur que redoutent vos charmes?

MARIANNE.

Hélas! figurez-vous les cruelles alarmes,
Le profond désespoir, impossible à cacher,
D'un cœur prêt au supplice où l'on veut l'attacher!

FROSINE.

Je vois bien que ce cœur, pour mourir avec grâce,
Cherche un autre tourment qu'avec joie il embrasse;
Et le jeune blondin, que vous m'avez décrit,
Un peu plus qu'il ne faut vous revient dans l'esprit.

MARIANNE.

Je vous l'ai dit, Frosine, et pourquoi m'en défendre?
Il m'inspire déjà l'intérêt le plus tendre;
Les visites, les dons que sans cesse il nous fait,
Dans mon cœur, je l'avoue, ont produit quelque effet.

FROSINE.

Mais savez-vous au moins quel il est?

MARIANNE.

Je l'ignore,
Mais il est fait d'un air qu'il faut bien qu'on l'adore;
Que, si l'on remettait les choses à mon choix,
Mon cœur, sans balancer, se rendrait à ses lois:
Et que son souvenir n'est pas pour peu de chose
Dans l'horreur de l'hymen qu'Harpagon me propose.

FROSINE.

Mon Dieu, tous ces blondins ont assez d'agrément,
Et débitent fort bien leur petit compliment;

Mais la plupart sont gueux comme des rats d'église.
Il vaut bien mieux pour vous, croyez-en ma franchise,
De prendre un vieux mari, donnant beaucoup de bien,
Qu'un jeune damoiseau qui ne rapporte rien.
Les sens, ma belle enfant, n'en ayez pas de honte,
Du côté que je dis trouvent bien moins leur compte;
On risque d'essuyer quelques petits dégoûts
A perdre sa jeunesse avec un tel époux:
Mais ce mal passager dure autant que la cause,
Et sa mort a bientôt réparé toute chose.

MARIANNE.

Mon Dieu! Frosine, c'est un étrange embarras
Lorsqu'il faut, de quelqu'un, souhaiter le trépas,
Avant que d'achever une si longue épreuve!

FROSINE.

Non, vous ne l'épousez qu'afin d'être sa veuve;
Il serait insolent de vivre encor trois mois!

SCÈNE X.

LES MÊMES, HARPAGON, *avec des lunettes sur le nez.*

MARIANNE, *bas à Frosine.*

Frosine, quel visage!

FROSINE.

Eh! pardieu, je le vois!

HARPAGON.

Ne vous offensez pas, mes voisines gentilles,
Si je vous considère à travers ces lentilles;
Je sais que vos appas frappent assez les yeux,
Et sans doute à l'œil nu je les verrais bien mieux;
Mais enfin, de nos jours, c'est avec des lunettes
Qu'on observe les cieux et le cours des planètes:
Et quand je vous regarde avec ces appareils,
Je vous proclame un astre, un astre sans pareils,

L'astre le plus charmant dans le pays des astres!
(Il ôte ses lunettes.)
Frosine, pour mes feux, je crains quelques désastres;
Elle ne répond mot, et ne me semble avoir
Aucun contentement du bonheur de me voir.

FROSINE.

C'est qu'une jeune fille est souvent trop saisie
Pour témoigner d'abord toute sa fantaisie.

HARPAGON.

C'est juste; à sa pudeur il faut l'attribuer.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉLISE.

HARPAGON.

Voilà ma fille! Approche et viens nous saluer.

MARIANNE.

Je m'acquitte bien tard d'une telle visite,
Madame.

ÉLISE.

C'est pourtant plus que je ne mérite,
Madame.

HARPAGON, à Marianne.

Vous voyez qu'elle est grande à vingt ans;
Mauvaise herbe est précoce et croît avant le temps.

MARIANNE, bas à Frosine.

Oh! l'homme déplaisant!

HARPAGON, à Frosine.

Que dit cette mignonne?

FROSINE.

Qu'elle est folle de vous.

HARPAGON.

Adorable personne!
C'est beaucoup trop d'honneur pour moi.

MARIANNE, à part.

Quel animal !

HARPAGON.

Je vous suis obligé !

MARIANNE, à part.

Je vais me trouver mal...

Partons !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLÉANTE, VALÈRE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Voici mon fils ! Venez, que je vous montre;
Faites la révérence.

MARIANNE, bas à Frosine.

O ciel ! quelle rencontre !
C'est justement celui dont je vous ai parlé.

FROSINE, bas à Marianne.

Le tour est merveilleux !

HARPAGON.

Vous me voyez troublé
D'avoir un si grand fils, qui doit être le vôtre ;
Mais nous les enverrons promener l'un et l'autre.

CLÉANTE, à Marianne.

Mon père, à dire vrai, ne m'a pas peu surpris,
Madame, en m'instruisant du dessein qu'il a pris.

MARIANNE.

Je puis en dire autant; et mon âme égarée
A pareille aventure était peu préparée...
Frosine, soutiens-moi !

CLEANTE.

Mon père, assurément,
Madame, ne pouvait faire un choix plus charmant;
Mais avec tout cela, je ne vous dirai guère

Que j'aime à vous donner le nom de belle-mère;
Le compliment serait trop pénible pour moi,
Et pour vous, ce beau nom m'inspire trop d'effroi.
Ce discours paraîtra brutal aux yeux des autres,
Mais je suis assuré qu'il est bon pour les vôtres;
Que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis,
Combien ce nœud fatal doit me causer d'ennuis:
Et que vous voudrez bien enfin que je vous dise,
Pourvu qu'à cet aveu mon père m'autorise,
Que si vos sentiments secondaient mes souhaits,
Cet hymen imprévu ne se ferait jamais.

HARPAGON.

Voilà, pour un beau fils, un aveu bien farouche!
Il aurait mieux valu ne pas ouvrir la bouche.

MARIANNE.

Et moi, de mon côté, je ne vous cache point
Que la chose à mes yeux est égale en tout point.
Hélas! je connais trop la répugnance amère
Qui s'attache toujours au nom de belle-mère;
Si ce nom peu flatteur vous cause des ennuis,
Je n'en aurais pas moins à vous voir mon beau-fils.
Mais je ne prétends pas vous donner cette crainte,
A moins qu'on ne m'y force en usant de contrainte;
Et pour vous rassurer, j'engage ici ma foi
De rompre cet hymen qui se fait malgré moi.

HARPAGON.

Bon! à sot compliment la réponse est pareille.
Tu mérites, coquin, qu'on te tire l'oreille!
(A Marianne.)
Ce n'est qu'un jeune sot qui ne sait ce qu'il dit.

MARIANNE.

Cet aveu ne l'a pas perdu dans mon esprit,
Au contraire, il me cause une joie assez forte;
J'aime à lui pardonner un aveu de la sorte:

Et s'il avait parlé de toute autre façon,
Je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON, à part.

Maudit garçon!

(A Marianne.)

C'est généreux à vous de pardonner ses fautes,
Et de les excuser par des raisons si hautes;
Vous verrez que le temps saura le corriger.

CLÉANTE.

Non, non! je ne suis point capable de changer;
Et je prie instamment madame de le croire.

HARPAGON.

Mais quel extravagant! voyez, il s'en fait gloire!

CLÉANTE.

Voulez-vous qu'à ses yeux je mente effrontément?

HARPAGON.

Encore! as-tu fini ton mauvais compliment?

CLÉANTE.

Hé bien! puisque l'on veut employer la menace,
Madame, souffrez donc que je prenne sa place;
Et que je vous avoue, aux yeux de votre époux,
Que je ne connais rien de si charmant que vous,
Ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire;
Pas même le destin des princes de la terre!
Oui, madame, il n'est pas au monde de pouvoir
Que je ne puisse vaincre avec un tel espoir,
Dont...

HARPAGON.

Doucement, mon fils; quelle sotte harangue!

CLÉANTE.

Je la faisais pour vous.

HARPAGON.

J'ai pourtant une langue
Pour m'en servir moi-même, et je n'ai pas besoin

D'un pareil procureur, que diable !... Il va trop loin.
(A Brindavoine.)
Des siéges.

FROSINE.

Il vaut mieux, si vous m'en voulez croire,
Que de ce pas, monsieur, nous allions à la foire,
Afin d'en revenir à l'heure du souper,
Et d'avoir tout le temps de nous en occuper.

HARPAGON.

L'avis me paraît sage... Eh bien ! que l'on attelle
Mes chevaux au carrosse.
(Brindavoine sort.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins BRINDAVOINE.

HARPAGON, à Marianne.

Excusez-moi, ma belle,
Si je n'ai pas songé, pour cette occasion,
A vous faire donner quelque collation.

CLÉANTE.

On a pourvu, mon père, à ce qui vous chagrine ;
Voici quelques bassins d'oranges de la Chine,
Des cédrats que j'ai fait quérir de votre part.

HARPAGON, bas à Valère.

Valère !

VALÈRE, bas à Harpagon.

Il a perdu le sens.

CLÉANTE.

Si, par hasard,
Vous trouvez que c'est peu, mon zèle était sincère ;
Excusez moi, madame.

MARIANNE.

Il n'est pas nécessaire ;
Je vous sais gré, monsieur, de ce soin attentif.

CLÉANTE.

Avez-vous vu, madame, un diamant plus vif
Que celui qu'a mon père au doigt de la main gauche ?

MARIANNE.

Certe, il brille beaucoup.

CLÉANTE, ôtant du doigt de son père le diamant, et le donnant à Marianne.

Un bijou sans reproche.
Il faut le voir de près. Mais regardez un peu !

MARIANNE.

Il est fort beau, sans doute, et jette assez de feu.

CLÉANTE, se mettant au devant de Marianne qui veut rendre le diamant.

Il est en bonnes mains. Son maître est, je l'espère,
Heureux de vous l'offrir.

HARPAGON.

Moi ?

CLÉANTE.

N'est-ce pas, mon père,
Que vous voulez, usant de votre droit d'époux,
Que madame le garde en souvenir de vous ?

HARPAGON, bas à son fils.

Comment ?

CLÉANTE, à Marianne.

Belle demande ! il m'enjoint par un signe
De vous le mettre au doigt, si vous l'en jugez digne.

MARIANNE.

Je ne puis...

CLÉANTE.

Le lui rendre ? il en serait confus !

HARPAGON, à part.

J'enrage !

MARIANNE.

Ce serait...

CLÉANTE, empêchant toujours Marianne de rendre le diamant.

L'offenser d'un refus!

MARIANNE.

De grâce...

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON, à part.

Peste soit!

CLÉANTE.

Lorsqu'il l'ôte
Il ne peut le remettre.

HARPAGON.

Ah! traître!

CLÉANTE.

Est-ce ma faute?
Je fais ce que je puis pour le faire accepter,
Mais madame s'obstine et je n'ose insister.

HARPAGON, bas à son fils, avec emportement.

Pendard!

CLÉANTE, à Marianne.

Vous le voyez, c'est pour vous qu'il me gronde.

HARPAGON, bas à son fils, avec les mêmes gestes.

Le coquin!

CLÉANTE, à Marianne.

Il en est le plus jaloux du monde;
Vous le rendrez malade. Il aura des soupçons
Sur votre attachement.

FROSINE, à Marianne.

Mon Dieu! que de façons!
Prenez le diamant; tel qui reçoit, oblige!

MARIANNE.

Pour ne vous point fâcher, puisque monsieur l'exige,
Je le garde à présent; je le rendrai plus tard.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE, à Harpagon.

Monsieur, un homme est là qui vous demande à part.

HARPAGON.

Je suis empêché...

BRINDAVOINE.

Mais, c'est de l'argent.

HARPAGON.

Demeure!

(A Marianne.)

C'est différent. Pardon, je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LAMERLUCHE.

LAMERLUCHE, accourant, et faisant tomber Harpagon.

Monsieur...

HARPAGON.

Ah! je suis mort!

CLÉANTE, aidant Harpagon à se relever.

Quoi? mon père...

(Brindavoine aide aussi Lamerluche à se relever.)

HARPAGON.

Ce fou

A reçu de l'argent, pour me rompre le cou!

VALÈRE, à Harpagon.

Cela ne sera rien.

LAMERLUCHE.

Cette porte maudite!

HARPAGON.

Qui t'a payé, bourreau, pour courir aussi vite?

LAMERLUCHE.

C'est qu'il nous manque...

HARPAGON.

Quoi ?

LAMERLUCHE.

Quatre fers par cheval !

HARPAGON.

Hé bien ! pour les ferrer, cours chez le maréchal
Ferrant.

(Lamerluche et Brindavoine sortent.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, moins LAMERLUCHE et BRINDAVOINE.

CLÉANTE.

En attendant que cet homme les ferre,
Si vous le permettez, je leur ferai, mon père,
Les honneurs du jardin et de ce pavillon
Où je ferai porter notre collation.

(Il sort avec Marianne, Élise et Frosine.)

SCÈNE XVII.

HARPAGON, VALÈRE.

HARPAGON.

Valère, aie un peu l'œil à cela, je te prie ;
Prends soin de m'en sauver quelque pâtisserie,
Pour pouvoir l'employer demain, à mon dîner.

(Valère sort.)

HARPAGON, seul.

O fils impertinent ! veux-tu me ruiner ?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

FROSINE, MARIANNE, CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE.

Ici, personne au moins ne pourra nous surprendre ;
Rentrons.

ÉLISE.

On vient, madame, à l'instant de m'apprendre
L'amoureux sentiment que mon frère a pour vous.
Je sais les déplaisirs et les chagrins jaloux
Qu'éprouve un noble cœur en perdant ce qu'il aime ;
Et c'est, je vous assure, avec un zèle extrême
Que le mien s'intéresse au succès de vos feux.

MARIANNE.

Lorsque la destinée a trahi tous nos vœux,
Qu'une telle amitié console nos alarmes !
Je viens vous supplier, madame, avec des larmes,
De me garder toujours cet intérêt du cœur
Qui, de notre infortune, adoucit la rigueur.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, des gens bien malheureuses
De m'avoir pu céler vos flammes amoureuses !

Je vous aurais sans doute épargné cet ennui,
Et les choses seraient meilleures qu'aujourd'hui !

CLÉANTE.

Que veux-tu? c'est le sort cruel qui me condamne
A gémir en secret. Mais, belle Marianne,
Qu'avez-vous résolu dans ces occasions?

MARIANNE.

Hélas! puis-je former des résolutions?
Et dans la dépendance où je me vois réduite,
Je n'ai que des souhaits pour régler ma conduite !

CLÉANTE.

Hé quoi! pour détourner ces liens que je hais,
Point d'autre appui pour moi que de simples souhaits?
Point d'utiles secours? point de constance active?
De zèle officieux? de tendresse effective?

MARIANNE.

Que vous dirais-je, hélas! voyez ce que je puis,
Et pour nos sentiments cherchez d'autres appuis.
Avisez, ordonnez vous-même, le temps presse;
Je m'en remets à vous du soin de ma tendresse,
Et vous crois trop sensé pour vouloir, à mon cœur,
Imposer d'autres lois que celles de l'honneur.

CLÉANTE.

Où donc réduisez-vous cet amour qui m'enflamme
Que de me renvoyer, dans la crainte du blâme,
Aux fâcheux sentiments d'un rigoureux devoir,
Et de l'honneur jaloux, qui trahit mon espoir!

MARIANNE.

Hélas! quand je pourrais oublier l'honneur même,
Dois-je oublier, pour vous, une mère que j'aime?
Après tous les bienfaits que j'en reçois toujours,
Saurais-je me résoudre au malheur de ses jours?
Agissez auprès d'elle, employez votre empire
A gagner son esprit; vous pouvez faire et dire
Tout ce que vous voudrez, autant et plus que moi,

Je m'abandonne à vous : et j'engage ma foi,
S'il faut, par un aveu, me déclarer moi-même,
A lui faire connaître, enfin, que je vous aime !

CLEANTE.

Frosine, toi du moins, veux-tu nous seconder,
Nous servir ?...

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander ?
Vous savez quel motif près de vous me ramène ;
Que de mon naturel je suis assez humaine ;
Le ciel ne m'a point fait une âme de rocher :
Je ne suis que trop prompte à me laisser toucher
Par un couple d'amants affligés, qui s'entr'aime
En tout bien, tout honneur, d'une tendresse extrême.
Voyons, que pourrions-nous faire en des cas pareils ?

CLÉANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANNE.

Ouvre-nous tes conseils.

ÉLISE.

Trouve une invention, quelque petit mensonge
Pour rompre cet hymen.

FROSINE.

Vous voyez que j'y songe !

(A Marianne.)

Votre mère n'est pas sans raison tout à fait ;
Peut-être pourrait-on la résoudre en effet
A transporter au fils le don fait à son père.

(A Cléante.)

Mais le mal que j'y trouve et qui me désespère,
C'est que vous vous devez à l'auteur de vos jours ;
Que vous êtes son fils, et qu'un père est toujours
Père, et ne saurait être autre chose qu'un père.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Pour peu qu'il vous trouve contraire
A ses projets sur elle, il aura trop d'humeur
Pour serrer ces doux nœuds qui font votre bonheur.
Il faudrait un refus, mais qui vînt de lui-même ;
Le dégoûter de vous par quelque stratagème.

CLÉANTE.

Oui, Frosine a raison.

FROSINE.

Pardieu, je le sais bien !
Le diantre est seulement d'en trouver le moyen.
Attendez ! Si j'avais quelque vieille commère,
Qui fût de mon talent, pour pouvoir contrefaire,
Par le moyen d'un train, à la hâte inventé,
La veuve d'un marquis, dame de qualité,
Que nous supposerions de la Basse-Bretagne ;
J'aurais assez d'adresse, avec cette compagne,
Pour faire accroire à tous, sans crainte de soupçons,
Que c'est une vertu riche, outre ses maisons,
De deux cent mille écus en bon argent de France :
Surtout, à votre père inspirer l'assurance
Qu'elle est de sa personne éprise éperdûment,
Au point de lui donner son bien par testament,
Et je ne doute pas qu'il n'y prête l'oreille ;
Car il vous aime enfin d'une ardeur sans pareille,
Mais un peu plus l'argent ; et quand de son aveu
Vous seriez fiancés, il importerait peu
Qu'il se désabusât de la fortune acquise ;
En voulant voir plus clair au train de sa marquise.

CLÉANTE.

C'est fort bien inventé !

FROSINE.

J'ai peut-être, en effet,
Une commère, à moi, qui sera notre fait.

CLÉANTE.

Sois assurée, au moins, de ma reconnaissance,
Frosine, si tu peux avoir cette puissance.
Mais, belle Marianne, essayons tout d'abord
De fléchir votre mère ; et d'un commun effort
Empêchons cet hymen : c'est toujours beaucoup faire
Que de gagner du temps pour conduire une affaire.
Servez-vous du pouvoir que donne sur un cœur
Son amitié pour vous. Déployez cette ardeur,
Ce charme souverain qui séduit et qui touche,
Dont le ciel a rempli vos yeux et votre bouche ;
Surtout, n'oubliez rien de ces tendres accents,
Ces soins respectueux, ces propos caressants,
A qui l'on ne saurait refuser rien au monde.

MARIANNE.

J'y ferai mon possible.

FROSINE.

Et que Dieu vous seconde !

(Cléante baise la main de Marianne.)

SCÈNE II.

FROSINE, MARIANNE, HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE.

HARPAGON, à part, sans être aperçu.

Ouais ! monsieur mon fils qui lui prend un baiser !
Et la friponne est loin de s'en formaliser !

(A haute voix et s'approchant.)

Le carrosse est tout prêt !

MARIANNE.

Ciel !

CLÉANTE.

Bon ! voilà mon père !

HARPAGON.

Et vous pouvez partir...

(A part.)

J'appréhende un mystère !

CLÉANTE.

Puisque vous n'allez pas, j'y vais...

HARPAGON.

Non, demeurez...

Elles iront sans nous.

MARIANNE.

Allons !

HARPAGON.

Quand vous voudrez.

(Marianne, Élise et Frosine sortent.)

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

Intérêt de beau-fils à part, causons ensemble
De ma future épouse ; et dis-moi, que t'en semble ?

CLÉANTE.

A moi ? ce qu'il m'en semble ?

HARPAGON.

Oui, de son air charmant,
Sa taille, sa beauté...

CLEANTE.

Là, là !

HARPAGON.

Mais...

CLÉANTE.

Franchement,
Je la croyais parfaite et ce n'est qu'une ébauche.
Son air ? évaporé ; sa tournure ? assez gauche ;

Sa beauté? médiocre; et son esprit? commun.
Je ne dis pas cela pour vous être importun
Ni vous en dégoûter; marâtre pour marâtre,
J'aime autant celle-ci.

HARPAGON.

Quel ton acariâtre!
Tu lui disais pourtant...

CLÉANTE.

Moi? rien! quelques fadeurs;
Mais c'était pour vous plaire et servir vos ardeurs.

HARPAGON.

Si bien que tu n'aurais aucun penchant pour elle?

CLÉANTE.

Aucun!

HARPAGON.

J'en suis fâché; sans te chercher querelle.
J'avais une pensée en la voyant ici...
J'ai rêvé sur mon âge et sur le tien aussi.
Enfin, j'ouvre les yeux et je me rends justice,
C'est faire à ses beautés un triste sacrifice
Que de lui présenter, en lui donnant ma foi,
Tout l'âge et les enfants que je traîne après moi.
Si ton cœur n'eût montré cette haine jalouse,
Je te l'aurais donnée à l'instant pour épouse...

CLÉANTE.

Vous?

HARPAGON.

Oui.

CLÉANTE.

Quoi! tout de bon?

HARPAGON.

Tout de bon.

CLÉANTE.

Après tout,
Marianne, il est vrai, n'est pas fort à mon goût;

Mais si vous y tenez, pour vous rendre service,
Je veux bien me résoudre à ce grand sacrifice.

HARPAGON.

Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Je ferai cet effort pour votre affection.

HARPAGON.

Sans amour, un hymen peut-il être prospère ?

CLÉANTE.

On épouse, et l'amour vient ensuite, mon père.

HARPAGON.

Non! du côté de l'homme, on ne doit point risquer
Certains désagréments qui ne sauraient manquer.
Si ton âme eût senti quelque peu de tendresse,
A la bonne heure, un fils vaut bien une maîtresse;
Mais cela n'étant pas, je garde mes bienfaits,
Et je l'épouserai, quels qu'en soient les effets.

CLÉANTE.

Puisqu'il en est ainsi, libre enfin de contrainte,
Je puis vous révéler notre secret sans feinte;
Voici la vérité : j'aime, depuis le jour
Que je vis Marianne au jardin de la cour.
Et rien n'a retenu cet aveu de ma flamme,
Sinon le juste effroi d'encourir votre blâme.

HARPAGON.

L'avez-vous visitée ?

CLÉANTE.

Oui, mon père, souvent !

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu ? diantre !

CLÉANTE.

Oui, mon père; avant
De savoir qui j'étais : si je l'ai bien comprise,
C'est même ce qui vient de causer sa surprise.

HARPAGON.

Avez-vous déclaré dans quelque occasion
Vos projets d'alliance et votre passion?

CLÉANTE.

Oui, mon père; à sa mère, avant cette aventure,
J'en avais déjà fait quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

L'on t'écoute?

CLÉANTE.

Oui, mon père, et fort civilement.

HARPAGON.

La fille répond-elle à votre sentiment?

CLÉANTE.

Oui, mon père; et je crois, selon toute apparence,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence.

HARPAGON, à part.

Je suis aise d'avoir appris de tels secrets,
Et voilà justement ce que je désirais.
(Haut.)
Çà, mon fils; savez-vous ce que veut votre père?
C'est qu'il faut, s'il vous plaît, songer à vous défaire
De votre amour pour elle, et cesser tout emploi
Auprès d'une beauté, que je prétends pour moi:
Vous allez épouser celle qu'on vous destine.

CLÉANTE.

Non, mon père! est-ce ainsi, pour Dieu! qu'on m'assassine?
Hé bien! puisque la chose est venue à ce point,
Je vous déclare, moi, que je ne prétends point
Quitter la passion que j'ai pour Marianne;
Qu'à toutes vos rigueurs, enfin, je me condamne,
Pour vous la disputer: si vous avez la loi,
J'aurai d'autres secours qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Oses-tu bien, pendard, aller sur mes brisées?

CLÉANTE.

Pensez-vous me contraindre à changer mes visées?

HARPAGON.

N'ai-je pas, fils ingrat, des droits à ton respect?

CLÉANTE.

Mon droit seul est certain; et le vôtre est suspect!

HARPAGON.

Avec un bon bâton je te le fais connaître!

CLÉANTE.

Vous menacez en vain, le cœur n'a pas de maître!

HARPAGON.

Veux-tu bien renoncer à Marianne?

CLÉANTE.

Non!

HARPAGON.

Donnez-moi tout à l'heure un bâton! un bâton!

SCÈNE IV.

HARPAGON, MAÎTRE JACQUES, CLÉANTE.

MAÎTRE JACQUES.

Hé, hé, hé! qu'est-ce ci? messieurs, de la prudence! De grâce!

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

CLÉANTE.

Je m'en moque!

MAÎTRE JACQUES.

Ah! monsieur!

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

MAÎTRE JACQUES.

Eh quoi!

N'est-ce pas votre fils? encor passe pour moi!

CLÉANTE.

Je n'en démordrai point.

MAÎTRE JACQUES.

N'est-ce point votre père?

HARPAGON.

Je te veux faire ici juge de cette affaire,
Pour montrer comme quoi j'ai raison.

MAÎTRE JACQUES.

J'y consens.

(A Cléante.) (A part.)

Éloignez-vous, monsieur. Ils ont perdu le sens!

HARPAGON.

J'aime une jeune fille; et ce traître a l'audace
De l'aimer avec moi, d'y prétendre à ma place.

MAÎTRE JACQUES.

Il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose sans nom
Qu'un fils que j'ai nourri, le fils de la maison,
Veuille avec moi, son père, entrer en concurrence?
Et ne devrait-il pas, au moins, par déférence,
S'abstenir de toucher à mes...

MAÎTRE JACQUES.

Demeurez là!

CLÉANTE, à maître Jacques qui s'approche de lui.

Hé bien! puisqu'il te veut faire juge en cela,
Je n'y recule point. D'ailleurs, je m'en rapporte
A maître Jacque ou bien au diable, peu m'importe!

MAÎTRE JACQUES.

Bien obligé, monsieur, d'un honneur aussi grand.

CLÉANTE.

Voici quel est l'objet de notre différend:
Je suis épris, vois-tu, d'une jeune personne
Qui répond à l'espoir où mon cœur s'abandonne;

Et mon père s'avise, en troublant notre amour,
De vouloir l'épouser, de lui faire la cour!

MAÎTRE JACQUES.

Il a grand tort.

CLÉANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge,
De vouloir, lui barbon, se remettre en ménage?
Lui sied-il bien d'aimer? et ne devait-il pas
Laisser aux jeunes gens de pareils embarras?

MAÎTRE JACQUES.

Laissez-moi lui parler; sa tête se dérange!
(A Harpagon.)
Hé bien! non, votre fils n'est pas si fort étrange
Que vous voulez le faire: il entendra raison,
Et saura se soumettre au chef de la maison.
Connaissant le respect qu'un fils doit à son père,
Il se résigne à tout. Seulement il espère
Que de votre côté vous en ferez autant;
Mariez-le bien vite, et vous serez content.

HARPAGON.

Dis-lui que, moyennant cette métamorphose,
Il pourra, de mon cœur, espérer toute chose;
Et que, hors Marianne, il est libre, à son tour,
De choisir, à son gré, l'objet de son amour.

MAÎTRE JACQUES.
(A Cléante.)

Hors Marianne? soit! Hé bien! mais, votre père
N'est pas si singulier que vous voulez le faire;
Car il m'a témoigné que vos transports jaloux
Ont seuls troublé sa tête, et l'ont mis en courroux.
Il dit qu'à vos souhaits il est prêt à se rendre,
Pourvu qu'avec douceur vous sachiez vous y prendre,
En lui montrant le zèle et la soumission,
Qu'un fils doit à son père en toute occasion.

CLÉANTE.

Maître Jacques, dis-lui qu'aux termes où nous sommes,
Il me verra toujours le plus soumis des hommes;
Et que, jusqu'au trépas bénissant ses bontés,
Je ne ferai plus rien que par ses volontés.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

A merveille! il consent à tout ce que vous dites.

HARPAGON.

Tout va donc pour le mieux.

MAÎTRE JACQUES, à Cléante.

Vous en verrez les suites.

CLÉANTE.

Le ciel en soit loué!

MAÎTRE JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler;
Et, sans moi, tous les deux vous alliez quereller,
Comme deux avocats, faute de vous entendre!

CLÉANTE.

C'est un bienfait réel que tu viens de nous rendre!

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, maître Jacques, ma foi!

CLÉANTE.

Que d'obligations!

MAÎTRE JACQUES.

Vous n'avez pas de quoi.

HARPAGON.

Un service pareil mérite récompense!
(Harpagon fouille dans sa poche; maître Jacques tend la main, mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant:)
Je m'en souviendrai bien, va!

MAÎTRE JACQUES.

Je vous en dispense,
Et vous baise les mains.

(Il sort.)

SCÈNE V.

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Ah! mon père, pardon!

HARPAGON.

Cela n'est rien; j'excuse un moment d'abandon.

CLÉANTE.

Je vous dis que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Du plaisir que je sens que mon cœur te réponde.

CLÉANTE.

Que de clémence à vous d'oublier mes transports!

HARPAGON.

On pardonne aux enfants qui regrettent leurs torts.

CLÉANTE.

Quoi! nul ressentiment de mes extravagances?

HARPAGON.

Tu m'y contrains toi-même et tu m'en récompenses.

CLÉANTE.

Je vous fais le serment, que, jusques au tombeau,
Mon cœur se souviendra de cet accord si beau.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'est rien sur la terre
Qu'un fils respectueux n'obtienne de son père.

CLÉANTE.

C'est assez me donner que le consentement
A me voir épouser Marianne.

HARPAGON.

Comment?

CLÉANTE.

Je dis que ce bienfait, je l'accepte avec joie;
Que dans l'heureux transport où mon âme se noie,

Je bénis cet excès de générosité
Qui promet Marianne à ma fidélité.

HARPAGON.

Qui diantre te promet de donner Marianne ?

CLÉANTE.

Vous-même !

HARPAGON.

Moi ?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Il est fou, Dieu me damne !
Comment, n'est-ce pas toi qui viens d'y renoncer ?

CLÉANTE.

Y renoncer, moi ?

HARPAGON.

Toi.

CLÉANTE.

Pouvez-vous le penser ?

HARPAGON.

Tu ne t'es pas encor départi d'y prétendre ?

CLÉANTE.

Au contraire, je l'aime, et du feu le plus tendre !

HARPAGON.

Quoi, pendard, derechef ?

CLÉANTE.

Rien ne me peut changer !

HARPAGON.

Traître ! je t'ôterai le boire et le manger !

CLÉANTE.

Soit !

HARPAGON.

Je te déshérite !

CLÉANTE.

Allez !

HARPAGON.

Je t'abandonne !

CLÉANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Pendard ! Je te chasse et te donne
Ma malédiction !

(Il sort.)

CLÉANTE.

Gardez vos dons pour vous.

SCÈNE VI.

LA FLÈCHE, CLÉANTE.

LA FLÈCHE, sortant du jardin avec une cassette.

Ah ! monsieur ! je vous trouve à propos. Sauvons-nous !
Venez vite !

CLÉANTE.

Quoi donc ? es-tu pris de vertige ?
Es-tu fou ?

LA FLÈCHE.

Que non pas ! Mais suivez-moi, vous dis-je !
Nous sommes bien.

CLÉANTE.

Comment ?

LA FLÈCHE.

C'est votre affaire.

CLÉANTE.

Quoi ?

LA FLÈCHE.

J'ai guigné tout le jour ceci.

CLÉANTE.

Qu'est-ce ?

LA FLÈCHE.

Ma foi!

C'est le trésor.

CLÉANTE.

Comment as-tu fait, je te prie?

LA FLÈCHE.

Vous saurez tout. Fuyons! car je l'entends qui crie.

(Cléante et la Flèche se sauvent.)

SCÈNE VII.

HARPAGON, seul, criant au voleur dès le jardin.

Au voleur! au voleur! au meurtre! à l'assassin!
Justice, juste ciel! On m'a percé le sein!
On m'égorge! on m'a pris mon argent! Qui peut-ce être?
Où? Qu'est-il devenu? Comment trouver le traître?
Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là?
N'est-il point ici? Qu'est-ce? Arrête! le voilà!
(A lui-même, se prenant le bras.)
Rends-moi l'argent, coquin... Ah! c'est moi! Je me trouble,
J'ignore qui je suis, où je suis, j'y vois double...
Mon argent! mon argent! hélas! mon pauvre argent!
Mon cher ami! Plutôt mourir qu'être indigent!
On m'a privé de toi, ma cassette si chère;
C'en est fait, je me meurs, je suis mort, l'on m'enterre!...
N'est-il personne ici qui me rende le jour
En me rendant mon bien, mon argent, mon amour?
En m'apprenant du moins qui l'a pris?... Euh! de grâce,
Que dites-vous? Ce n'est personne... aucune trace!
Quiconque a fait le coup, il faut que l'on ait pris
Le temps que je parlais à mon traître de fils.
Sortons! je veux aller requérir la justice,
Mettre à la question la cuisine et l'office,
Servantes et valets, et fils, et fille, et moi,

Moi-même, condamné pour trop de bonne foi!
Que de gens assemblés! Je n'avise personne
Qui ne soit mon voleur; oui, tous, je vous soupçonne
D'avoir pris mon argent. Hé! que parle-t-on là?
Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce lui que voilà?
De grâce! si l'on sait des nouvelles du traître,
Que l'on m'en dise! Eh! quoi? N'est-ce pas vous peut-être?
Ils me regardent tous: ce rire m'est suspect!
Vous verrez qu'ils ont part au vol que l'on m'a fait!
Allons, vite! un procès, des juges, des sentences,
Des archers, des prévôts, des gênes, des potences,
Et des bourreaux! Je veux faire mettre aujourd'hui
Tout le monde au gibet, et me pendre après lui!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Dans l'entr'acte, un valet apporte deux flambeaux allumés ; il les pose sur une table qu'il approche ainsi qu'un fauteuil.

SCÈNE I.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

Monsieur, on m'a volé !

LE COMMISSAIRE, gasconnant.

Tant mieux ! je suis habile
A découvrir les vols qui se font par la ville ;
Puissé-je avoir autant de sacs de mille francs
Que, par les gens du roi, j'ai fait pendre de gens !

HARPAGON.

Oui, tous les magistrats ont intérêt à faire
De ce vol sacrilége une importante affaire ;
Et si l'on ne me fait retrouver mon argent,
Si l'on n'a pas pitié d'un vieillard indigent,
Hé bien ! j'appellerai la justice en justice.

LE COMMISSAIRE.

Instrumentons d'abord. Poursuivons tout indice ;
Cherchons tout document au sujet du voleur.
Quelle était bien, monsieur, la susdite valeur ?

HARPAGON.

Dix mille écus comptés !

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus?

HARPAGON.

Dix mille!

LE COMMISSAIRE.

Diable! l'affaire est grave, autant que difficile!

HARPAGON.

Il n'est point de supplice assez grand, en effet,
Contre l'énormité d'un semblable méfait;
S'il demeure impuni, les choses les plus saintes
De ces conspirateurs subiront les atteintes:
Et rien, dans notre État, n'est plus en sûreté!

LE COMMISSAIRE.

Était-ce du métal, sans curiosité?

HARPAGON.

De bons vrais louis d'or, pistoles trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Et qui soupçonnez-vous? quelles mains si méchantes?

HARPAGON.

Tout le monde; et je veux, avec votre secours,
Arrêter prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, à mon avis, n'effaroucher personne;
Interroger d'abord les gens que l'on soupçonne,
Afin de procéder après, par la rigueur,
A recouvrer l'argent. J'y mettrai tout mon cœur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAÎTRE JACQUES, au fond d'abord.

MAÎTRE JACQUES, se retournant du côté par lequel il est entré.

Je m'en vais revenir. Qu'on l'égorge sur l'heure,
Qu'on lui mette les pieds à griller dans du beurre,

A l'eau bouillante ensuite il faut me l'écorcher,
Et puis, la tête en bas, me le pendre au plancher.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler ? du larron, maître Jacques ?

MAÎTRE JACQUES.

C'est du cochon de lait, monsieur, né d'avant Pâques,
Que l'aimable intendant vient de nous envoyer,
Et sur qui mes talents sauront se déployer.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela ; peu m'importe !
Et monsieur vous fera parler d'une autre sorte.

LE COMMISSAIRE, *à maître Jacques.*

Ne vous effrayez point. Nommez le ravisseur,
Et les choses, mon cher, iront dans la douceur.

MAÎTRE JACQUES, *à Harpagon.*

Monsieur est du souper ?

LE COMMISSAIRE.

Du souper ! j'en veux être ;
Mais avant, il faudra tout dire à votre maître.

MAÎTRE JACQUES.

Ma foi, mon cher monsieur, tantôt je montrerai
Tout ce que je sais faire ; et je vous traiterai
Du mieux que je pourrai.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

MAÎTRE JACQUES.

Si je ne vous fais pas tout aussi bonne chère
Que je voudrais, avec ledit cochon de lait,
C'est la faute à monsieur votre premier valet
Qui, ce soir, m'a rogné les ailes du génie,
Avecque les ciseaux de son économie.

HARPAGON.

Traître ! il ne s'agit pas ici de mon souper ;
Il s'agit de l'argent qu'on vient de m'attraper.

MAÎTRE JACQUES.

On vous prit de l'argent?

HARPAGON.

Et je te ferai pendre,
Si toi-même, à l'instant, tu ne viens me le rendre!

LE COMMISSAIRE, à Harpagon.

Ne le maltraitez point. A son air engageant,
Je vois qu'il se dispose à vous rendre l'argent
En serviteur honnête, et sans se faire mettre
En prison, pour le vol qui vient de se commettre.
(A maître Jacques.)
Oui, mon ami, parlez, ne craignez aucun mal,
Monsieur vous paîra bien ce service loyal;
C'est un vol important que l'on vient de lui faire:
Vous devez bien connaître un peu de cette affaire?

MAÎTRE JACQUES, à part.

Hé! monsieur l'intendant, voilà ce qu'il me faut
Pour me venger des coups de bâton de tantôt!

HARPAGON.

Qu'a-t-il à ruminer?

LE COMMISSAIRE.

Qu'il vous rendra la somme;
Et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise tout,
C'est monsieur l'intendant qui vous a fait le coup.

HARPAGON.

Valère?

MAÎTRE JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui! Valère? il paraît si fidèle!

MAÎTRE JACQUES.

Lui-même! des valets la gloire et le modèle!

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu ?

MAÎTRE JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Là...

MAÎTRE JACQUES.

Je le crois...

Sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il faut quelques droits
Pour pouvoir l'inculper; produisez les indices,
Les preuves du délit: nommez tous les complices.

HARPAGON.

L'aurais-tu vu rôder autour de l'argent?

MAÎTRE JACQUES.

Oui.

Mais où donc était-il ?

HARPAGON.

Je l'avais enfoui

Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES.

Vraiment! le soir il y circule.

HARPAGON.

Le drôle !

MAÎTRE JACQUES.

Et dans quoi donc gisait votre pécule?

HARPAGON.

Mais dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES.

Eh! j'ai vu justement
Une cassette en fer dans son appartement.

HARPAGON.

Une cassette en fer! Comment est-elle faite?

MAÎTRE JACQUES.

Comment elle est faite?

HARPAGON.

Oui.

MAÎTRE JACQUES.

Mais, comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Voyons, sa forme, sa couleur?

MAÎTRE JACQUES.

Une grande cassette.

HARPAGON.

Et la mienne, ô douleur
Est petite.

MAÎTRE JACQUES.

Petite?

HARPAGON.

Oui, très-petite.

MAÎTRE JACQUES, *à part.*

Diable!

(Haut.)

Petite, si l'on veut, pour vous être agréable,
Mais grande assurément pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur était-elle?

MAÎTRE JACQUES, *à part.*

Il y tient!

(Haut.)

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

MAÎTRE JACQUES.

D'une couleur... certaine...
Ne sauriez-vous m'aider à me tirer de peine?

HARPAGON.

Euh?

MAÎTRE JACQUES.

N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Eh non ! grise !

MAÎTRE JACQUES.

Voilà
Ce que je vous disais ! gris-rouge ! c'est cela !

HARPAGON.

Je n'ai plus aucun doute. Assurément c'est elle !
(Au commissaire.)
Écrivez donc, monsieur ; sa mémoire est fidèle !
Le fait est à présent bien acquis aux débats.
Ciel ! à qui se fier ?... Mais vous n'écrivez pas !
(Le commissaire va s'asseoir devant la table.)
Il ne faut plus jurer de rien ; et sans blasphème
Je suis homme, je crois, à me voler moi-même !

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Il vient ! mais n'allez pas dire à ce monsieur-là
Que c'est moi qui vous ai découvert tout cela.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VALÈRE.

HARPAGON, à Valère.

Ici viens confesser l'action la plus noire,
Le plus vil attentat dont on ait la mémoire !

VALÈRE.

Que voulez-vous, monsieur ?

HARPAGON.

Ne dois-tu pas trembler ?

VALÈRE.

Moi ? de quel attentat voulez-vous donc parler ?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, voleur infâme ?

Prétends-tu qu'on l'ignore? Ah! c'est trop, sur mon âme!
C'est en vain que tu veux me tromper jusqu'au bout;
L'affaire est découverte, oui, pendard, je sais tout!
Comment! de ma bonté c'est ainsi qu'on abuse?
S'introduire chez moi tout exprès par la ruse,
Pour me jouer ce tour qui m'assomme et me perd!

VALÈRE.

Monsieur, puisqu'on vous a déjà tout découvert,
Je ne veux rien nier; vous allez tout connaître!

MAÎTRE JACQUES, à part.

Aurais-je deviné sans y penser?

HARPAGON.

Ah! traître!

VALÈRE.

C'était bien mon dessein d'en parler; seulement
J'attendais pour cela le plus juste moment.
Mais puisqu'il est ainsi, monsieur, je vous conjure
D'entendre mes raisons sans vous fâcher.

(Maître Jacques passe à côté du commissaire.)

HARPAGON.

Parjure!

Voleur sans âme! Eh bien! montre-nous tes raisons.

VALÈRE.

Ah! monsieur! je n'ai pas mérité tous ces noms.
S'il est vrai qu'envers vous j'ai commis une offense,
Ma faute est pardonnable et mérite indulgence.

HARPAGON.

Ta faute est pardonnable! un pareil guet-apens!

VALÈRE.

De grâce! calmez-vous, puisque je me repens.
Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que mon crime
Moins grand qu'il ne paraît, n'a qu'un but légitime.

HARPAGON.

Moins grand qu'il ne paraît? Voyez-vous l'innocent!
Mes entrailles, mon sang!

VALÈRE.

Hé ! monsieur, votre sang
N'est pas tombé, je crois, dans des mains trop indignes;
Bien qu'étranger chez vous, je porte tous les signes
D'une bonne naissance : et j'ose déclarer
Que mes torts, en ceci, je les puis réparer.

HARPAGON.

Mais j'entends bien, pardieu, que tu me restitues
Ce que tu m'as ravi, scélérat qui me tues !

VALÈRE.

L'honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il est bien question de l'honneur, en effet !
Mais qui t'a conseillé cette indignité grande ?

VALÈRE.

Me le demandez-vous ?

HARPAGON.

Oui, je te le demande.

VALÈRE.

Un dieu qui porte en soi son excuse, l'amour.

HARPAGON.

L'amour ?

VALÈRE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, mon galant troubadour !
L'amour de mes écus !

VALÈRE.

Non, monsieur, vos richesses
Ne m'ont pas ébloui. Je n'ai point ces faiblesses;
Et je proteste ici de ne prétendre rien
A tout votre or, pourvu qu'on me laisse mon bien.

HARPAGON.

Non ferai, par l'enfer ! non, de par tous les diables !

Mais voyez l'insolence! avec ces airs affables,
Vouloir me dérober jusqu'à mon dernier sol!

VALÈRE.

Vous l'appelez un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol?
Un si riche trésor!

VALÈRE.

Si charmant, je l'ajoute,
Et le plus précieux que vous ayez sans doute;
Mais ce ne sera pas, monsieur, sans vous blesser,
Perdre ce doux trésor que de me le laisser.
Je demande à genoux ce trésor plein de charmes;
Ah! laissez-vous fléchir à mes vœux, à mes larmes...
Il faut me l'accorder!

HARPAGON.

Non, je n'en ferai rien!

VALÈRE.

Laissez-moi l'épouser.

HARPAGON.

Qu'est-ce à dire, vaurien?

VALÈRE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle;
La mort, j'en fais serment, nous serait moins cruelle!...

HARPAGON.

La promesse est plaisante et parfait le serment!

VALÈRE.

Nous nous sommes liés l'un à l'autre!

HARPAGON.

Vraiment?
Je vous délierai bien tantôt, je vous assure!

VALÈRE.

Mieux vaut mourir tous deux que commettre un parjure!

HARPAGON.

Ah! c'est être endiablé pour avoir mon trésor!

VALÈRE.

Je vous l'ai déjà dit, et je répète encor,
Que je n'ai point agi par des ressorts vulgaires ;
Votre argent ne me tente et ne me séduit guères ;
J'atteste devant Dieu qu'une autre ambition
A pu seule inspirer ma résolution !

HARPAGON.

Ah ! vous verrez que c'est par charité chrétienne
Qu'il veut avoir mon bien ! Mais qu'à cela ne tienne ;
J'y donnerai bon ordre, et s'il me pousse à bout
La justice, morbleu ! fera raison de tout.

VALÈRE.

Un père est toujours juge en pareille matière,
Je suis prêt à souffrir sa rigueur tout entière ;
Mais je vous prie au moins, sans vouloir m'excuser,
De croire que c'est moi qu'il en faut accuser.
Votre fille en ceci n'est nullement coupable !

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment ; il serait admirable
Que ma fille eût trempé dans ce lâche complot !
Mais rends-moi sur le champ mon affaire ; ou plutôt
Confesse en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE.

Elle est encor chez vous.

HARPAGON, à part.

Ma cassette est sauvée !

(Haut.)

Elle n'est point sortie encor de ma maison ?

VALÈRE.

Non, monsieur !

HARPAGON.

(A part.)

Et dis-moi... J'en perdrai la raison !

(Haut.)

Tu ne l'as point touchée ?

VALÈRE.

Y toucher? moi? je l'aime!
Ah! vous lui faites tort aussi bien qu'à moi-même;
C'est du feu le plus pur, le plus respectueux,
Que pour elle a brûlé son amant vertueux.

HARPAGON, à part.

Brûlé pour ma cassette?

VALÈRE.

Oui, la mort la plus prompte
Plutôt qu'un seul regard qui la couvre de honte;
Mais elle est trop honnête et sage en ses désirs.

HARPAGON, à part.

Ma cassette, trop sage?

VALÈRE.

Enfin, tous mes plaisirs
Se sont bornés, vous dis-je, à jouir de sa vue,
Des attraits tout-puissants dont le ciel l'a pourvue;
Et rien de criminel n'a profané l'amour
Que ses beaux yeux n'ont fait qu'exalter chaque jour.

HARPAGON, à part.

Quels beaux yeux! les beaux yeux de ma cassette? Il jase
Comme d'une maîtresse un amant en extase!

VALÈRE.

Dame Claude, monsieur, connaît la vérité;
Elle en peut témoigner avec sincérité...

HARPAGON.

Quoi? ma servante aussi, complice de l'affaire?
Écrivez, écrivez, monsieur le commissaire!

VALÈRE.

Sachant tous nos secrets, elle a plaidé pour moi,
Décidé votre fille à me donner sa foi.

HARPAGON, à part.

Est-ce que la stupeur a troublé sa cervelle?
Que viens-tu nous brouiller d'une histoire nouvelle?

VALÈRE.

Je dis, monsieur, je dis que toute mon ardeur
Fit à peine, à mes vœux, consentir sa pudeur.

HARPAGON.

Mais la pudeur de qui ?

VALÈRE.

Celle de votre fille!
C'est seulement d'hier que, malgré sa famille,
Elle a pu se résoudre à signer un contrat.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé... Tu mens, vil scélérat!

VALÈRE.

Oui ; comme de ma part, dans un écrit sincère...

MAÎTRE JACQUES.

Écrivez tout, monsieur l'honnête commissaire!

HARPAGON.

Rengrégement de mal! surcroît de désespoir!
(Au commissaire.)
Allons vite, monsieur, faites votre devoir;
Dressez-lui son procès comme larron pendable
Et comme suborneur!

MAÎTRE JACQUES.

Mettez; deux fois coupable :
Suborneur et larron!

VALÈRE.

Non, monsieur, sur l'honneur,
Je n'ai jamais été larron ni suborneur!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FROSINE, MARIANNE et ÉLISE.

HARPAGON, à Élise.

Ah! fille scélérate! ah! méchante vipère!
C'est ainsi que tu suis les leçons de ton père?

Tu vas prendre un infâme, un voleur pour amant,
Et lui signes ta foi sans mon consentement?
Mais vous serez trompés, sur l'honneur, l'un et l'autre;
(A Élise.)
Quatre bons murs épais me répondront du vôtre :
(A Valère.)
Et pour toi, la potence, au seuil de ma maison,
De ce double méfait va me rendre raison.

VALÈRE.

D'autres juges que vous porteront ma sentence.

HARPAGON.

Je me suis abusé de dire une potence;
Tu seras roué vif!

ÉLISE, aux genoux d'Harpagon.

Nous sommes dans vos mains;
Mon père, ayez pour nous des souhaits plus humains!
Laissez-moi vous fléchir, vous sauver de vous-même,
Et n'allez point pousser les choses à l'extrême.
Gardez-vous des transports, des conseils irritants
De votre passion, et donnez-vous le temps
De mieux considérer ce que vous voulez faire.
Prenez la peine, au moins, de connaître, ô mon père,
Et de mieux voir celui dont vous vous offensez;
Il est tout différent de ce que vous pensez!
Votre justice, alors, trouvera moins étrange
Que je me sois donnée à lui par un échange.
Sans lui, j'étais déjà fiancée au trépas,
Et vous ne pourriez plus me serrer dans vos bras!
C'est lui qui m'a remise au sein de ma famille;
Lui, qui vous rend l'amour de cette même fille,
Dont...

HARPAGON.

Tout cela n'est rien; il valait mieux pour moi
Qu'il te laissât noyer que d'engager ta foi!

ÉLISE.

Je tombe à vos genoux ! Grâce, je vous conjure,
Par l'amour paternel...

HARPAGON.

Non, non ! fille parjure !
Je ne veux rien entendre et ne veux rien savoir ;
Que la justice informe et fasse son devoir !

(Élise se relève.)

MAÎTRE JACQUES, à part.

Tu me paîras les coups dont la peau me démange,
Monsieur l'ex-intendant !

FROSINE, à part.

L'aventure est étrange !

SCÈNE V.

Les mêmes, ANSELME.

ANSELME.

Qu'est-ce, maître Harpagon ? Je vous vois tout ému !

HARPAGON.

Ah ! seigneur, vous voyez un pauvre homme perdu,
Le plus infortuné, le plus dupé des pères ;
Et voici bien du trouble au sein de mes affaires !
On m'assassine ici dans le bien, dans l'honneur ;
Et voilà devant vous un traître, un suborneur,
Qui s'avise d'entrer au sein de ma famille,
Pour tromper mon argent et pour voler ma fille !

VALÈRE.

Qui songe à votre argent, dont vous venez gloser ?

HARPAGON.

L'un à l'autre ils se sont promis de s'épouser.

ANSELME.

Votre argent ?

HARPAGON.

Non! ma fille; et voilà son complice.
C'est donc vous qui devez les traduire en justice,
Et faire, à vos dépens, poursuivre le procès,
Pour nous venger tous deux de semblables excès!

ANSELME.

Je ne viens pas ici me faire aimer par force,
A deux cœurs enflammés commander le divorce.
Quant à vos intérêts, pour vous tranquilliser,
Comme s'ils étaient miens, je les veux épouser.

HARPAGON, montrant le commissaire.

Ce monsieur à la plume, honnête commissaire,
A ce qu'il dit, prendra tout le soin nécessaire
De mes propriétés.

(Au commissaire, en lui montrant Valère.)

Chargez-le comme il faut;
Rendez le criminel, digne de l'échafaud.

VALÈRE.

Je ne vois pas quel crime, ici, l'on peut me faire
De l'amour que m'inspire une épouse si chère;
A quel supplice on veut que je sois condamné.
Et lorsque l'on saura de quel sang je suis né...

HARPAGON.

Je m'en moque, et pour moi vos raisons sont trop minces:
Le monde n'est rempli que de ducs et de princes,
De larrons de noblesse, et dont la vanité
Voudrait tirer parti de leur hérédité;
Insolemment vêtus de quelque nom illustre,
Créé par un grand homme, et flétri par un rustre!

VALÈRE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer
D'un nom que je ne puisse en tout lieu déclarer;
Que tout Naples peut rendre hommage à ma naissance!

ANSELME.

Tout beau! Naple est pour moi pays de connaissance;

Vous risquez en cela plus que vous ne pensez :
L'homme à qui vous tenez ces propos insensés
Peut aisément, monsieur, voir clair dans votre histoire.

VALÈRE.

Si vous connaissez Naple, et je veux bien vous croire,
Vous savez ce qu'était don Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Peu de gens l'ont connu mieux que moi, Dieu merci!

HARPAGON.

Don Thomas! don Thomas! messieurs, ne m'embarrasse
Pas plus que don Martin!

ANSELME.

Écoutez-le, de grâce;
Nous verrons ce qu'il peut nous en dire à son tour.

(Harpagon voyant deux chandelles allumées en souffle une.)

VALÈRE.

Rien, sinon que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui?

VALÈRE.

Lui!

ANSELME.

Vous vous moquez! Cherchez quelque autre histoire;
Car celle-là, jeune homme, est difficile à croire!

VALÈRE.

Songez à mieux parler. Ce que j'avance ici,
J'en puis justifier.

ANSELME.

Don Thomas d'Alburci
Serait donc votre père?

VALÈRE.

Et je veux en répondre
Contre qui que ce soit!

ANSELME.

Afin de vous confondre,

Apprenez que seize ans déjà sont écoulés
Depuis que don Thomas, l'homme dont vous parlez,
Périt sur mer, avec ses enfants et sa femme,
En voulant dérober leur vie au joug infâme,
Aux persécutions dont nous fûmes témoins,
Qui de Naple ont banni vingt familles au moins.

VALÈRE.

Oui, mais sachez vous-même, historien véridique,
Qu'un enfant de sept ans, avec un domestique,
Echappé du naufrage et jeté sur le sol,
Fut sauvé par le chef d'un navire espagnol;
Qui le fit élever à bord de son corsaire
Comme un fils, lui donnant tout l'état nécessaire;
Que les armes, depuis, furent son seul emploi,
Son plaisir fut la guerre, et l'honneur fut sa loi!
Qu'il a su, depuis peu, que don Thomas, son père,
Vivant en Italie, était riche et prospère;
Que passant par ici, pour trouver son séjour,
Un hasard, concerté par le ciel et l'amour,
Offrit à ses regards la séduisante Élise;
Qu'à sa vue, aussitôt, son âme fut éprise;
Que la sévérité d'un père, j'en rougis,
Lui dicta le projet d'entrer dans son logis :
Et que ce fils, perdu sous le nom de don Carle,
N'est autre, assurément, que celui qui vous parle.

ANSELME.

Avez-vous un témoin qui nous puisse attester
Ce que vous avez dit, sans pouvoir en douter?

VALÈRE.

Oui; le chef espagnol, commandant la frégate;
Un cachet de rubis, un bracelet d'agate,
Que ma mère a porté, talisman protecteur!
Enfin le vieux Pedro, son ancien serviteur,
Depuis, mort de besoin sur le pavé de Londre.

MARIANNE.

Hélas! à vos discours, je puis ici répondre
Que vous n'imposez point; et je vois clairement
Que vous êtes mon frère!

HARPAGON.

Elle est folle, vraiment!

VALÈRE.

Vous! ma sœur?

MARIANNE.

Dès l'instant que j'ai pu vous entendre,
J'ai senti dans mon cœur l'amitié la plus tendre;
Et notre mère aussi, que vous allez charmer,
M'a bien parlé de vous: je puis donc vous aimer!
Le ciel ne nous fit point périr sur ce rivage;
Mais, en sauvant nos jours, nous donna l'esclavage.
D'un navire sans voile, agité par les mers,
Des pirates anglais nous mirent dans les fers;
Après dix ans d'exil, ayant brisé nos chaînes,
Seules, ma mère et moi, nous passâmes à Gênes,
Afin de recueillir un débris trop léger
Des biens que sa famille a daigné s'adjuger.
De là, fuyant le toit de ses parents avides,
Elle vint en ces lieux, souffrante, les mains vides,
Car nous n'avons vécu que de pleurs et d'espoir.

ANSELME.

O ciel! voilà les traits de ton juste pouvoir!
Rien n'est désespéré lorsqu'en toi l'on espère!
Venez, mes chers enfants! embrassez votre père!

VALÈRE.

Vous êtes notre père?

ANSELME.

Et toi ma fille aussi!

MARIANNE, à part avec joie.

Oh! ma mère!

ANSELME.

Je suis don Thomas d'Alburci,
Que le ciel garantit des forbans, du naufrage,
Avec tous les trésors sauvés par son courage;
Qui, vous croyant tous morts depuis plus de seize ans,
Accablé de soucis, de souvenirs pesants,
Cherchait à ranimer l'espérance ravie,
Et voulait, dans l'hymen, recommencer la vie.
Le peu de sûreté que j'ai vu pour mes jours,
M'a fait à mon pays renoncer pour toujours;
Malgré ce dur exil, dont le poids m'importune,
J'ai trouvé le moyen d'y vendre ma fortune :
Et sous le nom d'Anselme, au malheur endurci,
J'ai cru faire oublier don Thomas d'Alburci.

HARPAGON.

C'est là votre fils?

ANSELME.

Oui!

HARPAGON.

Je vous prends sur parole,
Pour les dix mille écus que ce traître me vole.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALÈRE.

Qui l'a dit?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALÈRE.

C'est toi, gâte-sauce maudit?

MAÎTRE JACQUES.

Non pas! je ne dis rien!

HARPAGON.

Monsieur le commissaire
A reçu son rapport, et cet homme est sincère !

VALÈRE.

Moi capable, grand Dieu ! d'un trait aussi méchant ?

HARPAGON.

Coupable ou non coupable, il me faut mon argent !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Ne vous tourmentez point, et n'accusez personne,
Mon père, que moi seul ! Pourvu que l'on me donne
La main de Marianne, il est bien entendu
Qu'aussitôt votre argent doit vous être rendu !

HARPAGON.

Où donc est-il ?

CLÉANTE.

Il est... il est dans sa cassette !

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE.

Non, rien ! je vous répète
Que tout dépend de moi ; c'est vous en dire assez.
Marianne ou l'argent, l'un des deux, choisissez !

HARPAGON.

J'ai choisi.

CLÉANTE.

Quoi ?

HARPAGON.

L'argent.)

CLÉANTE.

Vous aurez la cassette.

HARPAGON.

Tout entière ?

CLÉANTE.

Oui, pardieu ! j'en réponds sur ma tête !
Mais voulez-vous unir votre consentement
A celui de sa mère ? Et voici justement
Qu'elle accorde à sa fille une pleine licence
D'opter entre nous deux en toute connaissance.

MARIANNE.

Mais vous ne savez pas que ce n'est point assez
De ce consentement que vous nous annoncez ;
Et que, pour m'obtenir de l'aveu de mon frère,
(Montrant Valère.) (Montrant Anselme.)
Que vous voyez, le ciel vient de me rendre un père.

ANSELME.

Oui, le ciel, mes enfants, ne me redonne à vous
Qu'afin de vous bénir comme deux bons époux.
(A Harpagon.)
Seigneur, vous jugez bien que ce choix, qu'il espère,
Tombera sur le fils plutôt que sur le père ;
Ne vous faites point dire un mot toujours blessant,
Consentez à leurs vœux, quand leur père y consent.

HARPAGON.

Pour me donner conseil, montrez-moi ma cassette !

CLÉANTE.

Vous la verrez tantôt, saine, intacte et complète !

HARPAGON.

Mais je n'ai pas d'argent à leur donner en dot.

ANSELME.

Hé bien ! j'en ai pour eux !

MARIANNE.

Mon père !

HARPAGON.

Encore un mot.
Vous obligerez-vous, selon les bons usages,
A faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui ! je m'oblige à tout. Êtes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Pourvu qu'à ce moment j'aie un habit tout fait.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'heureuse allégresse
Que le ciel nous promet dans ce jour plein d'ivresse !

LE COMMISSAIRE, se levant et s'approchant.

Holà ! messieurs, holà ! Doucement, s'il vous plaît !
Qui me paîra ceci ?

(Montrant ses écritures.)

HARPAGON.

Je suis votre valet ;
Mais nous n'avons que faire avec vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui-da ! cherchez ailleurs quelques bonnes captures ;
Mais nous, hommes de loi, ne faisons rien pour rien !

HARPAGON, montrant maître Jacques.

Hé bien, pour vous payer, pendez-moi ce vaurien !

MAÎTRE JACQUES, à part.

Soyez vrai, l'on vous pend ; mentez, l'on vous assomme :
Scélérat de métier que celui d'honnête homme !

ANSELME.

A genoux ! maître Jacque, et demandez pardon !

HARPAGON, montrant le commissaire.

Vous paîrez donc monsieur ?

ANSELME.

Oui, seigneur Harpagon.

HARPAGON.

A la bonne heure!

ANSELME, à ses enfants.

Allons faire part de la fête
A votre mère.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette!

FIN DE L'AVARE.



AZAEL

OU

LE FILS DE LA MORT

POEME LYRIQUE.

PERSONNAGES.

AZAEL, l'ange de la Foi (*).
ELOHIM, l'ange de la Liberté, son frère.
ASTARTÉ, la reine des Ténèbres.
BÉATRICE, amante d'Azaël.
CHOEUR : { les anges maudits,
{ les anges repentants.
LA VENGEANCE DIVINE.

La scène est aux enfers.

(*) La signification hébraïque du nom d'Azaël est : *Voyant-Dieu.*

Avez-vous longtemps regardé, dans une des quatre voussures géantes qui supportent la coupole du Panthéon, l'admirable tableau de Gérard?

La Mort, cette reine du monde invisible, en étendant la main, touche le front d'un jeune homme qui tombe à ses genoux dans une extase d'agonie. En voyant ce tableau, il y a bien des années, je sentis une émotion profonde qui, pour la première fois, m'a révélé la mort dans toute sa majesté; depuis, je l'ai retrouvée auprès du lit de douleur de mon père. C'est cette impression d'un instant, fortifiée par les sévères enseignements de toute ma vie, qui donna le jour à cette seconde partie du *Drame humain*, conçu le jour même de mon expatriation.

Azaël est, selon le livre d'Enoch, l'un des anges qui se révoltèrent contre Dieu. « Il est enchaîné sur des rochers arides et pointus, dans un désert sans bornes, en attendant le jugement dernier. » C'est donc le Prométhée de la mythologie biblique.

« Abîme contre abîme. »

Balzac, *Séraphîtus*.

AZAEL

Site d'un aspect sévère, mais calme; ciel de rochers transparents. — Arbres géants, aux feuilles à pointes. — Un tombeau de chaque côté de la scène; un trône vide au milieu. — Le jour se lève.

SCÈNE I.

ASTARTÉ, AZAEL,
ANGES MAUDITS, ANGES REPENTANTS.

CHŒUR DE GAUCHE.

Reine des cités sombres!
Tout l'empire des ombres
Est soumis à ta loi;
La terreur t'environne:
Sous ta triple couronne,
Astarté! gloire à toi!

Tu parais : les étoiles,
Fleurs du jour que tu voiles,
S'éteignent dans les cieux;
Et la foudre qui passe
S'allume dans l'espace
A l'éclair de tes yeux.

UNE VOIX, récit.

Jadis, enfants du ciel, aujourd'hui des ténèbres;
C'est le jour où Satan, roi des mondes funèbres,
Fut saisi de remords;
Ce jour même, Astarté, le spectre au cœur de glace,
Fille du roi déchu, vint régner à sa place
Sur l'empire des morts.

Six mille ans, comme un rêve, ont passé sur sa gloire!
Célébrons par nos jeux sa dernière victoire
Sur notre dernier roi;
Livrons-nous au plaisir, c'est le jour de sa fête!
A nous l'oubli des cieux! que l'abîme répète:
Astarté! gloire à toi!

(Astarté paraît dans le fond avec son cortége, et s'avance vers le trône.)

CHŒUR DE DROITE.

A genoux! la voici, la reine d'épouvante!
Ses yeux se dirigent vers nous;
Proscrits, mêlons nos pleurs à leur voix triomphante:
Anges repentants, à genoux!

CHŒUR DE GAUCHE, CHŒUR DE DROITE.

Jour d'ivresse et de gloire!
Célébrons sa victoire
Sur notre dernier roi,
C'est le jour de sa fête!
Que l'abîme répète:
Astarté! gloire à toi!

Jour de deuil et d'alarmes!
Dieu, témoin de nos larmes,
Rends-nous la liberté!
Nos frères, les archanges,

T'offriront nos louanges,
Dieu de l'éternité!

(Ils découvrent, en se prosternant, Azaël endormi sur le tombeau d'Uriel.)

UNE VOIX, récit.

Voyez ce prisonnier qui dort sur une tombe,
Seul, parmi nous, rêvant le ciel!
Son front, comme un blanc lis se soulève et retombe...
Qu'il s'éveille et pleure!

CHŒUR DE GAUCHE.

Azaël!...

ASTARTÉ, se levant.

Esclaves! gardez-vous d'approcher de sa couche;
Cet ange m'appartient... malheur à qui le touche!
Respectez son sommeil, ou craignez mon courroux!
Est-il rien de commun entre Azaël et vous?
Allez, esprits du mal! retournez à la fête!
Que des songes légers rayonnent sur sa tête;
Que les airs soient remplis de suaves accents,
Du bruit des harpes d'or, de parfums et d'encens:
A l'ivresse, au plaisir, que l'enfer s'abandonne:
Laissez-nous! par ce sceptre, Astarté vous l'ordonne!..

LE CHŒUR.

Reine des cités sombres!
Tout l'empire des ombres
Est soumis à ta loi;
La terreur t'environne:
Sous ta triple couronne,
Astarté! gloire à toi!

SCÈNE II.

ASTARTÉ, AZAEL.

ASTARTÉ.

Reine, esclave !... approchons. Il dort, mon Azaël !
Il dort ! le cœur ému par un songe du ciel !
Sur ce front incliné que de grâce est empreinte !
Je voudrais lui parler, et je n'ose... de crainte
Qu'un regard, un soupir, trahissant mon ardeur,
Ne ternît de ce front l'immortelle splendeur !
Mon Azaël, je t'aime !... ô vengeance céleste !
Mon amour est maudit ! mon étreinte est funeste...
Adieu, repose en paix ! que la fleur du sommeil
Couronne ton beau front !... mais quel disque vermeil
Apparaît dans les airs ?...

(Un triple arc-en-ciel paraît sur le tombeau d'Uriel ; bientôt après, l'ange Elohim.)

L'ange au glaive de flamme,
Elohim !... que l'orgueil rentre au fond de mon âme...
Serviteur du Très-Haut, qui t'amène ?

SCÈNE III.

ASTARTÉ, ELOHIM, AZAEL.

ELOHIM.

Astarté !
Je suis l'ange du peuple ayant nom Liberté,
Des oracles de Dieu l'immuable interprète ;
Es-tu prête à les suivre ?

ASTARTÉ.

Elohim !... je suis prête !

ELOHIM.

Deux élus du Seigneur sont soumis à ta loi.
L'un est l'ange du peuple immolé pour la foi;
C'est mon frère Azaël, captif dans tes domaines:
Sous ce glaive, Astarté, je viens rompre ses chaînes.
(Désignant le tombeau de droite.)
L'autre, dans ce tombeau que ton souffle a fermé,
Descendit sous la terre avant d'avoir aimé.
De nos jardins, par toi, cette rose est ravie;
Astarté! c'est à toi de lui rendre la vie.

ASTARTÉ.

A moi?

ELOHIM.

Pour être admis au céleste séjour,
Tous les deux vont subir l'épreuve de l'amour:
Tant que le jour naissant luit sur les sept collines,
Ce flambeau fait briller ses trois gerbes divines;
A minuit, l'un ou l'autre avec moi dans le ciel...
Tel est l'ordre suprême : obéis!
(Du bout de son glaive il allume le flambeau sur le tombeau d'Uriel, et disparaît: l'arc-en-ciel s'efface.)

SCÈNE IV.

ASTARTÉ, AZAEL.

ASTARTÉ.

Azaël!...
Dieu même à mon amour n'oserait te soustraire!
Non, jamais! je le jure!

AZAEL, en songe.

Elohim!... ô mon frère!...
Dans tes bras, vers les cieux!...

ASTARTÉ.

Quelle douce clarté
Se répand sur ses traits... Il s'éveille !...

AZAEL.

Astarté ?...
Fuyons !...

ASTARTÉ.

(A part.)

Un seul instant !... Saurai-je me contraindre ?
(Haut.)
Eh quoi ! faut-il toujours m'éviter et me craindre ?
Suis-je pour Azaël un objet de terreur ?
Regarde ! en ce vallon de supplice et d'horreur,
Rien n'atteste aujourd'hui l'infernale géhenne ;
Ton amour, c'est le ciel : et l'enfer, c'est ta haine !
Pour toi ces lis en fleurs dont nos champs sont couverts ;
La rose du plaisir fleurit même aux enfers...
Pour toi ces chants de fête, et ces voix caressantes
Qui se mêlent au bruit des coupes frémissantes :
Viens ! prends part à nos jeux, tu seras notre roi !

AZAEL.

Vous parlez de bonheur... il n'en est plus pour moi !
Le bonheur peut-il être où n'est pas l'espérance ?
Vous croyez être heureux, en niant la souffrance !
Non ! laissez-moi les pleurs, ils soulagent mes fers !

ASTARTÉ.

Ces pleurs n'éteindront pas les flammes des enfers !
Ange d'amour, pourquoi perdre ainsi ta jeunesse
A gémir sans espoir, à t'isoler sans cesse ?
Fais plutôt comme nous que le ciel a proscrits ;
Rendre haine pour haine et mépris pour mépris,
Endurer sans se plaindre est d'un cœur magnanime :
Notre grandeur, à nous, c'est la fierté du crime !...

Plus de tristesse ; allons, lève ce front joyeux !
Que l'éclair du plaisir brille enfin dans tes yeux :
Et tu seras égal à ce fils de Dieu même
Dont tes traits sont l'image !

AZAEL.

Arrêtez ! quel blasphème !
Et qu'est-il de commun entre le Rédempteur
Et moi, fils du néant, son dernier serviteur !
De son être infini tout ce que je devine,
Moi, rayon passager de sa flamme divine,
C'est qu'il est la raison première, et moi l'effet,
Et je n'ai rien en moi qui ne soit son bienfait !
Je l'aime, et crois en lui, comme on croit ce qu'on aime ;
Je m'élève en esprit vers ce maître suprême
Sur deux ailes de feu : la pensée et l'amour !
Mais sa face est voilée ainsi qu'au premier jour...
Ame et foyer du monde, il est, puisque je pense ;
Il voit tout, il peut tout : il frappe, récompense,
Il est juste et clément... Quand pourrai-je, ô mon Dieu
Libre, me replonger en toi, source de feu !

ASTARTÉ.

Il est juste et clément... j'admire sa clémence
Qui te frappe, après moi, de son pouvoir immense !
Mais non ; si j'ai compris le secret de tes pleurs,
Ce n'est pas l'exil seul qui cause tes douleurs :
Non ! c'est l'amour !...

AZAEL.

Ce doute a droit de me confondre...
Qui donc êtes-vous ?

ASTARTÉ.

Moi ? je suis... Que lui répondre !...
Je suis dans l'univers la plus grande après Dieu !
Bien des fois les anciens, au moment de l'adieu,

M'invoquaient sous les noms d'une sœur, d'une épouse.
Je donne tous les biens dont la terre est jalouse ;
A ceux qui vont mourir sous la faux des combats,
Des voluptés de gloire au moment du trépas;
Aux exilés, par moi, la patrie est promise!
Les portes des cachots, d'un regard je les brise:
Les enfers subjugués m'ont nommée Astarté,
Mais, parmi les vivants, je suis la liberté!

AZAEL.

La liberté! qui! vous? vous, cette jeune amante
Que je porte en mon cœur? dont l'image charmante,
Quand mes ailes s'ouvraient à la clarté du jour,
Me guidait vers les cieux avec un chant d'amour?
Qui, vous? cette beauté plus belle que la gloire!...
Mais, je suis votre esclave, hélas! et j'ai pu croire...
Non, non! c'est un mensonge!... Adieu!

ASTARTÉ.

Cher Azaël!...

(Un rocher s'ouvre, Azaël disparaît.)

SCÈNE V.

ASTARTÉ, seule.

Il s'éloigne!... il mourra comme l'ange Uriel!...
Et pourtant sur ses traits, je vois la ressemblance
Du fils que j'ai perdu... tais-toi, mon cœur! silence!
La colère divine a dû l'anéantir,
Et ce n'est plus ici le temps du repentir.
Tantôt, si j'ai bien lu dans sa pensée, il aime!
Pour la première fois j'ai douté de moi-même;

(Désignant le tombeau de droite.)

Cette femme est à moi! L'un ou l'autre aujourd'hui
Va remonter aux cieux : ce ne sera pas lui!...

(Elle frappe sur le portail de bronze du tombeau d'Uriel.)

SCÈNE VI.

ASTARTÉ, CHOEUR.

CHŒUR.

Nous voici, toujours prêts
A frapper, à détruire;
Où veux-tu nous conduire?
Apprends-nous tes décrets!
Le mal est notre joie,
La haine, notre amour;
Et la nuit et le jour
Nous cherchons une proie.
Le beau sylphe dormant
Sur le cœur d'une rose;
L'amante qui repose
Dans les bras d'un amant;
Une gloire qui passe,
Un peuple à son réveil,
Une étoile, un soleil,
Aux confins de l'espace :
Nous voici toujours prêts
A frapper, à détruire;
Où veux-tu nous conduire?
Apprends-nous tes décrets!

ASTARTÉ.

Ce n'est pas pour frapper qu'Astarté vous appelle;
Non! je veux vous offrir une tâche plus belle :
Je veux rendre la vie à cette ombre qui dort!

CHŒUR.

La vie?

ASTARTÉ.

Elle est sujette et fille de la mort!...
L'un de vous doit quitter l'infernale demeure;
S'il ne se donne à moi, je le perds dans une heure.

Azaël est son nom. Tel est l'ordre odieux
Que vient de m'apporter un ministre des cieux.
Cet exemple bientôt serait suivi par d'autres;
Vengez-moi, vengez-vous : mes destins sont les vôtres!
Je veux, par cette femme, enchaîner mon amant;
Offrir à ses regards le corps le plus charmant
Qui jamais soit sorti de la main créatrice :
Hélène! et lui donner l'âme de Béatrice!
Je le veux!...

(Elle s'approche du tombeau; on entend des harpes et des voix invisibles.)

La voilà dans sa tombe de fleurs!
Belle, au sein du trépas! belle, à verser des pleurs!
Type idéal, parfait, de la figure humaine!
O fille de Léda! Comme un cygne ramène
Sa tête sous son aile, en attendant le jour,
Elle semble livrée à des songes d'amour...
Commençons!

UNE VOIX.

Vous, esprits de la vie,
Qui portez, radieux,
A la terre ravie
Les semences des cieux;
Oiseaux, fleurs, étincelles,
Accourez au bruit de nos ailes;
Par l'amour et la foi,
Par tes sœurs immortelles,
Béatrice-Hélène, lève-toi!..

ASTARTÉ.

C'est en vain! toujours froide, immobile!
Saurai-je l'animer, moi qui ne suis habile
Qu'à donner le trépas?...

UNE VOIX.

Par le Verbe sublime
Qui jadis éclata

Sur les murs de Solyme
Au jour de Golgotha;
Qui, semblable à la foudre,
Doit briser, détruire et dissoudre
L'univers plein d'effroi :
Par Troie et Rome en poudre,
Béatrice-Hélène, lève-toi !

ASTARTÉ.

Voyez ! à vos concerts
Une étoile d'azur tombe du haut des airs;
Elle vient se poser sur sa tête! courage!
Bien, mes noirs compagnons, achevez votre ouvrage!

UNE VOIX.

Étoile bienheureuse,
Répands, fille du ciel,
Ta splendeur amoureuse
Dans le sein d'Azaël!
Béatrice charmante,
Renais, tu seras son amante;
Son bonheur est ta loi :
Par Homère et le Dante,
Béatrice-Hélène, lève-toi !...

ASTARTÉ.

Esclaves, c'est assez ! suspendez vos accords !
Une blanche lumière a rempli tout son corps.
Victoire! son cœur bat sous ma main frémissante!
Hélène a disparu : Béatrice est présente!...

(Les spectres d'Homère et du Dante passent au loin ; les fleurs du tombeau s'écartent doucement; on voit d'abord une forme blanche et transparente comme un nuage ; peu à peu elle prend un corps, une consistance ; Astarté rejette le voile qui la couvre, les fleurs se referment, le tombeau disparaît).

CHŒUR.

Victoire ! qu'elle est belle !
Jamais une mortelle

N'eut ce front brillant de clarté,
Béatrice, oui, c'est elle !
Victoire ! qu'elle est belle !
Gloire à toi, puissante Astarté !

SCÈNE VII.

ASTARTÉ, BÉATRICE, CHOEUR.

BÉATRICE, s'éveillant.

Où suis-je? Est-ce bien toi, mon bel Arno fleuri,
Doux ruisseau murmurant le nom d'Alighieri ?
Tantôt, cueillant des fleurs sur tes rives lointaines,
Je me suis endormie auprès des trois fontaines,
Parmi les chênes verts de mon beau Fiésolé...

ASTARTÉ.

Enfant, réveille-toi ! ce séjour désolé,
Ce n'est pas le jardin qui règne sur Florence;
Ce fleuve ténébreux, cè vallon de souffrance,
Ce n'est point ton Arnó de fleurs environné !...

BÉATRICE.

O mon Dieu ! cette voix ! ce spectre couronné !
J'ai peur... d'un songe affreux serais-je poursuivie?...
Qui donc es-tu ?

ASTARTÉ.

C'est moi qui t'ai rendu la vie !

BÉATRICE.

La vie?... Ah ! ce tombeau !... ce sommeil plein d'effroi :
C'était la mort?...

ASTARTÉ.

La mort éternelle, sans moi !

BÉATRICE.

O ciel ! il est donc vrai ! c'est le rêve du Dante !
L'enfer !... ah ! maudits soient tes bienfaits !...

ASTARTÉ, l'arrêtant.

Imprudente !
Ne te souvient-il plus rien de tes visions?

BÉATRICE.

Rien ; sinon qu'un archange au front ceint de rayons
M'apparut quelquefois dans mes rêves... nos âmes
Échangèrent bientôt leurs serments et leurs flammes :
Je crois encore...

ASTARTÉ.

Ici, tous les songes sont vrais :
Tiens, regarde !...

(Elle lui montre Azaël.)

BÉATRICE.

Un esprit passe entre les cyprès...
C'est bien lui, mon archange !

(Azaël s'éloigne.)

Oh ! non, c'est un prestige !
Dois-je le voir encore ?

ASTARTÉ.

Il est à toi, te dis-je !...
Que m'offres-tu ?

BÉATRICE.

Ma vie et mon éternité !

ASTARTÉ.

Je les accepte.

BÉATRICE.

O ciel ! ai-je donc mérité
D'être à lui ? qu'ai-je fait pour être son amante ?

ASTARTÉ.

Regarde cette source !

BÉATRICE.

O vision charmante !
Elle me tend les bras ! sa beauté m'éblouit !...
Je voudrais la saisir... elle s'évanouit !...
Oh ! plus belle que moi !...

ASTARTÉ.

C'est ton ombre fidèle !...
Viens ! prends ce diadème !

(Elle lui pose une couronne au front.)

Il te fait immortelle !

BÉATRICE, à genoux.

Un pouvoir inconnu m'incline sous ta loi ;
Mais, pour tant de bonheur, qu'exiges-tu de moi ?

ASTARTÉ.

Retenir aux enfers Azaël par tes charmes.
Tu peux tout employer, les caresses, les larmes...

(Azaël reparaît.)

Silence ! et souviens-toi qu'il faut vaincre aujourd'hui ;
Sinon, la mort !

TOUS.

La mort !...

ASTARTÉ.

Je te laisse avec lui.

CHŒUR.

Victoire ! qu'elle est belle !
Jamais une mortelle
N'eut ce front brillant de clarté ;
Béatrice, oui, c'est elle !
Victoire ! qu'elle est belle !
Gloire à toi, puissante Astarté !

(Le chœur s'éloigne avec Astarté.)

SCÈNE VIII.

BÉATRICE, AZAEL.

BÉATRICE.

Azaël !...

AZAEL.

J'ai laissé mon luth sur ces collines...
Ruine, je me plais au milieu des ruines...
Mais, que vois-je?

BÉATRICE.

Azaël !!..

AZAEL.

Est-ce un rêve du ciel?
Un prestige infernal ?... il approche !...

BÉATRICE.

Azaël !!!.

AZAEL.

Va-t'en, qui que tu sois...

BÉATRICE.

Qui je suis? je l'ignore!
Je ne sais rien de moi, sinon que je t'adore!
Ton image divine a sans doute effacé
Tout ce qui me restait des songes du passé...
Je suis née au berceau des saintes harmonies ;
Un homme qui parlait la langue des génies
Me donna sa tendresse : et moi, je n'aimais pas!
Je pressentais déjà qu'au delà du trépas,
Dans un monde inconnu, j'obtiendrais en échange
De l'amour d'un mortel, la tendresse d'un ange!
Béatrice est mon nom... tu l'aurais oublié ?

AZAEL.

Que sa voix est touchante! une douce pitié
S'éveille dans mon sein... Pauvre fleur d'Italie,
Que la main de l'amour n'a jamais recueillie...
Béatrice!...

BÉATRICE.

Apprends-moi ce qui cause tes pleurs:
Est-ce que ton étoile aux changeantes couleurs
A péri dans l'espace, errante et solitaire,
Tandis que tes regards s'attachaient à la terre?
Est-ce l'amour? .. souvent les anges, tes pareils,
Pour les yeux d'une femme ont quitté leurs soleils!
Quoi! tu n'aimes donc rien? Réponds-moi, je t'en prie!

AZAEL.

Oui! j'aime sur la terre un peuple, ma patrie!

BÉATRICE.

Oh! parle, si ma mort pouvait le secourir,
Lui donner le bonheur, je veux, je veux mourir!
Si ma vie, à tes pieds, peut consoler tes larmes,
Je veux vivre toujours!...

AZAEL.

Apprends donc mes alarmes!
Fils de l'ange Uriel, exilé comme lui,
J'étais l'ange gardien d'un peuple évanoui.
Dieu l'avait désigné parmi les tribus slaves,
Pour mourir sur la croix de la main des esclaves;
Et trois vautours, l'œil morne et le cœur pantelant,
S'apprêtaient à ronger son cadavre sanglant.
Je courus le sauver même au prix de mon âme;
Comme le Rédempteur né du sein de la femme,
J'étreignis dans mes bras ses générations,
Pour le rendre immortel parmi les nations!...
Écoutez!... Des proscrits à la voix prophétique,

Entonnent de l'exil un immense cantique;
Et les fers sont brisés sous leurs pas triomphants :
Les larmes des martyrs, des vierges, des enfants,
Se changent dans leur âme en torrents d'harmonie,
Et chacun porte au front l'étoile du génie!
Je combats le démon qui règne sur le Nord;
Je triomphe! Un grand peuple est sauvé de la mort,
Avant le jour choisi par les destins suprêmes;
Et le ciel me condamne à subir les blasphèmes,
Le rire des enfers, mon plus cruel tourment :
Voilà d'un jour d'orgueil l'éternel châtiment!

BÉATRICE.

Quoi! l'exil sans espoir, dans l'enfer où nous sommes?

AZAEL.

La jûstice de Dieu n'est point celle des hommes!...

BÉATRICE.

Nous défend-il l'amour, l'espérance et la foi?

AZAEL.

Crains plutôt de mourir, de te perdre avec moi!

BÉATRICE.

Et qu'importe la vie ou la mort!... Je succombe
A ma douleur!... Hélas! pourquoi quitter la tombe,
S'il faut vivre sans toi... mon cœur se brise; adieu!
Adieu, mon Azaël!...

(Elle s'éloigne en pleurant.)

SCÈNE IX.

AZAEL, seul.

Elle pleure!... O mon Dieu!
Un proscrit ne sait pas résister à des larmes!...
Que ces pleurs m'ont troublé! que d'amour, que de charmes!

Oui, c'est bien Béatrice, une enfant du soleil!...
L'amour?... Ah! c'est jadis pour un crime pareil
Que mon père!... Prions! je puis prier encore!
Même dans les enfers Dieu permet qu'on l'adore
Prière! oiseau du ciel, qui viens me consoler,
Pleure et chante à genoux, avant de t'envoler!...

PRIÈRE (*).

« Du fond de mon exil que ma voix retentisse,
Que mon chant de douleur s'élève vers les cieux!
Si tu veux nous juger par ta seule justice
Qui pourra, Dieu puissant, trouver grâce à tes yeux?
Mais ta miséricorde est féconde, est immense;
Quel que soit mon destin, frappe, je m'y soumets!
Sur un peuple expirant j'appelle ta clémence:
Nos fers s'ouvriront-ils jamais... »

L'ÉCHO.

Jamais! jamais!...

AZAEL.

« Brisé par le malheur sous lequel tu m'inclines,
Seigneur! je te bénis au jour de mon trépas;
Mais pour fermer ses yeux sur les saintes collines,
Christ avait une mère, et moi, je n'en ai pas!...
Si mon peuple est sauvé, je bénis ma souffrance;
Au prix de mon martyre et du ciel que je perds
Rends-lui la foi, l'amour, l'espérance... »

L'ÉCHO.

Espérance!!..

CHŒUR, invisible.

L'espérance est un songe,
La prière un mensonge,

(*) Psaume CXXIX.

Le printemps du cœur n'a qu'un jour;
Les femmes et les roses
Meurent à peine écloses :
Cueillons la rose de l'amour!
(Éclats de rire.)

AZAEL.

Prier! lorsque j'entends le rire des enfers!
Je vois leurs vils ébats, leurs étreintes funèbres!
Parmi ces chants maudits qu'exalte le remord!...
Dieu! quels spectres affreux passent dans les ténèbres?
Fuyons! ah! ce vertige... est-ce la mort?

L'ÉCHO.

La mort!!!.

SCÈNE X.

AZAEL, CHOEUR,

NYMPHES et LAMIES, sortant des arbres et des rochers.

UNE CORYPHÉE.

Des vierges la plus belle,
Béatrice t'appelle,
Pour te donner l'oubli des cieux;
Sa figure est pareille
A la rose vermeille,
Et l'amour sourit dans ses yeux!

Viens! que ta fiancée,
Dans tes bras enlacée,
S'abandonne à toi sans remord;
Le bonheur te convie :
Car aimer, c'est la vie,
Et ne pas aimer, c'est la mort!

AZAEL.

Dois-je les écouter? O funeste pensée!
Dois-je dans les torrents d'une joie insensée
Éteindre ma douleur; et, le front avili,

Me plonger avec eux dans le flot de l'oubli ?
Plutôt que de flétrir, de souiller dans leur fange
Ce débris du passé, ma couronne d'archange,
Plutôt rendre au néant ce cœur abandonné,
Aussi pur, aussi saint que Dieu me l'a donné!
Souffle des anciens jours, lève-toi sur mon âme,
Dussé-je être embrasé par tes ailes de flamme;
Leur folle abjection m'a rendu ma fierté :
O mon frère Elohim! rends moi la liberté!

VOIX DU CIEL.

Azaël!...

AZAEL.

Écoutons!... Bienfait de la prière!...
Illusion bénie!... à mon heure dernière,
C'est mon nom que j'entends prononcé par sa voix!...
Vain prestige!...

LA VOIX, se rapprochant.

Azaël!!..

AZAEL, portant la main à son front.

C'est bien lui cette fois!...
Sur mon front, une larme? Oui, c'est toi qui me pleures!
Hélas! pour pénétrer dans ces sombres demeures,
Aurait-elle franchi l'immensité du ciel?
Je ne te verrai plus, ô mon frère!...

LA VOIX, sur sa tête.

Azaël!!!.

AZAEL.

Ah! je sens le frisson de son aile divine!
Brises d'amour, venez inonder ma poitrine!
Brillez, clartés du ciel, sur mon front obscurci,
Car je revois mon frère!

(L'éclair brille, Elohim paraît.)

CHŒUR.

Elohim!

(Il se disperse.)

SCÈNE XI.

AZAEL, ELOHIM.

ELOHIM.

Me voici !

AZAEL.

Ange de liberté ! c'est toi, chef de ma race !

ELOHIM.

Oui ; j'apporte aux proscrits la sentence de grâce !
Les enfers vont s'ouvrir : sois libre !

AZAEL.

Que dit-il ?

ELOHIM.

Frère, avec ce flambeau finira ton exil !...
Je comprends, à l'aspect de ces voûtes si mornes,
Qu'Azaël a connu des souffrances sans bornes !

AZAEL.

Et la plus déchirante était mon désespoir,
O mon cher Elohim, de ne plus te revoir.
Patrie ! ô nom sacré pour cette âme abattue,
Rêve du ciel natal qui nous charme et nous tue ;
Exil ! source de pleurs, que rien ne peut tarir,
Dont on meurt tous les jours sans jamais en mourir,
Tout cela je l'éprouve : et ma douleur extrême
Se surprend quelquefois à douter de Dieu même !
J'ai pu croire... pardonne, ô céleste envoyé,
Que toi-même, Elohim, tu m'avais oublié !

ELOHIM.

Moi t'oublier, mon frère ? ah ! ce doute est un crime !
Nuit et jour incliné sur les feux de l'abîme,

Je te cherchais, guidé par la voix de mon cœur;
Puis, j'allais en pleurant supplier le Seigneur,
Et lui disais: « Mon Dieu, prends ma vie éternelle;
Mais laisse-moi porter les rayons de mon aile
Vers celui que l'amour de ta gloire exila! —
Pars, » me dit le Seigneur! Je pars et me voilà!...
Viens! fuyons ces esprits de remords et de haine!

AZAEL.

Ta main, cher Elohim! je me soutiens à peine!...
Que ne puis-je entraîner du séjour des douleurs
Tous les anges proscrits... mes tourments sont les leurs!
Ces murs suintent le sang; sous leurs voûtes glacées,
Tout se teint malgré moi du deuil de mes pensées...
Témoins de mon exil, recevez mes adieux!...
Que vois-je! Béatrice?...

SCÈNE XII.

AZAEL, ELOHIM, BÉATRICE.

BÉATRICE.

En croirai-je mes yeux?
Aux portes des enfers les trois sœurs angéliques
Descendent vers l'abîme, en chantant des cantiques,
Et semant, par milliers, les célestes chemins,
De couronnes de fleurs écloses sous leurs mains;
Qui, mêlant leurs parfums, deviennent, chose étrange!
Chaque rose une étoile, et chaque étoile un ange!...
Astarté, seule encor, superbe, l'œil hagard,
Enflamme ses démons du geste, du regard;
En nommant Elohim, ils saisissent leurs armes
Et bientôt le combat... mais que vois-je, des larmes!...
Quel horrible secret voulez-vous m'épargner?...

ELOHIM.

Au sort qui vous sépare, il faut te résigner
Tel est l'ordre divin !...

BÉATRICE.

Quel indigne message !
Azaël! tu frémis? tu changes de visage?

ELOHIM.

Partons!

BÉATRICE.

Vous me fuyez? Je vous perds sans retour?
Ah! cruel! est-ce donc le prix de mon amour?
Faut-il dans ce tombeau que je reste vivante,
Esclave d'Astarté? son nom seul m'épouvante!

ELOHIM.

L'heure approche!...

BÉATRICE.

Pitié! vous ne partirez pas!
Ou bien je me tuerai moi-même sous tes pas!

AZAEL.

Arrête!... O désespoir!... misérable anathème,
Dois-je dans ma ruine entraîner ceux que j'aime?
Non, non, jamais!... qu'importe une lyre au tombeau!
Le soleil n'en sera ni moins pur, ni moins beau;
Et les cieux voudront-ils, si j'accepte l'échange,
Sous les traits du proscrit reconnaître l'archange?
Ces quelques ans d'exil dans les fers d'Astarté
Ont pesé sur mon front comme une éternité!
Je sens là, jour et nuit, une douleur secrète,
Mais qui grandit sans cesse; un mal que rien n'arrête :
C'est la main de la mort, frissonnant de plaisir,
Qui s'approche du cœur, et qui va le saisir...
Je reste!...

Que venez-vous chercher au séjour du trépas?
Serviteur du Très-Haut, vous ne tremblez donc pas
De ternir votre front et de souiller vos ailes
Aux fumantes ardeurs des flammes éternelles?
Si vous tardez encor, craignez mon désespoir!

ELOHIM.

Ton courroux impuissant tonne sans m'émouvoir.
Viens, Azaël, suis-moi, voici l'heure suprême!

ASTARTÉ.

M'arracher Azaël? Prenez garde vous-même,
En voulant le sauver, de vous perdre avec lui!
Un seul de mes sujets doit vous suivre aujourd'hui!

BÉATRICE.

L'ai-je bien entendue? un de nous doit le suivre?
Azaël son esclave? et moi, je pourrais vivre...
Oh! j'étais insensée!...

ASTARTÉ.

Elohim, vous voyez
Ce qui vous reste à faire!

BÉATRICE.

Ah! je tombe à vos pieds!
Si l'on me proposait un choix comme le vôtre:
L'enfer avec cet ange, ou le ciel avec l'autre,
(Désignant Astarté.)
Je choisirais...

ASTARTÉ.

Lequel?

ELOHIM.

Achève!

BÉATRICE, montrant Elohim.

Celui-ci!

ASTARTÉ.

Misérable, tais-toi! tu me trahis aussi,
Vil serpent, que je viens d'éveiller sur la fange!

Eh bien! tu vas savoir comme Astarté se venge!
Meurs donc!

(Elle s'élance vers Béatrice.)

ELOHIM, l'arrêtant.

Par cette croix, si tu fais un seul pas...

BÉATRICE, se réfugiant dans les bras d'Azaël.

Sur le sein d'Azaël tu ne m'atteindras pas!...

ASTARTÉ, avec horreur.

Ah! je tremble!

BÉATRICE, s'avançant.

D'où vient ta soudaine indulgence?
N'ai-je pas mérité ta haine et ta vengeance?
Pâle, tu tressaillis... de colère ou d'effroi?
Mais tu ne peux plus rien ni sur lui, ni sur moi;
Tu n'as plus, Astarté, qu'à te frapper toi-même!
Tiens, je brise à mes pieds ce fatal diadème!...
Tu veux garder cet ange au séjour du remord;
Moi, je veux lui donner la vie : et toi, la mort!

ASTARTÉ, se cachant le visage dans les mains.

O fureur!

BÉATRICE.

Azaël! je vivrai dans ton âme...
Remonte au sein de Dieu! je ne suis qu'une femme...
Heureuse de t'avoir rendu la liberté,
Je reste!... à moi la tombe, à toi l'éternité!

AZAEL.

Qu'entends-je!... Est-ce le ciel ou l'enfer qui m'entraîne?
C'est la vie et la mort! C'est l'amour et la haine!...

ELOHIM, montrant le flambeau.

Une flamme s'éteint!...

AZAEL.

Partons! j'espère en Dieu!
Je viendrai la sauver!

BÉATRICE.

Adieu!

ELOHIM, l'entrainant.

Viens, viens!

AZAEL.

Adieu!

(Azaël sort avec Elohim et les anges repentants.)

BÉATRICE, avec joie.

Ils sont partis!

ASTARTÉ.

Vengeance! enchaînez cette esclave!...

(Les démons enchainent Béatrice.)

L'insensée! Elle aussi me défie et me brave?
Malheur! malheur!! malheur!!! Ce pouvoir que je perds
Peut encor dans sa chute écraser l'univers!

(La scène s'obscurcit.)

SCÈNE XIV.

ASTARTÉ, CHOEUR.

ASTARTÉ.

Venez! entourez-moi de vos ailes funèbres,
Noirs enfants du Chaos, immortelles Ténèbres;
Et vous, fléaux impurs, ministres de la Mort!
Allez!... de l'Orient, de l'Ouest et du Nord,
Que le sang coule à flots; que la guerre en furie
Moïssonne les cités comme l'herbe flétrie;
Que les princes jaloux déchaînent sans pitié
La moitié des mortels contre l'autre moitié;
Que la flamme et la faim, l'esclavage et la peste,
Des vainqueurs, des vaincus, exterminent le reste :
Frappez, frappez toujours! que du monde en lambeaux
Rien ne reste debout, pas même les tombeaux!

CHŒUR.

Sous nos ailes funèbres,
Unissons sans effort
La Lumière aux Ténèbres,
Et la Vie à la Mort!

ASTARTÉ.

Bien, mes aigles! partez! fondez sur votre proie!...
Que l'horreur du carnage excite votre joie!
N'épargnez ni l'enfant, ni le prêtre à l'autel,
Ni le front couronné qui se croit immortel,
Ni l'époux qui sommeille aux bras de son épouse;
L'univers apprendra que la Mort est jalouse!
Cette terre est à vous; j'abandonne à vos mains,
Sur son dernier débris, le dernier des humains:
Qu'un soleil sans clarté se lève sur le monde,
Et qu'avec le Néant Dieu même se confonde!

CHŒUR.

Partons! le soleil blême
S'éteint dans l'Océan;
Voici le jour suprême,
Et demain, le néant!

SCÈNE XV.

ASTARTÉ, seule.

Je me retrouve enfin! maudite dès le jour
Où j'immolai mon frère à mon premier amour,
Par la main d'un rival et d'un frère perfide,
Moi, la sœur de Caïn, le premier fratricide!
Depuis, l'homme et le ciel, rien n'échappe à ma loi;
Tout commence par Dieu, tout s'achève par moi:
Je moissonne toujours, lui, sans cesse il enfante,

Et pour l'Éternité la Mort seule est vivante !
(Azaël paraît dans le fond.)
On vient... c'est Azaël ! que l'enfer abattu
Jette un cri de triomphe !...

SCÈNE XVI.

ASTARTÉ, AZAEL.

AZAEL.
Astarté !

ASTARTÉ.
D'où viens-tu?

AZAEL.
Au moment de me joindre aux milices des anges,
Des soleils teints de sang, et des signes étranges
Qui semblaient annoncer la mort de l'univers,
Ont arrêté mes pas sur le seuil des enfers.
Je viens te demander, avant l'adieu suprême,
Grâce pour Béatrice et grâce pour toi-même !
Sois clémente une fois, Dieu t'écoute, Astarté;
Tu me disais tantôt : « Je suis la liberté ! »

ASTARTÉ.
Penses-tu me toucher par ce maintien paisible,
Moi, que l'enfer tremblant a nommée : « Inflexible ? »
La liberté, pour vous?... Tu parles de pardon ?
Et tu viens ajouter l'insulte à l'abandon ?
Mais ta pitié m'inspire et ta crainte m'éclaire;
Tu n'as plus qu'un moyen de fléchir ma colère :
Si tu veux la sauver, viens me faire à genoux
Le serment éternel de rester avec nous !

AZAEL.
Et cet affreux serment, d'où vient que tu l'exiges ?
Quoi? l'enfer tout entier, soumis à tes prestiges,

Ne peut-il plus suffire à ton immense orgueil ?
Que t'importe une esclave arrachée au cercueil,
Quand ton règne s'étend sur la moitié du monde ?

ASTARTÉ.

Tu l'oses demander ? Que ce cœur te réponde !
Dis plutôt : Que m'importe ou l'enfer ou le ciel
Si tu dois me quitter !...

AZAEL.

Quel mystère !

ASTARTÉ.

Azaël !
Ne l'as-tu pas compris à mes regards de flamme ?
Au trouble de mon cœur ? Sors enfin de mon âme,
Aveu triste et fatal trop longtemps comprimé !
Oui, je t'aime, bien plus qu'on n'a jamais aimé !
Je t'aime avec remords et désespoir ; je t'aime
Plus qu'une mère : autant que je me hais moi-même !

AZAEL.

Dieu vengeur ! pour quel crime ai-je donc mérité
Cet aveu sacrilége et l'amour d'Astarté ?

ASTARTÉ.

Ah ! la seconde flamme est morte !... Cœur barbare,
L'éternité, bientôt, pour jamais nous sépare ;
Laisse-moi seulement dans ton âme épancher
Cette ardeur, que longtemps j'ai voulu te cacher.
Hélas ! si tu savais quelle fut ma souffrance,
Toi, plus doux qu'aux mourants l'ange de l'espérance,
De te voir parmi nous habiter ce séjour !
Alors, à ton bonheur immolant mon amour,
Pour toi, j'ai réuni, sous mon haleine ardente,
L'héroïne d'Homère à la vierge du Dante ;
J'espérais seulement que ton inimitié
Pourrait peut-être enfin se changer en pitié !

A l'amour d'Azaël mesurant ma puissance
Je voulais t'enchaîner par la reconnaissance :
Et tu me haïssais ! toi, qui gardes des pleurs
Pour tous les habitants du séjour des douleurs,
Tu n'avais que mépris, ô destinée affreuse !
Pour moi, la plus aimante et la plus malheureuse !

AZAEL.

Non, je ne te hais point, je ne sais point haïr ;
Mais le Seigneur m'appelle, et je dois obéir :
Qu'exiges-tu de moi ?

ASTARTÉ.

Pouvoir t'aimer encore !
T'adorer !... Ce n'est pas ton amour que j'implore,
Pas même ta pitié... mais demeure avec nous ;
Méprise-moi... je veux te servir à genoux !
C'est ton bonheur, vois-tu : car au sein de Dieu même
Jamais tu ne seras aimé comme je t'aime !...
Six mille ans de forfaits ont rempli les enfers ;
D'un seul regard je puis embraser l'univers :
Ton amour seul éteint ma vengeance profonde,
Et mon bras te bénit, prêt à frapper le monde !...
(Elle s'approche en lui tendant les bras.)

AZAEL.

Je te connais enfin !... Ces sombres visions,
Ce baiser de la mort ! malheur à moi !... Fuyons !...

ASTARTÉ.

Oui ! je dois faire horreur à toute âme vivante !...
Jadis, comme Uriel, mon amour t'épouvante !
Comme toi, je l'aimais ; comme toi jeune et beau,
Tué par mon étreinte, il dort dans ce tombeau...
Le fruit de nos amours, que Dieu seul doit connaître,
Fut ravi de mes bras le jour qui l'a vu naître :
Sans doute, il est aux cieux !...

AZAEL.

Quelle horrible clarté !

Mon père ?...

ASTARTÉ.

Tu pâlis !...

AZAEL.

Malheureuse Astarté,

Son nom ? son nom ?

ASTARTÉ, lui montrant l'inscription.

Regarde !...

AZAEL, lisant.

Uriel ?... Anathème !

Vous, Astarté ! grand Dieu !... je vous maudis !

ASTARTÉ, l'étreignant daos ses bras.

Je t'aime !...

AZAEL, se jetant sur le tombeau.

O mon père !... pitié pour elle !...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BÉATRICE, ELOHIM, CHOEUR.

BÉATRICE, accourant.

Au nom du ciel !

Fuis ! c'est la Mort !

UNE VOIX.

Minuit !

(On entend un coup de tonnerre; le flambeau s'éteint; Azaël tombe foudroyé. — La scène se remplit de ténèbres; on voit seulement le nom d'URIEL écrit en traits de feu sur le tombeau.)

ASTARTÉ.

Le spectre d'Uriel !...

URIEL, se dressant du tombeau.

Marâtre des enfers! sois maudite!...

(Il se penche sur Azaël et disparait.)

AZAEL, mourant.

La foudre
Me consume... je sens mon âme se dissoudre...
Soyez heureux!... à toi ce luth... mon seul trésor...
Béatrice... Elohim... plus près... plus près encor...
Merci, mon Dieu... je meurs... je te bénis... j'espère...

(Il meurt.)

CHOEUR.

O Tout-Puissant! prends pitié de son âme!
Par sa mort l'abime est fermé;
Comme le Dieu né du sein de la femme,
Seigneur, il a beaucoup aimé!

ELOHIM.

Malheureux Azaël! Va rejoindre ton père!

(Il dépose Azaël dans le tombeau.)

Et toi, fille du Dante! après ce chant d'adieu,
Étends ton aile blanche et remonte vers Dieu!

(Béatrice étend ses ailes.)

CHOEUR, à demi-voix, en se retirant.

Si de ton sang la terre est arrosée,
Seigneur! prends pitié d'Azaël!
Tombez sur lui, nos pleurs, sainte rosée;
Et qu'il renaisse dans le ciel!...

SCÈNE XVIII.

ASTARTÉ, seule.

Ils ont fui... je frissonne... et quel affreux vertige...
Qui donc est Azaël?... et moi-même, qui suis-je?
O bonheur!... le voilà! Silence!... Il dort... il dort!...

Grand Dieu! pâle et glacé... ce sommeil, c'est la mort!
J'ai tué ce que j'aime! Oui, c'est Dieu qui se venge!

CHOEUR DES ANGES, dans le lointain.

Sœur de la nuit, déjà la blanche aurore
Épanouit l'azur vermeil;
Comme un parfum, notre chant s'évapore
Aux premiers rayons du soleil!

ASTARTÉ, pressant Azaël dans ses bras.

Non! tu ne mourras pas! Ouvre les yeux, mon ange!
C'est en vain, Dieu jaloux! tu punis mon orgueil;
Le pouvoir d'Astarté s'éteint sur un cercueil!...
Je te suivrai du moins... Azaël, toi que j'aime!
Vengeance sur le ciel, l'enfer, et sur moi-même!
Et pour m'anéantir, par un dernier effort,
Je veux... Dieu tout-puissant! ne suis-je pas la Mort?
Je te maudis!... Eh bien! ta vengeance dort-elle?
C'est par moi que tout meurt: je suis seule immortelle!

SCÈNE XIX.

ASTARTÉ, LA VENGEANCE DIVINE.

LA VENGEANCE DIVINE, avant de paraître.

Astarté!...

ASTARTÉ.

Dans la nuit, quelle est donc cette voix
Qui s'approche?

LA VENGEANCE, paraissant, des chaînes et un linceul à la main.

Astarté!!..

ASTARTÉ.

Sur le ciel une croix,
Le signe d'épouvante...

LA VENGEANCE.

Astarté !!!.

ASTARTÉ, l'apercevant.

Je devine...

Ces chaînes !... ce linceul !!.. La Vengeance Divine !!!.

LA VENGEANCE.

Oui !...

ASTARTÉ.

Frappe, eh bien ! J'attends.

LA VENGEANCE, l'enchaînant.

Tu porteras ces fers;

L'amour d'une mortelle a sauvé les enfers:

Azaël est ton fils !...

ASTARTÉ, à genoux.

Mon fils...

(Après une convulsion terrible et prolongée, elle tombe anéantie; la Vengeance Divine étend sur elle le linceul.)

LA VENGEANCE.

Point de clémence !...

Meurs, toi qui fais mourir : l'Éternité commence !...

(L'enfer s'ouvre ; on voit les portiques célestes. — Azaël, entre Elohim et Béatrice, remonte vers le ciel, avec les chœurs des élus et des anges.)

CHŒUR FINAL.

Nous triomphons ! gloire au Dieu des armées !
L'amour a sauvé les enfers ;
L'espace est plein d'étoiles enflammées :
Les chemins des cieux sont ouverts !

Gloire au Seigneur ! chantez, saintes phalanges !
Sonnez, clairons du dernier jour !
Amants proscrits, montez parmi les anges,
Car la Liberté, c'est l'Amour !

FIN D'AZAEL.

TABLE DES MATIERES.

OUVRAGES FRANÇAIS DU MÊME AUTEUR :

Œuvres poétiques complètes de Adam Mickiewicz, traduction française en 2 volumes, quatrième édition ; chez MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, 56, rue Jacob, 1859.

Révolutions de Pologne, par CL.-C. DE RULHIÈRE, en 3 volumes, quatrième édition, revue sur le texte et complétée ; chez les mêmes, 1862.

Lettres slaves (Orient, Pologne, Russie), troisième édition, augmentée de documents inédits ; chez Amyot, 8, rue de la Paix, 1857.

Essai sur l'Unité de la science ou la Mathèse, chez A. Franck, 69, rue Richelieu, 1849.

SOUS PRESSE :

Les **Chants d'exil**, poésies, un vol.

Légendes et Contes populaires, 1 vol.

Les **Trois Démembrements de la Pologne**, par C.-A.-F. FERRAND, édition revue sur le texte et complétée, 3 vol.

Paris. — Typographie de Ad. R. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

